



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ML 2796 Y



MUS
250
25.7(2)

Harvard College Library



FROM THE
FRANCIS BOOTT
PRIZE FUND

A PART OF THE INCOME OF THIS
FUND BEQUEATHED BY FRANCIS
BOOTT [CLASS OF 1831] IS TO BE
EXPENDED IN MUSIC AND BOOKS
OF MUSICAL LITERATURE

219

MUSIC LIBRARY



L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE
AU XVIII^e SIÈCLE

DOCUMENTS INÉDITS DÉGOUVERTS AUX ARCHIVES NATIONALES

PAR

ÉMILE CAMPARDON

II

PARIS
BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

MÊME MAISON A NANCY

—
1884

L'ACADÉMIE ROYALE
DE MUSIQUE

AU XVIII^e SIÈCLE

Il a été tiré de cet ouvrage 315 Exemplaires numérotés à la presse :

5 sur papier de Chine (Nos 1 à 5).

10 sur papier Whatman (Nos 6 à 15).

300 sur papier de Hollande (Nos 16 à 315).

L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE
AU XVIII^e SIÈCLE

DOCUMENTS INÉDITS DÉCOUVERTS AUX ARCHIVES NATIONALES

PAR

• ÉMILE CAMPARDON

II

PARIS
BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

MÊME MAISON A NANCY

—
1884

Ms 250.25.7



Booth fund



J



JACQUET (LOUISE), chanteuse. On a fait à la louange de cette actrice, qui débuta vers 1739, le quatrain suivant :

Jacquet par son air de gaité
Animerait le plus farouche ;
Le plaisir et la volupté
Brillent en ses yeux et sur sa bouche.

Elle quitta l'Opéra en 1755 (1), avec 1,000 livres de pension.

M^{lle} Jacquet passait pour une très-mauvaise camarade. Elle joua, dit-on, un assez vilain rôle, en 1740, dans une affaire scandaleuse dont il sera parlé plus loin (2) et dont l'héroïne, une danseuse nommée M^{lle} Marie-Antoinette Petit, fut momentanément expulsée de l'Opéra. M^{lle} Jacquet se défendit de son mieux et publia même un mémoire à ce sujet, mais son plaidoyer fut trouvé d'une extrême faiblesse et ne convainquit personne.

(1) C'est la date que l'on trouve indiquée dans la liste des pensionnaires de l'Académie royale de musique. Toutefois, les *Spectacles de Paris* mentionnent son nom parmi les chanteuses en exercice jusqu'en l'année 1758.

(2) Voy. l'article PETIT (Marie-Antoinette).

M^{lle} Jacquet a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : Mélisse, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; Dorine, Minerve, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; une Marseillaise, une Bergère, une Matelotte, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1745 ; Junie, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; Vénus, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 ; la Fortune, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; Dorine, confidente de Circé, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclerc, en 1746 ; la Paix, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, repris en 1746 ; la Prêtresse scythe, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1747 ; une Suivante d'Hébé, Albine, dame romaine, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Nérine, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; Junon, dans *Platée*, ballet d'Autreau, Balot de Sovot et Rameau, en 1749, repris en 1754 ; une Jeune Bactrienne de la suite d'Amélite, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Chloé, bergère, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1750, reprise en 1751 ; Cydippe, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; une Guerrière, une Dryade, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 ; Vénus, Iris, Leucosie, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 ; Céphise, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1751 ; Diane, Aminte, une Naïade, dans

Acis et Galathée, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; la Principale Nymphé, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, reprise en 1752 ; Junon, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; Mnémosyne, Oriade, fée, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 ; Érato, Timée, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; Vénus, Junon, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754.

(Dictionnaire des théâtres. — Calendrier historique des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

I

1745. — 7 février.

M^{lle} Louise Jacquet se plaint de son laquais et de sa cuisinière qui l'avaient volée et insultée.

L'an 1745, le dimanche 7 février, deux heures de relevée, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous sommes transporté rue de Beauvais, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, dans l'appartement de la demoiselle Louise Jacquet, fille, de l'Académie royale de musique : Laquelle nous a dit qu'elle a eu le malheur d'avoir pour laquais depuis le 15 mars 1742 jusqu'au 15 janvier dernier, le nommé Marais à raison de cent livres par an et pour cuisinière pendant quatre mois moins quelques jours, la femme dudit sieur Marais à raison aussi de cent livres par an ; qu'il ne lui est pas possible d'exprimer les infolences que ce laquais dans le vin a commises envers elle, n'y ayant point de termes infâmes dont il ne se soit servi avec des juremens effroyables, ce qui lui auroit fait prendre le parti de le congédier ainsi que la femme de son service ; que pour s'en venger l'un et l'autre, ils lui ont mal pris et enlevé à son infu faveur, le mari : un habit de drap blanchâtre, une redingote de gros drap de pareille couleur que l'habit, une culotte de peau,

quatre vestes de basin et un chapeau bordé d'or outre l'habit, veste et culotte de drap neufs qu'elle a appris avoir été portés en notre hôtel par ledit domestique et lesquels habit, veste et culotte, elle n'a pu retirer qu'en consignnant 64 livres 16 sols sous la condition que cette somme ou telle autre qu'elle paroitroit devoir audit Marais et à sa femme ne seroit délivrée qu'après que lesdits domestiques lui auroient restitué ses effets desquels il s'agit : et que ladite femme Marais lui retient une robe et un jupon d'étoffe des Indes presque neufs, un cafaquin de coton à petites manches et un couteau à deux lames, dont l'une d'argent, qu'elle lui a donné, avec trois livres, pour le faire raccommode chez un coutelier, sans avoir voulu lui dire jusqu'à présent à quel coutelier elle prétendoit l'avoir donné. De la prise et rétention desquels effets elle nous a déclaré nous avoir porté sa plainte verbale lors de la remise que l'on lui fit, comme dit est, dudit habit neuf, dans lequel tems lesdits Marais et sa femme affectèrent de vouloir lui rendre lesdits effets sans effectuation, ce qui a arrêté les poursuites qui ont été aussi faites auprès du magistrat de police. Tous lesquels habits, robe et effets valant au moins à juste prix 150 livres. Et comme la comparante a intérêt de constater que ledit Marais et sa femme lui ont mal pris et enlevé lesdits effets à l'effet de se les faire restituer ou la valeur d'iceux, sauf à M. le procureur du Roi à faire faire le procès s'il le juge à propos auxdits domestiques comme lui ayant mal pris lesdits effets et entre autres audit Marais comme domestique insolent, elle a requis notre présent transport, attendu qu'elle est actuellement indisposée sans pouvoir vaquer à ses affaires pour nous rendre plainte de ce que dessus.

Signé : JAQUET ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 148.)

II

1750. — 11 septembre.

Mlle Louise Jacquet accuse sa domestique de lui avoir volé un service de table en linge damassé.

L'an 1750, le 11 septembre, trois heures et demie de relevée, par-devant nous Charles-Élisabeth Delavergée, pour l'absence de M^e Daminois, notre confrère, en notre hôtel est comparue demoiselle Louise Jacquet, ordinaire.

de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue de Richelieu, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a fait plainte contre la nommée Varin, sa domestique, et nous a dit que l'accusée l'ayant servie en qualité de domestique en différens tems ; qu'ayant été obligée plusieurs fois de la renvoyer comme en étant très-mécontente ; que l'ayant reprise enfin il y a huit mois, après plusieurs sollicitations de sa part, elle s'est vue obligée de la renvoyer hier ; que ladite Varin, accusée, a reçu ses gages, a emporté ses nippes et hardes dans ses coffres sans aucune restriction et sans former aucune demande contre ladite demoiselle plaignante pour raison de quoi que ce fût ; que ce matin, sur les dix à onze heures, ladite demoiselle plaignante ayant demandé à la nommée Louison, amie de ladite Varin accusée, où cette dernière avoit porté un service de table composé de douze serviettes et d'une nappe damassée, ladite Louison, qui étoit alors chez la demoiselle plaignante, lui auroit dit, de la part de ladite Varin accusée, qu'elle dite Varin avoit retiré ledit service damassé et qu'elle comptoit le garder jusqu'à ce qu'elle demoiselle Jacquet plaignante eût payé à ladite Varin accusée ce qu'elle lui devoit ; mais, comme ladite demoiselle Jacquet plaignante ne doit rien à ladite Varin, qu'elle lui a payé ses gages et que, d'un autre côté, ladite Varin en sortant de chez la plaignante a emporté toutes ses nippes, hardes, coffres et caissettes sans former aucune demande contre ladite plaignante sa maîtresse, mais que cependant elle a retiré ledit service damassé ci-dessus désigné sans vouloir le lui rendre, ainsi que ladite nommée Louison le lui a dit, à moins que la plaignante ne lui payât ce qu'elle prétend lui être dû, quoiqu'elle ne se soit expliqué en rien à cet égard en sortant de chez la plaignante. C'est la raison pour laquelle ne pouvant regarder ce procédé que comme une rétention furtive à dessein de profiter et de ne pas vendre ledit service damassé qui lui appartient en toute propriété et ne peut être retenu par ladite Varin accusée sous quelque prétexte que ce soit, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé: Louise JAQUET ; DELAVERGÉE.

(Archives nationales, Y, 11,677.)

JAVILLIER (CLAUDE), danseur. Voici la liste des rôles remplis par cet artiste de 1701 à 1743 : une Furie, un Suivant de Thétys, un Magicien, un Mégarien, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1701, reprise en 1720 et en 1732 ; une Statue, un Suivant de Comus, un Guerrier, un Afri-

cain, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703, en 1711 et en 1737 ; un Domestique dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; un Suivant de Palémon, un Suivant de Bacchus, un Faune, suivant de Vertumne, un Démon, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1713 ; la Guerre, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 ; un Sorcier, dans *Alcine*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1705 ; un Insulaire, un Suivant de Démogorgon, un Berger, un Héros, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705, 1716 et 1727 ; un Gondolier, un Démon, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet, musique de Campra, en 1705 ; un Jeu, un Songe, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra, repris en 1705 ; Scaramouche, un Barquerol, jouant du tambour de basque, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705 ; un Dieu des bois, un Grec, un Héros, dans *Polyxène et Pyrrhus*, tragédie de La Serre, musique de Collasse, en 1706 ; un Jeu et un Plaisir, un Magicien de la suite d'Isménor, un Homme du peuple de la Palestine, un Suivant de la Haine, un Guerrier, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1707, 1717, et 1729 ; un Combattant, un Grec, un Moissonneur, un Sacrificateur, un Suivant de Bacchus, un Lutin, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707, 1720 et 1729 ; un Homme du peuple, dans *Hippodamie*, tragédie de Roy, musique de Campra, en 1708 ; un Suivant de la Victoire, un Suivant de l'Amérique, un Suivant du Destin, un Vent, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1708, 1712, 1723 et 1736 ; un Suivant de l'Italie, un Guerrier, un Homme du peuple, un Démon, dans *Méléagre*, tragédie de

Joly, musique de Baptistin, en 1709 ; un Guerrier, un Athénien, un Plaisir, un Suivant de la Jalousie, un Matelot, un Courtisan, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1709, 1723 et 1734 ; un Égipan, un Guerrier, un Démon, un Thébain, dans *Sémélé*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1709 ; un Allemand, un Pantalon, un Français, un Scaramouche, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1710, repris en 1721, 1731 et 1740 ; un Suivant de la Fortune, une Divinité infernale, un Suivant de Méduse, un Sacrificateur, un Combattant de Phinée, un Fantôme, un Courtisan de Céphée et de Persée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710, 1722 et 1737 ; un Suivant de Saturne, un Triton, l'Hiver, une Furie, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710, 1721 et 1742 ; un Vendangeur, un Masque, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1712 et en 1722 ; un Suivant de Pluton, un Guerrier, dans *Téléphe*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1713 ; un Suivant de Melpomène, un Esclave algérien, un Paysan, un Masque, un Pâtre, un Matelot, un Captif, un Polonais, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1722 et en 1735 ; un Art, un Prêtre, un Grec, un Berger, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1714, reprise en 1730 ; un Forgeron, un Masque comique, un Pèlerin, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715 ; un Suivant de la Discorde, un Suivant de la Paix, un Homme du peuple de la campagne, une Divinité terrestre, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1715, 1727 et 1741 ; un Habitant du Poitou, un Matelot, un Guerrier, dans *Théonoé*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1715 ; un Paysan de la suite de Palès, dans

Zéphyr et Flore, ballet de du Boullay, musique de Louis et Jean-Louis Lulli, repris en 1715 ; un Scaramouche, dans le *Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet de Molière, musique de Lulli, en 1716 ; un Habitant de l'île de Cythère, un Guerrier, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Jean-Baptiste Rousseau, musique de Desmarests, reprise en 1717 ; un Triton, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1718 ; un Magicien, un Soldat babylonien, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718 ; un Matelot, un Vendangeur, dans les *Plaisirs de la Campagne*, ballet de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1719 ; un Grec, un Magicien, un Thrace, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720, reprise en 1739 ; un Berger, un Démon, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarests, en 1722 ; un Centaure, un Athénien, un Magicien, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723, reprise en 1734 ; un Arabe, dans la *Reine des Péris*, comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725 ; un Habitant d'Ithaque, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; un Esprit terrestre, un Assyrien, un Suivant de la Gloire, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726, reprise en 1740 ; un Habitant des rives de la Seine, un Guerrier, un Démon, un Figurant dans une fête marine, un Corinthien, un Magicien, une Furie, un Matelot, un Jeu et un Art, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1713, reprise en 1727 et en 1736 ; un Jeu, dans *Orion*, tragédie de La Font et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728 ; un Prêtre, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728 ; un Mauvais Génie, un Thessalien, un Berger héroïque, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique

de Rebel et Francœur, en 1728 ; un Suivant de Diane, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1730 ; un Troyen, un Démon ; un Grec, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730 ; un Faune, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732 ; un Sacrificateur, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1732 ; un Faune, dans l'*Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, en 1733 ; un Zéphyr, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 ; un Homme du peuple de la Grèce, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1734, repris en 1742 ; un Sacrificateur, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarests, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734 ; Borée, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, en 1735, repris en 1736 et en 1743 ; un Scythe, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735 ; un Masque, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736 ; un Suivant de la Fortune, un Guerrier, un Génie, un Sauvage, un Vendangeur, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, en 1736 ; un Suivant de la Folie, un Chinois, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736 ; un Athlète, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737 ; un Sauvage, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737 ; un Thracien, Pâris, dans le *Ballet de la Paix*, paroles de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738 ; un Suivant de Plutus, dans le *Carnaval de la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1738 ; le Chef des combattants, dans *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; un Turc, dans *Zaïde*,

ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739 ; un Captif, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; un Éolien, un Triton, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1740 ; un Égyptien, un Persan, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 ; un Troyen, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1742 ; un Berger, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1742 ; un Dryade dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; une Ombre de Héros, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; un Génie dansant, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743.

(Dictionnaire des théâtres.)

1734. — 5 juin.

Claude Javillier et sa femme viennent déclarer devant un commissaire que, s'étant chargés, moyennant une pension annuelle, de l'éducation de la fille naturelle d'un de leurs amis, et n'étant plus payés de cette pension, ils ne peuvent continuer à garder l'enfant. En conséquence, le commissaire en réfère au lieutenant de police, qui ordonne l'admission de la jeune fille à l'hospice de la Salpêtrière.

Ce jourd'hui 5 juin 1734, en l'hôtel et par-devant nous Mathias Demor-tain, etc., sont comparus sieur Claude Javillier, de l'Académie royale de danse et demoiselle Catherine Gidoif, sa femme, demeurant à l'hôtel de Soif-fons, paroisse St-Eustache : Lesquels nous ont dit que, pour faire plaisir et obliger une personne de leurs amis qu'ils ne peuvent nommer étant obligés envers elle au secret, ils ont bien voulu prendre soin et veiller à l'éducation de sa fille naturelle nommée, le premier novembre 1720, Jeanne-Michelle, fille de Pierre-Martin Delastre et de Jeanne-Edmée Camus, son épouse, ainsi qu'il paroît par son extrait baptismal tiré de la paroisse St-Louis, à Paris, le 9 mai dernier, que cette personne ne leur ayant remis depuis plusieurs années aucun denier pour pourvoir à la subsistance de cette fille et n'ayant de lui aucune nouvelle, ils sont venus par-devant nous faire la présente déclaration

afin qu'il soit pourvu à la subsistance et éducation de ladite fille, d'autant qu'ils ne peuvent plus y fournir de leur bien, étant obligés envers leurs enfans légitimes au nombre de quatre.

Signé : C JAVILLIER ; GIDOIF-JAVILLIER.

Sur quoi, nous commissaire, pour être fait droit sur la présente déclaration, il en fera par nous référé à mondit sieur le lieutenant général de police en son hôtel.

Signé : DEMORTAIN.

Et nous étant transporté en l'hôtel de mondit sieur le lieutenant général de police qui, après avoir pris lecture de la déclaration ci-dessus, a ordonné et ordonne que ladite Jeanne-Michelle Delastre susnommée sera reçue en la maison et hôpital de la Salpêtrière, où elle sera reçue, nourrie et élevée en la manière ordinaire. Et fera la présente ordonnance exécutée nonobstant opposition (1).

Signé : HÉRAULT.

(Archives nationales, Y, 13,082.)

JÉLIOTE (PIERRE), chanteur, né le 13 avril 1713, à Lasseube (2) [Basses-Pyrénées]. Ce remarquable artiste débuta à l'Opéra en 1733 et se fit en très-peu de temps une grande réputation. Ses contemporains l'ont comparé à Orphée, ainsi que le témoigne ce quatrain :

Au dieu du chant élevons un trophée ;
Gélyotte fait aujourd'hui
Par ses talens ce que faisoit Orphée,
Il fait tout courir après lui.

(1) Cette jeune fille entra en 1740 à l'Académie royale de musique, comme danseuse, sous le nom de Dazincourt. Elle s'y rendit célèbre, non par son talent, mais par sa mauvaise conduite. Elle mourut à l'âge de 23 ans, au mois d'octobre 1743, des suites d'une maladie honteuse. M. Bernard de Rieux, président au Parlement de Paris, avait été l'un des nombreux adorateurs de cette danseuse, au sujet de laquelle on lit dans un chroniqueur la mention suivante : « 20 janvier 1743. Mardi dernier, le président de Rieux fit porter une superbe collation à la loge de M^{lle} Dazincourt pour qu'elle régâlât ses bonnes amies, parce qu'elle avait tiré les Rois la veille et que la fève lui étoit tombée. » (*Journal de Barbier*, VIII, 220.)

(2) Et non en 1711, près de Toulouse, comme le dit la *Biographie Didot*.

Dans son poëme de la *Déclamation*, Dorat a dit de lui :

Le goût fut ton génie, ô toi chanfre adoré,
 Toi moderne Linus par lui-même inspiré !
 Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie,
 Leur accord, leur divorce et leur économie !
 Organe de l'amour auprès de la beauté,
 Tu verfois dans les cœurs la tendre volupté !

Des critiques lui ont reproché de n'être pas acteur :

Jéliot, dit Collé, est un chanteur unique, mais il n'a ni figure, ni action ; il n'est bon que dans les rôles de berger, où il faut plutôt exprimer la galanterie que le sentiment. Il n'a point d'entrailles et il manque de noblesse. Ce n'est donc point du tout là un récitant, ceci soit dit sans faire tort à l'étendue et à la beauté de sa voix, surtout au goût divin du chant qu'il possède et que personne n'a poussé si loin que lui.

Jéliote quitta l'Opéra au mois de mars 1755 avec 1,500 livres de pension et ne joua plus que sur le théâtre de la Cour, qu'il abandonna en 1765 (1).

En 1767, les directeurs de l'Académie royale de musique lui firent des offres magnifiques pour l'engager à reparaitre à l'Opéra ; ils allèrent même jusqu'à lui proposer 1,000 louis pour un certain nombre de représentations, mais Jéliote refusa absolument et préféra son repos à la fortune.

Il jouait à merveille de tous les instruments, fut pourvu d'une charge de maître de guitare du Roi (2) et obtint, le 4 mars 1753, en survivance de son camarade Denis-François Tribou, la place de théorbe de la Chambre.

(1) Il composa pour ce théâtre la musique de *Zélisca*, comédie de La Noue, qui y fut représentée en 1746, et il remplit dans cet ouvrage les rôles d'un Plaisir et d'un Berger héroïque.

(2) Il existe au musée du Louvre un tableau d'Olivier représentant un Thè chez le prince de Conti au Temple ; on y voit Jéliote accompagnant sur sa guitare le petit Mozart qui joue du clavecin. Le Louvre possède aussi un amusant portrait de notre chanteur, habillé en femme, et peint par Charles Coypel.

En 1780, le Roi accorda à Jéliote une pension de 8,516 livres, en qualité de vétéran de sa musique.

Marmontel a consacré, dans ses *Mémoires*, quelques lignes, tracées de main de maître, à cet artiste. Il est bon de les reproduire ici :

Doux, riant, *amistoux*, pour me servir d'un mot de son pays, qui le peint de couleur natale, il portoit sur son front la sérénité du bonheur, et en le respirant lui-même il l'inspiroit. En effet, si l'on me demande quel est l'homme le plus complètement heureux que j'aie vu en ma vie, je répondrai : C'est Géliote. Né dans l'obscurité et enfant de chœur d'une église de Toulouse dans son adolescence, il étoit venu de plein vol débiter sur le théâtre de l'Opéra et il y avoit eu le plus brillant succès : dès ce moment, il avoit été et il étoit encore l'idole du public. On tressailloit de joie dès qu'il parpissoit sur la scène ; on l'écoutoit avec l'ivresse du plaisir ; et toujours l'applaudissement marquoit les repos de sa voix. Cette voix étoit la plus rare qu'on eût entendue, soit par le volume et la plénitude des sons, soit par l'éclat perçant de son timbre argentin. Il n'étoit ni beau, ni bien fait ; mais pour s'embellir, il n'avoit qu'à chanter, on eût dit qu'il charmoit les yeux en même temps que les oreilles. Les jeunes femmes en étoient folles : on les voyoit à demi-corps, élancées hors de leurs loges, donner en spectacle elles-mêmes l'excès de leur émotion et plus d'une, des plus jolies, vouloient bien la lui témoigner (1). Bon musicien, son talent ne lui donnoit aucune peine, et son état n'avoit pour lui aucun de ses désagréments. Chéri, considéré parmi ses camarades, avec lesquels il étoit sur le ton d'une politesse amicale, mais sans familiarité, il vivoit en homme du monde, accueilli, désiré partout. D'abord c'étoit son chant que l'on vouloit entendre ; et pour en donner le plaisir, il étoit d'une complaisance dont on étoit charmé autant que de sa voix. Il s'étoit fait une étude de choisir et d'apprendre nos plus jolies chançons ; et il les chantoit sur sa guitare avec un goût délicieux. Mais bientôt on oubloit en lui le chanteur pour jouir des agréments de l'homme aimable ; et son esprit et son caractère lui faisoient dans la société autant d'amis qu'il avoit eu d'admirateurs. Il en avoit dans la bourgeoisie, il en avoit dans le plus grand monde ; et partout simple, doux et modeste, il n'étoit jamais déplacé. Il s'étoit fait par son talent et par les grâces qu'il avoit obtenues, une petite fortune honnête ; et le premier usage qu'il en avoit fait,

(1) Voyez, dans les *Mémoires de Madame d'Épinay*, édition Boiteau, I, 290 et suivantes, le récit de la passion qu'il inspira à M^{me} de La Live de Jully.

avait été de mettre sa famille à son aise. Il jouissoit dans les bureaux et les cabinets des ministres, d'un crédit très-considérable, car c'étoit le crédit que donne le plaisir ; et il l'employoit à rendre, dans la province où il étoit né, des services essentiels. Aussi y étoit-il adoré. Tous les ans il lui étoit permis, en été, d'y faire un voyage, et de Paris à Pau, sa route étoit connue ; le temps de son passage étoit marqué de ville en ville ; partout des fêtes l'attendoient ; et à ce propos, je dois dire ce que j'ai su de lui à Toulouse, avant mon départ. Il avoit deux amis dans cette ville à qui jamais personne ne fut préféré : l'un étoit le tailleur chez lequel il avoit logé, l'autre, son maître de musique lorsqu'il étoit enfant de chœur. La noblesse, le Parlement se disputoient le second touter que Géliote feroit à Toulouse ; mais pour le premier on savoit qu'il étoit invariablement réservé à ses deux amis. Homme à bonnes fortunes autant et plus qu'il n'auroit voulu l'être, il étoit renommé pour sa discrétion ; et de ses nombreuses conquêtes, on n'a connu que celles qui ont voulu s'afficher. Enfin parmi tant de prospérités, il n'a jamais excité l'envie et je n'ai jamais ouï dire que Géliote eût un ennemi (1).

Voici la liste des rôles que Jéliote a chantés à l'Académie royale de musique : Valère, amoureux de Doris, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, en 1733, repris en 1749 ; l'Amour, une Parque, Hippolyte, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733, reprise en 1742 ; un Berger, le Sommeil, Apollon, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 et en 1741 ; Télème, Acis, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1734, 1744 et 1752 ; Mercure, Arion, Vertumne, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1734, 1742 et 1754 ; Périandre, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1734, repris en 1742 ; Zéphyr, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734 ; un Habitant de Délos, un Triton, dans

(1) « Il est réellement d'une société fort agréable, dit M^{me} d'Épinay ; il cause très-bien, il a de grands airs sans être fat ; il a seulement un ton au-dessus de son état. Je suis persuadée qu'il le ferait oublier, s'il n'étoit forcé de l'afficher trois fois par semaine. »

Iphigénie en Tauride, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734; le Chef des génies, un Matelot, un Génie, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734; la Discorde, un Songe, l'Oracle, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734; un Berger, un Berger italien, Mercure, dans *Achille et Déidamie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735; Léandre, un Matelot, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de La Coste, repris en 1735 et en 1745; Léonce, un Argien, Smindiride, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1735, repris en 1744; Valère, amant d'Émilie, don Carlos, Damon, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau (1), en 1735, repris en 1736 et en 1743; la Magie, le Muphti, l'Aga des Janissaires, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735; un Génie, le Génie de l'Opéra, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, en 1736; Pélée, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1736 et en 1750; l'Amour, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736; Mercure, Persée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 et en 1746; un Suivant d'Églé, Hylas, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737, repris en 1746; Morphée, Atys, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 et en 1740; Apollon,

(1) Jéliote s'est montré particulièrement remarquable dans cet ouvrage et le succès qu'il y obtint a été consacré par les vers suivants :

Ah! c'est un dieu qui chante, écoutons-le, il m'enflamme!
 Jusqu'où vont les éclats de son gosier flatteur!
 Sur l'aile de ses sons je sens voler mon âme,
 Je crois des immortels partager la grandeur.
 La voix de ce divin chanteur
 Est tantôt un zéphyr qui vole dans la plaine
 Et tantôt un volcan qui part, enlève, entraîne
 Et dispute de force avec l'art de l'auteur.

Philémon, Euryale, dans le *Ballet de la Paix*, paroles de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738; Plutus, dans le *Carnaval de la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1738; le Soleil, dans les *Amours du Printemps*, ballet de Bonneval, musique de Colin de Blâmont, en 1739; Dardanus, fils de Jupiter et d'Électre, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744; Triton, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739; Octave, prince napolitain, Almanzor, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739, repris en 1745; Amadis, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740; le Soleil, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1740 et en 1751; Éraste, un Acteur de l'Opéra en Zéphyr, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1740 et en 1750; Ammon, dans *Jephthé*, tragédie de Pellegrin, musique de Monteclair, reprise en 1740, 1744 et 1751; Ninus, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1740; Ceyx, Morphée, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1741; Adonis, Linus, fils d'Apollon, dans l'*Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, repris en 1741; Éros, Amyntas, Tibulle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1741 et en 1753 (1); Cambyse, fils de Cyrus, sous le nom d'Agénor, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741; Mercure, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de

(1) Le rôle de Tibulle que joua Jéliote dans cet ouvrage lui valut un triomphe tout personnel et fort agréable dont j'emprunte le récit au très-curieux volume de M. Nérée Désarbres, intitulé : *Deux Siècles à l'Opéra* : « M^{lle} Petitpas, chanteuse de l'Opéra, était très-inflammable : un soir, chargée de remplacer M^{lle} Le Maure dans le rôle de Délie des *Fêtes grecques et romaines*, elle se trouva en présence de Jéliote jouant Tibulle. Le contact de ces deux chanteurs fut une explosion. Oubliant tout, le public, l'auteur, et les personnages qu'ils représentaient, ils se substituèrent à ces derniers, jouèrent, se déclarèrent leur amour pour leur compte particulier et quand la minute du baiser que comporte le dénouement de l'opéra fut arrivée, la salle entière applaudit frénétiquement à son ardente longueur. »

Lulli, reprise en 1741 ; Corèbe, dans *Ajax*, tragédie de Meinsson, musique de Bertin, reprise en 1742 ; Colin, amant de Colette, amie de Ragonde, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Moutet, en 1742, reprise en 1753 ; Alcidon, berger, amant d'Isbé, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; Phaéton, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 ; Agénor, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1743 ; Lycas, berger, et Iphis, prince lesbien, dans les *Caractères de la Folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1742 ; Télamon, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; Émire, fils du génie Elmasis, le dieu du jour, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; Médor, Corydon, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; Alcide, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; Valère, seigneur français en chasseur, Leandro, seigneur romain, dans l'*École des Amants*, ballet de Fuzelier, musique de Nieil, en 1744 ; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; le Prince de Thrace, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; Alcide, Antiochus, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; Apollon, Trajan, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; Zélindor, roi des Sylphes, dans *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 ; Renaud, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; Lyncée, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1746 ; Glaucus, dieu marin, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclerc, en 1746 ; Daphnis, berger, dans *Daphnis et*

Chloé, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747, reprise en 1752 ; Octavio, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 ; Osiris, Arueris, dieu des arts, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754 ; Pygmalion, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Pygmalion, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau et reprise en 1748 et en 1751 ; Zaïs, génie de l'air, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; un Berger, Apollon déguisé en berger, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; Jason, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; Neptune, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Zoroastre, instituteur des Mages, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Léandre, dans *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750 ; Acanthe, amant de Céphise, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; le Génie de l'Amérique, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 ; Mirtil, berger, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; Tithon, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751 ; Bacchus, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; Iphis, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; Colin, dans le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 ; Tithon, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 ; Castor, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en

1754 et en 1755 ; Daphnis, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, en 1754.

Jéliote, qu'on a fait mourir en 1782, soit à Paris, soit dans son château de Navailles (Basses-Pyrénées), était encore vivant en 1789.

Dictionnaire des théâtres. — Calendrier historique des théâtres. — Les Spectacles de Paris. — Dorat : la Déclamation. — Mémoires du duc de Luynes, VI, 386. — Mémoires de Marmontel, livre IV. — Mémoires de Mme d'Épinay, édit. Boiteau, I, 290. — Journal de Collé, édit. Bonhomme, I, 52. — Nérée Désarbres : Deux Siècles à l'Opéra.

1780. — 1^{er} mai.

Brevet d'une pension de 8,516 livres accordée par le Roi à Pierre Jéliote.

Brevet d'une pension de 8,516 livres produisant net 8,296 livres 14 sols, en faveur du sieur Pierre Jéliote, né le 13 avril 1713 à Lasseube, diocèse d'Oloron en Béarn, baptisé le lendemain dans l'église paroissiale Ste-Catherine dudit lieu, vétéran de la musique du Roi. Cette pension composée des objets ci-après : une pension de 1,416 livres, y compris 216 livres d'accroissement pour arrérages dus en 1766, qui lui a été accordée sur le trésor royal par brevet du 27 mai 1747 en considération de ses services ; appointemens de 6,100 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite le 1^{er} janvier 1761 ; une gratification annuelle de 1,000 livres, aussi sans retenue, qui lui a été accordée sur les dépenses extraordinaires dedit menus plaisirs le 1^{er} janvier 1763.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Pierre Jéliote.*

Extrait des registres des baptêmes de l'église Ste-Catherine de Lasseube : Pierre, fils légitime de Joseph de Jéliote et de Madeleine de Manco, naquit le treize dudit mois d'avril mil sept cent treize, a été baptisé le quatorze du même mois et an à la présentation de Jeanne de Casalongo.

2. — *Déclaration autographe de Pierre Jéliote relative à la pension.*

Le sieur Pierre Jéliote, né à Lasseube, diocèse d'Oloron en Béarn, le 13 avril 1713, baptisé le lendemain sur la paroisse Ste-Catherine dudit bourg, musicien vétéran de la Chambre du Roy, demeurant à Paris, place des Victoires, paroisse St-Eustache, déclare avoir obtenu du Roy les grâces pécuniaires cy-après : Des appointemens conservés de quatre mille livres, sans aucune retenue, dont il a été payé de trois mois en trois mois par le trésorier général des menus plaisirs du Roy jusqu'au 1^{er} janvier 1779 ; des gages conservés de douze cents livres comme maître de guitare du Roy ; des gages conservés de neuf cents livres comme joueur de théorbe de la Chambre (nota : les gages de ces deux charges supprimées en 1761, ont été payés comme les appointemens de 4,000 livres jusqu'au 1^{er} janvier 1779, sans retenue) ; une pension de mille livres payée comme les précédentes et qui luy a été accordée pour le dédommager de l'argent qu'il avoit donné pour la survivance desdites charges supprimées ; une pension de douze cents livres sur le trésor royal de l'échéance de may qui luy a été accordée en considération de ses longs services, conformément au brevet ci-joint. Laquelle pension accrue de 216 livres pour arrérages dus en 1766, déduction faite d'un dixième et demi sur 1,200 livres, d'un dixième seulement sur 216 livres et de trois deniers pour livre.

Montant général des grâces dont jouit le sieur Pierre Jéliote : 8,296 livres 14 sols.

Certifié véritable à Paris, le 11 août 1779.

Signé : PIERRE JÉLIOTE.

(Archives nationales, O¹, 678.)





K



ERKOFFEN (ANNE-MARGUERITE DE), chanteuse.

Elle a rempli le rôle d'une Bergère, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715. M^{lle} de Kerkoffen mourut à Paris, le 8 décembre 1730, dans une maison appartenant au sieur Cadot, conseiller à la Cour des aides, et située dans le cul-de-sac de l'Opéra.

(Archives nationales, Y, 11,293. — Dictionnaire des théâtres.)

I

1715. — 11 octobre.

M^{lle} Anne-Marguerite-Marie de Kerkoffen et sa mère se plaignent des violences inqualifiables exercées contre elles par le chevalier Briçonnet et font constater par un commissaire les blessures qu'il leur a faites.

L'an 1715, le vendredi onzième jour d'octobre, deux heures de relevée, nous Louis-Jérôme Daminois, etc., nous sommes transporté au troisième

étage d'un petit corps de logis de derrière occupé par la veuve de Ray, sis rue St-Honoré, vis-à-vis de notre hôtel, où nous avons trouvé dame Anne Haudebert, veuve de Jean-Baptiste de Kerkoffen, officier dans le régiment de Castellás, suisse, et demoiselle Anne-Marguerite-Marie de Kerkoffen, sa fille, de l'Académie royale de musique, y demeurantes ; ladite dame marquée de deux égratignures à sang aux deux côtés de la gorge, d'une meurtrissure à la tempe gauche, d'une autre très-considérable à la cuisse droite, ayant l'oreille droite ensanglantée, déchirée et contuse ; ladite demoiselle blessée aux deux bras de deux meurtrissures considérables, d'une morsure à sang au gras de la main gauche et d'une meurtrissure à sang au bas-ventre près le nombril, provenant, ainsi qu'elle nous l'a dit, d'un coup de fourchette : dont et de tout elles nous ont fait apparoir ainsi que de quantité de cheveux arrachés de leurs têtes. Lesquelles, en cet état, nous ont fait plainte contre le sieur chevalier de Briçonnet et dit que s'étant adonné depuis quelque tems à venir les voir pour entendre chanter ladite demoiselle, elles ont eu la complaisance de recevoir ses visites comme étant homme de condition ; qu'il leur a fait l'honneur de souper quelquefois chez elles et ayant toujours eu pour elles des manières très-civiles et polies ; que, par reconnaissance, il leur a fait présent d'une pendule dans sa boîte de marqueterie et a voulu la pousser jusqu'à vouloir assurer une pension de 800 livres à ladite demoiselle par un contrat en bonne forme, ayant même à cet effet amené chez elle M^e de Mahaut, notaire, ce qui est demeuré sans exécution ; qu'hier, huit heures du soir, le sieur marquis de Jonfac est venu voir les plaignantes qu'il honore de son estime et leur a fait l'honneur de souper avec elles ainsi que ledit sieur accusé qui est arrivé chez elles après lui ; qu'ils ont soupé tous quatre de compagnie dans la chambre de ladite demoiselle tranquillement et assez gaîment, quoique ledit sieur chevalier ait eu un air assez sombre pendant le souper ; que sur le minuit ladite demoiselle, accablée de sommeil, auroit demandé permission auxdits sieurs de se coucher, ce qu'elle a fait de leur agrément : Et à peine a-t-elle été couchée qu'elle a été surprise de voir venir à son lit ledit sieur chevalier de Briçonnet qui, d'un air brutal, quoiqu'il ne fût pas gâté de vin, l'a traitée de « b. et de p. . . . » ; que, lui ayant représenté qu'il avoit tort de s'oublier à un tel point envers elle et de la laisser en repos, il s'est jeté tout furieux sur elle, lui a donné plusieurs coups de poing par la tête et le corps, l'a décoiffée, s'est saisie de sa main gauche, qui est le côté où il étoit, et la lui a mordue au gras si cruellement que le sang en est venu dont le drap de son traversin est teint de la largeur d'un écu, ainsi qu'il nous est apparu ; qu'ayant appelé sa mère à son secours, qui y est accourue, il a arraché du doigt de ladite demoiselle sa bague d'un brillant jaune, monté en or, ferti en argent, valant 800 livres, laquelle il a mise dans sa poche, s'est jeté sur ladite

dame sa mère à laquelle il a donné mille coups de pied et de poing sur la tête, par tout le corps, lui a déchiré ses cornettes et engageantes unies, qu'elle nous a fait voir déchirées, l'a marquée à la gorge de coups d'ongle, lui a arraché, en la décoiffant, quantité de cheveux ; qu'aux cris d'elles plaignantes, Marion, leur servante, qui étoit en haut, étant descendue dans ladite chambre pour les secourir, ledit sieur chevalier l'a prise à la gorge, l'a frappée : à quoi ledit sieur de Jonfac s'étant opposé, les a séparés. Dans ce moment le sieur comte de Broin, ami dudit sieur de Jonfac, est survenu qui venoit le remmener. Ladite demoiselle, craignant que lesdits sieurs n'en vinssent aux mains avec ledit sieur chevalier, s'est levée de son lit du mieux qu'elle a pu, en robe de chambre, et les a priés instamment de se retirer, ce qu'ils ont fait sans avoir eu aucune parole avec ledit sieur chevalier. Après quoi les plaignantes sont montées dans la chambre au-dessus et comme elles vouloient monter, ledit sieur chevalier, d'une fourchette d'argent qu'il tenoit et qu'il a mise dans sa poche, en a donné un rude coup au ventre de ladite demoiselle dont il l'a blessée à l'endroit sus-observé : ledit sieur chevalier, devenu plus furieux du départ desdits sieurs et de la retraite des plaignantes, se voyant seul dans ladite chambre de ladite demoiselle avec Clergé, son laquais, et ladite Marion, a d'abord renversé sur le plancher les plats, assiettes, jattes de porcelaine et de faïence, les bouteilles pleines et vides et les verres qui étoient restés sur la table qui toutes ont été brisées, ainsi que nous le voyons par un gros tas de tessons amassés dans la cheminée de faïence, porcelaine et verres ; il s'est emparé de la montre de poche de ladite demoiselle, dont la boîte est de métal de prince, faite par Delille, qu'elle a achetée 160 livres, laquelle étoit dans une boîte de bois noirci à filets de cuivre sur la cheminée, laquelle boîte il a brisée sur le plancher ; de sa garniture de tête à trois rangs garnie de dentelle mignonne ; de sa tabatière d'écaille blonde incrustée d'or, montée en or, valant 200 livres, lesquels objets étoient sur la commode dont la clef a été retirée par ladite Marion, laquelle clef ledit sieur chevalier a voulu lui ôter et ne la lui a laissée que parce qu'elle l'a menacé de crier au voleur par la fenêtre donnant sur le Palais-Royal. Les plaignantes, entendant tout ce vacarme, ont crié au voleur. Ledit sieur chevalier a, de sa canne, cassé la glace du grand miroir, de la largeur d'un pied, au coin gauche d'en haut, laquelle glace est de 28 pouces de haut sur 18 à 19 de large, celle du devant de la pendule, même deux heures en émail du cadran d'icelle, qui sont les deux et trois, ainsi qu'il nous est apparu ; que le sieur Paccini logé au-dessous de ladite chambre, s'étant éveillé et étant survenu, a trouvé en icelle ledit sieur chevalier et vu tout le désordre ci-dessus, et ayant prié ledit sieur chevalier de s'en aller, il s'est retiré et a traité tout haut sur la montée les plaignantes de m..... et de p....., ce qui a fait aux plaignantes dans

toute la maison un scandale très-considérable et un préjudice de près de 2,000 livres. Et comme elles ont intérêt de se pourvoir contre ledit sieur chevalier Briçonnet, elles nous ont rendu la présente plainte.

Signé : ANNE HEUDEBERT-KERKOFFEN ; ANNE-MARGUERITE-MARIE DE KERKOFFEN ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,647.)

II

1715. — 12 octobre.

Le chevalier Briçonnet rend plainte contre Mlle Anne-Marguerite-Marie de Kerkoffen et sa mère, par lesquelles il a été souffleté et accablé de coups de poing sur la tête, sur la figure et sur les jambes.

Du samedi 12 octobre 1715, sur les onze heures du matin. Par-devant nous Jean-François Le Trouyt-Deslandes, etc., est comparu messire Jacques-François Briçonnet, chevalier non profès de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, qui nous a dit qu'il alla, jeudi dernier au soir, chez les nommées de Kerkoffen mère et fille, ladite fille chanteuse à l'Opéra, demeurant rue St-Honoré en une troisième chambre sur le derrière de la maison d'un quartier du Palais-Royal, pour y souper à son ordinaire, les connoissant depuis longtems et avant de partir pour son voyage de Malte, les ayant quittées à cause des grandes dépenses qu'elles l'obligeaient de faire pour les nourrir et entretenir. A son retour, vers la fin du mois de mai dernier, il rencontra lesdites Kerkoffen chez un de ses amis à diner où elles le prièrent de retourner chez elles et prétextèrent d'avoir bien des choses à lui dire s'il vouloit leur faire cet honneur, afin de l'y engager, comme font ordinairement ces femmes d'intrigues et de plaisir. Le sieur comparant, sur les instantes prières de ces femmes, retourna les voir quelques jours après cette rencontre et a continué, depuis cinq mois ou environ, d'y aller et de nourrir et entretenir pendant tout ce tems lesdites Kerkoffen, leur ayant donné à chacune un habit de taffetas et un habit de deuil à la fille depuis la mort du Roi, plusieurs fortes de linges, une pendule, une montre, un étui d'or à plumes, un tire-bouchon d'or, une boîte à éponge d'or, une tabatière d'argent et autres ustensiles à leur usage, leur auroit aussi fourni l'argent nécessaire pour la dépense de la mai-

son. Et étant arrivé, ledit jour de jeudi dernier, chez lesdites Kerkoffen, il y trouva le sieur marquis de Jonfac qui demanda au sieur comparant s'il vouloit lui faire l'honneur de souper avec lui chez lesdites Kerkoffen auxquelles il donnoit à souper, ce que le sieur comparant accepta, y soupant ordinairement. Et pendant le souper ils furent tous de bonne intelligence; et environ l'heure de minuit ladite fille Kerkoffen se coucha en leur présence, le sieur marquis de Jonfac resta sur une chaise auprès de la mère et le comparant s'affit sur une chaise auprès du lit de la fille. Où étant, le sieur comparant lui reprocha son infidélité dans des termes qui lui convenoient et au lieu de lui répondre avec docilité, elle eut l'insolence de frapper au visage le sieur comparant qui se leva aussitôt et la mère se leva aussi d'auprès le sieur de Jonfac et toutes deux se jetèrent sur le sieur comparant, le maltraitèrent de coups de pied et de poing sur la tête et le visage et sur les jambes dont il a encore plusieurs noirs et contusions au visage et aux jambes, qui lui causent de grandes douleurs, et le terrassèrent. Ledit sieur comparant se releva, et voyant que ces femmes furieuses vouloient encore le saisir et le maltraiter, il fut obligé de se défendre de sa canne pour les éloigner de lui et éviter leur fureur. Et en levant sa canne fit tomber la pendule qu'il a achetée de Souchet, horloger, pour la donner à ladite Kerkoffen fille. Et pendant tous ces embarras où le comparant a eu le malheur de se trouver, ledit sieur de Jonfac se retira avec son laquais. Et le sieur comparant, aussitôt qu'il fut retiré des mains de ces méchantes femmes qui, suivant toutes les apparences, avoient prémédité de le poignarder et de le faire périr, comme elles disoient qu'elles vouloient faire en le maltraitant et ce qu'elles eussent fait effectivement, s'il n'avoit eu la force de se défendre; et comme pareilles voies sont des plus criminelles et des plus répréhensibles, il vient de ce que dessus nous rendre la présente plainte.

Signé: Le Chevalier BRIÇONNET.

(Archives nationales, Y, 10,970.)







L



ABBÉ DE SAINT-SÉVINT (JOSEPH), musicien. Cet artiste fut longtemps attaché en qualité de violon à l'orchestre de l'Académie royale de musique. Il avait épousé une demoiselle Mainville, connue autrefois sous le nom de Rosette et qui avait été actrice à l'Opéra-Comique. Lorsqu'elle épousa Labbé, à qui elle apporta quelque fortune, elle était veuve d'un domestique du duc d'Uzès.

(Les Spectacles de Paris. — Journal des inspecteurs de M. de Sartine, p. 71.)

I

1752. — 12 février.

Plainte portée par Joseph Labbé de St-Sévint, contre un individu qui l'avait menacé, injurié et appelé en duel.

L'an 1752, le samedi 12 février, six heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu sieur Joseph Labbé de St-Sévint,

de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue St-Thomas-du-Louvre : Lequel nous a rendu plainte contre le nommé Constantin, musicien, tenant chambre garnie, rue l'Évêque, de ce que cejourd'hui lui Constantin étant venu chez lui comparant pour y retirer de la vaisselle d'argent qui lui a été délivrée sans aucune difficulté par la personne à qui elle avoit été confiée, il auroit eu l'impudence de dire d'abord à lui comparant qu'il étoit un polifson, qu'il le moucheroit et qu'icelui comparant n'avoit qu'à mettre son habit, étant lors en robe de chambre, il le lui prouveroit en le défiant de descendre habillé avec son épée, lui proposant un duel. A quoi, par prudence et attendu la défense de pareils cartels, lui comparant n'a pas voulu adhérer surtout vis-à-vis d'un pareil sujet auquel il a seulement répondu qu'il ne pouvoit pas le satisfaire ; que ledit Constantin lui a répliqué que lui comparant étoit un jean-foutre ; qu'icelui comparant n'a pu s'empêcher, étant outré et poussé à bout de s'entendre ainsi injurier et offenser chez lui, de dire audit Constantin qu'il en étoit un autre. Lequel Constantin s'en alla en faisant entendre à lui comparant qu'il le trouveroit et que partout où il pourroit le joindre il lui couperoit les oreilles. Et comme il n'est pas douteux que ledit Constantin a formé le projet d'affaîner et de tuer le comparant, qui a d'ailleurs intérêt d'obtenir raison des imputations et excès ci-dessus, il est venu nous rendre plainte (1).

Signé : CADOT ; LABBÉ FILS DE ST-SÉVINT.

(Archives nationales, Y, 12, 155.)

II

1754. — 30 avril.

Joseph Labbé de St-Sévint est accusé d'avoir commis des dégradations importantes dans une maison située à Montmartre et qui lui était louée par M. de Rochebrune, ancien capitaine d'infanterie.

L'an 1754, le mardi 30 avril, entre onze heures et midi, en l'hôtel de nous Pierre Vial de Machurin, etc., est comparu M. Jacques de Rochebrune, ancien capitaine d'infanterie, chevalier de l'ordre militaire du Christ de Portugal, demeurant à Paris rue de Vaugirard, paroisse St-Sulpice, propriétaire

(1) Le lendemain Constantin ayant fait des excuses à Labbé, celui-ci se désista de sa plainte.

d'une maison sise à Montmartre, rue d'Enfer : Lequel nous a rendu plainte contre le sieur Joseph St-Sévin Labbé, ordinaire de l'Académie royale de musique, et le sieur Laurent Perrier, ordinaire de la musique du Roi (1), et nous a dit que par bail passé devant M^e Caron et son confrère, notaires, le 14 août 1751, il leur auroit loué ladite maison de Montmartre pour six années du jour de St-Rémy audit an, pour 130 livres par an, duquel bail la résiliation a été faite et consentie il y a quelques jours. Et lui déposant a appris samedi dernier par le jardinier de ladite maison que lesdits sieurs Labbé et Perrier avoient fait enlever leurs meubles de ladite maison dont ils lui avoient laissé les clefs ; que lui comparant y étant allé dimanche dernier et ledit jardinier ayant ouvert les portes de ladite maison et chambres d'icelle, ledit sieur comparant a été surpris de voir qu'un chambranle et bord de chêne de la cheminée de la chambre du premier étage, tous les lambris de la même chambre et la porte d'une autre chambre avec sa serrure avoient été enlevés et dégradés et beaucoup de vitres cassées ; qu'il a été de même dégradé, enlevé et emporté six grands vases de faïence bleus et blancs qui étoient sur la terrasse du jardin et qu'il a été coupé jusqu'au pied cinq arbres du nombre de ceux qui règnent le long de la terrasse. Desquels enlèvemens et dégradations ledit sieur comparant nous rend la présente plainte.

Signé : DE ROCHEBRUNE ; VIAL DE MACHURIN.

(Archives nationales, Y, 12,600.)

LABORIE (ANNE), danseuse. Après avoir été attachée, de 1783 à 1784, à l'École de danse de l'Académie royale de musique, elle entra dans les chœurs en 1785 et y figurait encore en 1789.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1787. — 25 octobre.

Déclaration de grossesse faite par M^{lle} Anne Laborie.

L'an 1787, le jeudi 25 octobre, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre-Clément Daffonvillez, etc., est comparue Anne Laborie,

(1) Lisez Poirier. Il figurait parmi les hautes-contres à l'Académie royale de musique et au Concert spirituel.

mineure, âgée de 18 ans, mais émancipée par sa qualité de danseuse à l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue du Faubourg-St-Martin, maison du premier épicier à droite en entrant par le boulevard, paroisse St-Laurent : Laquelle, pour satisfaire aux édits et déclarations de nos Rois et notamment à celui d'Henri II, nous a déclaré qu'elle est enceinte de quatre mois et demi et se foudroya d'élever l'enfant qu'elle porte dans la religion catholique, apostolique et romaine, et nous a rendu plainte contre le sieur Bauduit, Américain, âgé d'environ 45 ans, demeurant rue des Fossés-du-Temple, vis-à-vis du sieur Lenfant, sculpteur ; qu'elle a fait la connaissance dudit sieur Bauduit les premiers jours du carême dernier à l'issue d'un opéra dans lequel la comparante avoit dansé ; que depuis il a souvent fréquenté la comparante qui, séduite par ses promesses avantageuses, eut la foiblesse de se rendre à ses vœux ; que c'est de ses œuvres qu'elle est enceinte ; que dans les premiers tems de sa grossesse le sieur Bauduit lui a renouvelé ses promesses et l'avoit assurée de ne la laisser manquer de rien non plus qu'à son fruit. Observe la déposante qu'elle n'a jamais reçu aucune somme dudit sieur Bauduit ; que dans le moment où elle a commencé à en avoir besoin, c'est-à-dire la semaine dernière, elle lui écrivit, mais n'en eut aucune réponse ; que cette conduite et son délaissement depuis quinze jours ouvrent enfin les yeux de la comparante qui s'aperçoit, mais trop tard, qu'on a abusé de sa crédulité et de son défaut d'expérience. Pourquoi elle est venue nous rendre la présente plainte (1).

Signé : DASSONVILLEZ ; LABORIE.

(Archives nationales, Y, 11,989.)

LACHANTERIE (MARIE-LOUISE GUÉNON DE), chanteuse, née vers 1733. Elle débuta à l'Académie royale de musique en 1749 ou 1750 et y resta jusqu'en 1766. On trouve dans *l'Espion anglais* une assez plaisante anecdote sur cette actrice.

M^{lle} La Chanterie étoit autrefois une fille des chœurs de l'Opéra, d'une beauté rare, ingénue, un ange femelle. Les peintres la prenoient pour modèle. Un d'entre eux, chargé de peindre une mère du Christ pour le tableau

(1) Ayant sans doute reçu une indemnité, M^{lle} Anne Laborie retira sa plainte le 9 novembre suivant et prétendit qu'elle s'étoit trompée en désignant Bauduit comme l'auteur de sa grossesse.

d'un maître autel, avoit eu recours à sa tête et l'avoit rendue très-reffemblante. Un Anglois qui visitoit les curiosités de nos églises, mais qui avoit parcouru auparavant celles de nos spectacles et en avoit recueilli des fruits amers, apercevant cette belle tête calquée sur celle de La Chanterie, s'écria avec surprise : « Ah ! voilà la vierge qui m'a donné la ! »

(*Les Spectacles de Paris. — L'Espion anglais, tome II.*)

I

1753. — 21 décembre.

Plainte de M^{lle} Marie-Louise Guénon de La Chanterie, contre son père et sa mère.

L'an 1753, le vendredi 21 décembre, deux heures de relevée, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous sommes transporté rue St-Honoré près celle de Richelieu, vis-à-vis du café Dupuis, en une maison de laquelle est principal locataire le sieur Delaporte et étant monté au second étage dans lequel nous avons été introduit, y avons trouvé la plaignante avec son père et les ci-après nommés : Laquelle plaignante nommée Marie-Louise de La Chanterie, fille, âgée de 20 ans ou environ, de l'Académie royale de musique depuis trois ou quatre ans, locataire dans ses meubles de l'appartement où nous sommes depuis environ quatre ans : Laquelle en réitérant les plaintes par elle ci-devant rendues contre ses père et mère ainsi qu'elle nous l'a déclaré, nous a dit que la pudeur ne lui permet pas de réciter les infamies de ses père et mère, notamment de sa mère, au sujet des avantages que la nature a accordés à elle comparante qui l'ont réduite dans l'état où elle est actuellement ; que le sieur son père, nommé Jean-Baptiste-François Guénon de La Chanterie, ci-devant commis des vaisseaux du Roi, à présent sans emploi, avoit paru dans les premières années désapprouver la conduite de sa femme et être du parti d'elle comparante qui leur a fait à l'un et à l'autre jusqu'à présent tous les biens qu'il lui a été possible ; mais, depuis quelques années, ledit sieur son père, infatigable de ses bienfaits, cherche à traverser et à fatiguer elle comparante, ce qui lui cause des révolutions et des chagrins qui lui empêchent de faire son devoir à l'Académie, et sachant l'état critique où elle est depuis trois semaines, est venu, de dessein prémédité, depuis trois jours continuellement, voulant, malgré l'état de maladie d'elle comparante qui n'est pas dans l'usage de le voir, forcer ses domestiques pour entrer juf-

que dans sa chambre, non pas pour lui porter des secours, mais pour augmenter son état de maladie, s'il est possible : ne cherchant, ainsi que sa mère, que sa destruction ; criant dans sa maison en sacrant et menaçant de tout casser, maltraitant les domestiques, ce qu'il auroit exécuté sans leurs cris qui ont attiré une locataire de ce quartier, sa plus proche voisine, et les bourgeois ci-après nommés ; que tous ces procédés sont une suite de ceux arrivés nombre de fois, notamment il y a trois ans qu'elle étoit indisposée et que ledit sieur son père lui jeta un fauteuil dans le ventre par une suite de ses autres excès ; qu'elle ne finiroit pas de les réciter si elle les rappeloit tous ainsi que ceux de la dame sa mère qui sont inexprimables par leur horreur soit envers elle, soit envers ses voisins et autres personnes qui s'intéressent pour elle, sur lesquels la mauvaise humeur, le mauvais dessein de ses père et mère ont réfléchi en différentes occasions ; que ses père et mère sont à présent sans aveu, pour ne pas dire la conduite infiniment méprisable qu'ils tiennent : ce qui l'oblige malgré son inclination et la bonté de son caractère de nous rendre de nouveau plainte contre seditis père et mère et même de requérir leur captivité, quoique opposée à ses sentimens, pour prévenir les accidens qui pourroient non-seulement lui arriver, mais même à eux-mêmes, ce qui est inévitable. Ajoutant que ledit sieur son père a voulu mettre plusieurs fois l'épée à la main contre ses domestiques ; que c'est aussi par pudeur qu'elle ne récite pas les termes grossiers dont seditis père et mère se sont répandus contre elle et qui sont dresser les cheveux sur la tête.

Signé : DE LA CHANTERIE.

Est aussi comparu ledit sieur Guénon de La Chanterie, lequel a dit qu'il est venu chez ladite demoiselle sa fille pour la voir et pour l'engager de s'intéresser pour lui procurer un emploi qu'il sollicite depuis longtems ; qu'il est surpris qu'elle ait hasardé, sans vérité ni preuve, des faits qu'il a entendus avec peine puisqu'ils sont opposés à la vérité ; qu'il n'entend point l'obséder, ni que sa femme lui cause aucune peine, mais qu'il est bien naturel qu'ils cherchent l'un et l'autre à voir leur enfant ; qu'il nous donne sa parole d'honneur de ne plus revenir chez sadite fille puisque sa visite lui cause de la révolution, même d'empêcher sa femme d'y venir ou de l'accoster dans les rues. Remercie la demoiselle sa fille de ce qu'elle vient de nous déclarer qu'elle l'assistera, ainsi que sa femme, d'un louis par mois qu'elle nous fera à cet effet délivrer pour le leur remettre, dont il la remercie. Bien entendu que l'obligation qu'elle contracte de les aider d'un louis par mois n'aura lieu que dans le cas où elle pourra le faire.

Signé : GUÉNON DE LA CHANTERIE.

Sont aussi comparus le sieur Jean-Baptiste-François Révillon, écuyer, seigneur de St-Maurice, fourrier des logis du Roi, demeurant rue Neuve-des-Capucins, et demoiselle Antoinette-Pimperlle Dallier, de l'Académie royale de musique (1), demeurant au premier étage de la maison où nous sommes : Lesquels nous ont dit que la plupart des faits avancés par ladite demoiselle de La Chanterie sont à leur connoissance. Ajoutant ledit sieur de St-Maurice que ledit sieur de La Chanterie a fait mine de mettre la main sur la garde de son épée et la demoiselle Dallier a trouvé la demoiselle de La Chanterie aux cris de laquelle et de ses domestiques elle est montée dans son appartement, dans un état fort triste.

Signé : DALLIER ; DE ST-MAURICE.

Est aussi comparue Marie-Thérèse Cuvillier, femme d'Henri Enfant, cor-donnier, elle ouvrière : Laquelle a dit que ledit sieur de La Chanterie l'a battue et donné des coups de poing dans l'estomac dont elle s'est trouvée mal, parce qu'elle vouloit s'opposer avec les domestiques de la dame de La Chanterie qu'elle connoit, etc.

Sont aussi comparus Marie-Anne Lamaille, femme de François Tiffot, domestique chez M^{me} St-Julien, demeurant rue Vivienne, et Hyacinthe Magnier dit St-Louis, tous deux domestiques demeurant chez ladite demoiselle de La Chanterie : Lesquels nous ont aussi rendu plainte que ledit sieur de La Chanterie s'est répandu contre eux en toutes sortes d'invectives ; qu'il les a même frappés et a voulu tirer l'épée contre eux en mettant toujours la main sur la garde de son épée pour les en percer, ce qui lui est arrivé nombre de fois et notamment depuis trois jours, menaçant de casser la porte et de tout tuer ; que ce n'est que depuis que l'on a fermé la porte sur lui qu'il s'est radouci et s'est contrefait devant nous, ce qui nous a été aussi confirmé par Marie-Rose Colbot, femme de Martial Champenot, cuisinière de ladite demoiselle de La Chanterie, qui a ajouté que ledit sieur de La Chanterie lui a donné un coup de poing derrière la tête et dit plusieurs injures, disant que c'étoient des coquins et qu'ils le lui payeroient.

Sur quoi nous commissaire, etc., avons ordonné que les parties se pourvoient par les voies de droit.

Signé : DE LA CHANTERIE ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 156.)

(1) M^{lle} Dallier chantait dans les chœurs de l'Opéra.

II

1758. — 21 janvier et 23 février.

Interrogatoire sur faits et articles subi par M^{lle} Marie-Louise Guénon de La Chanterie, à la requête d'un loueur de carrosses à qui elle devait de l'argent.

A M. le Lieutenant civil,

Supplie humblement Bernard Henriet dit Basque, loueur de carrosses à Paris : Difant qu'il est en instance par-devant vous à la Chambre civile avec demoiselle Marie-Louise de La Chanterie, fille majeure, pour raison des carrosses qu'il lui a loués et dont il lui demande le payement. Comme il a intérêt d'avoir la confession et la vérité de certains faits, il a été conseillé de donner la présente requête : ce considéré, Monsieur, il vous plaise permettre au suppliant de faire interroger sur faits et articles pertinens et admissibles qui lui seroient préalablement signifiés et en la manière accoutumée, par-devant tel commissaire qu'il vous plaira, ladite demoiselle de La Chanterie. Et vous ferez justice.

Signé : DE LA POMMERAYS.

Permis de faire interroger sur faits et articles par le commissaire Chénon.
Fait ce 21 janvier 1758.

Signé : DARGOUGES.

Interrogatoire subi devant le commissaire Chénon. — Du jeudi 23 février 1758, huit heures du matin.

Interrogée de ses noms, surnoms, qualités et demeure ?

A répondu se nommer Marie-Louise de La Chanterie, âgée de près de 23 ans, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue de l'Échelle, paroisse St-Roch.

Si elle connoît Bernard Henriet dit Basque, loueur de carrosses, depuis quand, à quelle occasion et si elle fait, où il demeure ?

A répondu qu'elle connoît un cocher qui porte ce nom, qu'elle le connoît

parce que le prince Lubomirski, prince polonois, qui étoit à Paris il y a environ trois ans, lui prêta une voiture qui étoit conduite par ce cocher, mais ne fait fa demeure.

Si elle a connu en 1754 un jeune homme allemand nommé Cotteski et si elle ne logeoit pas alors rue St-Honoré près celle de Richelieu ?

A répondu qu'elle ne connoît pas et n'a pas connu de jeune homme qui portât ce nom ; qu'il est vrai qu'elle demeurait il y a quatre ans rue St-Honoré près celle de Richelieu.

Si elle n'a pas envoyé ledit Cotteski vers la fin du mois de septembre 1754 chez ledit Basque pour voir un équipage qui pût lui convenir ?

A répondu que non.

Si elle ne se souvient pas que ledit Cotteski entra dans son appartement pour annoncer ledit Basque, qu'elle sortit sur le carré de son escalier sous prétexte qu'elle avoit du monde et dit audit Basque que ledit Cotteski lui avoit fait beaucoup de récits d'une voiture qu'il avoit vue chez lui et si elle ne lui demanda pas quel prix il vouloit la louer par mois ?

A répondu que cela n'est pas vrai.

Si elle ne convint pas pour cette voiture à 430 livres par mois et 72 livres pour les guides et cocardes, comme aussi que ledit Basque enverroit cette voiture le lendemain, 1^{er} octobre 1754, à dix heures du matin, avec un bon cocher ?

A répondu que non.

Si ledit Basque ne lui a pas dit alors qu'il avoit fait bien de la dépense pour les chevaux et la voiture, qu'elle lui feroit plaisir de lui avancer quelque chose et si elle ne lui répondit pas qu'elle n'avoit pas d'argent pour le moment, qu'elle devoit en toucher dans quatre ou cinq jours et qu'elle lui payeroit aussitôt le premier mois d'avance et les trois louis pour les guides ?

A répondu que non.

Si ledit jour, 1^{er} octobre 1754, elle n'envoya pas chez ledit Basque, à neuf heures du matin, le nommé St-Louis, son domestique, pour faire partir cette voiture, si le cocher ne mit pas un bouquet dedans comme elle feroit pour la première fois et si elle ne lui donna pas un écu de trois livres ledit jour après midi pour boire ?

A répondu qu'elle ne se souvient pas d'y avoir envoyé son domestique, ne se souvient pas non plus du bouquet ni qu'elle ait donné pour boire au cocher : que ce dernier objet pourroit être parce que lorsqu'on lui prête une voiture, elle donne toujours pour boire au cocher.

Si le lendemain 2 octobre elle ne renvoya pas chez ledit sieur Basque ledit St-Louis pour lui dire qu'elle ne vouloit pas du cocher qu'il lui avoit envoyé la veille, attendu qu'il s'étoit grisé pendant le spectacle, qu'il falloit la voiture

à l'instant pour aller à la répétition de l'Opéra et si ledit Basque ne l'a pas conduite ce jour-là lui-même ainsi que par la suite ?

A répondu qu'elle n'a point envoyé et ne s'est pas même aperçue du changement de cocher.

Si ledit jour elle ne fut pas prendre la demoiselle Adélaïde, qui demouroit rue du Mail et ne revinrent pas ensemble dans le carrosse rue St-Nicaïse pour la répétition de l'Opéra ?

A répondu que cela peut être.

Si ledit jour 2 octobre, après midi, elle n'envoya pas ledit Basque chez le tailleur avec ledit Cotteski et ledit St-Louis, domestique, et ne le fit pas habiller uniforme avec ses deux laquais d'un drap couleur de cendre, paremens rouges, deux galons d'argent sur les manches et la veste rouge galonnée à la Bourgogne en argent et si elle eût fait cela à un cocher qui ne lui eût pas appartenu ?

A répondu que ce n'est point elle qui a fait habiller ledit Basque, que c'est le prince Lubomirski qui avoit aussi fait habiller les deux laquais de la répondante ; qu'elle ne connoît même pas le tailleur.

Si dans ce tems-là et relativement au payement qu'elle avoit promis audit Basque lors de la location de la voiture, elle ne lui dit pas qu'elle avoit entre ses mains une lettre de change de 12,000 livres du prince Lubomirski et si elle ne remit pas à payer ledit Basque sur cet effet de jour en jour ?

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si le prince ne partit pas de Paris, comme ledit Basque l'a appris d'elle répondante, le 27 novembre 1754 après l'Opéra et si ce départ ne l'inquiéta pas tant pour elle-même que pour ledit Basque qu'elle avoit promis de payer sur la lettre de change ci-dessus ?

A répondu qu'elle ne se souvient plus du jour du départ du prince et ne l'a appris que huit jours après.

Si quelques jours après le départ du prince la répondante ne reçut pas une lettre de lui datée de Bruxelles, si elle n'en fit pas lecture audit Basque pour l'engager à prendre patience, en présence de la nommée Tino, sa femme de chambre, et si par cette lettre le prince ne lui marquoit pas de ne pas se chagriner, que son gouverneur lui remettrait ce qu'il lui avoit promis ?

A répondu qu'elle a reçu plusieurs lettres du prince, mais n'en a jamais fait lecture audit Basque.

Si à cette occasion ledit Basque ne la mena pas dans le cloître des Mathurins chez un avocat que le sieur Madeline, gouverneur du prince, avoit chargé d'arranger ses affaires et si le gouverneur ne lui fit point une lettre de change de 7,300 et quelques livres suivant qu'elle l'a dit audit Basque ?

A répondu que ce n'est point ledit Basque qui a mené la répondante chez

le procureur du prince, cloître des Mathurins, qu'elle y a été dans un fiacre, qu'effectivement le gouverneur du prince lui a fait un billet de 7,000 francs pour sûreté des bijoux que le prince avoit à elle répondante, que Basque n'en a été instruit que comme ceux qui avoient eu affaire au prince, la répondante ne le lui ayant jamais dit.

Si quelques jours après ce départ, c'est-à-dire le 3 ou 4 décembre de la même année, le prince ne revint pas de Bruxelles et si elle ne le tint pas caché chez elle pendant quelque tems ?

A répondu que le prince est revenu à Paris, mais qu'il ne s'est point tenu caché.

Si le 6 décembre 1754 elle ne dit pas audit Basque, qui la sollicitait pour son payement, qu'elle avoit des nouvelles du prince, qu'elle toucheroit dans peu les 19,000 et tant de livres qui lui étoient dues et qu'elle le satisferoit, qu'il n'avoit qu'à lui apporter son mémoire, cependant qu'elle ne se serviroit plus de la voiture de quelques jours et qu'il pouvoit la louer ?

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si la conduite qu'elle tint alors avec ledit Basque de lui dire qu'elle alloit être payée des 19,000 et tant de livres portées en ses lettres de change, qu'elle le satisferoit et qu'il n'avoit qu'à lui apporter son mémoire ne prouve pas qu'elle a eu affaire à lui personnellement et à quelle autre fin elle auroit pu lui tenir ce discours ?

A répondu qu'elle n'a point tenu ce propos audit Basque ni à qui que ce soit.

Si le 25 janvier 1755 elle n'envoya pas chercher ledit Basque par le nommé Lapierre, son domestique ?

A répondu qu'elle ne s'en souvient pas.

Si le prince n'étoit pas parti alors et si elle ne lui a pas fait fournir une chaise de poste par le nommé Pascal, sellier, moyennant 4 livres par jour : laquelle chaise étant restée à Bruxelles environ dix mois, elle a été obligée de payer à ce sellier une somme de 800 livres ou environ, malgré toutes ses défenses que c'étoit pour le prince ?

A répondu que le fait est vrai, qu'elle a payé le sellier et ne s'est point défendue parce qu'elle en avoit répondu.

Si lorsque ledit Basque fut la trouver le 25 janvier 1755, elle ne lui dit pas qu'elle ne le pouvoit pas payer, qu'elle avoit remis au sieur Tourton, banquier, les deux lettres de change de 19,000 et tant de livres pour qu'il lui en procurât le payement ?

A répondu qu'il est vrai qu'elle avoit remis le papier au sieur Tourton ; ne se souvient pas si elle l'a dit à ses domestiques, mais est très-sûre de n'avoir pas promis audit Basque de le payer sur cet objet ?

Si elle ne fit pas voir aussi audit Basque, en présence dudit Cotteski et de ladite femme de chambre, un pouvoir de retirer à son profit tous les effets que le prince avait mis en gage de valeur de plus de 10,000 livres ?

A répondu qu'elle ne lui a jamais fait voir ce pouvoir.

Si elle n'ajouta pas qu'elle vouloit reprendre un équipage au mois, mais qu'elle ne vouloit pas qu'il passât 300 livres par mois, qu'elle avoit appris que les loueurs de carrosses donnoient 20 sols par jour au domestique, qu'elle n'entendoit pas qu'on donnât rien à ses gens, par conséquent qu'elle comptoit avoir cette voiture pour 300 livres ?

A répondu que le fait n'est pas vrai et qu'elle n'a point eu pareille explication avec ledit Basque.

Si elle ne lui a pas dit encore que dans le courant de trois mois elle lui payeroit l'ancien mémoire avec le courant et que si il vouloit à cet égard un acte par-devant notaire, elle lui en feroit un ?

A répondu que non.

Si ledit Basque ne lui dit pas alors qu'il se reposoit et comptoit sur sa bonne foi, qu'il n'avoit pas besoin d'acte et que sa parole lui suffisoit ?

A répondu que non.

Si en effet elle n'est pas obligée de tenir cette parole quoiqu'il n'y ait pas d'écrit et si elle peut faire servir la confiance et la facilité dudit Basque pour en abuser ?

A répondu que si elle lui avoit promis, elle lui tiendrait parole, comme elle a fait au sieur Pascal.

Si elle ne convint pas alors de prix à 330 livres par mois pour cette voiture moins belle que la première, à condition que ledit Basque fourniroit nouveaux guides cramoisis et cocardes à son compte ?

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si elle ne demuroit pas alors rue de l'Échelle, même appartement qu'à présent et ne donna pas ordre de la mener le surlendemain 27 janvier ?

A répondu qu'elle se souvient d'avoir eu le carrosse quelque tems pendant qu'elle demuroit rue de l'Échelle, tant que le prince est resté à Paris.

Si elle ne fut pas ce jour-là à la messe à St-Eustache, à dix heures du matin, avec la voiture et la même livrée que celle ci-devant et l'après-midi à la Planchette, du côté de Neuilly, et si la voiture s'étant embourbée elle ne fut pas obligée de descendre, ce qui lui fit quelque peine pour aller à pied ?

A répondu qu'elle ne s'en souvient pas.

Si le lendemain elle ne donna pas ordre audit Basque d'aller prendre ledit sieur Audouin qui demuroit rue Neuve-des-Petits-Champs, à huit heures du matin, et si le sieur Audouin, avec la voiture et ledit Basque, muni du pou-

voir du prince qui étoit parti et un ouvrier pour estimer la valeur des effets, n'alla dans plusieurs endroits pour retirer les effets engagés : lequel ayant vendu lesdits effets retint ce qu'il avoit avancé et remit le surplus à la répondante ?

A répondu que le fait est vrai, à l'exception que ce n'étoit pas dans la voiture de Basque et que c'étoit dans un fiacre, parce que le prince étoit parti et que la répondante n'avoit plus son carrosse.

Si au lieu de payer ledit Basque, comme elle le lui avoit promis, sur les premiers fonds qui devoient lui rentrer, elle n'employa pas cet argent à payer plusieurs termes de loyer parce que, faute de paiement, le propriétaire lui avoit donné congé ?

A répondu qu'elle a employé cet argent à ses affaires et qu'elle n'en doit pas de compte.

Si relativement à ce congé elle n'a point prêté la voiture et ledit Basque au sieur Daguino, architecte, pour aller entre autres chez son propriétaire qui demeure près de la Pitié, lequel architecte a tout accommodé avec lui ?

A répondu qu'elle ne s'en souvient pas.

Si elle n'a pas prêté plusieurs fois cette voiture dernière par elle louée au sieur Andouin pour aller à sa maison de campagne située à Thiais, près Choisy, et si elle croit qu'elle auroit pu disposer ainsi de cette voiture si elle n'eût pas été à ses dépens ?

A répondu que le fait est vrai et que lorsqu'on lui donne une voiture, elle en dispose à son gré.

Si ledit Basque ne l'a pas menée souvent à la Barrière-Blanche, dîner chez M. le marquis de St-Germain ?

A dit que cela peut être et qu'il l'a menée dans bien d'autres endroits.

S'il ne l'a pas aussi menée plusieurs fois dîner et souper à Passy, aux Eaux minérales ?

A répondu qu'il l'a menée où elle avoit affaire.

S'il ne lui est pas arrivé, un jour qu'il la conduisoit à Passy, qu'étant descendue aux Eaux minérales, elle lui donna ordre de revenir sur les onze heures du soir au bas de la maison du sieur de la Popelinière, que ledit Basque revint à cet endroit à l'heure marquée, mais qu'au lieu de descendre par l'endroit indiqué, elle descendit par un autre, de sorte que ne la trouvant pas, elle fut obligée de revenir à Paris à pied, dans la nuit, tenant sa femme de chambre et Lapierre, son domestique, sous le bras, ce qui la fatigua et la chagrina beaucoup ?

A répondu que cela peut être, qu'il lui a fait bien d'autres sottises.

Si ledit Basque ne l'a pas menée plusieurs fois, avec la demoiselle Adélaïde, dîner chez le sieur Audouin, à Thiais ?

A répondu que oui.

S'il ne l'a pas menée plusieurs fois en visite à Ste-Geneviève ?

A répondu que oui.

S'il ne l'a pas menée chez le sieur Lorillard, bijoutier, rue de Harlay ?

A répondu que oui.

Si la dernière fois qu'il l'a menée ce ne fut pas le 23 avril 1755, et si ce jour-là, après l'avoir bien fait rouler dans Paris, elle, la demoiselle Adélaïde et le sieur Audouin jusqu'à deux heures, ayant pris de quoi dîner, elle ne se fit pas mener avec cette compagnie à Thiais ?

A répondu qu'elle ne se souvient pas du jour ni si c'est la dernière fois qu'il l'a menée.

Si le lendemain 24 avril, ledit Basque ne fut pas la trouver et la remercia de son service en lui disant qu'il y avoit près de six mois qu'il lui fournissoit et la menoit en voiture sans avoir touché un sol et qu'il ne pouvoit plus faire d'avances ?

A répondu que le fait est vrai.

Si elle ne lui répondit pas alors qu'elle étoit dans l'impossibilité de le satisfaire pour le moment, mais qu'il n'y perdrait jamais rien et si ledit Basque étant monté de son appartement dans la cuisine, elle ne lui envoya pas ladite Tino, sa femme de chambre, pour lui répéter la même chose.

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si depuis ce tems-là ledit Basque n'a pas été plusieurs fois chez elle pour lui demander de l'argent et pourquoi elle l'a toujours remis puisqu'elle lui devoit comme lui ayant promis et comme ayant loué ses voitures ?

A répondu qu'elle ne l'a jamais vu chez elle depuis qu'elle a quitté la voiture.

Si ledit Basque n'a pas été lui demander de l'argent entre autres jours au mois d'août 1756, lorsqu'il y avoit chez elle le sieur Lorillard, bijoutier, qui parloit d'une boîte qu'elle lui avoit donnée à vendre de la somme de 3,000 livres, en échange de laquelle il lui avoit fourni des boucles d'oreilles et autres effets ?

A répondu qu'elle ne l'a pas vu ce jour-là ni autre.

Si la répondante ne dit pas ce jour-là audit Basque qu'elle le prioit de prendre patience, qu'elle alloit lui envoyer quelque chose pour l'intérêt de son argent et si elle ne descendit pas, en effet, dans son appartement et ne lui envoya pas 48 livres par sa femme de chambre, laquelle ayant été lui dire que ledit Basque n'étoit pas content, elle ne lui envoya pas encore 24 livres, ce qui fait en tout 72 livres que ledit Basque a reçues ?

A répondu que le fait n'est pas vrai et qu'elle ne lui a jamais rien donné que pour boire.

Si elle ne se souvient pas que ledit Basque a été depuis cet à-compte plusieurs fois encore chez elle pour avoir quelque argent et qu'elle lui faisoit toujours dire qu'elle étoit en compagnie ?

A répondu qu'on ne le lui a jamais annoncé.

S'il n'est pas vrai que ledit Basque, lassé de tous ces faux-fuyans, lui a écrit deux lettres ?

A répondu qu'il lui a effectivement écrit deux fois, mais n'y a point fait de réponse.

Si par la première de ces lettres il ne lui marquoit pas qu'il étoit dans un extrême besoin, qu'il avoit appris avec plaisir qu'elle étoit dans la situation heureuse de le satisfaire et la prioit d'entrer en payement ?

A répondu qu'elle ne s'en souvient plus.

Si le domestique de la répondante ne lui donna pas cette lettre en présence d'un monsieur qui demeurait rue du Hasard, auquel elle fit la lecture de cette lettre, que ce monsieur ayant dit qu'il falloit finir à payer cet objet, elle lui répondit qu'elle donneroit audit Basque un à-compte sous quelques jours ?

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si à la seconde lettre elle ne dit pas à son domestique de dire audit Basque qu'elle n'étoit pas si bien qu'il le croyoit, car s'il la pressoit si fort ou si il la traduisoit en justice, elle nieroit lui rien devoir, attendu qu'il n'avoit pas de billet d'elle ?

A répondu que le fait n'est pas vrai.

Si c'est pour tenir cette dernière parole qu'elle a avancé dans ses écritures du 20 janvier dernier pour défenses à l'assignation que ledit Basque lui a fait donner le 11 janvier précédent, qu'elle n'avoit jamais loué aucun carrosse dudit Basque, qu'elle n'avoit fait aucune convention avec lui ni aucun prix, qu'elle avoit seulement connoissance que le prince Lubomirski, Polonois, avoit fait usage de carrosses appartenant audit Basque pendant sa résidence à Paris, mais qu'elle ne pouvoit être tenue d'en payer le loyer puisqu'elle n'en avoit jamais loué personnellement ni fait de prix ni de convention avec lui ?

A répondu qu'elle l'a fait dire ainsi dans ses écritures par son procureur parce que c'est la vérité, que ledit Basque a traité personnellement avec le prince et qu'il a dû être fait un bail entre eux, ainsi qu'il est d'usage, que s'il avoit traité avec la répondante il y auroit un bail avec elle.

Si elle a donné pouvoir à son procureur de faire signifier une pareille défense ?

A répondu que oui.

Si elle croit cette défense conforme à la vérité et qui est-ce qui peut la lui avoir suggérée ?

A répondu qu'elle ne lui a point été suggérée, étant la vérité.

Si elle ne s'aperçoit pas qu'elle se dément tout à fait avec les faits à elle opposés ci-dessus puisque les louages de carrosses à elle faits personnellement ont deux époques. La première depuis le 1^{er} octobre 1754 jusqu'au 6 décembre de la même année pendant lequel tems, à la vérité, le prince pouvoit être à Paris, et la seconde du 27 janvier 1755 jusqu'au 23 avril suivant, pendant lequel tems il étoit hors de Paris ?

A dit avoir répondu ci-dessus qu'elle n'a eu les équipages dudit Basque que pendant le tems que le prince a été à Paris puisque c'étoit du prince qu'elle les tenoit.

A elle représenté que, outre que le prince n'a donné aucun ordre pour la première location de carrosse, il auroit été impossible qu'il en donnât pour la seconde, n'étant pas à Paris alors, encore moins pour pouvoir se servir de ce carrosse comme la répondante a dit par ses écritures en avoir connoissance ?

A dit avoir répondu ci-dessus.

Si elle ne prétend pas tirer cette défense de ce que ledit Basque pendant la première location de carrosse à la répondante a mené, par ses ordres et tandis qu'elle étoit à l'Opéra, le prince deux ou trois fois au plus à d'autres spectacles parce qu'il avoit prêté sa voiture journalière pour le moment, lesquelles courses n'ont pas empêché le service de la répondante ?

A dit avoir répondu ci-dessus, que d'ailleurs le prince étoit maître de cette voiture puisqu'elle lui appartenoit.

Si quoiqu'il n'y ait point d'écrit, elle se croit moins obligée de payer et plus en droit de faire perdre par une dénégation ce qu'elle doit à juste titre audit Basque ?

A répondu qu'elle ne lui doit rien.

Quels motifs ont pu la déterminer à faire signifier une pareille défense et si ce n'est pas par la crainte de ne pas avoir du tems ou d'être pressée trop vivement, quoique cependant elle dût être persuadée par les bonnes façons dudit Basque qu'il ne vouloit point lui faire de peine et par le tems qu'il lui a donné qu'il lui donneroit tout celui dont elle pourroit avoir besoin pour le payer à sa commodité comme il y est disposé et le lui offre encore ?

A répondu que c'est parce qu'elle ne lui doit rien, n'ayant point traité avec lui.

Si elle ne croit pas être entrée en payement par les 72 livres qu'elle a données à-compte audit Basque et pour quelle raison elle lui avoit pu donner cette somme au mois d'août 1756 si, selon ses écritures, ce carrosse avoit été loué et employé pour le prince ?

A répondu qu'elle ne lui a point donné trois louis au mois d'août, qu'elle ne lui a jamais donné que des pour boires qui peuvent peut-être monter à cette somme.

Si elle ne doit pas audit Balque le contenu en sa demande, déduction faite des 72 livres qu'il a reçues et qu'il offre imputer sur le principal ?

A répondu qu'elle ne doit rien.

Si elle croit que Balque puisse faire la preuve, comme il l'offre, de tous les faits ci-dessus et si elle y consent ?

A répondu qu'il lui est impossible d'en faire la preuve, est surpris de son procédé parce qu'il est constant qu'il s'est pourvu au prince lui-même dont il a les lettres par lesquelles le prince promet le payer, qu'il a même été à cet effet chez l'avocat du prince, cloître des Mathurins, pour se faire comprendre au nombre des créanciers et ne croit pas au surplus que ce soit le cas de la preuve.

Signé : CHÉNON ; LA CHANTERIE.

(Archives nationales, Y, 11,336.)

LACOSTE (LOUIS), batteur de mesure. On doit à cet artiste la musique des ouvrages suivants : *Philomèle*, tragédie de Roy, représentée le 20 octobre 1705 ; *Bradamante*, tragédie de Roy, représentée le 2 mai 1707 ; *Créüse l'Athénienne*, tragédie de Roy, représentée le 5 avril 1712 ; *Télégone*, tragédie de Pellegrin, représentée le 6 novembre 1725 ; *Orion*, tragédie de Pellegrin et La Font, représentée le 17 février 1728 ; *Byblis*, tragédie de Fleury, représentée le 6 novembre 1732.

Il faut ajouter à cette liste *Aricie*, ballet en cinq actes de l'abbé Pic, représenté en 1697.

Lacoste est mort en 1754.

(Dictionnaire des théâtres.— *Les Spectacles de Paris*.—
Nérée Désarbres : *Deux Siècles d l'Opéra*.)

1701. — 16 juin et 6 juillet.

*Plaintes d'un horloger contre sa femme qui vivait en mauvais commerce
avec Louis Lacoste.*

L'an 1701, le jeudi 16 juin, huit heures du matin, est comparu par-devant nous Charles Bourdon, etc., Jacob Sardet, maître horloger à Paris, demeurant quai de l'Horloge-du-Palais : Lequel nous a dit et fait plainte de ce qu'il y a

environ dix ans qu'il a épousé Marie Dupille, sa femme, avec laquelle il auroit vécu en union et intelligence, mais il y a environ dix-huit mois que ladite Dupille a eu la connoissance du nommé Louis Lacoſte, muſicien de l'Opéra, duquel elle ſe feroit amourachée et jetée dans une débauche honteuſe, vivant en adultère avec lui : ce qui étant venu à la connoissance du plaignant, il auroit fait ſes efforts pour la retirer de cette débauche et déſordre, mais ladite Dupille, loin d'écouter aucune raiſon, auroit pris et emporté de chez le plaignant tout ce qu'elle auroit pu prendre tant en meubles, hardes, linges que matières d'or dont il ſe ſert à ſes ouvrages, traitant le plaignant de b..... de chien, gueux, malheureux et autres injures, prenant tout l'argent qu'elle peut attraper au plaignant, ayant eu des chambres meublées en ville à l'inſu du plaignant où elle ſe retire avec ledit Lacoſte, vivant, buvant, mangeant et couchant enſemble comme mari et femme : icelle Dupille menaçant même de faire tuer le plaignant ſ'il l'empêche de vivre avec ledit Lacoſte à ſa volonté, abandonnant le plaignant et leurs enfans pour vivre en adultère avec ledit Lacoſte, en ruinant le plaignant d'honneur, de réputation et de biens, ayant en ſon abſence fait venir chez lui un tapſſier pour emporter le peu de meubles qui lui reſte et le réduire à la dernière extrémité. Et le jour de mardi, au matin, le plaignant ſ'apercevant toujours que ladite Dupille le voloit et prenoit tout ce qu'elle lui pouvoit attraper, ayant deux gros et demi vingt-quatre grains d'or en fil pour en faire de petites blondes à garnir, il n'auroit pas été plutôt ſorti de la chambre où cela étoit et revenu un moment après, que ladite Dupille en auroit ôté et rompu une partie : lui ayant encore pris dimanche dernier deux écus blancs ; lui ayant pris et emporté une grande partie de ſon linge, vaiffeſſe, batterie de cuiſine et généralement tout ce qu'elle peut attraper. N'ayant ladite Dupille preſque plus de hardes dans la maiſon du plaignant, les ayant emportées furtivement dans la chambre qu'elle a en ville. Le père et la mère de ladite Dupille, qui ont connoissance de ſa débauche et déſordre, avec ſes parens et amis étant tous convenus de la faire enfermer à l'Hôpital général, du conſentement du plaignant, qui eſt réduit dans un état déplorable de voir le déſordre dans lequel eſt ladite Dupille, laquelle non contente de ruiner le plaignant le menace encore de le faire tuer et aſſaſſiner. Et d'autant que le plaignant a un intérêt très-ſenſible à empêcher que ladite Dupille ne continue une telle vie et déſordre et qu'il n'eſt même en ſûreté de ſa vie, pourquoi eſt venu nous rendre plainte.

Signé : BOURDON ; JACOB SARDET.

Et le mercredi 6 juillet audit an, deux heures de relevée, ſont comparus par-devant nous, commiſſaire ſuſdit, ledit Jacob Sardet, Robert Dupille, maître

franger-boutonnier à Paris, et Marie Hauville, sa femme, père et mère de ladite Dupille, femme Sardet : Lesquels nous ont dit et fait plainte, savoir, ledit Sardet, en continuant celle ci-dessus à nous rendue, qu'à la prière de sa femme et de leurs parens et amis, il auroit discontinué à faire les poursuites et procédures dans l'espérance que sadite femme vivroit mieux, ainsi qu'elle avoit promis, mais il voit avec douleur que nonobstant toutes ses promesses réitérées, elle continue à vivre dans le désordre et adultère avec ledit Lacoste, emportant tout ce qu'elle peut attraper de chez le plaignant, son mari, pour subvenir à ses débauches, mettant en gage ses habits et hardes : tout le voisinage étant scandalisé de sa mauvaise vie et désordre. Et lesdits Dupille et sa femme de ce qu'ils ont fait leur possible pour tâcher à obliger ladite Dupille, leur fille, de rentrer dans son devoir et ne plus vivre en adultère avec ledit Lacoste, prendre et emporter ainsi qu'elle fait les meubles, deniers comptant, marchandises et autres choses dudit Sardet, son mari, pour entretenir ledit Lacoste dans son crime avec elle. Pourquoi ils font venus nous rendre la présente plainte (1).

Signé : JACOB SARDET ; BOURDON.

(Archives nationales, Y, 10,732.)

Voy. : PASQUIER (MADELEINE-CLAUDE).

LACOUR (JEANNE TALLEFERT, dite), danseuse. Elle fut attachée à l'Académie royale de musique de 1759 à 1763. Champfort raconte que le duc de La Vallière, la voyant un jour à l'Opéra sans diamants, s'approcha d'elle et lui demanda pourquoi elle n'en portait pas. « C'est, répondit spirituellement la danseuse, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état ! » Cette saillie transporta le duc, qui devint amoureux fou de M^{lle} Lacour. On prétend qu'il se prêtait à toutes ses fantaisies, même les plus déplacées, et qu'un jour elle lui ôta son cordon bleu, le posa par terre et s'écria : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille ! »

Le document publié plus bas nous montre M^{lle} Lacour possé-

(1) A la suite de cette plainte, Marie Dupille fut enfermée à l'Hôpital général.

dant enfin la croix de Saint-Louis de son état, c'est-à-dire des diamants en grande quantité et fort beaux, mais il nous apprend aussi que la pauvre danseuse fut dépouillée par un voleur de toutes ses richesses. Les inquiétudes bien naturelles qu'elle ressentit à ce propos ne furent heureusement pas de longue durée et quelque temps après elle rentra en possession de ses précieux effets.

(*Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, p. 11, 43, 57 et 167.)

1762. — 28 janvier.

Vol de diamants commis chez M^{lle} Jeanne Tallefert, dite Lacour.

L'an 1762, le jeudi 28 janvier, une heure de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., est comparue demoiselle Jeanne Tallefert de Lacour, pensionnaire à l'Opéra, demeurant rue St-Joseph, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a déclaré que, depuis deux ans, le nommé Daviel, de l'âge d'environ 21 ans, s'est adonné à venir chez elle et à s'y rendre utile par ses complaisances et même a feint d'aimer la sœur de la comparante et de la rechercher pour le mariage ; qu'en outre la comparante lui avoit permis de coucher dans sa maison, lorsqu'il le vouloit, dans une chambre au second étage ; que même la comparante a pris confiance en lui et l'a chargé, en différens tems, de plusieurs commissions ; qu'il y a trois ou quatre jours que la comparante lui a confié une montre à boîte d'or ciselée à fleurs, appartenant à la sœur de la comparante pour la faire raccommoder et dont il s'est chargé ; qu'avant-hier, dans le cours de l'après-midi, la comparante a encore confié audit Daviel une petite montre deux cristaux, l'un dessus, l'autre dessous, qui lui servoit de boîte et dont le cercle est garni de diamans, et dont le mouvement est fait par Baillon, à l'effet aussi de faire raccommoder quelque chose au mouvement et de la régler. Nous observe que ledit Daviel, en prenant lesdites deux montres, n'a pas dit à quel horloger il les remettrait et que la comparante ne lui en a pas assigné ; qu'hier, sur les onze heures du soir, ledit Daviel, ayant soupé avec elle, lui dit, en conversant, qu'il coucheroit dans sa maison ; que la comparante se mit au lit avec sa sœur et qu'ensuite ledit Daviel tira et ferma les rideaux du lit, ensuite s'en alla et ferma la porte et a remis les clefs au domestique ; qu'aujourd'hui, à onze heures, la comparante a demandé ses poches, qui sont

ordinairement sur une bergère à côté du lit, à sa sœur qui étoit levée ; que les ayant cherchées partout, elle a dit qu'elle ne les trouvoit pas ; qu'alors la comparante s'est levée et a cherché elle-même et que, ne les ayant pas trouvées, elle a cherché dans son armoire pour voir si on ne les y avoit pas ferrées ; qu'elle ne les y a pas trouvées et, au contraire, a remarqué qu'on avoit emporté la cassette où elle mettoit ses diamans ; qu'aussitôt la comparante est entrée dans la chambre où avoit couché ledit Daviel et qu'elle a découvert qu'il y avoit apparence qu'il étoit parti pendant la nuit, ce qu'il a pu faire au moyen de ce que la grosse clef de la porte d'entrée étoit derrière la porte ; qu'ayant cherché dans ladite chambre, on a trouvé sous le lit ladite cassette fermée et sans clef ; qu'elle a aussitôt envoyé chercher un ferrurier mais qu'il ne s'est rien trouvé dans ladite cassette ; que l'on a aussi trouvé lesdites poches vidées, enveloppées dans une serviette et mises au linge sale ; que toutes ces circonstances lui ont annoncé que c'étoit ledit Daviel qui lui avoit pris ses poches et ladite cassette la veille au soir après avoir tiré les rideaux du lit, joint à ce que ledit Daviel ne se trouve point.

Les bijoux et diamans consistent :

1° En un collier de diamans monté à jour et qui a coûté 15,500 livres et qui est actuellement démonté, se brisant en différentes pièces pour servir à différens usages et que le milieu est en nœud de ruban avec une poire ;

2° Une paire de girandoles de brillans montée à plein quant aux pierres et à jour quant au milieu, lesquelles ont coûté 9,600 livres ;

3° Deux appliques de bracelets et brillans montées à jour dont l'une a coûté 4,000 livres, ayant au milieu une pierre très-grosse, et l'autre ayant coûté cent louis ;

4° Deux fleurs de diamans brillans, servant soit de boucles de chien, soit de fleurs dans la tête, ayant dans le milieu de toutes deux un diamant très-gros et ont coûté 3,000 livres ;

5° Un papillon de diamans brillans pour mettre dans les cheveux, de valeur de 30 louis ;

6° Une bague d'un diamant blanc brillant et seul, qui a coûté 18,000 livres ;

7° Une bague de plusieurs diamans de couleurs, blancs et verts et représentant une mouche dont les ailes sont quatre opales, entourée de brillans, de valeur de 25 louis ;

8° Une petite croix de diamans de valeur de 10 louis, appelée communément *prétention* ;

9° Une grande boîte d'homme à tabac, carrée, d'or, émaillée en cartouche, le milieu représentant une corbeille de fleurs, de valeur de 100 louis ;

10° Une autre boîte à tabac ronde et à charnières, de vieux laque, doublée d'or et étant dessus travaillée en or, de valeur de 25 louis ;

11° Une autre boîte d'or ronde et à charnières, à usage de femme, le fond uni et poli avec des ors de couleur, représentant divers attributs de toilette et de musique ;

12° De plus, une autre boîte d'or carrée propre à mettre du rouge et des mouches, à deux fonds, à chacun desquels il y a une glace et garnie de fa brosse à rouge, de valeur de 25 louis ;

13° Un étui d'or de couleur, de forme ovale, représentant différens animaux, ayant coûté 400 livres ;

14° Un flacon de cristal de roche dont le bouchon et la monture sont d'or émaillé, représentant deux Flamands, qui a coûté 35 louis ;

15° Un autre flacon tout d'or émaillé, ayant un secret pour mettre un portrait et qui a coûté 15 louis ;

16° Une bourse de soie tricotée de plusieurs couleurs, dans laquelle il y avoit trois ou quatre louis ;

17° Sept ou huit petits bijoux de montre, en or, qui étoient attachés à une chaîne de montre d'or, consistant en un cornet de trictrac, un petit bonnet, une petite hotte, deux cachets, dont l'un à deux faces ;

18° Trois cuillères, deux fourchettes à bouche et une grande cuillère à ragoût, le tout d'argent, sans armes, ni chiffres ;

19° Une garniture de dentelle d'Angleterre, col, manchettes à trois rangs de pareille dentelle avec un fichu de col aussi de pareille dentelle, le tout ayant coûté 25 louis. Plus une paire de manchettes et un fichu de point ayant coûté 15 louis. Une paire de manchettes et un fichu de Valenciennes ayant coûté environ 500 livres, et une paire de manchettes d'Angleterre dont elle ignore la valeur.

Nous observant que ledit Daviel, de l'âge d'environ 21 ans, de taille de cinq pieds deux ou trois pouces, maigre, ayant le bas du visage affilé, un côté du visage plus gros que l'autre, les yeux très-enfoncés, petits et couverts, le sourcil noir et épais, les cheveux noirs et en très-grande quantité, la bouche très-grande et de belles dents, le front petit, le haut des joues exhauffé, les épaules plates et carrées, les deux jambes minces, sur l'une desquelles il y a une grosseur, et en général l'air sinistre et boitant un peu, portant épée et cheveux en bourse, ayant ordinairement un habit de drap gris, une veste rouge et une culotte de ras de St-Cir noir, etc. (1).

Signé : TALLEFERT DE LACOUR ; FONTAINE.

(Archives nationales, Y, 13,114.)

(1) M^{lle} Lacour rentra en possession de tous ses bijoux. De l'enquête qui fut faite, il sembla résulter que la sœur de M^{lle} Lacour, qui se faisait appeler M^{lle} de La Bouchardière, étoit la complice du voleur avec lequel elle entretenait des relations intimes.

LACOUR (LOUISE DE), chanteuse.

1768. — 23 janvier.

M^{lle} Louise de Lacour se plaint d'un vol commis chez elle.

L'an 1768, le samedi 23 janvier, onze heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Louise de Lacour, fille, chanteuse à l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue de Cléry, chez Tatry, logeur en chambres garnies: Laquelle nous a dit et déclaré qu'elle est sortie hier de chez elle sur les huit heures du matin pour aller à la répétition de l'Opéra; que, rentrant dans la maison dudit Tatry sur les deux heures après midi, elle rencontra le nommé François, savoyard, lequel fait les commissions de la comparante, qui lui dit que ledit Tatry et sa femme avoient, sur le midi, fait faire ouverture, par un ferrurier, de l'appartement que la comparante occupe chez eux, au premier étage, sur le derrière, duquel elle avoit emporté la clef; qu'ayant ouvert la porte d'entrée dudit appartement et entrée dans sa chambre, elle s'aperçut qu'on lui avoit pris tant sur son lit que dans la commode, qui ne ferme point à clef, une robe à jupon de taffetas des Indes, rayé noir et blanc, une pelisse de satin noir à mouches, une calèche de taffetas noir, deux chemises neuves unies, une paire de bas de soie blancs, deux paires de manchettes dont une de gaze et une de blonde, un jupon de satin rose et deux mouchoirs de batiste, une paire de souliers qui étoient sous son lit et une paire de boucles à pierres; que la comparante ayant aussitôt été chez ledit Tatry et sa femme leur demander pourquoi ils avoient, à son insu, ouvert la porte de son appartement et pris lesdits effets, ils lui répondirent que c'étoit pour la sûreté du loyer et qu'ils ne les rendroient pas qu'ils ne soient payés entièrement dudit loyer, malgré que la comparante leur ait dit qu'elle ne leur devoit rien puisque le mois n'étoit pas encore échu, comme de fait déclare la comparante qu'elle ne doit que le mois courant qui écherra jeudi prochain 28 de ce mois. Et comme il seroit inique qu'un logeur en chambres garnies pût, de son autorité privée, faire ouvrir les portes des chambres des personnes qu'il loge, en leur absence, et de prendre les effets pour la sûreté des mois courans, elle comparante estime devoir se pourvoir contre ledit Tatry et sa femme.

Signé : L. LACOUR ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,009.)

OPÉRA. — II.

4

LAFOREST (M^{lle}), danseuse. Cette personne, qui ne figura que pendant fort peu de temps dans le corps de ballet de l'Académie royale de musique, passait pour une créature acariâtre, méchante et d'un libertinage révoltant. Le document publié ci-après nous apprend en outre que c'était une effrontée voleuse.

(*Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, p. 51, 57, 77, 120, 158, 164, 189, 274, 285.)

1762. — 14 juillet.

Le baron de Warsberg rend plainte contre M^{lle} Laforest, par qui il avait été trompé et volé de la manière la plus odieuse.

L'an 1762, le mercredi 14 juillet, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparu messire Charles baron de Warsberg, mestre de camp de cavalerie, demeurant à la barrière Ste-Anne : Lequel nous a rendu plainte et dit qu'il y a environ deux ans, étant venu en cette ville, il s'y livra, comme tous les jeunes gens de son âge, aux plaisirs fans en connoître le danger ; qu'il y fit malheureusement la connoissance d'une demoiselle Laforest, ci-devant attachée à l'Opéra ; qu'il ne fut pas longtems à lier avec elle l'intimité la plus parfaite qu'elle ferra au point que le plaignant lui a donné plus de 30,000 livres indépendamment de beaucoup d'autres qu'elle lui a mangées ou fait manger ; que s'étant enfin aperçu, quoiqu'un peu tard, qu'il étoit sa dupe et qu'elle le ruineroit, il auroit imaginé de rompre un commerce aussi dangereux et en conséquence de retourner, après quelques mois de séjour dans cette capitale, à Sarrebourg, près Trèves, dans son pays ; que la demoiselle Laforest, dont ce voyage paroïssoit devoir déranger les arrangemens de fortune, fit tout au monde pour pouvoir l'empêcher mais en vain ; qu'en conséquence, désespérée, elle eut recours à un stratagème, fruit de son imagination et bien digne d'elle ; ce fut de s'annoncer enceinte des œuvres du plaignant, devant lequel elle affecta de prétendus maux de cœur et autres incommodités, symptômes ordinaires de la grossesse, ainsi qu'elle l'affura et voulut le persuader, ce dont le plaignant fut encore la dupe, ladite Laforest paroissant se défoler de se voir abandonner dans une pareille circonstance ; qu'il lui témoigna lors que s'il étoit vrai, ce dont il doutoit fort, qu'elle fût enceinte comme elle le disoit, il lui procure- roit les secours convenables à son état et ensuite partit pour Sarrebourg, où,

quelque tems après, il fut fort étonné de voir ladite demoiselle Laforest qui lui renouvela ses assurances de grosseffe et ses sollicitations de faire quelque chose en faveur de fondit enfant ; que le plaignant très-fâché de l'extravagance de ladite Laforest d'être ainsi venue le trouver dans le sein de sa famille y divulguer son déshonneur, fit tout au monde pour la déterminer à s'en retourner très-prompement, ce qu'il ne put obtenir d'elle à moins qu'il ne lui fit en faveur de fondit enfant à venir un billet de 12,000 livres, assai-sonnant sa demande de pleurs, de défolations et de ce dont les filles de pareille espèce sont dans l'usage d'user pour des dupes ; que le plaignant, ayant beaucoup mangé et dépensé avec et pour ladite Laforest pour laquelle il s'étoit même dérangé, avoit bien pris le parti de ne plus être sa dupe, mais cependant désirant beaucoup de la voir s'en retourner, consentit de faire le billet de 12,000 livres sous condition verbale très-expresse que le montant feroit appliqué au profit de l'enfant dont elle se disoit enceinte et que ce billet n'auroit point lieu dans le cas où la prétendue grosseffe seroit sans réalité, que même pour plus d'assurance en faveur dudit prétendu enfant il a fait ledit billet daté, à la prière de ladite Laforest, de Paris, du mois de mars 1761, quoique fait à Sarrebourg en juin de ladite année, et dit *valeur reçue comptant*, quoiqu'il n'en ait fourni aucune, à l'ordre du sieur Vaxheim, capitaine de dragons, ami du plaignant, qu'il en prévint, en le priant de repasser, ainsi qu'il a fait, le sien au profit de ladite demoiselle Laforest, afin que cela n'eût point l'air de la part du plaignant d'un billet fait à une fille et que, dans le cas où il mourroit avant l'échéance, sa famille le payât, ce qu'elle ne feroit sûrement point s'il étoit fait au nom d'elle demoiselle Laforest, que l'on imagineroit n'en avoir jamais fourni de valeur réelle et en espèces et toujours sous la condition que c'étoit pour l'enfant, et que point de grosseffe point de paiement de billet, que dans ce cas elle le remettrait comme nul, ce qui fut bien accepté et promis par la demoiselle Laforest qui, n'étant point enceinte comme elle l'avoit dit, n'est conséquemment point accouchée et a néanmoins gardé le billet que l'on lui a inutilement demandé plusieurs fois comme nul et qu'elle a refusé constamment de rendre tant au plaignant qu'audit Vaxheim, instruit des conditions et qui s'en trouve aujourd'hui endosseur vis-à-vis cette demoiselle Laforest à laquelle il n'a cependant jamais rien dû et ne doit rien, ce qu'il a représenté à ladite Laforest qui, pour la remise dudit billet nul à tous égards, n'a pas été honteuse de demander six mille livres dont elle a dit avoir besoin ; qu'elle s'obstine d'autant plus à vouloir foutirer cette somme du plaignant que, depuis son retour dans cette ville, elle a trouvé moyen de le revoir, de renouer avec lui pour quelques jours dans le voyage qu'il a fait l'année dernière, précédant celui-ci, et de lui retirer sûrement une contre-lettre qu'elle lui avoit donnée relativement audit billet,

après quoi elle a levé le masque, ce qui n'a fait que confirmer de nouveau le plaignant de la mauvaise foi de ladite Laforest. Et comme il a l'intérêt le plus sensible de ravoir son dit billet de 12,000 livres dont il n'a jamais reçu la moindre valeur, etc., il est venu nous rendre plainte contre ladite Laforest.

Signé : CHENU ; LE BARON DE WARSBERG.

(Archives nationales, Y, 11,571.)

L'AGUERRE (MARIE-JOSÈPHE), chanteuse. En 1772, elle figurait dans le chœur du chant de l'Académie royale de musique et fut cette année même l'héroïne d'un scandale qui fit grand bruit. Surprise dans une loge, pendant une répétition, en tête-à-tête trop intime avec M. de Meslay, président de la Chambre des comptes, il fut un instant question de l'expulser de l'Opéra. Mais, plus heureuse que M^{lle} Petit, danseuse, qui fut, en 1740, pour semblable aventure, momentanément rayée des contrôles de l'Académie royale de musique, M^{lle} Laguerre en fut quitte pour la peur et probablement pour une peine disciplinaire (1). Choisie quelque temps après pour doubler certains premiers rôles, elle ne tarda pas à conquérir tous les suffrages, tant à cause de la pureté et de la sensibilité de sa voix, l'une des plus belles qu'on eût jamais entendues au théâtre, que par sa ravissante figure, ronde et vermeille, que l'on ne manqua pas de comparer à une rose. Toutefois elle était loin d'être bonne actrice et son jeu manquait absolument de noblesse. Les rôles d'Alceste et d'Armide qu'elle chanta en 1776 et en 1778, furent l'occasion pour elle de

(1) M^{lle} Laguerre n'en devint pas pour cela plus circonspecte, s'il faut en croire un pamphlet intitulé : *l'Espion du boulevard du Temple*, dans lequel on lit : « Eh ! pourquoi ne dirai-je pas que je fus moi-même témoin que pendant le concert spirituel du 24 décembre de l'année précédente (1782), M^{lle} Laguerre, pendant un Dioni-oratorio, exécutoit dans un coin avec Volange, dont tout Paris fait qu'elle a fait son sapajou, un intermède qui s'accordoit peu avec la spiritualité du concert. » — Volange, dont il est ici question, était un comédien très en vogue du spectacle des Variétés-Amusantes.

véritables triomphes. Un accident qui lui arriva lorsqu'elle joua pour la première fois Armide, la rendit plus sympathique encore au public. Pendant toute la représentation on avait remarqué qu'elle paraissait souffrante et qu'elle ne dominait son état que par des efforts de volonté, lorsque tout à coup, vers la fin de la pièce, elle tomba sans connaissance sur la scène et ne put terminer son rôle. Les spectateurs attribuant cette défaillance aux efforts de l'artiste, lui prodiguèrent leurs applaudissements. Ce ne fut que quelques années plus tard que l'on comprit les causes de cette défaillance qui avait paru d'abord si intéressante. Ce n'était ni le travail, ni l'émotion qui avait produit cette syncope, c'était tout simplement le vin de Champagne, dont M^{lle} Laguerre avait l'habitude de boire d'une façon exagérée lorsqu'elle était en scène. On en eut bien la preuve au mois de janvier 1781, lors des représentations d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie de Dubreuil, musique de Piccini, où elle parut sur le théâtre dans un état complet d'ivresse (1).

Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, a raconté cette déplorable histoire en ces termes :

Il est arrivé à la seconde représentation d'*Iphigénie*, un événement trop mémorable pour être oublié dans les fastes de l'Académie royale de musique. M^{lle} Laguerre, qui, dans sa première jeunesse, se signalait *in triviis*, payait les fiacres sans bourse délier, qui, quelques années après, sut ruiner dans l'espace de cinq ou six mois, M. le prince de Bouillon (2), qui vient d'épuiser encore

(1) Ce qui fit dire à quelqu'un : « Ce n'est plus Iphigénie en Tauride, c'est Iphigénie en Champagne ! »

(2) Elle lui mangea 800,000 livres en trois mois. On a fait sur M. de Bouillon, qui était chambellan du roi, et sur M^{lle} Laguerre la chanson suivante sur l'air : *Si le Roi m'avait donné*.

Bouillon est preux et vaillant,
Il aime La guerre;
A tout autre amusement
Son cœur la préfère.
Ma foi ! vive un chambellan
Qui toujours s'en va difant :
Moi j'aime La guerre
O gué !
Moi j'aime La guerre !

la fortune d'un de nos plus riches fermiers généraux, M. Haudry de Soucy, et qui n'a jamais pu renoncer aux douces habitudes de ses premières liaisons, Iphigénie-Laguerre était ivre, mais ivre au point de chanceler sur la scène et de se rendre fort incommode à toutes les prêtresses empressées à la soutenir ; on ne sait comment elle a pu achever son premier acte. La crainte d'interrompre le spectacle et surtout la compassion qu'inspirait la situation où l'on supposait que devait être en ce moment le malheureux Piccini, obtint du parterre plus d'égards et de ménagements qu'on ne devait peut-être en attendre : il n'y eut que des murmures sourds ; on se défendit de rire et de huer. Tous les secours qui pouvaient dissiper promptement les vapeurs qui offusquaient encore le cerveau de la princesse lui furent administrés dans l'intervalle du second acte et la mirent en état de chanter avec plus de décence dans les deux derniers. Cet accident n'a pas eu de grandes suites. Le Roi s'en étant fait rendre compte, dit à M. Amelot : *Eh bien ! vous l'avez envoyée en prison ?* ... Elle n'y était pas encore ; mais elle reçut le soir même l'ordre de se rendre au For-Lévêque et s'y soumit avec beaucoup de résignation. On l'en a fait sortir deux jours après pour reprendre son rôle à jeûn. Elle a dit avec beaucoup de sensibilité les deux premiers vers du rôle :

O jour fatal que je voulais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie !

Le public parut ivre à son tour et le lui témoigna par des applaudissements sans fin et sans nombre. Il est vrai qu'elle chanta mieux que jamais ; à la fin du premier acte on lui fit annoncer, de la manière qui pouvait donner le plus de prix à cette grâce, que sa liberté lui était rendue. M. Piccini et le

Au fortir de l'Opéra
Voler à La guerre,
De Bouillon ? qui le croira,
C'est le caractère.
Elle a pour lui des appas
Que d'autres n'y trouvent pas.
Enfin c'est La guerre,
O gué !
Enfin c'est La guerre.
A Durfort il faut Duthé,
C'est sa fantaisie ;
Soubise, moins dégoûté,
Aime La Prairie.
Mais Bouillon qui pour son Roi
Mettroit tout en défarroi,
Aime mieux La guerre,
O gué !
Aime mieux La guerre.

M^{lles} Duthé et La Prairie, nommées dans le dernier couplet, étaient deux courtisanes célèbres qui avaient appartenu à l'Académie royale de musique.

prince de Guéméné qui s'intéressent beaucoup à l'honneur de la musique italienne, avaient vivement intercédé en sa faveur.

M^{lle} Laguerre se fit pardonner cette incartade une peu forte par la manière dont elle chanta quelques mois plus tard le rôle d'Andromaque dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, qui écrivit à ce propos dans ses *Mémoires* : « M^{lle} Laguerre, dont l'organe ravissant retentit encore dans nos cœurs, chanta en double et semblait avoir emprunté les accents mêmes de la veuve d'Hector. »

M^{lle} Laguerre mourut, le dimanche 9 février 1783, des suites d'une maladie honteuse (1). Dans ses derniers instants, elle avait fait appeler auprès d'elle le curé de Saint-Nicolas-des-Champs, sa paroisse. Le prêtre trouva la malheureuse actrice dans un appartement d'une saleté révoltante et presque entièrement démeublé, et c'est avec la plus grande surprise qu'il apprit qu'elle laissait 300,000 livres en effets et 30,000 livres de rente.

Elle étoit fort avare, disent les *Mémoires secrets*, et faisoit de tems en tems la vente de ses meubles et bijoux pour en avoir d'autres du premier amant qu'elle enlancerait (2). Il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit fait cette opération lorsque la maladie l'a surprise. Du reste, c'étoit, au moral, un très-mauvais sujet ayant, outre les défauts, les vices dont on a parlé plusieurs fois, celui de voler, qu'on ne pouvoit croire, mais constaté par le témoignage de toutes ses camarades et dont elle ne s'étoit pas corrigée, même dans la plus grande opulence.

Voici la liste des principaux opéras ou ballets héroïques dans lesquels M^{lle} Laguerre a chanté : *le Feu*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1773 (rôle de l'Amour); *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774

(1) « Elle est morte, dit Grimm, des suites de la maladie que M. le chevalier de Godernaux a nommée si ingénieusement la maladie anti-sociale. »

(2) Il existe un *Catalogue* d'une des ventes faites par M^{lle} Laguerre, dont M. le baron Charles Davillier a donné, il y a quelques années, une réimpression chez Aubry.

reprise en 1781 (rôle d'Eurydice); *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Laborde, reprise en 1775 et en 1781 (rôle d'Adèle); *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 (rôle de Procris); *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775; *Hylas et Églé*, acte du *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Lefranc, musique de Grenet, Legros et Désormery, repris en 1775 (rôle d'Églé); *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1775 (rôle d'Iphigénie); *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1776 (rôle d'Alceste); *les Romains*, ballet de Bonneval, musique de Nieil et Cambini, repris en 1776; *Armide*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1778 (rôle d'Armide); *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1778 (rôle d'Angélique); *Hellé*, opéra de La Boullaye et Le Monnier, musique de Floquet, en 1779 (rôle d'Hellé)⁽¹⁾; *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1780 (rôle de Sangaride); *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudy, musique de Gluck, reprise en 1780 (rôle d'Écho); *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, reprise en 1781 (rôle d'Andromaque); *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de Rey frères, en 1781 (rôle de Coronis); *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Dubreuil, musique de Piccini, en 1781 (rôle d'Iphigénie); *la Double Épreuve, ou Colinette à la Cour*, musique de Grétry, en 1782 (rôle de la Comtesse).

(L'*Espion anglais*, tomes II et III. — *Mémoires secrets*, VI, 214; VIII, 136; IX, 126; XIII, 280; XXII, 84, 99. — *Journal de Paris*, 11 février 1789, 11 février 1783. — *Le Chroniqueur désavoué, ou l'Espion du boulevard du Temple*. — Grimm: *Correspondance Littéraire*, X, 388; XI, 338. — *Mémoires de Grétry*.)

(1) Il paraît qu'à la première représentation, qui eut lieu le 5 janvier 1779, M^{lle} Laguerre fut détestable. « Mais, disent les *Mémoires secrets*, ceux qui savent l'anecdote l'excusent. Elle avoit perdu, le jour même, son amant, le sieur Caffaigne, apothicaire, que les camarades de l'actrice décoroient plaisamment du titre de premier commis de La guerre. »

1776. — 16 août.

M^{lle} Marie-Josèphe Laguerre se plaint d'avoir été insultée de la façon la plus grave par deux de ses voisins et par le portier de sa propre maison.

L'an 1776, le lundi 16 août, quatre heures de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Louis Joron, etc., est comparue demoiselle Marie-Josèphe Laguerre, de l'Académie royale de musique, fille mineure, demeurant à Paris, rue de Bondi, paroisse St-Laurent, en une maison dont elle est propriétaire : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Varenne et le sieur Varenne, son fils, tous deux locataires d'un corps de logis dépendant de ladite maison, et nous a dit que mercredi dernier, veille de l'Assomption, ses père et mère, frère et sœurs de ladite demoiselle de Laguerre ont désiré de lui donner un bouquet attendu que le lendemain étoit sa fête ; qu'en conséquence, ils ont tiré, vers les onze heures et demie du soir, un petit feu d'artifice composé seulement de trois petits soleils et de quatre ou cinq petites gerbes sans aucun pétard, ce qui a duré cinq minutes tout au plus ; observant qu'il n'y avoit aucune fusée montante. Que pendant ce petit divertissement ledit sieur Varenne fils s'est mis à la fenêtre, a invectivé la demoiselle Laguerre, l'a appelée f. . . . et a ajouté : « Si tu ne finis pas, je descendrai et te froterai les oreilles », qu'accablée de pareilles invectives auxquelles ladite demoiselle Laguerre n'avoit pas lieu de s'attendre, elle s'est contentée de rentrer dans son appartement sans rien dire. Que cejourd'hui dans la matinée, ladite demoiselle Laguerre, ne pouvant oublier l'insulte qui lui avoit été faite par ledit sieur Varenne fils mercredi dernier, a donné ordre à son portier de ne plus siffler à l'avenir pour lesdits sieurs Varenne père et fils de la même manière que par le passé. Observe ladite demoiselle Laguerre qu'elle a fait l'acquisition de la maison en question du sieur Lemaitre, avocat au Parlement, et que c'est ledit sieur Lemaitre qui a loué audit sieur Varenne père, le corps de logis qu'il occupe dans la même maison, suivant le bail fait double entre eux sous signatures privées, le 25 avril 1775, par lequel bail il n'a point été stipulé que le portier seroit tenu de siffler pour ledit sieur de Varenne ; mais il y a été seulement inféré la clause qui suit : « Outre par-dessus la somme de 3,000 l. annuellement ci-dessus stipulée pour le prix du présent bail, sera tenu ledit locataire de payer au portier ou à la portière de ladite maison la somme de cent livres par an, le surplus des gages dudit portier ou portière demeurant à la charge dudit sieur bailleur ou de ceux qui occupent présentement ou qui pourront occuper à l'avenir le corps de logis du devant de

ladite maison. » Qu'il résulte de cette clause que ledit sieur Varenne étoit tenu de payer 100 livres par an au portier ; mais il n'en résulte pas que le portier fût tenu de siffler pour ledit sieur de Varenne. Que ladite demoiselle Laguerre, aujourd'hui propriétaire de ladite maison, ayant ci-devant consenti tacitement que le portier sifflât pour ledit sieur Varenne, a voulu aujourd'hui rentrer dans le droit de sa propriété ; en conséquence, elle a défendu, ainsi qu'il est dit ci-dessus, de siffler à l'avenir pour ledit sieur Varenne pour le punir des insultes que lui avoit faites ledit sieur Varenne fils et auxquelles le sieur Varenne père ne s'étoit pas opposé. Que, sur la défense faite par ladite demoiselle Laguerre à son portier de siffler pour ledit sieur Varenne père, ledit sieur Varenne père s'est emporté contre elle, lui a dit toutes sortes d'invectives, l'a tutoyée, en lui disant, entre autres choses : « Tu es une vieille folle, une impertinente et une f. . . . et le portier restera ici malgré toi. » Qu'après les insultes ci-dessus ledit sieur Varenne a donné des ordres au portier qui, en conséquence, a manqué essentiellement à la plaignante. Que, se voyant ainsi maltraitée, ladite demoiselle Laguerre a dit au portier qu'elle le mettroit dehors. Sur quoi ledit portier l'a insultée, l'a tutoyée et lui a dit : « Je resterai ici malgré toi et tu n'es pas faite pour me renvoyer. Je ne m'en irai point. »

Que ladite demoiselle Laguerre, désespérée des insultes qui lui ont été faites tant par lesdits sieurs Varenne que par son portier, ne se croit plus aujourd'hui en sûreté dans sa propre maison puisque ledit Barrière, qu'elle a placé elle-même dans sa maison comme portier sans le concours desdits sieurs Varenne, étant même tenue ladite demoiselle Laguerre de payer audit Barrière la totalité de ses gages dans le cas où la maison se trouveroit sans locataires et auquel portier elle donne actuellement des gages et des gratifications et qui, sans aucune équivoque, est son domestique, s'élève ainsi contre sa maîtresse et l'invective de la façon la plus humiliante ; dans cette position, ladite demoiselle Laguerre a été conseillée de venir nous rendre la présente plainte contre lesdits sieurs Varenne et contre ledit Barrière, des faits ci-dessus, circonstances et dépendances, se réservant le droit de se pourvoir contre eux par les voies et de la manière qu'elle avisera ; et, en outre, de se pourvoir contre ledit Barrière comme domestique insolent et, à ce titre, de le faire punir comme elle avisera ; et, enfin, de demander son expulsion de la maison, attendu que ce domestique lui appartient et qu'en étant mécontente, elle est la maîtresse de le renvoyer.

Signé : LAGUERRE ; JORON.

(Archives nationales, Y, 13,969.)

LANY (JEAN-BARTHÉLEMY), danseur, né à Paris le 24 mars 1718. Il fut l'un des meilleurs maîtres des ballets de l'Académie royale de musique, qu'il quitta en 1770 avec 2,500 livres de pension. Collé a raconté, dans son *Journal*, l'amusante conversation que Lany eut, en 1754, lors de la reprise des *Éléments*, avec le poète Roy, auteur des paroles de ce ballet :

Lany, qui est actuellement le maître des ballets, avant que de composer ceux de cet opéra-ci a été trouver le poète Roi afin qu'il lui en donnât l'idée. Cette visite a été l'occasion d'une scène singulière et qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. Il faut savoir que Roi a eu cet hiver une attaque d'apoplexie avec tous ses agrémens, comme qui diroit une paralysie qui lui est restée sur la moitié du corps. Ce petit accident, dont il n'est pas remis, lui a fait tourner ses vues du côté de Dieu, en sorte que cette belle âme n'est plus occupée que de son salut. Lany ne savoit rien de ces saintes dispositions lorsqu'il fut annoncé à Roi, qui étoit dans son lit et qui ne le connut que lorsque le premier lui eut dit ce qui l'amenoit. Après que Lany l'eut loué comme cela se pratique, il le pria de lui donner ses lumières sur chacun des divertissemens de ses actes..... *Ah! que me demandez-vous, Monsieur*, interrompit le poète converti, *dans l'état où je suis ? Vous voulez que je songe à mon ballet quand je ne dois penser qu'à mon salut. Ah! Monsieur, malheureusement mes Éléments ne sont que trop bons, ils n'ont pas besoin de secours étrangers. — Cela est vrai, Monsieur*, répondoit Lany, *mais c'est que dans le prologue ils disent que les entrées doivent être distribuées de telle et telle façon et c'est plutôt dans l'acte d'Ixion qu'ayant à faire danser les peuples aériens, je dois rejeter..... — Au nom de Dieu*, interrompoit Roi, *Monsieur, ne me parlez plus de cela; je ne dois plus m'en mêler. Ce sont des bêtes et des ignorans que ceux qui vous font de pareils contes; Monsieur, cela étoit disposé de cette manière quand le Roi y dansa* (et là-dessus longs détails de la part de Roi pour expliquer l'arrangement de toutes les danses); *mais, Monsieur, je ne dois plus avoir que Dieu en vue; puis-je m'occuper actuellement de choses dont je ne cesse de gémir ? C'est un ouvrage immortel que les Éléments, Monsieur; qu'on y danse bien ou mal, cela n'y fera rien; on ira toujours. J'en suis désespéré, je serai peut-être dix ans de plus en purgatoire pour en être l'auteur. — Mille pardons*, reprenoit Lany, *mais, Monsieur, je voudrois encore savoir la disposition de vos entrées dans l'acte de Vertumne, car celui des Vestales est tout ordinaire..... — Eh! non pas, morbleu, Monsieur, cela n'est pas ordinaire*, interrompoit Roi, *il faut faire danser d'abord dans l'entrée des Vestales un pas de trois à mademoiselle..... Mais, Mon-*

feur, qu'ai-je à faire de tout cela, moi? J'ai bien d'autres idées plus sérieuses... Lany contredisoit; et aussitôt l'auteur d'entrer dans des détails qui instruisoient pleinement le danseur de ce qu'il vouloit favoir.

Roi, de son côté, s'apercevant machinalement qu'il lui disoit tout en l'assurant qu'il ne lui vouloit rien dire, s'interrompoit de tems en tems par des retours et des gémissemens sur lui-même..... *Eh! Monsieur, de quoi m'occupez-vous là? de choses qui feront ma damnation; vous êtes bien cruel de vouloir exiger qu'un malheureux qui va paroitre devant Dieu vous donne des éclaircissemens et des lumières sur tout cela!* Enfin, après bien des exclamations, des lamentations qui n'empêchèrent pas les explications, Roi conjura enfin Lany de le laisser tranquille. *Permettez, Monsieur, lui dit-il, que je me livre entièrement à mes idées sur la religion qui doivent actuellement me remplir tout entier; adieu, Monsieur, je ne dois plus penser qu'à Dieu qui est mort sur l'arbre d'une croix que vous voyez là,* en lui montrant sa croix de chevalier de Saint-Michel.

Lany obtint du Roi, en 1781, une pension de 2,500 livres en qualité de maître des ballets de la Cour.

Il a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1741 (rôles d'un Pâtre et d'un Chinois); *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 (une Salamandre); *les Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, en 1742, reprise en 1753 (un Danseur dans une noce, un Paysan); *les Élémens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1742 et en 1754 (un Zéphyr, un Chevalier romain); *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1742 (une Furie); *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 (un Pantomime); *Phalton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 (l'Automne, un Égyptien); *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 (une Pagode); *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 (un Salien, un Jeu); *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1743 (un

Esclave africain, un Bostangi); *le Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 (un Sauvage); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 (un pas de cinq); *les Fragments de différents ballets*, en 1748 (un Paysan grotesque); *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouché par Balot de Sovot et Rameau et repris en 1748 et en 1751 (un Paysan grotesque); *les Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegryn, musique de Colin de Blâmont, repris en 1749 (un Fleuve, un Démon en Plaisir, un Paysan); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749, repris en 1767 (un Pantomime, un Chasseur, un Berger galant); *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749, repris en 1764 (un Pâtre, un Habitant des côtes maritimes); *Platée*, ballet de d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749, repris en 1754 (un Vendangeur, un Suivant de la Folie d'un caractère sérieux, un Habitant de la campagne); *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749, reprise en 1770 (un Peuple élémentaire, un Berger); *les Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 (un Espagnol, un Masque comique); *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francoeur, en 1750, reprise en 1751 (un Pâtre); *Léandre et Héro*, tragédie de Lefranc, musique de Brassac, en 1750 (un Chasseur); *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1750, reprise en 1764 (un More); *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 (un Faune); *Acanthe et Céphyse*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (un Pâtre, un Sylphe, un Homme du peuple); *les Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 (un Pâtre); *Églé*, ballet de Laujon, musique de Lagarde, en 1751 (un Berger); *la Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet

de Marmontel, musique de Rameau, en 1751, repris en 1762 (un Pâtre); *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 (un Berger); *les Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 (un Pâtre, Silène); *le Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753, repris en 1765 (un Pantomime); *les Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 (un Syrien); *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 et en 1762 (un Égipan, un Pâtre); *le Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753 (Arlequin); *Tithon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 (un Pâtre); *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 et en 1764 (un Gladiateur, un Génie qui préside aux planètes); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754 (un Satyre représentant l'Automne, un Égyptien); *les Sybarites*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1757 (un Crotoniate); *les Paladins*, ballet de Monticour, musique de Rameau, en 1760; *le Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760; *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761; *l'Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762; *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1765; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (un Berger); *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1766; *les Fêtes lyriques*, fragments de différents auteurs, repris en 1766; *la Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 (un Turc); *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 (Pélée); *Ernelinde*, tragédie de Poinssinet, musique de Philidor, en 1767; *Hippolyte et Aricie*, tragédie

de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (un Chasseur); *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 et en 1767 (un Pâtre); *la Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; *Enée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique de Dauvergne, reprise en 1769.

Lany est mort à Paris, rue de Richelieu, le 29 mars 1786.

(Dictionnaire des théâtres. — *Les Spectacles de Paris*. — *Mercur de France*. — *Journal de Collé*, I, 419.)

I

1781. — 1^{er} janvier.

Brevet d'une pension de 2,500 livres accordée à Jean-Barthélemy Lany.

Brevet d'une pension de 2,500 livres produisant net 2,450 en faveur de Jean-Barthelemi Lany, né le 24 mars 1718, à Paris, et baptisé le lendemain, paroisse St-Étienne-du-Mont de ladite ville, maître de danse des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une somme de quatre cent cinquante livres, produit net d'un objet porté dans un précédent brevet; une pension de deux mille livres qui lui a été accordée sur le trésor royal sans retenue, à titre de retraite par décision de ce jour.

Acte de baptême de Jean-Barthélemy Lany.

Extrait des registres des baptêmes de l'église paroissiale de St-Étienne-du-Mont, à Paris : L'an mil sept cent dix-huit, le vendredi vingt-cinquième mars, fut baptisé par moi, prêtre soussigné, Jean-Barthelemi, fils de Jean Lany, maître à danser, et de François Hallé, sa femme, né le jour précédent à cinq heures du soir, place Maubert, et tenu sur les fonts par Barthelemi Mouffe, fils de M^e Louis Mouffe, procureur à la Chambre des comptes et par Catherine-Thérèse Thierry, fille de M. Antoine-Joseph Thierry, avocat au Parlement et au Conseil du Roi.

(Archives nationales, O¹, 679.)

II

1786. — 29 mars.

Acte mortuaire de Jean-Barthelemi Lany.

Extrait du registre mortuaire de l'Eglise paroissiale de St-Eustache, à Paris : L'an mil sept cent quatre-vingt-six, le mercredi vingt-neuf mars, sieur Jean-Barthelemi Lany, âgé de soixante-neuf ans, pensionnaire du Roy, décédé d'hier, rue de Richelieu, a été inhumé dans notre église, en présence de maître Nicolas-Sbeveule Arnoult, conseiller du Roy, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de sieur Louis Lany, bourgeois de Paris.

(Archives nationales, O¹, 667.)

LANY (LOUISE-MADELEINE), sœur du précédent, danseuse, née vers 1733. On a fait à la louange de cette artiste, qui parut pour la première fois à l'Académie royale de musique en 1743, le quatrain suivant :

Les amours volent sur tes traces,
Lany ; tu joins à la beauté
Des nymphes la légèreté
Et les attitudes des Grâces.

Dorat, dans son poème de la *Déclamation*, a célébré en ces termes le mérite de M^{lle} Lany :

Aux talens naturels que l'art soit réuni ;
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, vitesse, esprit, tout s'y rassemble,
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

M^{lle} Lany quitta l'Académie royale de musique vers 1767, avec une pension de 1,500 livres.

Elle a dansé dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 (rôle d'une Pagode); *les Fragments de différents ballets*, en 1748 (une Thébaine); *les Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, repris en 1749 (une Amante volage, une Paysanne); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 (une Jardinière, une Pantomime); *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 (une Matelotte); *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749, repris en 1764 (une Divinité des mers, déguisée en matelot, une Habitante des côtes maritimes); *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749, repris en 1750 et 1754 (une Naiade, suivante de Platée, une Suivante de la Folie, d'un caractère gai, une Habitante de la campagne); *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 (une Femme d'un peuple élémentaire, une Bergère); *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 (une Africaine); *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francoeur, en 1750, reprise en 1751 (une Pastourelle); *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750 (une Chasse-resse); *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 et en 1764 (une Moresse); *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 (une Bergère); *les Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 (une Pastourelle); *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 (une Bergère); *la Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (une Pastourelle); *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de

Rameau, reprise en 1751 et en 1761 (une Péruvienne); *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau et reprise en 1751 (une Paysanne simple); *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1751 (une Suivante de Neptune); *les Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 (une Ombre d'Amante légère, une Pastourelle); *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, reprise en 1752 (une Nymphé, une Matelotte); *les Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 (une Nymphé); *Tithon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 (Hébé); *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 et en 1764 (une Spartiate, une Furie, un Génie qui préside aux planètes); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754 (une Sauvagesse représentant l'Automne, une Égyptienne); *les Sybarites*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1757 (une Sybarite); *les Surprises de l'Amour*, ballet de Bernard, musique de Rameau, en 1757 (Terpsichore); *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759; *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760; *les Paladins*, ballet de Monticour, musique de Rameau, en 1760; *le Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760; *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761; *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761; *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Monteclair, reprise en 1761; *Zaïs*, ballet de Cahu-

sac, musique de Rameau, repris en 1761 ; *l'Amour et Psyché*, ballet de Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1762 ; *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762 ; *Polixène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; *les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 (rôle d'Hébé) ; *la Femme*, entrée des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1765 (une Orientale) ; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765.

M^{lle} Lany avait épousé, vers 1764, Nicolas Gélin, chanteur de l'Académie royale de musique ; elle est morte en 1777.

(Dictionnaire des théâtres. — Calendrier historique des théâtres. — Mercure de France. — Dorat : la Déclamation.)

1754. — 28 décembre.

Le commissaire Chénon restitue à M^{lle} Louise-Madeleine Lany une bourse qu'elle avait perdue et qui avait été retrouvée entre les mains d'un de ses domestiques, nommé François Marnot, dit Sancho.

L'an 1754, le samedi 28 décembre, cinq heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Madeleine Lany, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs : Laquelle nous a dit qu'hier au soir entre onze heures et minuit, elle a voulu tirer de l'argent de sa bourse et ne l'a plus trouvée dans sa poche ; qu'elle s'est rappelée qu'en montant son escalier elle avait entendu tomber quelque chose ; qu'elle y a fait chercher, mais l'on n'y a rien trouvé ; qu'elle a questionné ses domestiques qui ont dit n'avoir rien vu ; qu'elle l'a fait demander aussi au nommé Sancho, son laveur de vaisselle, qui couche dans l'écurie du sieur de Vallier, même maison, qui a pareillement dit n'avoir rien trouvé. Nous observe que ladite bourse est en chaufson de soie verte, rouge et argent ; qu'il y avait dans icelle deux doubles louis de quarante-huit livres et environ quatre francs de monnaie, une petite mouche en fachtet de taffetas vert en odeur.

Signé : CHÉNON ; LANY.

Et ledit jour et an, huit heures du soir, est derechef comparue demoiselle Lany, laquelle sur l'avis qui lui a été donné par le sieur Coutailloux, inspecteur de police, que ledit sieur Sancho avoit été arrêté cejourd'hui saisi d'une bourse pareille à la sienne et venant de changer dans un cabaret deux doubles louis, elle est venue pour reconnoître ladite bourse et réclamer l'argent, même reconnoître ledit Sancho.

En conséquence, avons fait paroître devant ladite demoiselle Lany le nommé Marmot, dit Sancho, qu'elle a reconnu pour être celui dont elle a parlé dans sa déclaration, lui avons fait représenter ladite bourse qu'elle a aussi reconnue pour lui appartenir et à sa réquisition lui avons remis les 99 livres 14 sols étant dans ladite bourse.

Signé : LANY.

Et ledit Marmot dit qu'il reconnoît ladite dame Lany pour laver sa vaisselle et avoir trouvé la bourse et l'argent avec un sachet qu'il a perdu.

Signé : FRANÇOIS MARMOT.

Avons ensuite remis ledit Marmot audit sieur de Coutailloux qui s'en est chargé pour le conduire audit Châtelet, s'est aussi chargé de ladite bourse pour la déposer au greffe criminel.

Signé : CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,324.)

LARGIÈRE (FRANÇOIS), danseur. Cet artiste, qui débuta en 1774, était encore attaché à l'Académie royale de musique en 1789.

(Les Spectacles de Paris.)

1783. — 25 juillet.

Procès-verbal constatant que la femme de François Largière a été renversée et grièvement blessée par un cavalier dont le cheval courait au grand galop et déclaration dudit Largière, portant qu'ayant été indemnisé par ce cavalier, il renonce à toute poursuite en dommages et intérêts.

L'an 1783, le vendredi 25 juillet, neuf heures trois quarts du matin, en l'hôtel et par-devant nous Augustin-François Gauthier, etc., est comparu

sieur Jean Loir, sous-brigadier du guet à cheval de poste à la Planchette, rue St-Martin : Lequel nous a dit que la sentinelle, il y a environ trois quarts d'heure, a crié ; que le comparant est aussitôt monté à cheval avec deux de ses cavaliers et sur ce que la clameur publique annonçoit qu'il y avoit une femme blessée sur le boulevard par un homme à cheval qui s'enfuyoit du côté de la rue St-Denis, le comparant l'a poursuivi jusque dans la rue du Sentier où il est entré dans une maison à porte cochère, n° 30 ; qu'on a aussitôt fermé la porte ; qu'il a frappé à la porte sans qu'on ait voulu lui ouvrir ; que cependant un bourgeois ayant frappé et étant entré, il a mis sa botte entre la porte et a demandé s'il ne venoit pas d'entrer un monsieur à cheval qui se fauvoit ; qu'on lui a répondu non ; qu'il a envoyé chercher un cavalier chercher la blessée qui a été transportée à la porte de cette maison sur un brancard et de là l'a fait transporter en notre hôtel, ayant pris la précaution de laisser un cavalier à la porte de cette maison.

Est ensuite comparue la particulière blessée, qui nous a dit se nommer Louise Gallant, femme de François Largierre, danseur à l'Opéra, demeurant place Baudoyer, maison du sieur Lallemand, paroisse St-Gervais, et ledit Largierre, son mari, survenu : Lesquels nous ont dit que ce jourd'hui sur les neuf heures, en descendant le boulevard de l'Opéra du côté de la porte St-Martin, ils ont entendu derrière eux un cheval qui galopoit ; qu'ils se sont séparés pour l'éviter, mais qu'il alloit d'une telle vitesse qu'il a renversé la comparante et a marché sur elle ; que lui comparant a crié, mais que le cavalier a continué à galoper ; que le guet à cheval a couru après lui jusque dans la rue du Sentier où il est entré dans une maison n° 30 ; qu'elle déclarante ressent de vives douleurs dans la poitrine ; que ce cheval lui a déchiré, en marchant sur elle, ses jupons d'outre en outre et son mantelet. Pourquoi ils nous rendent plainte.

Signé : LARGIÈRE ; GALLANT.

Et à l'instant est comparu M^e Benoît Pugnet, avocat au Parlement, demeurant rue Joquelet, n° 10 : Lequel nous a dit qu'il compare de la part de M. le chevalier de Beaumont, chevalier de Malte, demeurant rue du Sentier, n° 30, et qui est l'auteur de l'accident arrivé à la dame Largierre ; qu'il est chargé par mondit sieur le chevalier, de déclarer pour lui qu'il se charge des suites de l'accident et s'engage à faire ce qui sera nécessaire.

Sont aussi comparus sieurs Louis-Jacques Delapalme et Antoine Guilbard, le premier, chirurgien breveté de monseigneur le duc d'Orléans, demeurant carré St-Martin, paroisse St-Laurent ; le second, chirurgien des Gardes, demeurant rue Neuve-d'Orléans, paroisse St-Laurent, qui avoient accompagné la blessée en notre hôtel : Lesquels, après l'avoir visitée, ont déclaré

avoir remarqué une plaie contuse à la partie supérieure de l'avant-bras gauche, une contusion à la partie moyenne de la jambe gauche et une contusion au-dessous de l'omoplate attenant à l'épine et qu'ils ont encore remarqué un gonflement au nez qu'ils présumant provenir, d'après la déclaration de la blessée, d'un coup de tête du cheval qu'elle a reçu sur la tête et qui l'a renversée; que la même chute a causé un gonflement et tension à la région épigastrique serpentant aux viscères du bas-ventre, d'où la chute a produit une perte de sang simple par la partie, quoique la malade ait déclaré qu'elle n'étoit point au terme de ses menstrues; qu'ils ne peuvent prévoir quelles seront les suites de cet accident. Sur quoi nous, commissaire, etc., avons fait conduire et transporter la blessée, à sa réquisition et celle de son mari, en leur demeure susdésignée où elle a été portée sur un brancard.

Signé : GAUTHIER.

Et ledit jour, une heure de relevée, en notre hôtel est de nouveau comparu ledit sieur Largierre, ci-devant nommé, qualifié et domicilié : Lequel nous a dit qu'au moyen de la somme de 108 livres qui lui a été remise par messire François-Ursule, chevalier de Beaumont, ci-présent, il se désiste sûrement et simplement de la plainte rendue par lui et sa femme, consentant que ladite plainte reste et demeure comme nulle et non avenue, etc., etc.

Signé : LE CHEVALIER DE BEAUMONT; LARGIÈRE; GAUTHIER.

(Archives nationales, Y, 12,072.)

LARIE (JULIE), danseuse. Elle figura dans le corps de ballet de l'Opéra, de 1764 à 1769.

(Les Spectacles de Paris.)

1764. — 21 octobre.

Mlle Julie Larie déclare par-devant un commissaire qu'elle a perdu ou qu'on lui a volé un billet à ordre de 2,000 livres et proteste contre l'usage qu'on en pourrait faire.

L'an 1764, le dimanche 21 octobre, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Alexandre Ferrand, etc., est comparue demoiselle Julie Larie,

de l'Académie royale de musique, demeurante rue de Chartres, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle nous a dit et déclaré que vers la fin d'avril ou le commencement de mai de l'année dernière, elle prêta au sieur Pick le cadet, demeurant à Bordeaux, où elle étoit pour lors, une somme de 2,000 livres : de laquelle somme ledit sieur Pick lui fit un billet à ordre valeur reçue comptant, au dos duquel billet est seulement signé Morel ; lequel billet est daté, autant que la comparante peut s'en souvenir, du premier mai et, en conséquence, l'échéance au 10 ou du 10 au 20 du même mois ; qu'ayant eu besoin de ce billet il y a quelques jours, elle s'est aperçue qu'il lui manquoit et malgré toutes les perquisitions qu'elle en a faites, elle n'a pu le trouver ; qu'elle a lieu de soupçonner ou que ledit billet lui a été enlevé ou qu'il est absolument perdu. Et comme elle a le plus grand intérêt, en cas que le billet soit entre les mains de quelqu'un qui le présentât pour s'en faire payer lors de son échéance, d'en arrêter le paiement tant pour sa sûreté que pour celle du sieur Pick, elle nous fait la présente déclaration pour lui servir et valoir ce que de raison.

Signé : JULIE LARIE ; FERRAND.

(Archives nationales, Y, 12,980.)

LARRIVÉE (HENRI).

LARRIVÉE (MARIE-JEANNE LEMIERE, mariée à HENRI).

Henri Larrivée, l'un des plus célèbres chanteurs de l'Opéra, naquit à Lyon le 9 janvier 1737 (1). Il débuta dans l'emploi des basses-tailles, au mois de mars 1755, par le rôle du Grand-prêtre de *Castor et Pollux*, tragédie lyrique de Bernard, musique de Rameau. Cet artiste qui avait tout pour lui, une belle figure, une voix pleine et flexible et un jeu à la fois facile et intelligent, mérita pendant plus de trente années les applaudissements du public. Il compta presque autant de succès que de créations, mais deux

(1) Et non le 8 septembre 1733, comme le dit la *Biographie Didot*.

rôles furent surtout pour lui de véritables triomphes : Guillaume, comte de Ponthieu, dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, et Agamemnon, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie lyrique du bailli du Roulet, musique de Gluck.

Une note émanée de l'administration de l'Opéra, en date de 1784, et relative à Larrivée est ainsi conçue :

Grand fujet qui compte de longs et grands services ; il est fait pour servir de modèle à ses jeunes successeurs ; mais il est un peu trop cher relativement au traitement des autres fujets. Il a un traitement de 15,000 livres, outre la jouissance de sa pension de l'Opéra qui a été portée à 3,000 livres vu trente ans de services dans les premiers rôles, ce qui est sans exemple. Il est encore pour trois ans à l'Opéra.

Larrivée prit sa retraite au mois d'avril 1786 :

L'Académie royale de musique, dit le *Journal de Paris*, vient de faire une perte qu'il lui sera bien difficile de réparer. M. Larrivée a obtenu une retraite qu'il sollicitoit depuis longtemps. Il a débuté, en mars 1755, par le rôle du Grand-prêtre, dans l'opéra de *Castor* que l'on donnoit pour la capitation (1) des acteurs. Le choix de ce jour prouve l'opinion que l'on avoit déjà de son talent : ce jour même on voyoit pour la dernière fois le célèbre Jéliotte, qui avoit fait pendant vingt-deux ans les délices de la capitale. M. Larrivée avoit déjà obtenu en 1779 sa retraite et la pension qu'il avoit si bien méritée ; mais M. de Vismes, qui avoit alors la direction de ce spectacle, connoissant tout le mérite d'un fujet aussi précieux, lui représenta avec tant de force jusqu'à quel degré il jouissoit de la faveur du public qu'il consentit à reprendre ses rôles. Nous ne parlerons ni de l'intelligence ni des dons naturels de M. Larrivée ; on ne fait pas pendant trente et un ans les délices d'un public éclairé sans posséder ces qualités. Le véritable talent est toujours au-dessus des routines ; on fait combien dans l'ancien répertoire le récitatif étoit traînant et ennuyeux. On étoit parvenu à faire durer quatre heures et plus, des représentations qui aujourd'hui finiroient en deux heures et demie. M. Larrivée est le premier qui ait senti ce vice d'exécution et malgré les préjugés qui l'environnoient, il chercha à rendre le récitatif plus naturel en précipitant sa marche.

(1) La capitation étoit une imposition qui se levait sur chaque personne à raison de son travail, de son industrie, de sa charge, etc. Sous l'ancien régime, les théâtres donnaient des représentations spéciales dont le produit étoit destiné à acquitter la capitation des acteurs.

L'époque la plus critique et la plus heureuse de ce théâtre est l'arrivée de M. le chevalier Gluck. Cet homme sublime, après avoir prouvé aux Italiens par des compositions d'un ordre supérieur que l'on devoit distinguer la musique dramatique d'avec celle des concerts, et que les accens des grands personnages de la tragédie ne devoient point être abandonnés au ramage des chanteurs, est venu nous enrichir de ses productions. Il s'attendoit à trouver de l'opposition dans les anciens acteurs ; il fut très-étonné de voir M. Larrivée non-seulement disposé à travailler sur un nouveau genre, mais susceptible d'y briller du plus grand éclat. On n'oubliera jamais la manière dont ont été établis les rôles d'*Agamemnon* dans *Iphigénie en Aulide* et d'*Oreste* dans *Iphigénie en Tauride*. Les bornes de notre journal ne nous permettent pas d'étendre plus loin nos réflexions. Nous nous contenterons de faire des vœux pour que les jeunes gens qui remplaceront M. Larrivée travaillent assez pour allier comme lui la noblesse aux grâces afin de mériter au même degré la faveur du public.

Larrivée avoit été garçon perruquier dans sa jeunesse et se gardoit bien d'en rougir. M^{me} de Genlis raconte quelque part, qu'un soir le marquis de Canillac se rendant au Palais-Royal, à un souper de la duchesse de Chartres, traversa le théâtre de l'Opéra, et s'étant accroché à une coulisse, se trouva complètement décoiffé. Très-déconcerté par cet incident qui ne lui permettait plus d'assister au souper, le marquis se disposait à rentrer chez lui, lorsque Larrivée qui n'avait pas encore quitté son costume d'*Agamemnon*, s'avança vers lui et lui proposa de le recoiffer, en ajoutant qu'il avoit été jadis perruquier et qu'il n'avait pas oublié son métier. M. de Canillac accepta et en un clin d'œil le roi des rois lui retapa les cheveux, les poudra à blanc et le coiffa d'une façon à rendre jaloux, paraît-il, le célèbre perruquier Gardanne, alors fort en vogue. Au souper, il ne fut question que de cette aventure tout à l'éloge de Larrivée.

En 1786, le Roi lui accorda une pension de 4,800 livres en qualité de musicien ordinaire de la Chambre.

Il a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivans : le Grand-prêtre, Jupiter, Pollux, dans *Castor et Pollux*, tragédie

de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1755, 1764, 1765, 1773 et 1778; Pan, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1757; Artole, dans les *Sybarites*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1757; Lycomède, dans *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; Florestan, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759; Daphnis, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759 et en 1773; Pyrame, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759 et en 1771; Teucer, Isménor, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760, 1768 et 1769; Orcan, dans les *Paladins*, ballet de Monticour, musique de Rameau, en 1760; Aronte, la Haine, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 et en 1764; Jephté, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montclair, reprise en 1761; Cindor, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761; Alcibiade, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 et en 1770; Hylas, dans *Hylas et Zélis*, pastorale de Bury, en 1762, reprise en 1764; Oreste, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, Campa et Berton, reprise en 1762; la Jalousie, dans *Polixène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763; Alcée, dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764; Tirésie, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764; *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campa, reprise en 1764; Dorante, dans la *Femme*, entrée des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1765; Canope, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765; Zimès, fils

d'Oriade, dans l'acte de la *Féerie*, des *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 ; Égée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765, 1767 et 1770 ; Anacréon, dans *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1766 et en 1769 ; Saint-Phar, dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1766, repris en 1772 (1) ; le Sultan Zuliman, dans la *Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 ; Vulcain, un Chasseur, le Faune, dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766, repris en 1767 ; Iphis, dans *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 ; Valère, dans le *Feu*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 et en 1773 ; Ricimer, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767, reprise en 1778 ; Pluton, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 ; Doribas, dans *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Berton et Trial, en 1767 ; Mirtil, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 et en 1773 ; Zerbin, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768 ; Turnus, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769 ; Alcide, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches et Cardonne, reprise en 1769 ; Pélée, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 ; Germain, dans la *Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de Laborde, en 1771, repris en 1772 ; Thémistée, dans *Ismène et Isménias*, pas-

(1) Larrivée, absent de l'Opéra depuis le mois de janvier 1772, pour cause de maladie, fit sa rentrée dans cette reprise d'*Aline* qui eut lieu le 26 mai. « Il a été applaudi avec transport, disent les *Mémoires secrets*. Il a chanté avec son goût et sa facilité ordinaires, mais on a trouvé le volume de sa voix sensiblement diminué. »

torale de Laujon, musique de Laborde, en 1771 ; Mars, dans le *Prix de la Valeur*, ballet de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1771 ; Zinée, dans la *Sibylle*, acte des *Fêtes d'Euterpe*, ballet de Moncrif, musique de Dauvergne, repris en 1771 ; Apollon, sous le nom de Mysis, dans *Églé*, pastorale de Laujon, musique de La Garde, en 1772 ; Guillaume, comte de Ponthieu, dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772, reprise en 1776 ; Théophile, un Vieillard, dans l'*Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; Alcindor, dans *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; Agamemnon, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1780 et en 1783 ; Sabinus, dans *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; Céphale, dans *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 ; Philémon, dans *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775, repris en 1780 ; Eutyme, dans *Eutyme et Lyris*, ballet de Bouteillier, musique de Désormery, en 1776 ; les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil et Cambini, repris en 1776 ; le chevalier danois Hidraot, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1777 et en 1780 ; Roland, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1778 ; Hercule, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1779 ; Oreste, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, en 1779, reprise en 1780 ; Oreste, dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, en 1780, reprise en 1781 (1) ; Celœnus, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1780 et en 1783 ; Phinée, dans

(1) « Larrivée, dit Grétry dans ses *Mémoires*, acteur inimitable pour la netteté de sa prononciation et qui pendant sa longue carrière au théâtre n'a peut-être pas dérobé une syllabe aux spectateurs, se montra aussi noble que dans ses plus beaux rôles en remplissant celui d'Oreste. »

Persée, tragédie de Quinault, musique de Philidor, reprise en 1780 ; Julien, dans le *Seigneur bienfaisant*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Floquet, en 1780 ; Oreste, dans *Électre*, tragédie de Guillard, musique de Le Moine, en 1782 ; Chrysante, dans l'*Embarras des richesses*, opéra de Lourdet de Santerre, musique de Grétry, en 1782 ; Égée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, en 1782 ; Porus, dans *Alexandre aux Indes*, opéra de Morel, musique de Méreaux, en 1783 ; Iarbe, dans *Didon*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1783 ; Florestan, dans la *Caravane*, opéra du comte de Provence, depuis Louis XVIII, et Morel, musique de Grétry, en 1784 ; Danaüs, dans les *Danaïdes*, opéra du bailli du Roulet et Tschudy, musique de Salieri, en 1784 ; Ulysse, dans *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1785.

En 1797, Larrivée reparut sur le théâtre de l'Opéra, où il chanta deux fois avec le plus grand succès Agamemnon, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck.

Il est mort le 7 août 1802, au château de Vincennes, près Paris, où il remplissait l'emploi de garde-consigne.

Il avait épousé, en 1762, une chanteuse de l'Académie royale de musique, M^{lle} Marie-Jeanne Le Mière, née le 29 novembre 1733, à Sedan.

Cette artiste avait débuté à l'Opéra en 1750 et son talent l'avait placée en peu de temps au rang des premières actrices de ce théâtre. Elle joignait à une voix pleine de souplesse une figure charmante, et un poète, resté anonyme, avait dit d'elle :

Lemier, tel est votre pouvoir
Que c'en est assez pour se rendre
De vous entendre fans vous voir
Ou de vous voir fans vous entendre.

On trouve dans le *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, dû en grande partie au fameux agent de police Marais, quelques détails sur la vie intime de M^{lle} Le Mière, avant son mariage. On les reproduira ici :

14 août 1761.

Monseigneur le prince de Conti qui s'étoit chargé de la demoiselle Lemierre l'une des premières actrices de l'Opéra, ainsi que je l'ai annoncé dans mes notes du mois de juillet dernier, après avoir contenté sa fantaisie, lui a fait, à ce qu'on dit, quelques rentes. Il a continué à lui donner trente louis par mois en la laissant maîtresse de disposer d'elle-même comme elle jugera à propos, avec la faculté cependant d'en pouvoir user comme il lui plaira. Cet arrangement se trouve être parfaitement du goût de cette demoiselle, et pour le mettre à profit, elle a prêté volontiers l'oreille aux fleurettes et aux avantages que lui a proposés M. de Bauche, conseiller honoraire au Parlement.

La semaine dernière elle a passé trois jours entiers enfermée avec lui dans sa maison, à Pantin, et depuis il la voit journellement, en cachant cependant avec le plus grand soin cette intrigue à ses amis, et pour leur persuader davantage qu'il n'a point de maîtresse, mercredi dernier il a donné un très-grand souper à la susdite maison de Pantin, en hommes seulement, où il n'a été question que de bonne chère et de jeu. Les convives étoient M. de Villemur, le baron de Wangen, le comte de Sarfalle, le marquis de Chimène, M. de Vouigny, M. de Roquemont, commandant du guet, et quelques autres dont on n'a pu savoir les noms. Le baron de Wangen a perdu 60 louis, M. de Chimène en a gagné 30, mais en général, la perte n'a pas été considérable. Le baron de Wangen doit rendre ces jours-ci à souper à toute la société où toutes les élégantes de l'Opéra se trouveront. M. de Bauche aura soin d'y introduire M^{lle} Lemierre, mais seulement comme femme à talent afin d'observer, à ce qu'il dit, le mystère qu'il désire ; tous ses amis n'en font point la dupe.

Et plus loin, à la date du 26 août 1761 :

J'ai annoncé dans mes notes dernières du 14 de ce mois que M. de Bauche, conseiller honoraire, voyoit secrètement la demoiselle Lemierre, actrice à l'Opéra. Cette intrigue ne fait plus un mystère ; on fait même que M. de Bauche est convenu de lui donner 50 louis par mois et de lui monter une maison. Cette

demoiselle a eu l'esprit aussi de se ménager 4,000 l. de rente de M. le prince de Conti dont elle a eu l'honneur de contenter le caprice, sous la condition cependant de venir chanter à son concert toutes les fois qu'il l'ordonnera. Ces arrangemens vont procurer à cette demoiselle un ton d'opulence dont tout le monde est charmé, tant pour elle que pour M. de Bauche que l'on voyoit disposé à se marier avec M^{lle} de Villarmont, ce qui inquiétoit fort tous ses amis. On assure aussi que M^{lle} Lemierre, en faveur de cette bonne fortune..... veut se bien conduire et se faire un fort.

Une fois mariée, la conduite de M^{me} Larrivée fut irréprochable, et elle s'empessa de rompre avec le prince de Conti, son protecteur, au concert duquel elle était attachée moyennant mille écus par an, en alléguant pour prétexte qu'un jour où elle avait été appelée pour chanter chez le prince, il avait négligé d'envoyer inviter son mari au souper.

M^{me} Larrivée quitta l'Opéra en 1777, avec 2,000 livres de retraite. En 1780, le Roi lui accorda une pension de 2,600 livres, en qualité de musicienne ordinaire de la Chambre.

Elle mourut à Paris au mois d'octobre 1786, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 18, laissant deux filles mineures : Adélaïde-Suzanne-Camille et Agathe-Élisabeth-Henriette, toutes deux excellentes musiciennes. Outre son appartement à la ville, elle occupait l'été, au village de Bourg-la-Reine, un logement situé près de l'avenue de Sceaux, dans la maison d'un maître-maçon, nommé Delaunay.

Au moment de sa mort, elle vivait tout à fait séparée de son mari, qui demeurait rue de Clichy, et il est probable qu'on peut faire remonter à l'année 1767 l'époque de cette discorde domestique. On trouve, à cette date, dans les *Mémoires de Bachaumont* (1), exposés dans toute leur crudité, les motifs qui obligè-

(1) Tome III, page 169.

rent M^{me} Larrivée à prendre ce parti et on reconnaîtra que les torts ne furent certainement pas de son côté.

Elle a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : l'Ordonnatrice des fêtes de l'Hymen, dans *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 ; une Bergère, dans *Acanthe et Céphyse*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; Cénone, Parthénope, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; l'Amour, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte et La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1751 ; Hébé, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751 ; une Grâce, Doris, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; Doris, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1757 ; l'Amour, dans les *Surprises de l'Amour*, ballet de Bernard, musique de Rameau, en 1757 ; une Ariette, dans *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Corisande, Oriane, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 ; Ismène, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759 et en 1773 ; Proserpine, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 ; Nérine, dans les *Paladins*, comédie de Monticour, musique de Rameau, en 1760 ; Poinçon, dans le *Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760 ; Lucinde, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 et en 1765 ; une Ariette, dans le prologue et l'acte des *Fleurs des Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1761 ; Zélidie, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 ; l'Amour, dans l'*Amour et Psyché*, ballet de Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1762 ; Délie, dans les *Fêtes grecques et*

romaines, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 ; le Maître à chanter, dans le *Bal*, acte des *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1762 ; Zélide, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, repris en 1762 ; Zélis, dans *Hylas et Zélis*, pastorale de Bury, en 1762, reprise en 1764 ; Électre, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarests, Campra et Berton, reprise en 1762 ; Palmis, chantant le rôle de Vénus, dans l'*Opéra de Société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762 ; l'Aurore, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1763 et en 1768 ; une Ariette, une Suivante d'Hébé, une Ombre heureuse, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764 et en 1773 ; Sapho, dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 ; Naïs, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764 ; Hégémone, dans *Bacchus et Hégémone*, musique de Dauvergne, en 1765 ; une Ariette, Églé, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 et en 1767 ; Calliste, dans la *Femme*, entrée des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, reprise en 1765 ; Chloé, dans *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1766 ; l'Amour, dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 ; Zaïde, dans la *Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 et en 1775 ; Coronis, dans *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 ; Florine, Thalie, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 et en 1774 ; Ernelinde, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767 ; une Ariette, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pel-

leguin, musique de Rameau, reprise en 1767; Théonis, dans *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Berton et Trial, en 1767; Alcimadure, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 et en 1773; Isabelle, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; une Phrygienne, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1769; Omphale, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches et Cardonne, reprise en 1769; Amélite, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; Thérèse, dans la *Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en 1772; Vénus, dans le *Prix de la valeur*, ballet de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1771; Aline, dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772; Églé, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1772, repris en 1773; Julie, dans *Ovide et Julie*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de Cardonne, repris en 1773; Aglaé, dans l'*Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; Éponine, dans *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774; Daphné, dans *Alexis et Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1775; une Ariette, dans *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775; une Ariette dans *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775.

(Archives nationales, O¹, 630, et Y, 11, 515. — Dictionnaire des théâtres. — *Mercur de France*. — *Calendrier historique des théâtres*. — *L'Espion anglais*, tome III. — *Mémoires secrets*, I, 255; III, 169; IV, 52; VI, 86, 171; XXII, 5. — *Journal de Paris*, 28 avril 1786. — M^{me} de Genlis: *Souvenirs de Félicie*, II, 152. — *Mémoires de Grétry*. — *Journal des inspecteurs de M. de Sartines*, p. 14.)

I

1780. — 1^{er} mai.

*Brevet d'une pension de 2,600 livres accordée par le Roi à Marie-Jeanne Lemièrre,
femme de Henri Larrivée.*

Brevet d'une pension de 2,600 livres en faveur de la dame Marie-Jeanne Lemièrre, née le 29 novembre 1733, à Sedan, diocèse de Reims, baptisée le lendemain dans la paroisse St-Charles de ladite ville, épouse du sieur Henri Larrivée, l'un et l'autre de l'Académie royale de musique. Cette pension composée des objets ci-après : appointemens de 2,000 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, le premier janvier 1779, en considération de ses services tant à la musique de la chambre du Roi, qu'aux spectacles de la Cour et à ladite Académie ; une gratification de 600 livres, aussi sans retenue, faisant moitié de celle de 1,200 livres accordée sur les dépenses extraordinaires des menus plaisirs, tant à la dame Larrivée qu'audit sieur son mari, en considération de leurs services.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de Marie-Jeanne Lemièrre, femme de Henri Larrivée.

Extrait des registres des baptêmes de la paroisse royale de St-Charles de Sedan, diocèse de Reims : L'an mil sept cent trente-trois, le trentième novembre, je René Fernel, prêtre de la Congrégation de la Mission, faisant les fonctions curiales dans la paroisse royale de St-Charles de Sedan, ai baptisé la fille de Louis-Michel Lemièrre, garçon perruquier et de Julienne Lemaire, ses père et mère, mariés ensemble et habitans de cette paroisse, née hier, à laquelle on a imposé le nom de Marie-Jeanne. Le parrain a été : Jean-François Rannet, garçon, et la marraine, Marie Rannet, sa sœur.

(Archives nationales, O¹, 679.)

II

1782. — 1^{er} avril.*Ordonnance du Roi, relative aux appointements de Larrivée.*

Sur ce qui nous a été représenté que les services du sieur Larrivée, attaché à notre Académie royale de musique en qualité de premier acteur chantant étoient encore utiles, non-seulement à notre service, mais encore à celui de ladite Académie pour contribuer encore pendant quelques années à l'agrément de ce spectacle et voulant en conséquence donner au sieur Larrivée une marque distinguée du cas que nous faisons de son talent, l'avons retenu et retenons, à compter du premier du présent mois de la présente année, pour cinq années aux appointemens de 15,000 livres par an ; laquelle somme lui fera payée des deniers de la caisse de l'Académie royale de musique, par chaque mois à raison de 1,250 livres et voulons qu'il continue de jouir comme par le passé de la pension de 3,000 livres qui lui a déjà été accordée pour le service important qu'il a déjà rendu à ladite Académie et, par un effet particulier de notre bienveillance, que ladite pension de 3,000 livres soit réversible sur la tête de ses deux filles actuellement nées, à raison de 1,500 livres chacune, à charge par ledit sieur Larrivée de continuer à remplir pendant lesdites cinq années les rôles du premier emploi de basse-taille qui lui seront distribués dans tous les ouvrages nouveaux ou remis au théâtre, sans qu'il puisse s'en dispenser sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est dans le cas de maladie et sous la condition de se conformer en tout aux réglemens faits ou qui pourront l'être par la suite pour le service et la discipline de ladite Académie.

Approuvé par le Roi, à Versailles, le 1^{er} avril 1782.

AMELOT.

(Archives nationales, O¹, 630.)

III

1782. — 28 octobre.

Donation faite par Henri Larrivée à sa sœur, d'une rente viagère de 600 livres.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Anne-Gabriel-Henri Bernard de Boulainvilliers, etc., prévôt de la ville et vicomté de Paris, salut. Savoir faisons que par-devant maîtres Simon Provoost et Augustin-Pierre-Joseph Alleaume, conseiller du Roi, notaires à Paris, soussignés, fut présent

sieur Henri Larrivée, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue Royale, à la Barrière-Blanche, paroisse St-Pierre de Montmartre, lequel voulant reconnaître les peines et soins que demoiselle Élisabeth-Henriette Larrivée, sa sœur, fille majeure, a pris, pendant dix-neuf ans qu'elle a demeuré avec lui, de la conduite de sa maison et à élever ses enfans, a, par ces présentes, donné par donation entre vifs en la meilleure forme que donation puisse être faite pour valoir et même s'oblige de garantir, fournir et faire valoir à ladite demoiselle Larrivée, demeurant de présent à Meudon, étant ce jour à Paris, à ce présente et acceptante, pour elle, pendant sa vie, six cens livres de rente et pension annuelle et viagère, exempte de la retenue de toutes impositions royales quelconques, mises et à mettre et que ledit sieur Larrivée s'oblige de payer ou faire payer à ladite demoiselle sa sœur, en cette ville, à compter de ce jour, de trois mois en trois mois également et dont les trois premiers mois échoiront et seront payés le 28 janvier prochain, pour de là en avant continuer de trois mois en trois mois pendant la vie et jusqu'au décès de ladite demoiselle Larrivée, pour jouir par elle de ladite rente et pension viagère en toute propriété et comme de chose à elle appartenant et de la garantir de ladite rente et pension viagère, et à la faire fournir et valoir bonne et bien payable comme dit est, etc. Cette donation ainsi faite pour subvenir aux alimens journaliers de ladite demoiselle Larrivée, en conséquence ledit sieur Larrivée y impose la condition formelle que les arrérages de ladite rente et pension viagère seront insaisissables sur ladite demoiselle Larrivée pour telle cause que ce soit, même pour cause d'alimens, qu'elle ne pourra la vendre ni en céder ou déléguer lesdits arrérages à l'avance, lesquels elle recevra sur ses quittances pour être par elle employés même auxdits alimens journellement. Ladite donation faite d'ailleurs pour les motifs ci-devant dits et parce que telle est la volonté dudit sieur Larrivée de vouloir ainsi la faire. Par ces mêmes présentes ladite demoiselle Larrivée reconnoît que pendant tout le tems qu'elle a demeuré chez le sieur son frère, elle y a été logée et nourrie par lui et qu'en outre, il a fourni et payé tout ce qui étoit nécessaire pour son entretien et ses besoins, en sorte qu'elle n'a rien à lui demander et répéter contre lui sous telles formes et pour telle cause que ce soit, comme aussi qu'il ne l'a jamais chargée de rien acheter et prendre à crédit chez les marchands et fournisseurs de toute espèce quelconque et qu'au contraire il lui a toujours donné d'avance l'argent à ce nécessaire, en sorte que s'il se trouve dû quelque chose par le fait de ladite demoiselle Larrivée, elle le prend pour son compte et s'oblige de l'acquitter, etc.

Fait et passé à Paris, en la demeure dudit sieur Larrivée, le 28 octobre 1782, après midi, etc.

(Archives nationales, Y, 466.)

IV

1786. — 5 avril.

Brevet d'une pension de 4,800 livres accordée par le Roi à Henri Larrivée.

Brevet d'une pension de 4,800 livres en faveur du sieur Henri Larrivée, né et baptisé le 9 janvier 1737, paroisse St-Nizier, à Lyon, de l'Académie royale de musique. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une somme de 3,300 livres, produit net de quatre objets portés dans un précédent brevet ; une pension de 1,500 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite en qualité de musicien ordinaire de la Chambre du Roi.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de Henri Larrivée.

Extrait des registres de l'église collégiale et paroissiale de St-Nizier, à Lyon : Le neuf janvier mil sept cent trente-sept, j'ai baptisé Henri, né d'hier, fils de sieur François Larrivée, maître traiteur, et de demoiselle Marie Char-ton, son épouse. Parrain : sieur Henri Cizeron, marchand ; marraine : demoiselle Catherine Galletier, fille.

(Archives nationales, O¹, 679.)

LÂTOUR, chanteur. Il tenait l'emploi des hautes-contres, et sa voix agréable était fort appréciée du public. On a fait sur lui ce quatrain :

Latour, sur la scène lyrique
Jamais acteur ne mit plus d'art, plus d'action ;
Tu joins surtout dans le comique
Les grâces de Momus à la voix d'Amphion.

Latour, qui abandonna l'Académie royale de musique en 1756, avec une pension de 1,000 livres, y a joué depuis 1740 les rôles

suivants : un Zéphyr, Morphée, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; le Soleil, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 ; un Lydien, un Plaisir, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; un Premier insulaire, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; Apollon, le Grand-prêtre de Junon, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1744 et en 1754 ; Iphis, confident d'Aronce, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1744 ; un Jeu et un Plaisir, un Berger, un Vieillard, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; un Chef des Arts, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745, repris en 1753 ; un Provençal, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1745 ; un Roi vaincu, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; le Chevalier Danois, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; le Grand-prêtre d'Isis, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1746 ; Méduse, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; un Berger, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclerc, en 1746 ; un Plaisir, un Pâtre, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 ; Philène, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 ; Mercure, le Professeur de Folie, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 ; Agéris, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754 ; Lysis, amant d'Hortense, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Arasme, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin

de Blâmont, repris en 1749 ; un Suivant d'Euterpe, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; Neptune, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Platée, nymphe, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749, repris en 1754 ; une Voix sortant des nuages enflammés, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Sage enchanteur, un Guerrier, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 ; Mercure, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; Nérine, le Maître de musique, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 ; un Berger, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; Mercure, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; Don Carlos, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1751 ; le Printemps, dans *Alphée et Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1752 ; Thibaud, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1753 ; Éros, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; un Athlète, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 ; Jeannet, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, en 1754.

(Dictionnaire des théâtres. — Calendrier historique des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1744. — 29 mai.

Le sieur Molagne, secrétaire du Roi, se plaint d'avoir été menacé et injurié par Latour, dans un café.

L'an 1744, le jeudi 29 mai, sept heures du soir, est comparu en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., le sieur Molagne, secrétaire du Roi,

demeurant à Paris, rue de la Butte-St-Roch : Lequel a dit que, le 27 du présent mois, sur les quatre heures après midi, chez la veuve Dupuy, où il prenoit son café avec deux de ses amjs, le sieur Latour, acteur d'Opéra, vint à lui et le sieur Molagne lui dit en ces propres termes : « Monsieur Latour, vous avez h'ier chanté à merveille », et ensuite il lui donna à entendre de la manière la plus polie qu'il lui manquoit de l'usage. Toute la réponse du sieur Latour fut de causer un esclandre en plein café en se répandant en injures des plus grossières et en expressions des plus insultantes. Il y ajouta des gestes et porta différentes fois la main sur la garde de son épée. Alors un de ceux avec qui le sieur Molagne prenoit du café se leva et prit le sieur Latour à part pour lui parler. Lequel sieur Latour lui répondit qu'il ne se plaignoit pas de ce que le sieur Molagne venoit de lui dire, mais qu'il lui en vouloit de loin sur ce qu'on lui avoit rapporté qu'il avoit dit du mal de lui au sujet de son talent : ce qui prouve que l'insulte étoit préméditée. Cependant le sieur Molagne atteste qu'il ne connoît le sieur Latour, ni de près, ni de loin, non plus que ceux qu'il fréquente et qu'il n'a jamais parlé de ce particulier ni même eu occasion d'en parler, en forte que l'insulte qu'il a reçue dudit Latour est aussi gratuite qu'elle est grave et préméditée. Dont et de tout ce que dessus il nous a requis acte.

Signé : MOLAGNE ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 147')

LAVIGNE (LÉONARD), danseur. Il a joué entre autres rôles à l'Académie royale de musique : un Zéphir, un Polichinelle, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 ; un Vent de l'air, dans *Ulysse et Pénélope*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703 ; un Dieu des bois, un Suivant de la Jalousie, un Héros, dans *Polixène et Pyrrhus*, tragédie de La Serre, musique de Collasse, en 1706 ; un Suivant de Bacchus, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707.

Lavigne étoit encore attaché à l'Opéra, en 1717.

(Dictionnaire des théâtres.)

1717. — 27 avril.

Léonard Lavigne rend plainte contre la nommée Marguerite Faucon, qui, habillée en homme avait voulu le forcer à se battre en duel avec elle et qui, sur son refus, l'avait fait frapper et provoquer par deux de ses acolytes.

L'an 1717, le 27 avril, neuf heures du soir, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., et en notre hôtel, est comparu sieur Léonard Lavigne, acteur de l'Académie royale de musique, demeurant rue Bailleul, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Lequel nous a fait plainte contre Marguerite Faucon, native de Bruxelles, et deux quidams dont un neveu du nommé Sauveplane, François de nation, réfugié pour cause de religion à La Haye où il tient cabaret, chez lequel le plaignant a logé l'été dernier et d'où il est revenu en cette ville au mois d'août dernier et dit qu'il y a environ une heure, sortant de l'Opéra, ladite Faucon, qu'il ne reconnoissoit nullement, habillée en homme, ayant l'épée au côté et vêtue d'un justaucorps rouge à boutons de fils d'or plats et d'une veste de brocart d'or, avec une perruque blonde, l'a attaqué sous la porte de l'Opéra, dans le cul-de-sac, l'a saisi par les boutonnières de son justaucorps, lui disant : « Viens avec moi sur la place ! » Le plaignant, surpris, lui a dit : « Monsieur, je ne vous connois pas, qui êtes-vous ? » et elle lui a répondu aussi : « Je veux mettre l'épée à la main contre toi. Je suis Gothon. » Le plaignant, ne se souvenant plus de ce nom-là, lui a dit derechef : « Monsieur, je ne vous connois point. Vous vous trompez, vous me prenez pour un autre. » Sur quoi elle lui a répliqué : « Je suis Margot de Bruxelles. Je veux tirer l'épée avec toi, viens sur la place. » Le plaignant, à ce mot de Margot l'ayant reconnue, a tâché de la faire rentrer en elle-même, lui représentant qu'elle s'attireroit quelque fâcheuse affaire, travestie comme elle étoit, si on venoit à la reconnoître et même voulut l'engager à venir souper avec lui. Mais l'accusée, ne voulant écouter aucune raison a persévéré à dire qu'elle vouloit mettre l'épée à la main contre lui et, en lui parlant ainsi, ils sont sortis du cul-de-sac de l'Opéra et marchant par la rue St-Honoré, l'accusée, à quarante pas dudit cul-de-sac, a porté la main à son épée qu'elle n'a tirée qu'à moitié parce que le plaignant lui a saisi les deux bras en l'embrassant et les lui ferrant. Sur quoi il a vu tout à coup fondre sur lui les deux quidams, dont l'un est ledit Sauveplane qu'il a reconnu et lesquels, en l'abordant, ont dit : « Ah ! chien, je te tue ! » Le plaignant, ne se trouvant pas dans une situation à se défendre, a repoussé du poing l'accusée pour se débarrasser d'elle et s'est jeté dans la boutique d'un épicier,

vis-à-vis duquel ils étoient, pour éviter d'être assassiné par lesdits deux accusés. Et ladite accusée, en se tirant de ses mains, lui a arraché sa perruque et son chapeau de dessus la tête et les lui a emportés. Lesquels accusés ont même resté quelque tems devant ladite boutique, menaçant le plaignant et le provoquant par des injures à sortir de ladite boutique pour se battre l'épée à la main, ce qui ne peut passer que pour un attentat sur sa vie formé par lesdits quidams qui ont sans doute formé le dessein de l'assassiner et sont apparemment venus de Hollande exprès pour l'exécuter. Pourquoi il est venu nous rendre plainte.

Signé : LAVIGNE ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,648.)

LEBEL (ROBERT), chanteur. De 1703 à 1715, cet artiste a joué à l'Académie royale de musique les rôles suivants : Vertumne, une Furie, Palémon, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1713 ; un Songe, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, repris en 1705 ; le Chef des génies, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de Lacoste, reprise en 1709 ; Phronyme, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710 ; la Terre, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710 ; le Grand Sacrificateur, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campa, et reprise en 1711 ; le Chef des matelots, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1711 ; Tisiphone, furie, dans *Créüse l'Athénienne*, tragédie de Roy, musique de Lacoste, en 1712 ; un Berger, Hymen, dans *Zéphyr et Flore*, opéra de du Boullay, musique de Louis et Jean-Louis Lulli, repris en 1715.

(Dictionnaire des théâtres.)

1707. — 21 août.

Plainte de Robert Lebel contre une femme dont les calomnies et les mauvais propos lui avaient fait manquer un mariage.

L'an 1707, le dimanche 21 août, sur les deux heures de relevée est comparu par-devant nous Jean-Jacques Camuset, etc., Robert Lebel, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue de la Mortellerie, paroisse St-Gervais : Lequel nous a fait plainte et dit que depuis un mois ou environ qu'il a demandé en mariage Catherine Picard, marchande grainière, demeurante sur le port de Grève qui, dans cette rue, l'a reçu en sa maison où, depuis ce tems, le plaignant a continué d'aller jusqu'à lundi dernier sur les neuf heures du soir que le plaignant lui a parlé de finir et de passer le contrat. A quoi ladite fille Picard fit réponse qu'elle n'étoit plus dans le dessein de se marier et avoit de très-grandes raisons pour n'en rien faire. Et le plaignant l'ayant prié de vouloir s'expliquer, elle lui a dit qu'elle ne les lui diroit pas et qu'il n'avoit qu'à se retirer, ce qu'il fit. Et a été le plaignant surpris d'apprendre mardi matin que le sujet du remerciement que lui avoit fait ladite Picard provenoit de la femme du nommé Sénégal qui, par un mauvais esprit et sans aucun sujet, a été trouver ladite Picard à laquelle elle a dit qu'elle ne favoit à quoi elle pensoit de vouloir épouser le plaignant étant un homme débauché et un p....., et a ladite femme Sénégal poussé ses mauvais discours jusqu'à dire que le plaignant avoit actuellement affaire à trois sœurs et que sa défunte femme avoit été obligée de s'abandonner à la débauche parce qu'il lui avoit refusé les choses les plus nécessaires à la vie et qu'elle se trouveroit dans le même cas si elle avoit assez de malheur pour l'épouser. Et comme des discours aussi calomnieux font un tort considérable à l'honneur et à la réputation du plaignant, il a été conseillé de nous rendre la présente plainte.

Signé : LEBEL ; CAMUSET.

(Archives nationales, Y, 12,006.)

LECLERC (CHARLES-NICOLAS), chanteur. Il fut à la fois attaché à l'Opéra et à la musique de la Reine Marie Leczinska. Leclerc a chanté devant cette princesse, les 12 et 17 dé-

cembre 1736, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet héroïque de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont. Il quitta l'Académie royale de musique vers 1750, et mourut en 1775.

(Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1748. — 8 février.

Charles-Nicolas Leclerc rend plainte contre un individu qui lui avait volé de la musique.

L'an 1748, le jeudi 8 février, six heures de relevée, est comparu en notre hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., sieur Charles-Nicolas Leclerc, de l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Honoré, vis-à-vis l'Oratoire : Lequel nous a dit qu'il y a environ trois mois il confia au nommé Charles Galbrun deux partitions de six sonates en trio de la composition du sieur Deselles, musicien du roi de Pologne Stanislas (1), pour les copier en parties séparées, ce qu'il auroit dû faire et les lui rendre dans l'espace d'un mois au plus ; qu'il lui a rendu quatre sonates en parties séparées et il en reste deux dont il a les doubles partitions, ce qui fait un volume assez considérable de musique ; que depuis deux mois il n'en pouvoit avoir aucune nouvelle ; que l'ayant rencontré aujourd'hui rue St-Honoré, il a couru après lui, l'a arrêté et il a affecté de venir de bonne volonté s'expliquer devant nous : mais, lorsqu'il s'est trouvé à la porte, il s'est sauvé en courant de toute sa force ; que ça été avec beaucoup de peine et à l'aide des passans qu'il est parvenu à le faire conduire devant nous où se sont trouvés Gaspard Hupchair, maître cordonnier, rue Simon-Lefranc, Jean-Chrysostôme Laudrin, horloger dans le grand Conseil, et Claude Gay, maître cordonnier, rue des Barres, derrière St-Gervais, qui nous ont attesté avoir vu ledit Galbrun courir de toute sa force et se sauvant et avoir aidé à l'arrêter sur les cris et à la réquisition dudit sieur Leclerc. Lequel Galbrun s'est dit loger depuis le 18 janvier dernier chez le sieur Gautier, tenant chambres garnies, rue du Chantre, être à Paris depuis 6 mois, originaire de Blois où demeurent ses père et mère, lui musicien et ayant été enfant de chœur. Est convenu avoir encore lesdites deux partitions dont une copiée de la main de l'auteur et le double d'icelle par lui copiée, qu'il a dit être actuellement chez le sieur Debé, fruitier, tenant chambres

(1) Et taille des rôles à l'Opéra.

garnies, même rue du Chantre, qui les lui retient avec son linge pour 7 livres de logement. Chez lequel Debé ledit sieur Leclerc est convenu avoir été avec ledit Galbrun où il ne s'est trouvé qu'une sonate en partition tirée par ledit Galbrun sur la partie de l'auteur et non le principal de ladite musique, ce qui nous a été confirmé par ledit sieur Debé qui nous a dit que ledit Galbrun découchoit quelquefois et d'autres fois rentroit tard chez lui, et après que ledit Leclerc a ajouté qu'il a appris que ledit Galbrun a été suspecté de plusieurs choses, nous avons ordonné, attendu qu'il est sans aveu, feu, ni lieu, à la réquisition dudit Leclerc qu'il sera conduit en prison.

Signé : CADOT.

(Archives nationales, Y, 11, 151.)

LEDOUX (MARIE-LOUISE DENIS, dite), danseuse.

I

1767. — 27 novembre.

Plainte rendue par M^{lle} Marie-Louise Denis, dite Ledoux, contre un nommé Prévost qui l'avait insultée et qui voulait, sans raison, la poursuivre pour dettes.

L'an 1767, le vendredi 27 novembre, sept heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Marie-Louise Denis Ledoux, fille majeure, danseuse à l'Opéra, demeurant à Paris, rue de Bourbon, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle : Laquelle nous a dit qu'il y a environ six semaines on lui fit faire connoissance du sieur Prévost, fabricant de la manufacture des chapeaux de soie, qui lui fit de grandes offres de service ; que sur ces offres elle lui a emprunté une fois cinq louis dont elle lui a fait un billet payable environ dans un an, une autre fois huit louis dont elle lui a fait un autre billet payable environ dans neuf mois et enfin une troisième fois dix louis, pour raison de quoi ledit sieur Prévost exigea d'elle une acceptation conçue dans la forme suivante, c'est à savoir que ladite demoiselle comparante écrivit au haut d'un papier ces mots : « Accepté pour 240 livres »

et ensuite elle signa son nom quatre ou cinq doigts plus bas, de façon qu'entre cette acceptation et le nom de la comparante, il y avoit un espace blanc d'environ quatre ou cinq doigts. Depuis quelques jours, ledit sieur Prévost s'étant brouillé avec la comparante, elle a parlé à plusieurs personnes de la signature en blanc qu'avoit exigée d'elle ledit sieur Prévost et comme on lui a donné, à ce sujet, de fortes inquiétudes, elle chercha à retirer dudit sieur Prévost ledit blanc-seing aux offres qu'elle lui fit de lui rembourser lesdites 240 livres, mais elle fut fort surprise de voir ledit sieur Prévost vouloir badiner sur cette signature et lui tenir des propos qui ne firent qu'augmenter les inquiétudes qu'on lui avoit données. Et enfin, ayant de nouveau voulu engager ledit sieur Prévost à lui renvoyer ladite signature, elle a été très-surprise de recevoir de lui une espèce de lettre qui d'un côté contient les propos les plus injurieux et d'un autre annonce, de la part dudit sieur Prévost, sinon une manœuvre très-punissable au moins de très-mauvais desseins. En effet, après avoir, dans ladite lettre, reproché à la comparante des escroqueries qu'elle ignore absolument, il annonce avoir obtenu contre elle une sentence qui la condamne et par corps à lui payer 50 louis contenus en une lettre de change; que cette lettre doit d'autant plus alarmer la comparante que d'un côté elle n'a jamais soucrit au profit dudit sieur Prévost d'autres billets et lettres de change que ceux ci-dessus désignés, que jamais elle n'a contracté envers lui aucun engagement montant à 50 louis; que, d'un autre côté, elle n'a jamais eu aucune assignation de la part dudit Prévost et qu'enfin, quoiqu'elle croie ledit sieur Prévost incapable d'avoir abusé de la signature en blanc qu'il lui a fait faire, cependant les menaces contenues en sa lettre exigent que la comparante prenne ses précautions; pourquoi elle est venue nous faire la présente déclaration, etc.

Signé : L. DENIS LEDOUX ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,008.)

II

1768. — 9 octobre.

M^{lle} Marie-Louise Denis, dite Ledoux, porte plainte contre un individu qui voulait la voler.

L'an 1768, le dimanche 9 octobre, huit heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue Marie-Louise

Denis Ledoux, fille majeure, danseuse à l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue de Bourbon-Villeneuve : Laquelle nous a rendu plainte et dit qu'elle a été arrêtée le jour d'hier à heure indue et conduite es prisons du Petit-Châtelet ; qu'elle ne fut alors pour ce que c'étoit, ne lui ayant été apporté aucun acte de justice ; qu'arrivée esdites prisons, on lui dit que c'étoit en vertu d'une sentence rendue aux Consuls de Paris qui condamne la plaignante au paiement de plusieurs lettres de change par elle faites au sieur Dufour pour raison d'une paire de boucles d'oreilles en girandoles qu'il lui a vendues moyennant une somme de 8,200 livres sur laquelle elle a déjà payé celle de 4,200 ; que survint esdites prisons un particulier qui se dit nommer Dubas, teinturier, rue Phelippeaux, et être porteur de transports du sieur Vincent à qui ledit sieur Dufour avoit passé les lettres de change, et ledit Dubas, profitant du tems où elle n'avoit pas ses sens à elle et voyant qu'elle ne vouloit point rester esdites prisons à tel prix que ce soit, se fit remettre lesdites girandoles qu'elle envoya chercher et lui extorqua une reconnoissance desdites girandoles par laquelle ledit sieur Dufour s'obligeoit de les reprendre pour 6,400 livres au bout de deux ans qui échoiront le dernier de janvier prochain, moyennant quoi sa liberté lui fut accordée. Et comme la plaignante a le plus grand intérêt de se pourvoir à fin de la remise desdites girandoles et reconnoissance qui lui ont été extorquées et en dommage et intérêt pour raison de l'insulte grave qui lui a été faite, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : M. L. D. LEDOUX ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11 009.)

III

1769. — 12 février.

Déclaration de grossesse faite par M^{lle} Marie-Louise Denis, dite Ledoux.

L'an 1769, le dimanche 12 février, dix heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous François Bourgeois, etc., est comparue demoiselle Marie-Louise Denis Ledoux, fille majeure, première figurante à l'Opéra, demeurante rue de Bourbon, au coin de celle St-Claude, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle : Laquelle nous a déclaré qu'au commencement du mois de septembre dernier, étant chez Torré sur le boulevard, où elle dançoit une contredanse, elle aperçut dans le cercle le sieur Lecanten, banquier à Paris, qui lui faisoit des

signes et qu'elle ne connoissoit alors que pour l'avoir vu quelquefois aux spectacles et dans les promenades publiques ; que la contredanse étant finie, il s'approcha d'elle avec deux de ses amis dont un est Espagnol et loge dans sa maison, lui fit beaucoup de complimens et après différens propos vagues, il se plaignit de la fatigue qu'il disoit ressentir d'avoir chassé toute la journée ; que la comparante lui ayant dit qu'elle aimoit beaucoup la chasse, il lui proposa de lui procurer ce plaisir lorsqu'elle le voudroit et, à cet effet, lui demanda la permission d'aller chez elle prendre son jour ; qu'elle accepta sa proposition, ayant appris son nom et sa qualité, et en conséquence vint plusieurs fois chez elle, mais respectueusement, parce qu'il ne l'y trouva point ; qu'il lui écrivit pour savoir quels étoient les momens où on la trouveroit chez elle et elle lui fit réponse qu'il étoit le maître de venir lorsqu'il lui plairoit, ce qu'il fit effectivement le même jour ; qu'il resta chez elle environ une heure et se retira en lui demandant à souper pour le lendemain avec son ami espagnol qu'elle avoit vu chez Torré ; que la partie ayant été acceptée et réitérée même plusieurs fois, il la venoit voir le matin très-souvent avant son lever et lui demanda un rendez-vous à six heures du matin pour passer quelques heures avec elle au lit, ne pouvant, à ce qu'il disoit, découcher de chez lui, ce qu'elle lui accorda, espérant faire un engagement solide relativement aux promesses réitérées dudit sieur Lecanten : mais sa conduite par la suite lui prouva le contraire ; qu'elle donna l'ordre à ses gens de lui ouvrir à l'heure indiquée. Il vint et coucha avec elle ; que depuis il lui fit fréquemment de pareilles visites à pareille heure, mais au bout de quelque tems il se ralentit et lorsqu'elle lui en fit des reproches, il lui fit réponse qu'il étoit bien fâché de l'avoir connue, qu'il se trouvoit forcé de supprimer entièrement ses visites à l'avenir parce qu'il étoit sur le point de se marier ; que cependant il revint encore plusieurs fois et pendant ce tems la comparante se trouva très-incommodée par des symptômes non équivoques de grossesse ; qu'elle en fit part au sieur Lecanten qui s'efforça de lui persuader le contraire et lui donna à entendre que, si effectivement elle étoit enceinte, elle ne devoit pas s'alarmer de son état parce qu'il étoit honnête homme ; que depuis il cessa de la voir et même de répondre aux lettres que son désespoir lui faisoit écrire ; qu'ayant employé inutilement tous les moyens possibles pour tâcher de lui faire reprendre d'autres sentimens que ceux qu'il faisoit paroître, elle prit le parti d'écrire en termes respectueux à la mère dudit sieur Lecanten et lui exposa l'état où son fils l'avoit mise et la manière indigne avec laquelle il l'abandonnoit ; que sa lettre ne produisit d'autre effet, sinon que le lendemain un particulier qu'elle croit être commis dudit sieur Lecanten, vint chez elle de la part du sieur Lecanten, lui fit plusieurs questions et entre autres lui demanda ce qu'elle exigeoit pour être satisfaite dudit

Lecanten ; qu'elle lui répondit qu'elle ne le taxoit pas, mais qu'il falloit qu'il lui donnât une somme honnête pour subsister jusqu'à ce qu'elle fût accouchée et que ledit sieur Lecanten se chargeât de l'enfant ; que ledit particulier ne parut point satisfait de cette réponse et lui dit qu'il rendroit compte de sa mission, que cependant si dix louis par mois pouvoient la contenter il se faisoit fort de les lui faire donner par ledit sieur Lecanten, que si elle acceptoit cette proposition, il alloit lui payer dix louis pour le premier mois ; qu'ayant alors besoin d'argent et étant malade, elle accepta, dans ce moment critique, les dix louis et lorsque ledit particulier les lui eut remis, il lui demanda les lettres que ledit sieur Lecanten lui avoit écrites, mais elle ne voulut pas les lui remettre, prévoyant le besoin qu'elle pourroit en avoir par la suite relativement aux circonstances ; que depuis, trois mois se sont écoulés sans qu'elle ait pu parvenir à retirer aucun secours dudit sieur Lecanten, qui n'a même fait aucune réponse aux différentes lettres qu'elle lui a écrites à ce sujet, en sorte qu'étant dénuée de tout par sa situation, ne pouvant remplir son état de première figurante à l'Opéra, elle se trouve dans la nécessité d'avoir recours à l'autorité de la justice pour obtenir satisfaction dudit sieur Lecanten et, pour y parvenir, elle nous rend la présente plainte.(1).

Signé : DENIS-LEDoux ; BOURGEOIS.

(Archives nationales, Y, 11,958.)

Voy. SAVON (MARIE-CLAUDINE).

L EGROS (JOSEPH), chanteur, né à Monampteuil (Aisne), le 8 septembre 1739. Il débuta à l'Opéra, le jeudi 1^{er} mars 1764, par le rôle de Tithon, dans *Tithon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville :

Sa voix bien timbrée, lit-on dans les *Mémoires secrets*, et de la plus agréable qualité, flexible, touchante et légère, a fait le plus grand plaisir. Il joint la précision, la justesse, la netteté, la correction et il scande ses paroles fort régulièrement. Sa figure est agréable et sa taille théâtrale. Il est modéré dans les gestes. On lui reproche seulement de n'avoir pas les hauts de la voix aussi beaux que le reste.

(1) M^{lle} Ledoux, ayant reçu 125 louis d'or de la personne qu'elle accusait, se désista de sa plainte quelques jours plus tard.

Dans une curieuse lettre sur l'Opéra et ses acteurs, datée du 29 mai 1776 et publiée dans le recueil intitulé *l'Espion anglais*, on trouve sur Legros les détails suivants :

Entre quatre hautes-contres (1), un seul mérite d'être cité, le sieur Legros que vous avez entendu. Vous connoissez la beauté de son organe qui se soutient, mais il manque toujours de ce goût exquis que son prédécesseur (Jéliote), dit-on, avoit porté au suprême degré. Il est vrai qu'il en a moins besoin aujourd'hui que devenu plus acteur, grâce au chevalier Gluck, il substitue aux agrémens d'une ariette chantée dans la perfection la plus recherchée, l'énergie et l'impétuosité des grandes passions.

En 1783, Legros, après dix-neuf années de succès, fatigué, malade et devenu d'ailleurs beaucoup trop gros pour jouer les amoureux, se décida à quitter la scène et abandonna l'Opéra avec 2,000 livres de retraite.

Trois ans plus tard, en 1786, le Roi lui accorda 2,000 livres de pension, en qualité de musicien ordinaire de la Chambre.

Legros a été directeur du Concert spirituel, de 1777 à 1791, époque de sa suppression.

Il a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : Tithon, dans *Tithon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, reprise en 1764 et en 1768; Renaud, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1764 et en 1777; Mercure, dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764; Neptune, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764; Pygmalion, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1764 et en 1772; Bacchus, dans *Bacchus et Hégémone*, musique de Dauvergne, en 1765;

(1) Les quatre hautes-contres ou ténors de l'Opéra en 1776 étaient : Legros, Tirot, Cavallier et Lainez.

Castor, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1765, 1772, 1773 et 1778; Colin, dans le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 et 1772; Osiris, Aruérís, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 et en 1776; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765, 1767 et 1770; Usbeck, dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1766; Bathyle, dans *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1766; Zamnis, l'Enchanteur, dans *Érosine*, acte des *Fêtes lyriques*, ballet de Moncrif, musique de Berton, repris en 1766, 1769 et 1775; Amintas, dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766; Zélindor, dans *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1766 et 1773; Amphion, dans *Amphion*, ballet de Thomas, musique de Laborde, en 1767; un Berger, Apollon, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 et en 1774; Vertumne, dans la *Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Des-touches, repris en 1767 et en 1769; Sandomir, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinssinet, musique de Philidor, en 1767; Hippolyte, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767; Daphnis, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 et 1773; Dardanus, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1768 et 1769; Octave, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; Énée, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; Hippomène, dans *Hippomène et Atalante*, ballet de Brunet, musique de Vachon, en 1769; Iphis, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de

Destouches et Cardonne, reprise en 1769 ; Zaïs, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 ; Tibulle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770 ; Mercure, dans la *Danse*, actes des *Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1770 ; Zoroastre, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770 ; Célyx, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 ; Amadis, dans *Amadis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1771 ; Lubin, dans la *Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de Laborde, en 1771 et repris en 1772 ; Ismène, dans *Ismène et Isménias*, ballet de Laujon, musique de Laborde, en 1771 ; Amintor, dans le *Prix de la valeur*, ballet de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1771 ; Ninus, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 ; Raimond de Mayenne, dans *Adèle de Pontbieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772 ; Apollon, dans *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1773 ; Ovide, dans *Ovide et Julie*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de Cardonne, repris en 1773 ; Bathyle, Florestan, dans l'*Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; Azolan, dans *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; Achille, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1780 ; Orphée, dans *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1781 ; Alexis, dans *Alexis et Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1776 ; Hylas, dans *Hylas et Églé*, acte du *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, Legros et Désormery, repris en 1775 ; Admète, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en

1776, reprise en 1779; une Ariette, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil et Cambini, repris en 1776; Médor, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1778; Amadis, dans *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, reprise en 1779; Cynire, dans *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudy, musique de Gluck, en 1779; Neptune, dans *Hellé*, opéra de La Boulaye, musique de Floquet, en 1779; Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, en 1779; Pyrrhus, dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, en 1780; Atys, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1780 et en 1783; Persée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Philidor, reprise en 1780; Apollon, dans *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Rey frères, repris en 1781; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, reprise en 1782; Renaud, dans *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783.

Legros est mort à La Rochelle, le 20 décembre 1793. Sa femme, Madeleine-Nicole Morizet, née à Paris le 15 août 1747, obtint du Roi, le 12 mai 1782, une pension de 1,200 livres, en qualité de musicienne ordinaire du Concert de la Reine (1).

(Archives nationales, O¹, 680. — *Mercur de France*.
— *Mémoires secrets*, II, 34. — *L'Espion anglais*,
tome III.)

(1) Legros a refait avec Désormery, en 1775, la musique d'*Hylas et Églé*, acte du *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, représenté en 1737 à l'Opéra.

I

1783. — 20 mars.

Joseph Legros, désirant prendre sa retraite, M. de La Ferté intendant, des Menus-Plaisirs, en informe le ministre de la maison du Roi et, après quelques considérations sur l'état de l'Académie royale de musique, propose de créer, pour cet artiste, l'emploi de semainier annuel.

Le sieur Le Gros, premier chanteur de l'Opéra, désire que le ministre veuille bien lui accorder sa retraite. Il fonde sa demande : 1^o sur ce qu'il est actuellement très-sujet à des rhumes et enrouemens qui l'empêchent de faire son service aussi assidûment qu'il le désireroit ; 2^o sur ce que sa taille trop épaisse ne peut plus plaire au public, surtout lorsqu'il est dans le cas de jouer un jeune rôle d'amoureux vis-à-vis d'un père qui, de fait, a vingt ans de moins que lui ; 3^o enfin parce qu'il a une descende dont il est obligé de s'occuper même en étant en scène. Il n'y a rien à opposer aux raisons du sieur Le Gros, quoique l'on ne puisse se dissimuler que ce sera une perte réelle pour le théâtre, et tous ses camarades en sont si persuadés qu'ils l'ont prié de vouloir bien y rester tout le tems qu'il jugeroit nécessaire pour rétablir sa santé ; mais le sieur Le Gros, pénétré de leur honnêteté et persuadé qu'il ne pouvoit ni ne devoit leur être à charge lorsqu'il ne pouvoit plus être utile, continue à solliciter sa retraite des bontés du ministre.

D'après le désir que les sujets de l'Opéra ont marqué de voir le sieur Le Gros rester parmi eux, et d'après la conviction où l'on est que ce seroit une perte réelle pour l'administration que la retraite du sieur Le Gros, puisqu'on ne peut se dissimuler qu'il soit presque le seul du Comité qui ait quelques connoissances d'affaires et le seul en état de suivre l'exécution des réglemens et de veiller au bon ordre, de correspondre avec les auteurs, de veiller aux écoles et à la police intérieure du spectacle, l'on a pensé même d'après l'offre qu'on lui a faite de rester au Comité, de lui proposer de se charger de tous ces différens détails ; mais le sieur Le Gros a répondu que jamais rien ne pourroit le déterminer à les accepter comme directeur, mais que si cela pouvoit être agréable au ministre et que cela fût demandé par ses camarades, il accepteroit alors une place de semainier annuel, mais pour un an seulement, à la charge que si ses camarades n'étoient pas contents de ses services et de sa gestion, ils le préviendroient au 1^{er} janvier 1784, que ses fonctions finiroient à Pâques suivant.

Tei est le résultat de la conversation que l'on a eue avec le sieur Le Gros et, d'après sa réponse, l'on croit que l'on ne pourroit mieux faire que de réaliser un tel projet, puisque l'on ne peut disconvenir qu'à sa retraite il ne restera au Comité pour conduire les affaires intérieures de l'Opéra : 1^o que le sieur Lainez qui n'a aucune connoissance de cette administration et qui, devenant premier sujet et n'étant point musicien, sera assez occupé de se mettre en état de remplir les rôles de sa place ; 2^o le sieur Gardel, maître des ballets, trop occupé tant à Paris que pour la Cour, pour pouvoir se livrer assidûment à la suite des affaires journalières de l'Opéra ; 3^o le sieur Goffec, compositeur lui-même et de là incapable de correspondre avec les auteurs et trop faible pour avoir quelque autorité sur les sujets ; 4^o le sieur Rey, homme trop vif, pour ne pas dire violent et dont d'ailleurs les avis ne peuvent en imposer soit aux sujets de chant, soit à ceux de la danse. L'on ne parle point des sieurs Moreau, Lays, Chéron, Rousseau et Vétris, parce qu'on sent qu'ils ne peuvent avoir encore aucun principe sur une pareille administration ; d'ailleurs, la plupart de ces sujets étant occupés les jours de représentation pour leur propre compte, il est impossible qu'ils puissent veiller aux détails qui accompagnent même les représentations ; de là vient que rien ne peut être surveillé, que les machinistes font et exécutent ce qu'ils veulent, que les tailleurs font les maîtres dans leur partie, que les postes sont abandonnés, sans surveillance, à la bonne foi de ceux à qui ils sont confiés, qu'il y a des abus sans nombre très-préjudiciables aux intérêts de l'Académie, sur les billets gratis puisqu'il y en a eu jusqu'à 400 délivrés pour un seul jour et qu'enfin il n'y a presque aucun article des réglemens qui ait son exécution.

D'après cet exposé, l'on sent qu'il est impossible que ce spectacle puisse se soutenir encore longtems dans une pareille position. Les auteurs se plaignent de ne savoir à qui parler ; nul ordre et nulle discipline dans les répétitions, personne qui puisse donner aux acteurs des avis pour l'intelligence de leurs rôles, les sujets sont excédés de travail sans utilité ; d'où l'on doit conclure que cette grande machine ne peut exister sans un chef quelconque qui puisse se charger de tous ces détails intérieurs et qui ait assez de connoissances de cette manutention pour s'en occuper avec quelque succès. Un directeur, pris même parmi des gens à talens, mais qui n'auroit point connu de longue main tous les détails inséparables d'un pareil spectacle, ne feroit point propre à remplir l'objet que l'on doit avoir en vue, encore moins si c'étoit un homme à talens, auteur. D'ailleurs, d'après le plan adopté l'année dernière, un directeur, quel qu'il fût, effaroucheroit les sujets. Il paroîtroit donc plus convenable de mettre à la tête de tous ces détails particuliers un ancien sujet de l'Opéra avec le simple titre de semainier annuel, n'ayant de prépondérance que pour faire exécuter sans cesse les réglemens ; le sieur Le Gros est, plus que tout autre, en état de

remplir cette place. Il a la fermeté nécessaire, il connoît les abus, il en a détruit autant qu'il a été possible. Uniquement occupé de cet objet, il y a lieu de croire qu'il s'en acquitteroit à la satisfaction du ministre, à celle des sujets copartageans, à celle des auteurs et du public. Il surveilleroit aussi les écoles, feroit travailler les jeunes sujets en sa présence, assisteroit aux répétitions et pourroit y donner des conseils utiles; il éclaireroit les dépenses. Telles sont, en partie, les fonctions que l'on pense que le sieur Le Gros pourroit remplir sous le titre de semainier annuel. L'on fait qu'il dirige fort bien son concert; il y emploie de la fermeté, mais en même tems des égards pour les sujets.

(Archives nationales, O¹, 637.)

II

1786. — 1^{er} avril.

Brevet d'une pension de 2,000 livres accordée par le Roi à Joseph Legros.

Brevet d'une pension de 2,000 livres en faveur du sieur Joseph Legros, né le 8 septembre 1739 et baptisé le lendemain, paroisse St-Remy de Monamp-teuil, élection de Laon, généralité de Soissons, de l'Académie royale de musique. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une pension de 500 livres sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal pour lui tenir lieu de l'excédant retranché de ses appointemens; une pension de 1,500 livres sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite en qualité de musicien ordinaire de la Chambre du Roi.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de Joseph Legros.

Extrait des registres des baptêmes de la paroisse de St-Remy, de Monamp-teuil de l'année mil sept cent trente-neuf : le neuvième jour du mois de septembre de l'année mil sept cent trente-neuf, par moi curé de la paroisse de Notre-Dame d'Urcel, a été baptisé en cette église Joseph, fils de Jacques Legros, élève laïque de la paroisse de Monamp-teuil, et de Marie-Jeanne Hérard, son épouse, né le huit dudit mois. Son parrain a été Joseph Lejeune,

fil d'Antoine Lejeune, vigneron, de cette paroisse, et sa marraine Marie-Anne Le Roy, fille de maître Jean Le Roy, laboureur, demeurant à Moulin-chart.

(Archives nationales, O¹, 680.)

Voy. DAUVERGNE (ANTOINE).

LELIÈVRE (NICOLAS-MAURICE), danseur. Il fut attaché à l'Académie royale de musique, de 1748 à 1763, et fut nommé, en 1761, membre de l'Académie de danse. Voici la liste des rôles qu'il a remplis depuis ses débuts jusqu'en 1754 : un Homme du Peuple, un Jeu et un Ris, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1748 et en 1751 ; un Jeu et un Art, un Guerrier, un Démon transformé en Amour, un Matelot, un Corinthien, un Magicien, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; un Paysan vendangeur, un Aquilon, un Suivant de Momus, sous la forme des Grâces, un Habitant de la campagne, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749, repris en 1750 et en 1754 ; un Mage, un Homme d'un peuple élémentaire, un Prêtre d'Ariman, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Suivant de la Folie, un Bohémien, un Espagnol, dans les *Fêtes Vénitienes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 ; un Génie de la suite de l'Enchanteur, un More, un Plaisir, un Suivant de la Vengeance, un Homme du peuple de la Palestine, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 ; un Guerrier suivant de la Victoire, un Éthiopien, un Vent, un Berger, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; un Berger, un

Esprit cruel, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; un Babylonien, un Berger, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751; un Suivant de la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751; un Suivant du Génie de l'Amérique, dans les *Génies tutélaires*, divertissements de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751; un Berger, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; un Zéphyr, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751; un Suivant de l'Abondance, un Berger, un Suivant de Polyphème, un Suivant de Neptune, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752; un Polonais, un Pâtre, un Berger, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752; un Lydien, un More, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752; un Garçon du village, un Paysan, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, en 1753; un Jeu et un Plaisir, un Chasseur, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753; un Égipan, un Berger, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753; un Esclave grec, un Français, dans la *Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753; un Pantalon, dans le *Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753; un Esprit du Feu, un Vent, dans *Tithon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753; un Spartiate, un Suivant d'Hébé, un Démon, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754; un Faune, suivant de Pan, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754; un Satyre représentant l'Automne, un Sacrificateur, un Homme du peuple de la suite de

Canope, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754.

Lelièvre est mort au mois d'août 1771, assassiné par un domestique congédié, contre lequel il avait porté quelque temps auparavant la plainte transcrite ci-après.

(*Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris.*)

1771. — 31 mai.

Nicolas-Maurice Lelièvre se plaint des menaces et des injures proférées contre lui par un domestique congédié.

L'an 1771, le vendredi 31 mai, dix heures et demie du matin, en notre hôtel et par-devant nous Charles Convers-Déformeaux, etc., est comparu sieur Nicolas-Maurice Lelièvre, académicien de l'Académie royale de danse et pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue des Fossés-St-Victor, paroisse St-Nicolas du Chardonnet : Lequel nous a dit et déclaré qu'il a pris à son service, il y a environ quatorze à quinze mois, le nommé Daniel Hueur en qualité de domestique dont il avoit déjà la femme pour gouvernante de ses enfans chez lui; qu'il l'a gardé environ pendant treize mois, quoiqu'il fût mauvais sujet, mais par égard pour sa femme; qu'enfin, il fut contraint de se plaindre dudit Hueur à M. le Lieutenant général de police, et de lui demander qu'il fût puni; que mondit sieur le Lieutenant général de police le fit arrêter il y a environ cinq semaines et emprisonner au Petit-Châtelet où il est resté un mois, que mondit sieur le Lieutenant civil, comptant que cette correction auroit suffi, eut la bonté de lui donner sa liberté; qu'il est en effet sorti, comme lui comparant étoit à Versailles, dimanche dernier, que lui sieur comparant a appris qu'il est venu ledit jour, sortant de prison, chez lui, rue des Fossés-St-Victor, comme un furieux, est entré et s'est répandu en injures les plus grossières et en menaces les plus fortes contre lui sieur comparant, le défiant de sortir et en jurant, sacrant, promettant qu'il le trouveroit et que quand il sortiroit il le feroit danser; que sa femme ayant voulu avec douceur le renvoyer, il a voulu la maltraiter chez lui sieur comparant; que pour se soustraire à ses coups elle n'a eu que le tems de se sauver et de s'enfermer dans l'appartement de lui comparant. Et comme ledit Hueur ne paroît que plus

furieux et plus violent et que lui sieur comparant a intérêt d'en prévenir les suites, il est venu nous rendre plainte (1).

Signé : LELIÈVRE.

(Archives nationales, Y, 11,697.)

LEMIÈRE (MARIE-JEANNE).

Voy. LARRIVÉE (MARIE-JEANNE LEMIÈRE, mariée à HENRI).

LE MONNIER (MARIE-ADÉLAÏDE), danscuse. Elle fut attachée à l'Académie royale de musique, de 1773 à 1776.

(Les Spectacles de Paris.)

1775. — 10 juin.

Déclaration de grossesse faite par M^{lle} Marie-Adélaïde Le Monnier.

L'an 1775, le 10 juin, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Alexandre Ferrand, etc., est comparue Marie-Adélaïde Lemonnier, fille âgée de 18 ans 1/2, figurante à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue de Bourbon-Villeneuve, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur de Roseville, bourgeois de Paris, demeurant rue du Four-St-Honoré, et dit que vers la fin d'août dernier, il a cherché à connoître elle plaignante; qu'il a employé à cet effet une personne de leur connoissance commune; que dans les premiers jours du mois de septembre aussi dernier, après avoir vu plusieurs fois la plaignante à l'Opéra, lui avoir promis de lui faire beaucoup de bien sur la conduite exemplaire qu'elle avoit toujours tenue, il vint chez elle rue Meflée, où elle demuroit alors, lui réitéra ses promesses et continua ses visites tous les jours jusqu'au 20 dudit mois de septembre, même lui écrivit pendant ce

(1) On lit au bas de cette pièce la note suivante écrite par le commissaire Convers-Désormeaux : « C'est Daniel Hueur; au mois d'août 1771, il a assassiné ledit Lelièvre d'un coup de couteau dans le dos et s'est ensuite coupé la gorge. Pourquoi a été traîné sur la claie et pendu par les pieds. »

tems plusieurs lettres qu'elle a déchirées, ne lui en étant resté par le plus grand hafard qu'une seule non signée et sans date qu'elle nous représente ; que, séduite par les promesses réitérées des bienfaits qu'il disoit vouloir lui faire, il a abusé d'elle plaignante au point qu'elle se trouve enceinte de ses œuvres du 16 dudit mois de septembre dernier et est fort avancée dans sa grossesse ; qu'elle a fait toutes les démarches possibles pour engager ledit de Roseville à lui procurer les secours nécessaires et indispensables à la situation où elle se trouve, mais ne connoissant que l'ingratitude et le crime, quoiqu'il soit instruit que les appointemens de la plaignante ne lui sont pas payés depuis environ trois mois (1), il est resté insensible aux demandes qu'elle lui a faites de l'assister dans le moment urgent et a refusé de prendre les précautions convenables tant pour satisfaire aux besoins de la plaignante que pour se charger de l'enfant dont elle est enceinte. Et comme la plaignante a intérêt de se pourvoir contre ledit de Roseville, etc., elle est venue nous rendre plainte, nous requérant de signer et de parapher avec elle ladite lettre, etc.

Signé : FERRAND ; LEMONNIER.

En conséquence, vu ladite lettre représentée, écrite sur une demi-feuille de papier ployée en deux à l'adresse de la plaignante, commençant par ces mots : « Ma chère amie... » et finissant par ceux-ci : « Je t'embrasse bien tendrement », sans date ni signature, nous l'avons signée et paraphée conjointement avec la plaignante et lui avons rendue pour servir et valoir ce que de raison.

Signé : LEMONNIER ; FERRAND.

(Archives nationales, Y, 12,997.)

LEPAGE (FRANÇOIS), chanteur, né à Joinville (Haute-Marne), le 27 février 1709. Il remplit non sans talent l'emploi des basses-tailles à l'Opéra. On a fait sur lui le quatrain suivant :

Quand tu viens des dieux ou des rois
Annoncer les ordres suprêmes,
Lepage, aux accens de ta voix,
On les croiroit entendre eux-mêmes.

(1) En vertu des réglemens qui suspendaient les appointemens des femmes non mariées devenues enceintes.

Il quitta le théâtre en 1752 avec une retraite de 1,000 livres. En 1780, le Roi lui accorda une pension de 1,000 livres en qualité de vétéran de sa musique, mais Lepage n'en jouit pas longtemps, car il mourut peu après.

De 1736 à 1751, il a joué, à l'Académie royale de musique, les rôles dont voici la liste : Don Carlos, Silvandre, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736 et en 1747 ; le Grand-Prêtre des Sauvages, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niell, en 1736 ; un Habitant de Cythère, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736 ; le Chef des Sarmates, Iphis, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1737 et en 1747 ; Pan, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 ; Mars, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737 ; une Divinité infernale, un Triton, Céphée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 et en 1746 ; Jupiter, Momus, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1738 et en 1748 ; Argant, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1738 et en 1750 ; Alcide, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; Teucer, roi de Phrygie, Isménor, magicien et prêtre de Jupiter, Anténor, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; Polydore, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739 ; Zuléma, prince de la maison des Zégris, Mars, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739, repris en 1745 ; Alquif, Arcalaüs, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; le Temps, Coélénus, Sangar, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique

de Lulli, reprise en 1740 ; Jupiter, Diomède, Ulysse, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1740 ; Léandre, le Carnaval, Filindo, dans les *Fêtes Vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1740 et en 1750 ; Jephté, Phinée, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montclair, reprise en 1740 et en 1744 ; Zoroastre, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1740 ; Pélée, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1741 ; Bacchus, Zélindor, un Égipan, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, repris en 1741 ; Apollon, Antoine, Alcibiade, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1741 ; Hercule, Hylas, le Grand-Prêtre de Dodone, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1741 ; Amasis, usurpateur du trône d'Égypte, dans *Nittétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 ; Pluton, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1741 ; le Destin, Valère, Ixion, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1742 ; Pluton, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1742 ; Adamas, chef des Druides, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; Mériops, Protée, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 ; le Soleil, Laomédon, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; Osman, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1743 ; Midas, roi de Phrygie, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; Démogorgon, Ziliante, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; un Habitant des climats heureux, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de

Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; Arcas, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; Zirène, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; Soliman, bacha, dans l'*École des Amants*, ballet de Fuzelier, musique de Nieil, repris en 1745 ; Jupiter, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; Apollon, Chrisogon, Chrisante, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1745 ; l'Envie, le Grand-Prêtre de la Gloire, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; Aronte, Ubalde, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; le Nil, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1746 ; Pluton, Tancredè, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, repris en 1746 ; Dryas, ancien pâtre au service de Saphir et cru père de Chloé, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 ; Canope, dieu des eaux, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux d'Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; Zerbin, Tantale, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Cindor, sylphe, confident de Zaïs, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; Alphonse, Almanzor, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, repris en 1749 ; un Suivant d'Euterpe, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; Apollon, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; Jupiter, Tirésie, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Cythéron, dans *Platée*, ballet d'Antreau et de Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749 ; une Salamandre, la Vengeance, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Indien dans

Almasis, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750; le Grand-Prêtre de Janus, dans *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750; Jupiter, le Ministre du Destin, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750; un Coryphée, suivant d'Oroès, dans *Acanthe et Céphyse*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; le Destin, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel, en 1751; le Soleil, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751.

(Dictionnaire des théâtres. — Calendrier historique des théâtres.)

I

1746. — 9 mars.

François Lepage rend plainte contre un porteur de chaises qui lui avait volé trois volailles dans son garde-manger.

L'an 1746, le mardi 9 mars, dix heures du soir, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous sommes transporté rue du Vantadour en une maison en laquelle est comparu devant nous sieur François Lepage, de l'Académie royale de musique, demeurant en la maison où nous sommes : Lequel nous a dit qu'une dame des amies de la dame son épouse (1) est venue lui rendre visite cette après-midi dans une chaise à porteurs; que l'un des deux porteurs, en se promenant dans la cour, a aperçu dans un garde-manger, qui est à l'entrée de la descente de la cave, par la porte ouverte et au travers des fils d'archal, trois volailles dindons, et en profitant de ce que son camarade étoit parti dans la rue, il auroit avec son couteau coupé le fil d'archal du garde-manger et auroit volé lesdites trois volailles qu'on auroit vues un instant avant que lesdits porteurs de chaises fussent entrés dans la cour et duquel vol on s'est aperçu aussitôt qu'ils ont été partis. Pourquoi il auroit envoyé demander à ladite dame la place sur laquelle elle avoit envoyé chercher les-

(1) Elle se nommait Julie Erremans. M. Arthur Pougin (*Supplément au Dictionnaire des musiciens*) l'identifie avec M^{lle} Erremans, chanteuse de l'Opéra, de 1720 à 1743, qui mourut en 1761.

aits porteurs de chaînes, et ayant appris que c'étoit sur celle de la rue de l'Échelle, il auroit eu beaucoup de peine à faire joindre lefdits deux porteurs ; que celui qui a commis le vol a d'abord hésité de convenir que c'étoit lui qui avoit porté ladite dame, mais comme il a envoyé une seconde fois et que l'autre porteur s'y est trouvé, ce dernier n'a pu disconvenir avoir porté ladite dame chez lui et qu'enfin il est parvenu, avec beaucoup de difficultés, à les faire revenir chez lui et nous a sur-le-champ envoyé chercher pour nous requérir d'envoyer en prison ledit porteur de chaînes (1), etc.

Signé : LEPAGE.

(Archives nationales, Y, 12, 149.)

II

1780. — 1^{er} avril.

Brevet d'une pension de 1,000 livres accordée par le Roi à François Lepage.

Brevet d'une pension de 1,000 livres en faveur de François Le Page, né à Joinville, diocèse de Châlons, le 27 février 1709, baptisé le lendemain dans la paroisse Notre-Dame de ladite ville, vétéran de la musique du Roi, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sur les fonds ordinaires des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite, en considération de ses services.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de François Lepage.*

Extrait des registres de baptême de l'église de Notre-Dame de Joinville, diocèse de Châlons en Champagne : L'an mil sept cent neuf, est né en légitime mariage le vingt-sept de février, François, fils d'Antoine Le Page et d'Anne Denvaux, ses père et mère, a été baptisé le lendemain par moi vicaire souffigné et a eu pour parrain maître François Bouquet, lieutenant de maire, et pour marraine demoiselle Charlotte Chevrier.

(1) Le voleur se nommait Louis-François Le Roy et fut envoyé en prison.

2. — *Déclaration autographe de François Le Page relative à sa pension.*

Le fleur François Le Page, pensionné du Roy, né le vingt-sept février mil sept cents neuf à Joinville en Champagne, diocèse de Châlons-sur-Marne, baptisé le vingt-huit dudit mois dans la paroisse de Notre-Dame dudit lieu de Joinville, demeurant à présent à Reims, rue des Carmes, paroisse Saint-Maurice, déclare avoir obtenu du Roy pour le nom de François Le Page, pensionnaire de l'Académie Royale de musique, une pension annuelle de mil livres sur les fondsextraordinaires des menus qui luy étoit payée sans retenue et dont il luy reste dû à compter du premier octobre mil sept cents soixante et dix-huit.

Certifié véritable. Fait à Reims le premier novembre mil sept cents soixante et dix-neuf.

(Signé) FRANÇOIS LE PAGE.

(Archives nationales, O¹, 680.)

LEPAGE (JOSEPH), frère du précédent, chanteur. Il quitta l'Opéra en 1764.

(Les Spectacles de Paris.)

I

1759. — 30 août.

Joseph Lepage est accusé par sa femme d'avoir une mauvaise conduite.

L'an 1759, le jeudi 30 août, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Marie-Anne-Denise Huguet, femme séparée de biens du sieur Joseph Lepage, de l'Académie royale de musique, demeurante avec la mère d'elle comparante, rue et petit hôtel de la Monnoie, chez le sieur Cagnard, juge garde de la monnoie : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Lepage, son mari, et contre la femme du sieur Lamarre, marchand mercier, rue Tirechappe, François Calloy, maître perquiquier, et sa femme, demeurant à la Grève, et nous a dit qu'il y a environ dix-huit mois que son mari a eu le malheur de faire la connoissance de la femme Lamarre qui lui a gâté l'esprit sur le compte de la plaignante, au

point que depuis ce tems elle n'a effuyé de sa part que des duretés et des mauvais traitemens; qu'elle l'a même captivé au point que le mari de la plaignante l'a quittée il y a cinq semaines et s'est retiré chez ledit Calloy et sa femme, où lui et ladite femme Lamarre ont la commodité de se voir aussi librement qu'ils le veulent; que ledit Calloy et sa femme ont la méchanceté, pour entretenir l'inimitié du mari de la plaignante contre elle, de lui insinuer que la plaignante attente à ses jours et qu'on l'a vue parler à des soldats aux gardes pour le faire assassiner. Et comme le complot formé par ledit Calloy et sa femme ne tend qu'à indisposer d'autant plus le mari de la plaignante contre elle, que ces bruits qu'ils répandent contre la plaignante sont attentatoires à son honneur et tendroient à la perdre elle-même s'il arrivoit quelque accident à son mari, elle est venue nous rendre la présente plainte tant pour en faire imposer auxdits Calloy et sa femme que pour contenir la femme Lamarre dans ses propos et dans ses projets et aussi contre son mari pour raison de ses mauvais traitemens, de sa retraite d'avec la plaignante, de l'obfession à laquelle il se livre et de la créance qu'il paroît donner aux bruits calomnieux que ces gens font courir sur le compte de la plaignante. Dont et de quoi elle nous a requis acte.

Signé : MARIE-ANNE HUGUET; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,340.)

II

1759. — 19 septembre.

La femme de Joseph Lepage rend de nouveau plainte contre son mari et contre des gens chez qui il demeure, par lesquels elle avait été indignement maltraitée.

L'an 1759, le mercredi 19 septembre, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Marie-Anne-Denise Huguet, femme séparée de biens du sieur Joseph Lepage, de l'Académie royale de musique, demeurante chez la mère d'elle comparante rue et petit hôtel de la Monnoie : Laquelle, en continuant la plainte qu'elle nous a rendue le 30 août dernier contre son mari, la femme Lamarre, le nommé Calloy, perruquier, et sa femme, nous a de nouveau rendu plainte contre son mari, ledit Calloy et sa femme et trois de leurs garçons perruquiers et nous a dit que, heure présente, revenant de chez le sieur Santerre, maître chapelier, rue St-Antoine, et passant par la Grève,

elle a aperçu son mari dans la boutique de Calloy où elle nous a dit par sa première plainte que son mari s'étoit retiré, elle est entrée chez ledit Calloy pour parler à son mari et lui demander le premier terme du paiement du billet qu'il lui a fait de 200 livres par an, payables de mois en mois, en date du 9 août dernier, lequel premier terme est échu le 9 du présent mois et lequel elle avoit sur elle, qu'elle nous a exhibé et que nous lui avons à l'instant rendu : lorsqu'elle a été entrée dans la boutique, elle n'y a plus vu son mari. Elle a pénétré dans l'arrière-boutique, mais son mari, dès qu'il avoit aperçu la plaignante, étoit sorti par la porte de l'allée et s'étoit esquivé. La plaignante a demandé à Calloy et sa femme si son mari n'étoit pas chez eux lorsqu'elle y est entrée, mais au lieu de lui répondre ils sont tombés l'un et l'autre sur la plaignante, l'ont accablée de coups, l'ont terrassée et traînée sur le plancher et l'ont ainsi mise dehors à l'aide de trois garçons de boutique qui s'en sont mêlés ; qu'elle a été violemment maltraitée, a le bras droit et les genoux tout meurtris. Nous est apparu deux excoriations au coude du bras droit, une meurtrissure à l'avant-bras du même côté. Et comme ces excès sont une suite des mauvaises intentions de son mari et que lesdits Calloy, sa femme et ses garçons sont répréhensibles de servir d'instruments à sa haine, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : M. A. HUGUET ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,340.)

L EQUEUX (MARIE), chanteuse. Elle fit partie de la troupe de l'Opéra de 1769 à 1770.

(Les Spectacles de Paris.)

I

1770. — 10 juin.

M^{lle} Marie Lequeux rend plainte contre une marchande de modes qui étoit venue chez elle en état d'ivresse et qui, non contente de l'injurier, avait encore cassé une partie de sa vaisselle.

L'an 1770, le dimanche 10 juin, quatre heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue mademoiselle Marie Le-

queux fille, mineure de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue du Chantre: Laquelle nous a dit qu'elle a acheté des modes de la dame Lemoine, demeurant même rue, sur lesquelles la comparante lui doit 9 livres 15 sols. Il y a environ une heure que ladite femme Lemoine s'est présentée chez la comparante; comme elle étoit en compagnie, elle lui a fait dire de revenir. Mais cette femme, qui étoit prise de vin, s'est emportée, a repoussé le domestique de la comparante et est entrée comme une furie dans la pièce où étoit la comparante et l'a accablée d'injures les plus grossières. La comparante lui a dit qu'elle cessât de crier et qu'elle alloit la payer, et, en effet, lui a présenté 12 francs que ladite dame Lemoine n'a même pas regardés, a continué ses insultes, a jeté par terre les plats et les assiettes, s'est approchée de la fenêtre, en a cassé trois carreaux, lui a donné deux soufflets et lui en auroit donné davantage si sa fille ne l'eût empêchée. La comparante qui a vu que le dessein de ladite dame Lemoine étoit de l'insulter gratuitement et de briser tout ce qu'elle pourroit attraper afin d'augmenter le scandale qu'elle lui faisoit, l'a prise par les mains pour l'empêcher de continuer le dégât. Alors elle s'est jetée par terre et avec une main qu'elle avoit de libre elle a jeté un plat par terre qui a été cassé. Elle auroit continué son tapage si des voisins ne fussent venus et ne l'eussent emmenée. Et comme la comparante a été insultée et maltraitée sans cause, qu'elle a intérêt d'en avoir raison, d'en faire imposer à ladite dame Lemoine, d'être indemnisée du dégât qu'elle lui a fait et d'avoir une réparation authentique, elle est venue du tout nous rendre plainte (1).

Signé : LEQUEUX ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,379.)

II

1770. — 10 juin.

La femme Lemoine, marchande de modes, se plaint des mauvais traitements de M^{lle} Marie Lequeux, par qui elle a été renversée à terre et frappée à coups redoublés.

L'an 1770, le dimanche 10 juin, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Marie-Madeleine Hébert, femme

(1) Les deux personnes qui se trouvaient chez M^{lle} Lequeux au moment où se passa cette scène étaient un avocat au Parlement, nommé Grégoire Véron, et une figurante de l'Académie royale de musique, M^{lle} Beauvernier, qui s'appelait en réalité Jeanne Magne. M^{lle} Beauvernier était âgée de 20 ans et demeurait rue du Chantre.

de Pierre Lemoine, marchand bijoutier à Paris, y demeurant rue du Chantre : Laquelle nous a dit que la demoiselle Lequeux, actrice de l'Opéra, demeurant même rue chez le sieur Boileau, chirurgien, lui doit 9 livres 15 sols. Heure présente la comparante est allée pour les lui demander. Elle a d'abord trouvé son domestique qui l'a annoncée. Ladite Lequeux lui a répondu par ces mots : « Mettez-moi cela à la porte », alors cet homme l'a repoussée. Cependant elle a pénétré dans la chambre de ladite Lequeux et s'est mise sur une chaise pour représenter à la dame Lequeux la dureté et l'irrégularité de son procédé, mais cette fille, sans vouloir l'entendre, l'a prise par le bras, l'a jetée par terre. Cette chute violente lui a occasionné un mal de côté si fort qu'elle a de la peine à respirer. La comparante s'est relevée et aussitôt elle a été assaillie de nouveau par ladite Lequeux qui l'a excédée de coups de poing sur le visage; elle a les lèvres enflées, elle a le doigt annulaire de la main droite blessé en sang ainsi qu'il nous est apparu. Et comme elle sent des douleurs aiguës dans tout son corps, qu'elle craint les suites dangereuses des mauvais traitemens qu'elle vient d'essuyer et qu'elle entend se pourvoir contre ladite Lequeux pour raison de ce, elle vient nous rendre la présente plainte.

Signé : MM. HÉBERT ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,379.)

L E ROCHOIS (MARIE), chanteuse, née à Caen en 1650. Selon les uns elle débuta à l'Académie royale de musique en 1678, et selon les autres en 1680 seulement. Elle quitta le théâtre en 1698, et en 1704 Jean-Nicolas de Francine, maître d'hôtel du Roi et possesseur du privilège de l'Opéra, lui constitua une rente et pension viagère de 300 livres en considération des services rendus par elle au théâtre qu'il dirigeait.

L'abbé Boyer, membre de l'Académie française, a composé en l'honneur de cette actrice, lors de sa création d'*Armide*, dans *Armide*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, le sonnet suivant :

Lorsque pour son amour la Rochois inquiète,
Attife d'un coup d'œil les feux de son amant,

Par d'amoureux accens quand sa bouche répète
Ce que ses doux regards ont dit si tendrement,

Le sincère parterre à grand bruit lui fait fête :
Il est, plus que Renaud, dedans l'enchantement ;
Aux loges il n'est pas de femme assez coquette
Pour ne souhaiter pas d'être homme en ce moment.

De nos soupirs Éole empliroit plus d'une outre,
On sent. . . . Je dirois trop si j'allois passer outre ;
Au temps du roi François, Marot eût mieux rimé !

Armide ne fut pas aussi touchante qu'elle,
Sans secours des enfers Renaud auroit aimé
Et le ciel n'auroit pu l'arracher à la belle !

Un autre poète, l'abbé de Chaulieu, a célébré également les succès de M^{lle} Le Rochois dans ce rôle d'Armide. Voici les vers qu'il lui adressa :

Je fers, grâce à l'amour, une aimable maîtresse
Qui fait, sous cent noms différens,
Réveiller tous les jours mes feux et ma tendresse.
Sous le nom de Théone (1), elle fut m'enflammer,
Arcabonne (2) me plut et j'adore Angélique (3),
Mais quoique sa beauté, sa grâce soit unique,
Armide vient de me charmer.
Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grâce nouvelle.
Fût-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant ?
Je goûte chaque jour dans un amour fidèle
Tous les plaisirs du changement.

M^{lle} Le Rochois était une femme de beaucoup d'esprit. Un jour qu'elle faisait répéter un rôle à sa camarade, M^{lle} Des-

(1) Dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli.

(2) Dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli.

(3) Dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli.

matins, chanteuse plus connue par sa beauté que par son talent :

— Pénétrez-vous bien, lui disait-elle, de la situation où vous vous trouvez. Que feriez-vous si vous étiez abandonnée par un amant que vous aimeriez avec passion ?

— J'en prendrais un autre, répondit l'intelligente élève.

— En ce cas, Mademoiselle, nous perdons toutes deux notre temps, dit alors M^{lle} Le Rochois, et la leçon en resta là.

Un autre jour, le compositeur Colasse, qui passait pour avoir placé dans ses ouvrages un grand nombre de morceaux pillés à Lulli, ayant eu une rixe avec un acteur, parut dans les coulisses du théâtre avec ses habits en lambeaux et sa perruque déchirée :

— Comme vous voilà arrangé ! dit quelqu'un.

— Comme un homme qui revient du pillage, répliqua la spirituelle actrice.

M^{lle} Le Rochois a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : Aréthuse, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1680 ; Cassiope, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1682 ; Théone, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1683 ; Arcabonne, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1684 ; Angélique, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1685 ; Galatée, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, en 1686 ; Armide, nièce d'Hidraot, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1686 ; Polyxène, dans *Achille et Polyxène*, tragédie de Campistron, musique de Lulli et Collasse, en 1687 ; Médée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1688 ; Thétys, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, en 1689 ; Lavinie, fille de Latinus, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, en 1690 ;

Hermione, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1690; Didon, dans *Didon*, tragédie de M^{me} de Xaintonge, musique de Desmarets, en 1693; Ariadne, dans *Ariadne et Bacchus*, tragédie de Saint-Jean, musique de Marais, en 1696; Roxane, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, en 1697; Vénus, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Jean-Baptiste Rousseau, musique de Desmarets, en 1697; Issé, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, en 1698.

M^{lle} Le Rochois est morte à Paris, rue Saint-Honoré, près le Palais-Royal, le 8 novembre 1728 et fut inhumée en l'église Saint-Eustache, sa paroisse (1).

(Archives nationales, 11,659. — *Dictionnaire des théâtres*. — *Les Spectacles de Paris*. — Durey de Noinville : *Histoire de l'Opéra*. — Nérée Desarbres : *Deux Siècles à l'Opéra*. — *Notes et Documents sur l'Histoire des théâtres de Paris au XVII^e siècle*, publiés par M. Paul Lacroix.)

1704. — 2 janvier.

Jean-Nicolas de Francine, possesseur du privilège de l'Académie royale de musique, s'engage à faire à M^{lle} Marie Le Rochois, cantatrice, une rente de 300 livres pendant tout le temps qu'il gardera ledit privilège.

Par-devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris souffignés, fut présent messire Jean-Nicolas de Francine, conseiller, maître d'hôtel ordinaire du Roi, demeurant à Paris rue neuve de Richelieu, paroisse St-Eustache, donateur pour Sa Majesté du privilège de l'Opéra établi dans cette ville de Paris et dans toutes les autres villes du royaume, lequel en considération des bons et agréables services que demoiselle Marie Le Rochois, fille majeure, ci-devant ordinaire de l'Académie royale de musique, a rendus assiduelement dans les rôles qui lui ont été donnés pendant dix-neuf années consécutives, qu'elle a si dignement exécutés, avec toute l'application et

(1) M. Fétis (*Dictionnaire des musiciens*) dit, par erreur, qu'elle mourut à Sartrouville (Seine-et-Oise).

tous les soins nécessaires, qu'elle s'en est acquis une estime générale avec tant d'applaudissemens et distinction qu'elle a beaucoup contribué au succès que l'Opéra a eu dans le public, et désirant icellui de Francine lui donner quelques marques de sa reconnaissance, ledit sieur de Francine a volontairement donné, créé et constitué par donation, entre vifs et irrévocable en la meilleure forme que faire se peut et pour plus grande validité d'icelle promet, en ladite qualité, garantir, fournir et faire valoir sur les produits et revenus de ladite Académie royale de musique seulement et non sur les autres biens dudit sieur de Francine, à ladite demoiselle Marie Le Rochois, fille majeure, demeurant à Paris rue Traversière, paroisse St-Roch, à ce présente et acceptante, 300 livres de rente et pension viagère que ledit sieur de Francine, en ladite qualité de donataire dudit privilège de l'Académie royale de musique, promet et s'oblige bailler et faire payer à ladite demoiselle Le Rochois, sa vie durant, en sa demeure à Paris, ou au porteur, par chacun an, en douze payemens égaux, de mois en mois. Laquelle pension annuelle commencera à avoir cours du premier jour du présent mois de janvier, jour d'hier et en après ainsi continuer pendant ledit tems que ledit sieur de Francine aura droit de jouir directement ou indirectement dudit privilège de ladite Académie royale de musique sans qu'il soit besoin de réitérer la présente donation aux renouvellemens qui lui seront accordés dudit privilège, ni qu'il puisse le céder à qui que ce soit qu'à la charge du paiement de ladite pension viagère dans les tems et au cas susdits. A avoir et prendre ladite pension viagère sur les produits et revenus de ladite Académie royale de musique seulement et non sur les autres biens dudit sieur de Francine, comme dit est. Cette donation ainsi faite pour les causes susdites et parce que telle est la volonté dudit sieur de Francine d'ainsi le faire, sans préjudice à ladite demoiselle Le Rochois des 1,000 livres de pension annuelle qu'elle a à prendre sur les produits et revenus de ladite Académie royale de musique, conformément au privilège dudit Opéra, etc.

Fait et passé à Paris en la demeure de ladite demoiselle Le Rochois susdésignée, l'an 1704, le deuxième jour de janvier avant midi.

(Archives nationales, Y, 277.)

L

ESPINASSE (FRANÇOISE), chanteuse.

1785. — 22 mai.

M^{lle} Françoise Lespinasse se plaint des violences exercées contre elle par un individu se disant officier au service du roi de Prusse.

L'an 1785, le 22 mai, six heures de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Pierre-Clément Daffonvillez, etc., est comparue demoiselle Françoise Lespinasse, mineure âgée de 15 ans, attachée à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris rue du Faubourg-Montmartre, au coin de celle de Provence : Laquelle nous a dit que cejourd'hui, entre huit et neuf heures du matin, le sieur Croisille (1), se disant officier au service du roi de Prusse, demeurant à Paris à l'hôtel garni de Bragance, rue Coquillière, s'est présenté chez elle, y a exercé les dernières violences envers la domestique de la comparante pour se procurer l'entrée de son appartement ; qu'introduit par force, il a trouvé la comparante au lit et en a profité pour l'insulter ; que sur sa résistance il s'est mis dans les derniers excès de colère contre elle, s'est avivé de la frapper avec une canne dont la comparante est meurtrie ainsi qu'il nous est apparu par les contusions qu'elle a sur la figure, sur le col et sur les bras ; que, non content de ces mauvais traitemens, il a cassé les différens meubles qui se sont trouvés sous sa main et notamment deux glaces dont l'une sur la cheminée de la chambre à coucher, une dans l'antichambre, tous les carreaux de ses croisées et de ses portes vitrées, déchiré deux paires de rideaux dont une de taffetas bleu et une de mousseline, cassé des gobelets de cristal et autres objets dont la valeur monte à plus de 700 livres. Desquels faits elle nous a rendu plainte.

Signé : DE LESPINASSE ; DASSONVILLEZ.

(Archives nationales, Y, 11,981.)

L

ESTANG (GENEVÈVE DE), danseuse. Elle quitta l'Opéra en 1689 et obtint à cette époque de Jean-Nicolas de Francine,

(1) Ce personnage me paraît être le même que Claude-Philippe Croisilles, mari de la célèbre M^{me} Saint-Huberti, dont il était séparé depuis plusieurs années.

maître d'hôtel du Roi et possesseur du privilège de l'Académie royale de musique, une rente et pension viagère de 500 livres, en considération des services rendus par elle au théâtre qu'il dirigeait.

M^{lle} de Lestang a joué en 1688, à Chantilly, chez le prince de Condé, les rôles d'une Dryade et d'une Égyptienne dans *Orontée*, tragédie de Le Clerc, musique de Lorenzani.

(Dictionnaire des théâtres.)

1689. — 5 mai.

Jean-Nicolas de Francine, possesseur du privilège de l'Académie royale de musique, s'engage à faire à M^{lle} Geneviève de Lestang, danseuse, une rente de 500 livres pendant tout le temps qu'il gardera ledit privilège.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Charles-Denis de Bullion, chevalier, marquis de Gallardon, etc., prévôt de la ville et vicomté de Paris, salut; favoir faisons que par-devant Pierre Faure et Claude Ogier, notaires au Châtelet de Paris, fut présent messire Jean de Francine, maître d'hôtel ordinaire du Roi et maître de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue Ste-Anne, paroisse St-Roch, lequel désirant reconnaître damoiselle Geneviève de Lestang des soins et assiduités qu'elle a eus pendant tout le tems qu'elle a dansé à l'Opéra, dont elle a témoigné au sieur de Francine qu'elle fouhaitoit se retirer, icelui sieur de Francine a volontairement donné, créé, constitué, assis et assigné par ces présentes par donation irrévocable faite entre vifs en la meilleure forme et manière que faire se peut et promet garantir de tous troubles et empêchemens généralement quelconques, fournir et faire valoir à ladite damoiselle Geneviève de Lestang, fille, demeurant à Paris rue du Chantre, paroisse St-Germain-de-l'Auxerrois, à ce présente et acceptante, cinq cents livres de rente et pension viagère pendant tout le tems que ledit sieur de Francine aura le privilège et jouissance dudit Opéra. Lesquelles cinq cents livres de rente et pension viagère ledit sieur de Francine promet et s'oblige bailler et payer à ladite damoiselle de Lestang pendant ledit tems en sa demeure ou au porteur des présentes pour elle, par chacun an, de mois en mois, la vie durant de ladite damoiselle Geneviève de Lestang, pourvu que pendant son vivant, ledit sieur de Francine ait le privilège et jouissance

dudit Opéra. Dont le premier mois de payement eschéra au onzième jour de juin prochain et ainsi continuer à payer lefdites cinq cents livres de rente et pension viagère par chacun an, de mois en mois, comme dit est, pendant ledit tems que ledit sieur de Francine aura le privilège et jouissance dudit Opéra. Et le décès arrivant de ladite damoiselle Geneviève de Lestang pendant ledit tems que ledit sieur de Francine aura la jouissance et privilège dudit Opéra, en ce cas ladite rente et pension viagère demeurera esteinte et amortie. A avoir et prendre lefdites cinq cents livres de rente et pension viagère sur le produit dudit Opéra seulement, sans que ladite damoiselle Geneviève de Lestang puisse s'adresser aux autres biens dudit sieur de Francine qui en sont et demeurent entièrement déchargés. Pour de ladite rente et pension viagère, jouir, faire et disposer par ladite damoiselle Geneviève de Lestang ainsi que bon lui semblera, comme de choses à elle appartenant, au moyen des présentes. Cette donation ainsi faite et pour les causes susdites et parce que telle est la volonté dudit sieur de Francine d'ainsi le faire, etc.

Fait et passé à Paris, en la demeure dudit sieur de Francine susdéclarée, l'an 1689, le cinquième jour de mai avant midi, etc.

(Archives nationales, Y, 254.)

LEVASSEUR (MARIE-CLAUDE-JOSÈPHE, dite ROSALIE), chanteuse, née à Valenciennes (Nord), le 8 octobre 1749. Elle débuta à l'Académie royale de musique, sous le nom de Rosalie (1), au mois d'octobre 1766 et joua d'abord des rôles sans importance, puis fut chargée des doubles et des remplacements. Sa première création importante, celle d'Alceste, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, date de 1776 et fut enlevée par elle d'autorité à M^{lle} Sophie Arnould, comme l'indique ce passage des *Mémoires secrets* :

On n'a pas été peu surpris de voir M^{lle} Rosalie Levasseur faire le rôle d'Alceste, au préjudice de la demoiselle Arnould à laquelle il auroit mieux convenu

(1) Elle quitta ce nom en 1775, lorsque Palissot publia sa comédie des *Courtisanes*, parce que l'une des heroïnes de la pièce s'appelait Rosalie. Le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'impératrice à Paris, acheta alors pour M^{lle} Levasseur qu'il protégeait, une baronnie du Saint-Empire rapportant 20,000 à 25,000 livres de rente.

L'ascendant exercé par l'actrice sur le diplomate semblait d'autant plus étonnant que tout Paris savait qu'elle le trompait avec le paillasse du théâtre de Nicolet.

comme actrice et d'ailleurs ayant le droit de le réclamer par son ancienneté. Mais quand on saura que la demoiselle Levasseur est maîtresse de M. le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'Empereur et de l'Impératrice-Reine, qu'elle le mène avec le plus grand empire, que le chevalier Gluck, qui doit être tout à la dévotion de ce ministre, est logé chez cette courtisane (1), on concevra pourquoi elle a remporté ce triomphe sur sa rivale. Celle-ci n'en a pas eu moins d'humeur, elle a plaisanté sur l'autre, elle a ameuté toute sa cabale contre elle et c'est ce qui a enfanté du côté de Rosalie une satire atroce et dégoûtante contre la demoiselle Arnould qui ne mériterait pas de produire la moindre sensation dans un autre lieu que les foyers de l'Opéra et entre deux autres émules que deux catins.

En même temps qu'*Alceste*, l'administration de l'Opéra avait remis au théâtre *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, représentée pour la première fois en 1772 et dans laquelle Larrivée chantait le rôle du comte Guillaume. M^{lle} Levasseur, jalouse des succès de Larrivée qui nuisaient, assurait-elle, aux siens, obtint, dit-on, du comte de Mercy-Argenteau, qu'il empêcherait la continuation des représentations d'*Adèle*. Ce bruit se répandit dans le public et on prétendit que, moyennant 25 louis, Larrivée avait promis d'abandonner son rôle. Un plaisant composa alors, sur l'air des *Bourgeois de Chartres*, les vers suivants qu'il intitula :

Chanson sur ce que Larrivée a reçu 25 louis pour ne plus chanter dans l'opéra d'Adèle.

Voulez-vous savoir comme
Et fort en raccourci,
L'ambassadeur qu'on nomme
Le comte de Mercy
Vient de faire un beau coup qui prouve de la tête,
Un fat, un sot, une catin
Étant venus un beau matin
Lui présenter requête ?

(1) En 1776, M^{lle} Levasseur demeurait rue des Fossoyeurs, faubourg Saint-Germain.

Vous me direz peut-être
 Qu'un bon historien
 Pour écrire à la lettre
 Ne doit omettre rien.

Mais de vous rien cacher je n'eus jamais l'envie
 Le fat c'est monsieur le Bailli (1),
 Le sot, monsieur de Margenci,
 La catin, Rofalie.

Cette reine impudente
 Des plus sales catins,
 De sa bouche méchante
 Tira ces mots malins :

« On peut laisser Arnould, on ne l'aime plus guère ;
 On peut laisser Le Gros brailler ;
 Mais Larrivée, il faut l'ôter,
 C'est l'ami du parterre. »

Le fat jusques à terre
 Baissant son dos voûté
 Dit : « Hélas ! je n'espère
 Que dans votre bonté.

Secourez, Monseigneur, de Gluck la rapsodie :
 Si l'on aime un bon opéra,
 Dites-moi ce que deviendra
 Ma pauvre *Iphigénie* (2) ? »

Le sot prit la parole
 Pour confirmer cela,
 Mais à ce pauvre drôle
 Deux fois la voix rata ;

« Enfin, s'écria-t-il, faites que Larrivée
 Laisse son rôle au plat Durand (3)
 Et vous verrez dans cet instant
 Adèle abandonnée. »

(1) Le bailli du Roulet, auteur des paroles d'*Alceste*. Il s'appelait de son vrai nom François-Louis Gaud Le Blanc et était bailli et grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

(2) *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, représentée en 1774.

(3) Basse-taille. Il avait débuté dans les chœurs de l'Opéra en 1759.

Un discours aussi bête
 Charma l'ambassadeur :
 « Ça, dit-il, qu'on s'apprête
 A payer cet acteur,
 Quoiqu'il chante bien faux et soit même un peu grêle ;
 Allons ! qu'on ne m'en parle plus,
 Qu'on lui donne deux cents écus
 Et qu'il nous quitte *Adèle* ! »

Aussitôt L'arrivée
 Six cents francs a reçu.
 Depuis cette journée
 On ne l'a plus revu.
 Tout cela n'y fait rien, la tragédie est belle ;
 Malgré le fat, le sot, l'acteur,
 La catin et l'ambassadeur,
 Le public aime *Adèle*.

M^{lle} Levasseur chanta ensuite avec un grand succès Iphigénie, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, représentée pour la première fois le 18 mai 1779.

Formée et stylée, dit l'*Espion anglais*, par le chevalier Gluck lui-même, elle est tout de suite montée à un degré de perfection dont on ne l'auroit pas crue susceptible. C'est aujourd'hui la meilleure actrice de la scène ; on regrette seulement que sa figure peu théâtrale ne réponde pas à la majesté de ses rôles.

C'est vers cette époque que le baron Tschudy composa à la louange de M^{lle} Levasseur le quatrain suivant :

Par l'accord énergique et du geste et du chant,
 Elle anime de Gluck la tragique harmonie :
 Vers l'immortalité ce sublime génie
 Marche appuyé sur son talent.

Le rôle d'Électre, dans *Électre*, tragédie de Guillard, musique de Le Moine, représentée le 2 juillet 1782, fut pour elle l'occasion

d'un nouveau triomphe, à l'occasion duquel une choriste de l'Opéra, M^{lle} Aurore, lui adressa les vers que l'on va lire :

O sublime Lycée, ô Théâtre françois,
 Tes Lekain, tes Clairon avoient fondé ta gloire;
 Quel prodige étonnant et difficile à croire :
 Je vois une autre scène égaler tes succès !
 Ces grands talens qui t'illustrèrent,
 Aujourd'hui nous les possédons;
 Levasseur, Larrivée égalent ces beaux noms
 Qu'à l'immortalité tes faites consacrerent.
 Inimitable Levasseur,
 D'Oreste infortuné, noble et sublime sœur,
 Lorsque de tout Paris vous captivez l'hommage,
 Distinguez-vous mon suffrage ?
 Que peut-il être auprès du sien ?
 Mais Électre m'a tant émue,
 Qu'au hafard de n'être point lue,
 A l'hommage public j'ose mêler le mien.

A partir de cette époque, M^{lle} Levasseur parut rarement au théâtre, où son caractère difficile et ses exigences lui avaient fait peu d'amis. L'administration de l'Opéra s'exprime en termes assez durs sur cette artiste, dans une note datée de 1784, qu'il est utile de reproduire ici :

Elle a servi avec succès pendant l'espace de quatre ans. Ne fait presque plus rien depuis plusieurs années et se trouve dans le cas de ne plus rien faire désormais : ses moyens paroissent insuffisans au genre moderne. On ne peut dissimuler qu'elle n'ait beaucoup de mauvaise volonté et qu'elle ne coûte même fort cher à l'Opéra, ayant toutes sortes de prétentions pour ses habits qui ne sont jamais assez chers, ni assez riches. Le traitement particulier de 9,000 livres qu'elle a obtenu a non-seulement dégoûté ses camarades, voyant qu'elle ne les gagnoit pas, mais encore a fait élever les mêmes prétentions de la part des autres sùjets, ce qui est nécessairement à charge à l'administration. Il y a plusieurs mois qu'elle n'a pas paru sur le théâtre; elle est depuis dix-huit ans à l'Opéra, mais seulement depuis la retraite de

M^{lles} Arnould et Beaumefnil en chef. Si on lui accordoit la pension de 2,000 livres qui n'est due qu'au bout de vingt ans, ce seroit lui faire grâce, car il ne lui est dû que 1,500 livres; mais c'est faire un bon marché pour l'Opéra que de lui donner même 2,000 livres.

M^{lle} Levasseur prit sa retraite en 1785.

Elle a chanté à l'Académie royale de musique : Zaïde, dans la *Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766; Érosine, Zélina, dans *Érosine*, ballet de Moncrif, musique de Berton, repris en 1766 et en 1769; Coronis, dans *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 et en 1773; une Vieille, Lycoris, Thalie, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 et en 1774; l'Amour, Pomone, dans le *Feu et la Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 et en 1769; l'Amour, Silvie, dans *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1767, repris en 1768; l'Amour, dans *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Berton, Trial et Grenier; en 1767; Alcimadure, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 et en 1773; l'Amour, dans *Titon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, reprise en 1768; l'Amour, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1768; Spinette, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; Colin, Mathurine, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1769 et en 1773; l'Amour, dans *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1769; l'Amour, Érigone, dans *Érigone et Psyché*, actes des *Fêtes de Paphos*, ballet de La Bruère, Voisenon et Collet, musique de Mondonville, repris en 1769; la Provençale, dans la *Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet

de La Font, musique de Mouret, repris en 1769 et en 1775 ; Zélidie, Zaïs, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 et en 1770 ; Délie, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770 ; Zélis, dans *Hylas et Zélis*, pastorale de Bury, reprise en 1770 ; Hébé, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuze-
lier, musique de Rameau, repris en 1770 et en 1772 ; une Ber-
gère, dans les *Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de
Rameau, repris en 1770 ; Isabelle, dans *Zaïde*, ballet de La
Marre, musique de Royer, repris en 1770 ; Amélite, dans
Zoroastre, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en
1770 ; Aréthuse, dans *Alphée et Aréthuse*, ballet de Dauvergne,
repris en 1771 ; Corisande, dans *Amadis*, tragédie de Quinault,
musique de Lulli, reprise en 1771 ; Colin, dans la *Cinquantaine*,
ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en
1772 ; la Sibille, dans la *Sibille*, acte des *Fêtes d'Euterpe*, ballet de
Moncrif, musique de Dauvergne, repris en 1771 ; l'Amour, dans
Pyrame et Thisbé, tragédie de La Serre, musique de Rebel et
Francœur, reprise en 1771 ; Aline, Zélis, dans *Aline, reine de*
Golconde, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en
1772 ; une Suivante d'Hébé, une Ombre heureuse, Têlaïre, dans
Castor et Pollux, tragédie de Bernard, musique de Rameau,
reprise en 1772 et en 1778 ; Colette, dans le *Devin du Village*,
intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1772 ; la Fortune,
Églé, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de Lagarde, en 1772 ;
Chloé, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et
Francœur, reprise en 1773 ; Zima, dans les *Sauvages*, ballet de
Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1773 ; Théodore, dans
l'Union de l'Amour et des Arts, ballet de Le Monnier, musique
de Floquet, en 1773 ; une Nymphé, une Silphide, dans *Zélindor*,
roi des Silphes, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur,

repris en 1773 ; l'Amour, dans *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; une Grecque, Iphigénie, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1775 et en 1783 ; l'Amour, dans *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774 ; Éponine, dans *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; Procris, dans *Céphale et Procris*, tragédie de Marmon-tel, musique de Grétry, en 1775 ; Baucis, dans *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775, repris en 1780 ; Alceste, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1776, reprise en 1779 ; Armide, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Gluck, en 1777 ; Ernelinde, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinset, musique de Philidor, reprise en 1777 ; Angélique, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1778 ; Oriane, dans *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, reprise en 1779 ; Iphigénie, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, en 1779, reprise en 1782 ; Andromaque, dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, en 1780 ; Andromède, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Philidor, reprise en 1780 ; Électre, dans *Électre*, tragédie de Guillard, musique de Le Moine, en 1782 ; Armide, dans *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783.

M^{lle} Levasseur épousa, en 1790, le comte de Mercy-Argenteau, et devenue veuve quatre ans plus tard, elle se remaria avec le chevalier de Coucy.

(Archives nationales, O¹, 630. — *Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, IX, 79, 104. — *L'Espion anglais*, tome III. — *Journal de Paris*, 26 janvier 1781, 28 juillet 1782. — Grimm : *Correspondance littéraire*, IX, 56. — Adolphe Jullien : *L'Opéra secret au XVIII^e siècle*.)

I

1783. — 23 avril.

Rapport du Comité de l'Académie royale de musique au ministre de la maison du Roi, au sujet de M^{lle} Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, dite Rosalie.

Le Comité a l'honneur de faire rapport au ministre que M^{lle} Le Vasseur est venue à son assemblée lundi dernier pour lui demander un congé de six mois à compter de cette époque.

Le Comité a l'honneur de supplier le ministre de prescrire la réponse qui peut être faite à la demande de M^{lle} Le Vasseur.

Signé : DAUBERVAL ; REY (1) ; DE LA SUZE (2) ; GOSSEC (3) ;
LA SALLE (4) ; LAINEZ (5).

(Archives nationales, O¹, 637.)

II

1783. — 26 avril.

Réponse du ministre de la maison du Roi à une demande d'un congé de six mois formulée par M^{lle} Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, dite Rosalie.

La jouissance du talent de la demoiselle Le Vasseur est trop précieuse pour ne pas chercher à la faire chanter, surtout pendant l'été, puisque c'est un moyen d'attirer davantage le public pendant une saison ingrate pour le spec-

(1) Rey était maître de la musique du Roi et de l'Académie royale. Il demeurait rue de Bourbon-Ville-Neuve, au coin de la rue Saint-Claude.

(2) La Suze était maître pour les rôles à l'école de chant de l'Académie royale de musique. Il demeurait rue Sainte-Anne, butte Saint-Roch.

(3) C'est le compositeur de musique bien connu.

(4) La Salle était secrétaire perpétuel de l'Académie royale de musique, breveté du Roi pour les rapports au ministre et l'inspection de la comptabilité. Il demeurait rue Saint-Nicaise, à l'hôtel de l'Académie.

(5) Étienne Lainez, chanteur, né en 1747, entra à l'Opéra en 1774, prit sa retraite en 1812 et mourut en 1822.

tacle. D'ailleurs elle doit réparer le tems où on a été privé d'elle, l'année dernière, n'ayant chanté que 27 fois, et je la crois trop honnête pour exiger ses appointemens si elle étoit six mois sans servir, puisque ce n'est que sur l'espérance d'un service assidu qu'on lui a accordé un traitement particulier.

Signé : AMELOT.

(Archives nationales, O¹, 637.)

III

1784. — 14 janvier.

Lettre de M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, au ministre de la maison du Roi, relative à M^{lle} Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, dite Rosalie, à ses exigences et à sa carrière artistique.

Monseigneur, M^{lle} Le Vasseur m'a envoyé demander ce matin à huit heures un rendez-vous, je l'ai en conséquence attendue, ne doutant pas que M. l'ambassadeur (le comte de Mercy-Argenteau) ne lui eût dit qu'il m'avoit rencontré hier chez vous; en effet, elle m'a dit qu'elle avoit appris que M. l'ambassadeur (qui, a-t-elle ajouté, étoit de tout tems votre ami) vous avoit fait une demande pour elle et remis un mémoire, mais qu'elle ignoroit absolument ce que contenoit ce mémoire et l'objet de la demande, que sans cela elle m'auroit prié de l'appuyer auprès de vous. J'ai cru devoir feindre d'ignorer ce qu'elle défileroit et pour ne point la mettre dans le cas de me faire connoître ses prétentions, je me suis retranché en complimens vagues en lui disant que j'avois été hier à Versailles uniquement pour m'informer de votre santé, que j'avois rencontré chez vous M. l'ambassadeur qui vous avoit même trouvé fort occupé à travailler et que j'avois saisi le moment où il sortoit pour avoir l'honneur de vous faire ma cour un instant. C'est ainsi que j'ai cru devoir répondre à sa petite supercherie et nous nous sommes séparés après avoir beaucoup parlé opéra et de la vie retirée qu'elle m'a dit mener (1). Je joins, Monseigneur, à sa note assez méchante qui vous a été remise sur le sieur Larrivée, la dame St-Huberti et la demoiselle Heinel, la réponse très-vraie de leurs services, vous verrez d'après cela si ce qu'elle dit dans son mémoire est fondé, et voici à présent ce qui la regarde. M^{lle} Le Vasseur est entrée à

(1) La première partie de ce document, jusqu'aux mots : *Je joins, Monseigneur, etc.*, a été publiée par M. Adolphe Jullien, dans son ouvrage intitulé : *L'Opéra secret au XVIII^e siècle*, page 26; le reste est inédit.

l'Opéra en 1766, où elle a joué d'abord les petits rôles et amours, ensuite elle a joué des rôles plus importants, mais en double seulement et en remplacement pendant huit ou neuf ans, et ce n'est qu'à la retraite des demoiselles Larrivée, Beaumefnil et Arnould qu'elle a été chargée des rôles en premier, c'est-à-dire depuis 6 à 7 ans. Lorsque M^{lles} Arnould et Beaumefnil ont débuté à l'Opéra, elles ont été chargées tout de suite des rôles en chef, voilà la différence entre elles et M^{lle} Le Vasseur qui cependant a eu, après la retraite de ces actrices, du succès surtout dans le rôle d'Iphigénie en Tauride, dans celui d'Alceste et celui d'Armide, et c'est d'après le succès de ces trois rôles qu'elle a exigé, en 1779, un traitement particulier de 9,000 livres qui a fait beaucoup de mal à l'Opéra par les prétentions et les humeurs qu'il a occasionnés.

M^{lle} Le Vasseur a été reçue à la musique du Roi, en 1773, à 1,000 livres d'appointemens et quoiqu'elle n'y ait fait presque aucun service, l'on voulut bien, par considération particulière, l'augmenter en 1773 (*sic*) de 1,000 livres; l'on avoit lieu de croire qu'elle ne formeroit plus d'autres demandes à l'égard de ses services. Vous jugerez, Monseigneur, par le relevé exact ci-joint si elle peut les faire valoir beaucoup. Elle se trouve avoir chanté en 4 années sur 600 représentations, 100 fois; ce qui fait, à raison de ce qu'elle a reçu de l'Opéra, 360 livres par fois qu'elle a paru sur le théâtre. C'est d'après cet exposé que vous la regarderez peut-être, Monseigneur, comme très-bien récompensée si elle se retire de l'Opéra avec 2,000 livres de pension qui ne sont dues qu'après 20 ans de bons services *aux sujets seulement qui ont occupé tout de suite les premières places* et ce conformément à tous les réglemens; l'exemple du sieur Larrivée, ayant trente années de services comme premier sujet, ne pouvant servir pour M^{lle} Le Vasseur qui n'en compte que 6 ou 7 comme première actrice. Il en est de même de M^{lle} Heinel que l'on a retenue pour ainsi dire de force. A l'égard de M^{me} de St-Huberti, il n'y a rien d'étonnant que se voyant aujourd'hui l'idole de Paris, elle ait exigé le même traitement que M^{lle} Le Vasseur dont elle a fait toute cette année le service; ainsi elle se croiroit fondée à demander encore de l'augmentation pour peu que l'on accordât quelque chose de plus à M^{lle} Le Vasseur.

D'après cela, si vous jugez, Monseigneur, d'avoir égard au mémoire de cette demoiselle, vous préférerez sans doute lui faire obtenir une grâce particulière du Roi, mais sous le sceau du secret pour qu'elle ne tire pas à conséquence, même pour les intérêts du Roi.

Je suis avec respect, etc.

DE LA FERTÉ.

Paris, ce 14 janvier 1784.

(Archives nationales, O¹ 626.)

IV

1787. — 14 janvier.

Brevet d'une pension de 2,000 livres accordée par le Roi à M^{lle} Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, dite Rosalie.

Brevet d'une pension de 2,000 livres, en faveur de la demoiselle Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, née et baptisée le 8 octobre 1749, paroisse Notre-Dame-de-la-Chaussée à Valenciennes, musicienne de l'Opéra, employée aux concerts et spectacles de la cour. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une pension de 500 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal pour lui tenir lieu de l'excédant retranché de ses appointemens ; une pension de 1,500 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Lettre autographe adressée par M^{lle} Marie-Rose-Josèphe Le Vasseur, dite Rosalie, à l'un des fonctionnaires des Menus-Plaisirs et relative à sa pension.

Monsieur, M. de Laferté, commissaire général des menus plaisirs, vient de me prévenir que, conformément aux nouveaux arrangemens, il étoit nécessaire que juse l'honneur, monsieur, de vous remettre promptement mon extrait baptismal pour l'expédition du brevet de cinq cens livres qui m'est destiné. Étant née à Valenciennes, il faudroit que j'y écrivisse pour avoir cet extrait en forme légale et cela entraîneroit des délais. Lorsque j'ai placé ici en viager, le notaire s'est contenté de la déclaration que j'ai faite d'être née à Valenciennes le 8 octobre 1749 et baptisée dans l'église paroissiale de Notre Dame de la Chaussée sous les noms de Marie-Rose-Josèphe Levasseur.

Si cette même déclaration pouvoit suffire à l'expédition de mon brevet, cela m'éviteroit l'embarras d'écrire et d'attendre ; au reste je me conformerai, monsieur, à ce que vous jugerez devoir en dé cider. Je fais avec empressement cette occasion de vous offrir les assurances du très parfait attachement

avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

Signé : LEVASSEUR.

(Archives nationales, O¹, 681.)

Voy. DUPLANT (FRANÇOISE-CLAUDE-MARIE-ROSALIE CAMPAGNE, dite).

LILIA (ALEXANDRINE-LOUISE MARIE, dite), danseuse.

1774. — 12 octobre.

Déclaration de grossesse faite par M^{lle} Alexandrine-Louise Marie, dite Lilia.

L'an 1774, le mercredi 12 octobre, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Claude-Louis Boullanger, etc., est comparue demoiselle Alexandrine-Louise Marie, dite Lilia, âgée d'environ 17 ans, attachée à l'Académie royale de danse à l'Opéra, demeurant rue du Gros-Chenet, paroisse St-Eustache, maison du sieur Bunel, maître en chirurgie : Laquelle nous a dit qu'au mois de novembre dernier elle a fait la connoissance de sieur Jacques Louchon, dit Roland, marchand de modes, rue Ste-Anne, vis-à-vis celle Villedo; que ledit Roland a continué ses assiduités auprès d'elle, lui promettant de lui assurer un fort heureux, possédant une grande fortune; qu'à force de sollicitations et de promesses de lui assurer 1,800 livres de rente, elle a eu la foiblesse de lui accorder ses dernières faveurs, en sorte qu'elle se trouve enceinte de ses œuvres et est sur le point d'accoucher; qu'ayant notifié son état audit Roland, qui a toujours continué ses fréquentes visites, ledit sieur Roland lui a dit à la fin de janvier dernier que les 1,800 livres de rente par lui promises feroient reversibles sur la tête de l'enfant dont elle étoit enceinte; que ledit sieur Roland devoit à cet effet lui apporter tous titres et actes devant notaires pour la sûreté et paiement de ladite rente, ce qu'il n'a pas effectué; que la preuve de la liaison avec la comparante et la reconnaissance de sa grossesse se trouvent clairement démontrées par le contenu de trois lettres à elle écrites par le sieur Roland et toutes de son écriture, lesquelles lettres pour servir et valoir en tems et lieu ce que de raison elle nous requiert de signer et parapher et lui être ensuite remises. A quoi obtempérant, lesdites

lettres ont été à l'instant signées et paraphées *ne varietur* et remises à la comparante qui le reconnoît. Et comme la comparante a intérêt de se pourvoir contre ledit Roland pour obtenir tous frais de gérance, dommages et intérêts, l'ayant forcée à demander un congé à l'Académie pour être à portée de la voir plus souvent, l'excitant même à demander sa retraite totale, ce qu'elle n'a jamais voulu faire et ce qui lui a fait un dommage considérable, elle s'est retirée par devers nous pour nous rendre plainte (1).

Signé : AL.-MARIE dite LILIA ; BOULLANGER.

(Liasse 1960. Archives nationales, Y, 12,678.)

LONGEAU (ANNE PONÉ, dite), chanteuse.

1776. — 21 avril.

Mlle Anne Poné, dite Longeau, rend plainte contre le principal locataire de sa maison, qui s'était emporté de paroles et de voies de fait contre un domestique chargé par elle de prendre quelques effets dans son appartement et de les lui rapporter chez des amis avec lesquels elle soupait.

L'an 1776, le dimanche 21 avril, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., est comparue demoiselle Anne Poné de Longeaut, fille mineure, de l'Académie royale de musique, demeurant rue et porte Montmartre, maison dont est principal locataire le sieur Morel, limonadier, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a dit qu'hier au soir, étant à souper en ville et ayant besoin d'une pelisse parce qu'elle avoit froid, elle dit à un domestique de la maison où elle étoit, d'aller lui en chercher une ; même de lui apporter une polonoise fourrée pour une autre personne qui devoit revenir avec elle ; que ce domestique a été chez la comparante et a pris lesdites pelisse et polonoise ainsi qu'une paire de souliers qu'elle lui avoit aussi demandés et une feringue qu'elle vouloit prêter à la personne chez laquelle elle étoit : mais qu'en sortant de la maison les sieur et dame Morel, ses principaux locataires, et leurs garçons se font jetés sur ce

(1) Trois jours après, Mlle Lilia se désistait purement et simplement de sa plainte.

domestique et lui ont arraché lesdits effets en le traitant de voleur ; qu'au bruit la mère de la comparante, qui étoit chez elle, en descendit et a dit aux sieur et dame Morel que c'étoit de l'ordre de sa fille qu'on emportoit lesdits effets ; que, malgré cela, ils se sont emparés desdits effets après les avoir trépi-gnés à terre ; que même ils ont fait venir la garde et ont fait une esclandre affreuse ; que cependant la comparante ne doit aucun loyer si ce n'est le terme courant ; que d'ailleurs son appartement est garni de meubles et effets d'une assez grande valeur et qu'elle n'en a fait enlever aucun. Et comme c'est de la part dudit Morel et sa femme, leurs garçons et adhérens une vexation des plus répréhensibles qui peut être regardée comme un vol manifeste, elle est venue de tout ce que dessus nous rendre plainte.

Signé : FONTAINE ; PONÉ DE LONGEAUT.

(Archives nationales, Y, 13, 128.)

LOZANGE (MARIE-AIMÉE-REINE SIANNE, dite), danseuse.

On lit dans le *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, les passages suivants qui se rapportent à cette figurante :

4 décembre 1761. Le comte de Limbourg, logé rue Traversière, à l'hôtel du Pérou, se signale en faveur de la demoiselle Siam, figurante à l'Opéra, qu'il a connue lors de son premier voyage et lui a fait faire par Auzouf, bijoutier, une paire de boucles d'oreilles de 10,000 livres.....

19 novembre 1762. Le prince de Belofinski, ces jours derniers a fait présent de plusieurs belles pièces d'étoffes à la demoiselle Siam, figurante dans les ballets de l'Opéra, entretenue par le prince de Limbourg. Cette demoiselle étoit mercredi dernier à la Comédie italienne dans une parure des plus élégantes. Le prince de Belofinski étoit dans une loge vis-à-vis d'elle et rien n'étoit plus plaissant que de voir ce russe, qui est assez épais de son naturel, vouloir par ses mines copier nos petits-maitres. La demoiselle Siam, tout en recevant ses cadeaux, s'en amusoit beaucoup et se tuoit à dire au chevalier de Buffy : « Vous devriez bien lui donner quelques leçons ; si vous pouvez en faire un élégant, cela vous immortalisera. » — « Son air gauche est incurable, lui dit Buffy, tu ne lui laisses pas un sol pour payer son maître. »

(*Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, pages 17, 29, 197 et 219.)

I

1762. — 23 avril.

M^{lle} Marie-Aimée-Reine Sianne, dile Lozange, se plaint qu'on l'accuse d'être une voleuse.

L'an 1762, le vendredi 23 avril, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Marie-Aimée-Reine Sianne de Lozange, danseuse de l'Opéra, demeurante à Paris rue du Doyenne, paroisse St-Thomas-du-Louvre : Laquelle nous a dit qu'hier sur les quatre heures après midi, étant à l'Opéra, elle est entrée dans la loge de la demoiselle Cornu, aussi danseuse, pour lui faire accueil et amitié comme à une camarade. La demoiselle Cornu a débuté par dire à la comparante : « Mademoiselle, on m'a dit que vous aviez trouvé ma bague que j'ai perdue lundi à la répétition, que vous l'aviez ramassée et mise à votre doigt : ayez la bonté de me la rendre. » La comparante, fautive de ce propos, ne s'est cependant pas démontée : elle a demandé à la demoiselle Cornu qui pouvoit lui avoir dit cela. Elle lui a répondu d'abord qu'elle ne vouloit pas le dire. La répondante l'a pressée de s'expliquer en lui faisant sentir que l'imputation la touchoit assez pour qu'elle eût intérêt de la tirer au clair, et finalement la demoiselle Cornu lui a dit que c'étoit la dame Villette, mère, qui le lui avoit dit. La comparante a été trouver la dame Villette et lui a demandé, en présence de la demoiselle Cornu et de plusieurs autres personnes, s'il étoit vrai qu'elle eût vu la comparante ramasser la bague de la demoiselle Cornu. La dame Villette a dit qu'elle avoit vu la comparante ramasser une bague et la mettre à son doigt, mais qu'elle ne fait pas si cette bague étoit à la demoiselle Cornu. La comparante lui a représenté qu'elle prit garde de se tromper et de se bien ressouvenir si c'étoit elle comparante qu'elle avoit vue ramasser une bague ; elle lui a observé qu'elle se nommoit M^{lle} de Lozange et lui a répété de faire attention si elle ne s'étoit pas méprise. La dame Villette a insisté et a répété que c'étoit la comparante qu'elle avoit vue ramasser une bague. La comparante a pris à témoin tous ceux qui étoient présents et comme il est faux que la comparante ait trouvé ou ramassé une bague, que l'imputation qui lui est faite par la dame Villette et dans laquelle elle persiste avec obstination ne peut être que l'effet d'un projet concerté pour nuire

à la comparante, qu'elle a intérêt de faire cesser des bruits aussi calomnieux, elle est venue nous faire la présente déclaration et plainte.

Signé : SIANNE ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,347.)

II

1764. — 19 juin.

M^{lle} Marie-Aimée-Reine Sianne, dite Lozange, sa sœur et leur femme de chambre se plaignent d'avoir été gravement insultées par le propriétaire de la maison où elles demeurent.

L'an 1764, le mardi 19 juin, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénion, etc., font comparues demoiselles Marie-Aimée Reine Sianne Lozange, fille, danseuse de l'Opéra, demoiselle Catherine-Thérèse Lozange la cadette, fille mineure, et Marie-Madeleine-Julien Biélon, femme de chambre de ladite demoiselle Lozange, toutes trois demeurant à Paris rue d'Argenteuil, maison du sieur Solelliac, marchand tapissier, à Paris : Lesquelles nous ont rendu plainte contre le sieur Solelliac et la demoiselle son épouse et nous ont dit que lorsque la demoiselle Lozange a loué l'appartement qu'elle occupe, comme il avoit besoin de quelques réparations et ajustemens, avant de les faire, elle s'est assurée de la possession de cet appartement par une promesse de passer bail faite entre elle et le sieur Solelliac : celui-ci, voyant les ajustemens faits, les a convoités ou a eu regret de n'avoir pas loué son appartement plus cher, bref, il a éludé de passer le bail promis. Mais comme il a senti ne pouvoir s'en dispenser, il a imaginé de tracasser la demoiselle Lozange, se flattant qu'à force de la fatiguer elle se détermineroit d'elle-même à en fortir. Pour cet effet, le mari et la femme ont cherché querelle à la demoiselle Lozange, à sa sœur, à sa femme de chambre et aux personnes qui fréquentent chez elle, notamment au sieur Dossion, son maître de danse, qui étoit venu un soir sur les onze heures pour chercher une dame qui avoit soupé chez la demoiselle Lozange et qu'il avoit promis de reconduire chez elle : on lui refusa la porte et on le menaça de le maltraiter ou faire maltraiter par les garçons. Hier, sur les sept heures du soir, la demoiselle Lozange, étant sur son balcon avec sa sœur, sa compagne et sa femme de chambre, elle s'amusoit et rioit, la dame Solelliac est venue les troubler voulant les empêcher de rire. La

demoiselle Lozange lui a représenté qu'elle étoit chez elle et maîtresse de rire autant que cela lui plairait : la dame Solelliac a pris le ton et a prétendu qu'elle l'en empêcheroit bien, prétendant que cela l'importunait ainsi que le voisinage. Comme elle s'échauffoit dans ses propos, le sieur Solelliac a paru qui, au lieu d'en imposer à sa femme, a semblé l'autoriser en dédaignant les remontrances que lui a faites la demoiselle Lozange, de sorte que cette femme, autorisée par l'applaudissement de son mari, s'est échappée dans les injures les plus grossières, traitant les trois plaignantes de coquines, « falopes et p. . . . ». Pourquoi et pour en faire imposer tant à ladite femme Solelliac qu'à son mari qui semble, par son silence, avoir applaudi à l'impertinence de sa femme, elles sont venues nous rendre la présente plainte.

Signé : M. E. S. LOSANGE ; C. T. LOSANGE ;
M. M. J. BIÉLON ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,353.)

LULLI (JEAN-BAPTISTE). On ne dira rien ici des nombreux opéras ou ballets que cet illustre compositeur a fait représenter à l'Académie royale de musique, car le lecteur pourra trouver, dans les diverses biographies de Lulli, tous les renseignements nécessaires sur ses ouvrages et sur sa vie. Toutefois, il est bon d'insister sur un point généralement peu connu de sa carrière. Personne n'ignore qu'il acheta, en 1681, une charge de secrétaire du Roi, mais ce qu'on sait généralement moins, ce sont les circonstances qui précédèrent cette acquisition et les obstacles qu'il eut à surmonter pour l'effectuer.

Voici ce qu'on trouve à ce sujet, dans un recueil assez rare, les *Spectacles de Paris* :

Le Roi ayant donné des lettres de noblesse à Lulli, quelqu'un dit à ce musicien qu'il étoit bien heureux que le Roi l'eût ainsi exempté de suivre la route commune qui est qu'on aille à la gentilhommerie par une charge de secrétaire du Roi : que s'il avoit eu à passer par cette porte, elle lui auroit été fermée et qu'on ne l'auroit pas reçu. Un homme de cette compagnie s'étoit vanté qu'on refuseroit Lulli s'il se présentait : à quoi les grands biens qu'il

amassoit faisoient juger qu'il pourroit songer quelque jour. Lulli avoit moins d'ambition que de bonne fierté à l'égard de ceux qui le méprisoient. Pour avoir le plaisir de mortifier ses ennemis et ses envieux, il garda ses lettres de noblesse sans les faire enregistrer et ne fit semblant de rien. En 1681, on joua à St-Germain le *Bourgeois gentilhomme* dont il avoit composé la musique. Il chanta lui-même le personnage du Mufti qu'il exécutoit à merveille. Toute sa vivacité, tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer se déployèrent là, et quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix et que ce rôle paroisse fort et pénible, il vint à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le Roi, qu'il divertit extrêmement, lui en fit des complimens. « Mais, Sire, lui dit Lulli, j'avois dessein d'être secrétaire du Roi, vos secrétaires ne voudront plus me recevoir. — Ils ne voudront plus vous recevoir, répartit le prince, ce sera bien de l'honneur pour eux ! Allez, voyez M. le Chancelier. » Lulli alla du même pas chez M. Le Tellier et le bruit se répandit que Lulli devenoit monsieur le secrétaire du Roi. Cette compagnie et mille gens commencèrent à murmurer tout haut : « Voyez-vous le moment qu'il prend. A peine a-t-il quitté son grand chapeau de Mufti qu'il ose prétendre à une charge, à une qualité honorables. Ce farceur encore essoufflé des gambades qu'il vient de faire sur le théâtre, demande à entrer au sceau ! » M. de Louvois, sollicité par messieurs de la chancellerie et qui étoit de leur corps, parce que tous les secrétaires d'État doivent être secrétaires du Roi, s'en offensa fort. Il reprocha à Lulli sa témérité qui ne convenoit pas à un homme comme lui qui n'avoit de recommandations et de services que d'avoir fait rire. « Hé ! Tête-bleu ! lui répondit Lulli, vous en feriez autant si vous le pouviez. » La riposte étoit gaillarde. Il n'y avoit dans le royaume que M. le maréchal de La Feuillade et Lulli qui eussent répondu à M. Louvois de cet air. Enfin, le Roi parla à M. Le Tellier. Les secrétaires du Roi étant venus faire des remontrances à ce ministre sur ce que Lulli avoit traité d'une charge parmi eux et sur l'intérêt qu'ils avoient qu'on le refusât pour la gloire de tout le corps, M. Le Tellier leur répondit en des termes encore plus défagréables que ceux dont le Roi s'étoit servi. Quand ce vint aux provisions, on les expédia à Lulli avec des agrémens incuis. Le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité. Il ne trouva en son chemin aucun confrère brusque ni impoli. Aussi fit-il noblement les choses de son côté. Le jour de sa réception il donna un magnifique repas, une vraie fête, aux anciens et aux gens de sa compagnie et le soir un plat de son métier, l'Opéra, où l'on jouoit le *Triomphe de l'Amour* (1). Ils étoient vingt-cinq ou trente qui y avoient, ce jour-là, comme

(1) Ballet de Benzerade et Quinault, musique de Lulli, représenté pour la première fois le 16 mai 1681.

de raïson, les bonnes places : de forte qu'on voyoit la chancellerie en corps, deux ou trois rangs de gens graves en manteaux noirs et en grands chapeaux de castor, aux premiers rangs de l'orchestre qui écoutoient d'un sérieux admirable les menuets et les gavottes de leur confrère le musicien. Ils faisoient une décoration rare et qui embellissoit le spectacle et l'Opéra apprit ainsi publiquement que son seigneur s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'un gros de courtisans, il rencontra bientôt après Lulli à Versailles : « Bonjour, lui dit-il en passant, bonjour, mon confrère ! » ce qui s'appela alors un bon mot de M. de Louvois.

Lulli est mort à l'âge de 55 ans, le 22 mars 1687, rue de la Madeleine de la Ville-l'Évêque à Paris, et fut inhumé dans l'église des Augustins déchaussés, dite des Petits-Pères.

(*Les Spectacles de Paris*, 1756. — Fétis : *Dictionnaire des musiciens*. — Jal : *Dictionnaire de biographie*.)

I

1681. — 26 décembre.

Information des vie et mœurs de Jean-Baptiste Lulli, lors de sa nomination à l'office de secrétaire du Roi.

Information faite par nous Pierre Marefchal et Jean-Baptiste de Falentin, conseillers secrétaires du Roi, maison, couronne de France et de ses finances, commissaires à ce députés, des vie, mœurs, conversation, religion catholique, apostolique et romaine et affection au service de Sa Majesté de Jean-Baptiste Lulli, pourfuivant le sceau et expédition des provisions en l'office de conseiller secrétaire du Roi dont étoit pourvu feu Joseph Claufel, écuyer, dernier titulaire.

Messire Léonard Briderey, docteur en théologie, aumônier de la Reine et son prédicateur ordinaire, vicaire de St-Roch, âgé de 54 ans, après le serment accoutumé, a dit n'être parent ni allié dudit sieur Lulli et qu'il le connoît pour être de bonne vie et mœurs. Sait qu'il fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine pour l'avoir ouï en confession et lui avoir administré le Saint-Sacrement de l'Eucharistie, comme aussi qu'il est très-

affectionné au service de Sa Majesté près la personne de laquelle il s'est singulièrement attaché et qu'il est très-capable de remplir les emplois auxquels il voudra s'appliquer.

Signé : BRIDEREY.

Meffire Philippe Quinault (1), conseiller du Roi, auditeur en sa chambre des Comptes, âgé de 45 ans ou environ, après le serment accoutumé, a dit n'être parent ni allié dudit sieur Lulli et qu'il le connoît depuis plus de vingt années pour une personne d'honneur et de très-bonnes mœurs, dont le mérite extraordinaire lui a attiré l'estime de toutes les nations et particulièrement la bienveillance du Roi qui lui en a donné des marques éclatantes en plusieurs occasions jusqu'à l'avoir voulu anoblir et sa postérité par des lettres particulières ; mais qu'étant persuadé que la charge de secrétaire du Roi en a toutes les prérogatives d'une manière plus avantageuse, Sa Majesté lui a accordé son agrément pour s'en faire pourvoir, et fait que Monseigneur le Chancelier l'a dit aussi publiquement, comme aussi que ledit sieur Lulli fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine pour avoir assisté plusieurs fois à la sainte messe et qu'il le croit capable de s'acquitter de tous les emplois où il voudra s'appliquer.

Signé : QUINAULT.

Nicolas Hullot, écuyer, conseiller secrétaire de Sa Majesté, maïson, couronne de France et des finances, âgé de 46 ans ou environ, a dit après le ser-

(1) Philippe Quinault, né en 1635, mort en 1688. Il a fait représenter à l'Opéra un grand nombre de tragédies lyriques dont Lulli a composé la musique. La Comédie-Française lui doit aussi plusieurs ouvrages joués avec succès. Ce poète de talent, vilipendé par Boileau et réhabilité par Voltaire, était aussi un homme d'esprit. Le roi Louis XIV lui ayant commandé l'opéra d'*Amadis*, le bruit courut qu'il était embarrassé de mettre le projet à exécution ; Quinault protesta contre ce bruit mensonger par les vers suivants :

L'Opéra difficile à faire.

Ce n'est pas l'opéra que je fais pour le Roi
 Qui m'empêche d'être tranquille,
 Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile ;
 La grande peine où je me voi
 C'est d'avoir cinq filles chez moi
 Dont la moins âgée est nubile.
 Je les dois établir et voudrois le pouvoir ;
 Mais à fuivre Apollon, on ne s'enrichit guère ;
 C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
 De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
 Quoi ! cinq actes devant notaire
 Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
 O ciel ! peut-on jamais avoir
 Opéra plus fâcheux à faire !

Quinault était membre de l'Académie française.

ment accoutumé, n'être parent ni allié dudit sieur Lulli et qu'il le connoît depuis plusieurs années pour être de bonnes mœurs et faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine, ayant souvent assisté avec lui au divin service, le croit aussi d'une capacité si étendue qu'il peut s'acquitter de tous les emplois avec autant de suffisance lorsqu'il voudra s'y appliquer que d'affection et de zèle pour le service de Sa Majesté et comme il en a donné des preuves éclatantes en beaucoup d'occasions qui lui ont attiré l'estime du public et la bienveillance de Sa Majesté, elle l'auriot voulu anoblir et sa postérité pour lui donner des marques de sa satisfaction qu'elle en a, mais que ledit sieur Lulli étant persuadé que la charge de secrétaire du Roi l'honoreroit bien davantage et qu'elle a toutes les prérogatives de la noblesse bien plus éminemment et avec plus de solidité que des lettres particulières qui sont sujettes à révocation, il auroit très-humblement supplié Sa Majesté et avec beaucoup d'instance de lui accorder son agrément pours'en faire pourvoir, ce qu'elle a eu la bonté de faire et d'une manière si obligeante que Monseigneur le Chancelier l'a dit publiquement au dernier jour du sceau, apparemment afin que la compagnie eût à s'y conformer.

Signé : HULLOT.

(Archives nationales, V², 35.)

II

1687. — 10 mars.

Testament de Jean-Baptiste Lulli.

Par-devant les conseillers du Roi notaires au Châtelet de Paris souffignés fut présent Jean-Baptiste Lulli, écuyer, conseiller secrétaire du Roi, maison, couronne de France et de ses finances et surintendant de la musique de la Chambre de Sa Majesté, gisant au lit malade de corps, toutefois sain d'esprit, mémoire et jugement, comme il est apparu auxdits notaires par ses discours, lequel désirant disposer de ses dernières volontés, a fait, dit et nommé auxdits notaires son testament comme il ensuit. Au nom de la Très-Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit : Premièrement, il a recommandé et recommande son âme à Dieu le Créateur, le suppliant, par les mérites infinis de la mort et passion de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, la vouloir admettre en son saint paradis quand elle fera séparée de son corps, implorant à

cette fin l'intercession de la glorieuse Vierge Marie et de tous les saints et saintes. Item veut et entend ses dettes et torts, si aucuns en y a, être payés, réparés et amendés par l'exécutrice de son présent testament ci-après nommée. Item désire, son corps étant privé d'esprit, être inhumé en l'église des religieux Augustins Déchauffés appelés Petits-Pères, en laquelle il entend qu'il soit dit et célébré à son intention, par chacun jour, à perpétuité, une messe basse pour le repos de son âme, pourquoi il fera passé contrat de fondation et baillé auxdits religieux la somme de 6,000 livres. Item ledit sieur testateur donne à la maison des filles catholiques, rue Sainte-Anne, la somme de 1,000 livres pour la fondation à perpétuité en leur église des prières qui seront indiquées par ladite dame exécutrice. Item donne et lègue aux pauvres de la paroisse de la Magdeleine à la Ville-l'Évêque la somme de 1,000 livres qui sera distribuée par ladite dame exécutrice ainsi qu'elle le trouvera à propos. Item donne et lègue ledit sieur testateur aux sieurs Chauvin, Pleffis, Regnault, Prévost et Lefluboys, ses domestiques, employés pour l'opéra, la somme de 500 louis d'or, qui est 100 louis d'or pour chacun d'eux, de récompense pour leurs services. Item donne à Pinson, laquais, 300 livres et à Paîté et Lepetit, aussi laquais, à chacun 150 livres, avec un habit à chacun des trois, le tout outre leurs gages jusqu'au jour du décès dudit sieur testateur. Donne et lègue 100 livres à la femme de chambre, 50 livres à la cuisinière et à son cocher 10 livres, le tout aussi outre leurs gages.

Ledit sieur testateur déclare que le Roi, ayant eu la bonté de lui laisser la liberté de disposer ainsi qu'il avisera du privilège qu'il a plu à Sa Majesté lui accorder de l'établissement de l'Académie de musique ou Opéra, il veut et entend, sous le bon plaisir de Sa Majesté, que ledit privilège appartienne, savoir un tiers au total à Jean-Louis Lulli (1), écuyer, son fils, auquel Sa Majesté a fait la grâce d'accorder la survivance de ses charges en la musique de la chambre de Sa Majesté, et les deux autres tiers du total dudit privilège appartiendront tant à dame Marie-Magdeleine Lambert, épouse dudit sieur testateur, qu'au sieur abbé Lulli (2), leur fils, et aux dames et demoiselles leurs trois filles, chacun par égale portion qui fera un cinquième desdits deux tiers tant à ladite dame sa femme qu'à chacun de leursdits quatre autres enfans, voulant que ladite dame son épouse conduise tout ce qui concerne ladite Académie de musique ou Opéra, sans aucune exception ni réserve et ce par l'avis toutefois du sieur Frichet, ci-devant pourvoyeur de la maison de la Reine, son intime ami, lequel il supplie d'en vouloir prendre la peine, sans que ledit

(1) Jean-Louis de Lulli, né en 1667, remplaça son père dans toutes ses charges et mourut le 23 décembre 1688. Il a fait représenter à l'Académie royale de musique, le 22 mars 1688, en collaboration avec son frère Louis, *Zéphir et Flore*, ballet héroïque, dont les paroles étaient de du Boullay.

(2) Jean-Baptiste de Lulli, dont il est parlé plus loin.

sieur Jean-Louis Lulli, son fils, puisse empêcher l'exécution de la présente disposition, ni troubler ladite dame sa mère, ni ledit sieur Frichet, en tout ce qu'ils ordonneront pour la conduite de ladite Académie, étant persuadé qu'ils feront le tout pour le mieux et pour l'avantage commun de la famille dudit sieur testateur qui prie aussi le sieur Colasse, maître de la musique de la chapelle du Roi, d'aider de ses avis ladite dame sa femme et ledit sieur Frichet en tout ce qui regardera ladite Académie et même d'assister ledit sieur son fils, nommé en survivance de sesdites charges, en tout ce qu'il pourra. Enjoignant audit sieur son fils, même audit sieur abbé et aux demoiselles ses filles pareillement de déférer en toutes sortes de choses regardant leur conduite et établissement aux avis et conseils de ladite dame leur mère et dudit sieur Frichet qui pourvoient par leur prudence à tout ce qu'il conviendra ordonner pour la dépense, subsistance des enfans dudit sieur testateur quand même ils feroient ci-après émancipés d'âge afin de conserver leurs biens et revenant en principaux que fruits, ledit sieur testateur suppliant encore à cette fin ledit sieur Frichet d'accepter la qualité de subrogé-tuteur ou curateur desdits enfans, ce qu'il espère être autorisé du suffrage de leurs parens et que Messieurs les magistrats voudront bien y avoir égard (1).

Ledit sieur testateur entend que tous ceux qu'il emploie pour l'opéra, comme le sieur Chauvin et les autres surnommés, même ceux des noms desquels il ne peut à présent se souvenir, demeurent conservés dans leurs emplois aux mêmes gages et appointemens qu'il leur paye actuellement, sans pouvoir être diminués, si ce n'est qu'il ne fût justifié qu'ils y eussent délinqué.

A l'égard dudit sieur Colasse devant nommé, ledit sieur testateur veut qu'il continue d'être logé et nourri en la maison dudit sieur testateur aux dépens de sa famille et que sa pension lui soit payée comme par le passé.

Ledit sieur testateur, n'ayant que trop de connoissance de la mauvaise conduite de Louis Lulli (2), son fils aîné, ce qui l'a obligé de le faire enfermer

(1) Le 29 mars 1687, le lieutenant civil rendit une sentence par laquelle la veuve de Lulli était nommée tutrice honoraire des enfans mineurs, Charles Chauvin, dont il a été fait mention plus haut, tuteur onéraire et François Frichet subrogé-tuteur.

Voici les noms des parens et amis de Lulli, d'après l'avis desquels cette sentence fut rendue : Michel Lambert, maître de la musique de la chambre du Roi, aïeul maternel des mineurs ; Jean-Nicolas de Francini, maître d'hôtel ordinaire du Roi, mari de Catherine Lulli ; Dominique de Normandin, écuyer, sieur de La Grille, ordinaire de la musique de la chambre du Roi ; Bardo-Bardi Margalotti, lieutenant-général et colonel-lieutenant du régiment Royal-Italien ; Antoine Bontemps, premier valet de chambre du Roi et capitaine du château de Versailles ; Antoine de Montlezun, baron de Busca, lieutenant des gardes du corps du Roi et Jean Le Fèvre, tapissier ordinaire du Roi.

(Archives nationales, Y, 4,008.)

(2) Louis de Lulli, né en 1664, mort vers 1736. Il a fait représenter à l'Académie royale de musique : *Zéphyr et Flore*, ballet héroïque, paroles de du Boullay, en collaboration avec son frère Jean-Louis (1688) ; *Orphée*, paroles de du Boullay, en collaboration avec son frère Jean-Baptiste (1690) ; *Alcide*, paroles de Campistron, en collaboration avec Marais (1693) ; les *Saisons*, ballet, paroles de l'abbé Pic, musique de Collasse (1695).

par autorité de justice en la maison des religieux de la charité à Charenton, veut et entend que sondit fils aîné demeure réduit à sa légitime ; au moyen de quoi ledit sieur testateur ne lui donne qu'une douzième partie de ses biens tant meubles qu'immeubles. Laquelle légitime sondit fils ne pourra vendre, engager ni aliéner, en donnant et substituant le fonds et propriété aux enfans qui naîtront de lui en légitime mariage contracté de l'avis de ladite dame sa mère et dudit sieur Frichet. Et en cas qu'il décède sans enfans, ledit sieur testateur donne et lègue et substitue ledit fonds et propriété de ladite légitime à ses autres cinq enfans par égale portion. Et pour assurance de l'effet de la présente substitution, ledit testateur désire qu'il soit pris toutes les précautions et observé toutes les formalités requises et nécessaires. Et comme il fait qu'il y a beaucoup à appréhender de la légèreté d'esprit, de la mauvaise conduite dudit sieur Lulli, son fils aîné, il veut qu'il demeure enfermé en ladite maison où il est à présent ou en autre tant et si longuement qu'il fera avisé par ladite dame son épouse et ledit sieur Frichet et par le reste de sa famille, et cependant sera pourvu à sa subsistance ainsi qu'ils trouveront à propos.

Quant au résidu de tous et chacuns les biens dudit sieur testateur tant meubles qu'immeubles, sans aucune exception ni réserve, il le donne et lègue à ses cinq enfans puînés, par égale portion en rapportant toutefois par la dame de Francine, l'une de ses filles, ce qu'elle avoit reçu en avancement sur sa succession, pour jouir par lesdits cinq enfans puînés de tous lesdits biens en pleine propriété.

Et pour exécuter et accomplir le présent testament, ledit sieur testateur a nommé et élu ladite dame Marie-Magdeleine Lambert sa femme. Et comme ledit sieur testateur désire que sa famille marque quelque reconnaissance audit sieur Frichet des peines et soins qu'il voudra bien prendre pour leur avantage, ledit sieur testateur supplie ledit sieur Frichet d'avoir agréables les présens que ladite dame épouse dudit sieur testateur lui fera sur le total de ce qui proviendra du revenu de l'Opéra.

Révoquant ledit sieur testateur tous autres testamens et codicilles qu'il pourroit avoir faits auparavant le présent auquel il se tient comme étant sa dernière volonté.

Ce fut fait ainsi, parlé, dicté et nommé par ledit sieur testateur auxdits notaires et à lui par l'un d'eux, en la présence de l'autre, lu et relu, qu'il a dit bien entendre et y a persisté en la chambre où il est au lit malade, en sa maison sise audit lieu de la Ville-l'Évêque, paroisse de la Magdeleine, l'an 1687, le 10^e jour de mars avant midi et a signé avec lesdits notaires la minute des présentes demeurée vers Simon Mouffle, l'un desdits notaires.

(Archives nationales, Y, 33.)

LULLI (JEAN-BAPTISTE DE), fils du précédent, né à Paris le 6 août 1665. C'est lui que, dans son testament, l'auteur d'*Armide* appelle l'abbé Lulli, à cause de l'abbaye de Saint-Hilaire, près Narbonne, dont l'avait gratifié Louis XIV. Jean-Baptiste de Lulli fut pourvu, le 7 février 1695, de la charge de surintendant de la musique du Roi, en remplacement de Boësset. Il a fait représenter en 1690 à l'Opéra, en collaboration avec son frère Louis, *Orphée*, tragédie dont les paroles étaient de du Boullay.

Les documents publiés plus loin prouvent péremptoirement que Jean-Baptiste de Lulli n'est pas mort en 1701, comme on l'a dit (1).

(*Les Spectacles de Paris*, — Jal : *Dictionnaire de biographie*.)

I

1707. — 20 juin.

Jean-Baptiste de Lulli fils, fait donation à M^{mes} du Molin et Thiersault, ses sœurs, de deux cinquièmes des bénéfices dans le produit du privilège de la vente des œuvres de son père.

Par-devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris souffignés, fut présent Jean-Baptiste de Lulli, écuyer, surintendant de la musique du Roi, demeurant rue de Richelieu, paroisse St-Eustache : Lequel par bonne amitié, donne et accorde par ces présentes à dame Gabrielle-Hilaire de Lulli, veuve de messire Jacques du Molin, écuyer, conseiller secrétaire du Roi, greffier en chef de la Cour des aides de Paris, demeurant rue Ste-Anne, paroisse St-Roch, pour ce présente et acceptante, et à messire Pierre Thierfaut, sieur de Mérencourt, et à dame Marie-Louise de Lulli, son épouse, qu'il autorise à l'effet des présentes, aussi pour ce présents et acceptans, demeurant rue de

(1) Notamment dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Lebas, dans la *Biographie-Didot* et dans le *Dictionnaire des musiciens* de Fétis.

Braque, paroisse St-Nicolas-des-Champs, deux cinquièmes, savoir : un cinquième pour ladite dame du Molin et un autre pour lesdits sieur et dame Thierfault dans le produit du privilège à lui accordé par Sa Majesté le 2 avril dernier, enregistré sur le registre numéro 2 de la communauté des libraires et imprimeurs de cette ville, page 188, numéro 394, de faire imprimer pendant quinze années généralement tous les ouvrages de musique de feu Jean-Baptiste de Lulli, son père, écuyer, secrétaire du Roi, surintendant de la musique, vers, paroles, dessins et ouvrages mentionnés audit privilège, à la charge et sous les conditions suivantes : c'est à savoir que lesdits sieur, dames du Molin et Thierfault ne pourront s'immiscer dans l'impression ou gravure desdits ouvrages, desquels ledit sieur de Lulli fera entièrement maître ; que la recepte du produit sera entièrement faite par ledit sieur de Lulli dont il comptera avec lesdits sieur et dames du Molin et Thierfault, à l'amiable, tous les six mois ; que le débit en sera fait par ledit sieur de Lulli ou par personnes qu'il proposera approuvées desdits sieurs et dame du Molin et Thierfault après être convenu du prix qu'ils donneront pour ledit débit ; que lesdits sieur et dames du Molin et Thierfault seront tenus de contribuer, chacun pour leur cinquième, aux frais et avances faites par ledit sieur de Lulli pour l'obtention du privilège, exécution d'icelui, impression, gravure et autres dépenses qu'il conviendra faire pour raison de ce : Desquels deux cinquièmes des frais faits et à faire, ils seront tenus rembourser ledit sieur de Lulli à sa première réquisition et sur sa simple déclaration, chacun pour leur cinquième ; que lesdits sieur et dames du Molin et Thierfault ne pourront céder ni transporter leurs droits desdits deux cinquièmes à qui que ce soit que du consentement dudit sieur de Lulli et que le produit desdits deux cinquièmes ne pourra être engagé ni saisi par aucun de leurs créanciers. A été convenu que s'il survient quelque contestation soit au sujet des comptes et du contenu en la présente donation et exécution d'icelle, les parties seront tenues d'en passer par l'avis de M. Séval, avocat en la Cour, dont elles conviennent pour les régler. Promettant de sa part ledit sieur de Lulli, pour établir une confiance réciproque, de ne point disposer dudit privilège, comme aussi de ne point faire de marché pour le prix de l'impression pour le papier au-dessus de sept livres la rame, de dix livres la rame pour le papier de la gravure et qu'il ne pourra vendre chacun livre d'opéra broché moins de douze livres que conjointement et du consentement desdits sieur et dames du Molin et Thierfault, etc.

Fait et passé à Paris en la demeure dudit sieur Séval, demeurant à Paris, Ile Notre-Dame, rue Regratière, paroisse St-Louis, l'an 1707, le 20^e jour de juin après-midi, etc.

(Archives nationales, Y, 279.)

II

1708. — 28 janvier.

Jean-Baptiste de Lulli fils rend plainte contre l'imprimeur Ballard qui mettait en vente, sans en avoir le droit, des exemplaires de l'opéra de Proserpine.

L'an 1708, le samedi 28 janvier, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Martin Bourlin, etc., est comparu Jean-Baptiste de Lully, écuyer et furintendant de la musique de Sa Majesté : Lequel, en continuant les plaintes par lui ci-devant rendues à l'encontre de Christophe Ballard, imprimeur, nous a dit qu'au préjudice du privilège qu'il a plu au Roi d'accorder à lui sieur plaignant de faire réimprimer tous les ouvrages de défunt M. de Lully, son père, et de la transaction passée entre ledit sieur plaignant et ledit Ballard, homologuée par arrêt du Conseil du 27 juin de l'année dernière 1707, ledit Ballard débite dans le public des exemplaires de l'opéra de *Proserpine* (1) nouvellement imprimée conformément audit privilège, lesquels exemplaires ne sont pas paraphés de lui sieur plaignant et ainsi qu'il est porté et convenu par ladite transaction ; que lejourd'hui heure présente ledit sieur plaignant, passant sur le quai de l'École, a trouvé une femme étalant des livres sur le parapet dudit quai, laquelle exposoit en vente à un particulier un opéra de *Proserpine* en musique, nouvellement imprimé, non relié, en cinq cahiers ; que s'étant adressé à ladite femme qu'il a appris se nommer Suzanne Peigné, veuve d'Antoine Joron, revendeuse de livres, et lui ayant demandé de qui elle tenoit ledit opéra, elle lui a fait réponse qu'elle l'avoit acheté cejourd'hui dix heures du matin d'un homme qui avoit un manteau d'écarlate, moyennant un écu ; qu'ayant fait entendre à ladite veuve Joron qu'elle n'étoit pas en droit d'acheter, vendre ni débiter de pareils opéras et qu'attendu la contravention, il alloit faire procéder par voie de saisie, ledit sieur plaignant auroit sur-le-champ requis notre transport à l'effet d'être présent à la saisie qu'il entendoit faire faire, mais nous commissaire n'étant pas en notre logis, Claude Brice, notre clerc, s'y étant transporté, ledit sieur plaignant, après lui avoir fait entendre ce que dessus, il auroit fait apporter ledit opéra en notre logis qu'il nous a représenté et requis qu'il fût procédé à la saisie d'icelui.

Signé : J.-B. DE LULLY.

(1) *Proserpine*, tragédie lyrique en cinq actes de Quinault, musique de Lulli, représentée pour la première fois le 10 novembre 1680.

Sur quoi, ledit opéra à nous représenté portant pour titre sur la première page recto : *Proserpine, tragédie*, après avoir été de nous paraphé, avons fait faïfir ledit opéra par Nicolas Chambolin, huïssier à verge au Châtelet de Paris, mandé et requis à cet effet et icelui faïfi, du consentement du sieur plaignant, est demeuré entre nos mains.

Signé : CHAMBOLIN ; J. B. DE LULLY ; BOURSIN.

(Archives nationales, Y, 12,335.)

III

1708. — 30 janvier.

Christophe Ballard et Jean-Baptiste-Christophe Ballard, son fils, tous deux libraires, accusent Jean-Baptiste de Lully fils d'être un homme de mauvaise foi et un calomniateur.

Du 30 janvier 1708, trois heures de relevée, en l'hôtel de nous Louis-Pierre Regnard, etc., sont comparus Christophe Ballard, seul imprimeur du Roi pour la musique, demeurant rue St-Jean-de-Beauvais, et Jean-Baptiste-Christophe Ballard son fils, imprimeur-libraire à Paris, et reçu en survivance en ladite charge, qui nous ont rendu plainte et dit que le sieur Jean-Baptiste Lully, surintendant de la musique du Roi, ayant obtenu un privilège l'année dernière portant permission de faire imprimer, vendre et débiter les opéras et autres œuvres de musique du feu sieur Lully son père, à condition d'en faire imprimer deux par chacune année, et se voyant obligé d'avoir recours audit Christophe Ballard père, qui seul a pouvoir d'imprimer en musique, il affecta dès lors de faire auxdits plaignans des propositions ridicules et inouïes dans l'imprimerie, tendantes à les rebuter et obtenir, sur leur refus d'imprimer lesdits opéras, un nouveau privilège pour les faire imprimer lui même et détruire celui que Sa Majesté et les Rois ses prédécesseurs ont accordé auxdits plaignans et à leur aïeul ; que dans le procès intenté à cette fin au Conseil contre ledit Christophe Ballard père, ledit sieur Lully étant près de succomber, attendu l'injustice de ses prétentions, fut contraint de passer une transaction par laquelle il s'obligea de livrer par chacune année audit Christophe Ballard père, la copie de deux opéras dudit sieur Lully père, pour être imprimés en la manière ordinaire ; laquelle transaction fut homologuée par arrêt du Conseil ; que pendant le cours de l'impression de l'opéra de *Proserpine*, qui a été seul imprimé en conséquence, ledit sieur de Lully, pour parvenir au but dont la

transaction l'avoit éloigné, a fuscité mille chicanes aux plaignans et a tâché de leur donner tous les dégoûts imaginables; qu'après que les exemplaires dudit opéra de *Proserpine* lui ont été livrés, en exécution de ladite transaction, il a malicieusement répandu dans le monde et dit, en présence de perfonnes de probité, que les plaignans étoient des fripons qui avoient tiré à leur profit un nombre d'exemplaires dudit opéra de *Proserpine* au delà de celui qui devoit être livré et paraphé; qu'ils les vendoient et faisoient journellement vendre, ce qui empêchoit la vente que ledit sieur de Lully devoit faire dudit opéra; que depuis, ledit sieur de Lully, cherchant à donner quelque couleur à cette calomnie, s'est vanté qu'il avoit saisi plusieurs exemplaires vendus par les plaignans; que même samedi 28 du présent mois, après avoir aposté un particulier qui vers le midi vendit pour le prix de trois livres un exemplaire imparfait dudit opéra à une femme revendeuse de livres étalant sur le quai de l'École, ledit sieur de Lully se transporta audit lieu une ou deux heures après accompagné d'un huissier et dudit particulier soi-disant clerc du commissaire; que ledit sieur de Lully fit saisir ledit exemplaire, lequel il emporta et dont il remboursa le prix à ladite revendeuse; qu'ensuite il fit faire un prétendu procès-verbal de saisie chez maître Bourfin, commissaire, dans lesquels saisie et procès-verbal il charge les plaignans des mêmes calomnies semées dans le public contre eux; et comme lefdits plaignans ont livré audit sieur Lully l'impression entière dudit opéra sans en retenir une seule feuille par devers eux; que d'ailleurs ledit sieur de Lully a reçu d'eux quatre exemplaires qui n'ont pas été paraphés et qu'il a refusé d'en parapher deux autres appartenans aux ouvriers dudit Christophe Ballard père, les plaignans ont droit de présumer que ledit sieur de Lully s'est servi de quelqu'un de ces six exemplaires non paraphés ou de quelque première feuille superflue, qui aura pu demeurer double lorsque les premières feuilles ont été paraphées, pour donner quelque fondement à son accusation calomnieuse. Pourquoi les plaignans ayant intérêt de se justifier aux yeux du public et de détruire ces bruits injurieux à leur réputation qui ne sont appuyés que sur les artifices et la mauvaise volonté dudit sieur Lully, ils nous ont rendu la présente plainte.

Signé : C. BALLARD, BALLARD fils, REGNARD.

(Archives nationales, Y, 10,829.)

IV

1711. — 24 février.

Jean-Baptiste de Lully et Louis de Lully, son frère, accusent M^{me} du Molin, leur sœur, de tâcher de circonvenir à son profit Madeleine Lambert, leur mère, très âgée et gravement malade.

L'an 1711, le mardi 24 février, quatre heures de relevée, sont comparus par-devant nous Jean Tourton, etc., les sieurs Jean-Baptiste de Lully, surintendant de la musique du Roi, demeurant rue de Richelieu, et Louis de Lully, écuyer, demeurant rue des Jeûneurs : Lesquels nous ont rendu plainte contre la dame Gabrielle-Hilaire de Lully, leur sœur, veuve de M^e Dumoulin, greffier en chef de la Cour des aides, et dit que ladite dame veuve Dumoulin ayant résolu de faire recevoir les derniers sacremens à la dame leur mère sans leur participation, elle s'est seulement contentée de les faire avertir lorsque la cérémonie étoit faite, ce qui prouve le dessein qu'elle a toujours eu de se rendre la maîtresse absolue des volontés de ladite dame leur mère, chez laquelle elle demeure actuellement avec la demoiselle sa fille, où elle dispose de tout sans le consentement des plaignans, ce qui les a obligés de se transporter le même jour, environ les quatre heures de relevée, chez ladite dame leur mère qu'ils ont trouvée au lit très-malade et à laquelle ils ont rendu tous les devoirs qu'ils lui doivent ; qu'après s'en être acquitté, il fut résolu avec tous les cohéritiers présens, environ les dix heures du soir, d'aller au cabinet pour connoître si tout ce qui étoit dans icelui étoit en sûreté ; où ayant effectivement été ledit sieur Jean-Baptiste de Lully, l'un des sieurs plaignans, l'ayant trouvé ouvert aussi bien que le coffre-fort, qui étoit dans icelui, il ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de surprise d'une pareille négligence ; qu'ayant ensuite voulu mettre en sûreté les effets qui étoient dans ledit cabinet, il fut résolu entre tous lesdits cohéritiers présens de mettre tous lesdits effets et argent comptant dans une armoire étant dans ledit cabinet ; ce qu'ayant été fait et ladite armoire fermée à clef, icelle clef, avec celles qui se sont trouvées dans ledit cabinet, ont ensuite été portées dans une autre armoire, étant dans la chambre de ladite dame leur mère, où lesdites clefs furent remises et icelle armoire ayant aussi été refermée à clef et icelle clef mise dans un endroit connu de tous les cohéritiers. Il fut encore résolu que personne desdits cohéritiers ne pourroit fouiller dans l'armoire étant dans ledit cabinet que du

consentement et en présence des uns et des autres : néanmoins, au préjudice de ladite convention, ils ont été surpris d'apprendre que la nuit du 14 au 15 du présent mois, ladite dame veuve Dumoulin, accompagnée de quelques personnes à elle affidées, abusant toujours de son autorité, s'est donné la liberté d'entrer dans ledit cabinet et de fouiller dans ladite armoire où l'on avoit mis lesdits effets, en sorte qu'elle a été la maîtresse d'en disposer à sa volonté. Et comme la dame leur mère a beaucoup d'infirmités et qu'elle n'est nullement en état de pouvoir faire aucune disposition en faveur de qui que ce soit ; que, néanmoins, ils ont appris que l'on avoit voulu la surprendre pour l'obliger à faire des donations ou testament ; que pour cet effet quatre notaires se sont transportés différentes fois chez elle à la réquisition de ladite dame veuve Dumoulin ; qu'ils ne l'ont pas trouvée dans une situation à pouvoir faire un testament ; que ladite dame Dumoulin ne laisse pas que de continuer toujours à vouloir user de surprise et d'artifice soit en se faisant faire des dons manuellement ou autres et qu'elle pourroit y réussir, c'est la raison pour laquelle ils ont été conseillés de se transporter par-devant nous pour nous rendre la présente plainte.

Signé : LOUIS DE LULLY ; J. B. DE LULLY ; TOURTON.

(Archives nationales, Y, 12, 115.)

V

1711. — 14 et 17 février.

Jean-Baptiste de Lulli, Louis de Lulli, Pierre de Thiersault et Marie-Louise de Lulli, sa femme, se plaignent des obsessions auxquelles est en butte Madeleine Lambert, leur mère et belle-mère, très âgée et gravement malade.

L'an 1711, le samedi 14 février, environ les six heures du soir, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., en notre hôtel sont comparus Jean-Baptiste Lully, écuyer, surintendant de la musique du Roi, demeurant rue de Richelieu, susdite paroisse, Louis Lully, écuyer, demeurant rue des Jeûneurs, paroisse St-Eustache, et messire Pierre Thiersault, écuyer, seigneur de Mé-rancourt, et dame Marie-Louise Lully, son épouse, demeurant rue de Braque, paroisse St-Nicolas-des-Champs : Lefdits sieurs Lully et dame de Thiersault frères et sœurs : Lesquels nous ont fait plainte et dit que la dame veuve Lully, leur mère et belle-mère, est depuis environ huit jours détenue au lit

d'une fort grande maladie qui lui ôte presque tout usage de la vue et de l'ouïe et l'a réduite dans un état où elle n'est nullement saine d'entendement; qu'ils ont été avertis que différens particuliers affectent depuis ce tems de l'obféder et lui persuader de faire des dispositions en leur faveur au préjudice des plaignans; que dans cette vue ils ont fait venir le jour d'hier dans la chambre de ladite dame Lully, maître Durand, son notaire, et un de ses confrères, lesquels ont fait retirer tout le monde à l'exception de la demoiselle Morineau, cousine germaine de leurdite mère; qu'après quelque tennis lesdits notaires étant descendus dans une chambre au-dessous où partie de la famille étoit, eux sieur et dame Thiersfault, voyant ledit M^e Durand qu'ils ne connoissent point, lui demandèrent ce qu'il vouloit et qui il étoit et furent surpris d'apprendre qu'il étoit Durand, notaire, que l'on avoit envoyé chercher pour faire le testament de ladite dame qu'il venoit de voir et n'étoit nullement en état de tester et répéta les mêmes paroles à la dame Dumoulin, sœur des plaignans, qui se trouva dans la même chambre et se retira; qu'environ un quart d'heure après ladite dame Thiersfault, étant montée en la chambre de ladite dame sa mère, auroit été surprise de la trouver en son féant, soutenue par la nommée Ladouze, sa femme de chambre, ayant un papier écrit devant elle, ses lunettes sur son nez et une plume à la main, ladite demoiselle Morineau penchée sur son oreille et lui criant : « Madame ! c'est votre testament qui n'est pas signé. Il ne vaut rien comme cela, il faut que vous le signiez. » Que ladite demoiselle Morineau, surprise de l'arrivée imprévue d'elle plaignante, s'approcha d'elle et lui dit que ladite dame Lully lui avoit demandé son testament qu'elle lui avoit été quérir; que dans l'instant la demoiselle Ladouze auroit appelé la demoiselle Morineau en lui disant que ladite dame Lully ne savoit ce qu'elle faisoit et n'écrivoit pas son nom : « Si vous ne venez, elle ne signera point. » Qu'étant aussitôt allée à ladite dame, elle auroit reconnu qu'au lieu de signer elle avoit seulement écrit en caractères très-mal formés : « Je laigue..... » et ensuite fait quelques traits de plume; qu'elle plaignante ayant appelé dans le moment lesdits sieurs ses frères pour leur faire part de ce qui se passoit à la vue de la demoiselle Regnier, leur parente, ledit sieur Lully l'aîné étant monté auroit vu, comme elle, la dame leur mère dans la situation ci-dessus et que ladite demoiselle Morineau, n'ayant pu venir à bout de la faire signer, l'auroit aidée à se recoucher et leur auroit montré le papier au bas duquel étoient écrits les susdits mots : « Je laigue..... » et, vu les traits de plume qui suivent; que lesdits particuliers, continuant leur même dessein, auroient le même jour de relevée, fait venir dans la chambre de ladite dame leur mère, maître Regnard, notaire, et un de ses confrères pour lui faire faire son testament. Et après y avoir resté quelque tems ledit M^e Regnard feroit descendu dans la chambre où étoient quelques personnes de la

famille auxquelles il auroit dit que ladite dame Lully n'étoit nullement en état d'articuler ni dicter son testament et s'en feroit allé ; que cejourd'hui matin les plaignans ont encore appris des personnes qui ont veillé la nuit dernière que les mêmes particuliers ont envoyé sur le minuit chercher dans le carrosse de ladite dame ledit maître Durand, notaire, pour venir faire son testament, ce qu'il auroit refusé de faire, disant qu'il viendrait, si l'on vouloit, à sept heures du matin ; que sur son refus ils ont envoyé chercher maître Ogier, notaire, qui a de même refusé de venir ; que sur les sept heures du matin ils ont encore renvoyé le carrosse audit maître Durand, lequel est venu, a fait retirer tout le monde de la chambre de ladite dame Lully, à l'exception de Regnard, son homme d'affaires ; et, après avoir resté quelque tems auprès de ladite dame, il a dit audit sieur Lully l'aîné, en descendant, qu'il n'avoit pu tirer aucune raison de ladite dame et ajouté qu'elle avoit dit audit Regnard, en sa présence, parlant à lui : « Regnard vous dira mes volontés. » A quoi il avoit été obligé de répondre à ladite dame qu'il ne pouvoit rien écrire ni rédiger que ce qu'elle lui dicteroit personnellement et s'en est allé en disant qu'il ne trouvoit pas ladite dame plus en état de pouvoir tester qu'il l'avoit trouvée la veille. Disent les plaignans que la demoiselle Dumoulin, leur nièce, leur a montré après le départ dudit M^e Durand, un mémoire écrit de la main d'elle et qu'elle leur a dit lui avoir été dicté par ladite dame Lully, sa grand'mère, en présence de quelques personnes de la famille et des domestiques de ladite dans lequel, après quelques legs pieux et autres, étoient deux articles de disposition en faveur d'elle et de la demoiselle Francine, sa cousine. Dont et de tout ce que dessus les sieurs et dame plaignans nous ont requis acte.

Signé : LOUIS DE LULLY ; J. B. DE LULLY ; THIERSAULT ;
M. L. DE LULLY ; DAMINOIS.

Et le mardi 17^e desdits mois et an, environ les sept heures du soir sont encore venus en l'hôtel de nous commissaire susdit, lesdits sieurs Lully et dame de Thierfault : Lesquels en continuant leur plainte ci-dessus, nous ont fait plainte et dit que le jour d'hier sur les trois à quatre heures, ayant été avertis que la dame épouse du sieur de Villemarest, voisine de ladite dame Lully, sa locataire et intime amie de la dame Dumoulin, leur sœur, et de ladite demoiselle de Francine, leur nièce, étoit auprès du lit de ladite dame Lully et en présence de la demoiselle Regnier, de la demoiselle Ladouze, du P. Caëtan, théatin, et de Marie Joran, femme de chambre d'elle plaignante, venoit de dire à ladite dame de Lully ces mots pour l'aigrir contre les plaignans : « Je ne fais, madame, si vous songez à vos affaires, si vous savez ce qui se passe dans votre maison : les enfans de dehors veulent chasser ceux qui de-

meurent chez vous, ils veulent mettre dehors M^{me} Dumoulin et se sont emparés de tout votre argent et de vos clefs. Vous devriez songer à bien faire les choses pour M^{me} et M^{lle} Dumoulin et M^{lle} de Francine. Si vous n'y songez de votre vivant, elles n'auront rien, votre testament étant nul ne l'ayant pas signé. Songez à vos pauvres petites filles. Vos autres enfans se seront rendus les maîtres de tout. Vous devriez faire venir un commissaire pour leur faire rendre vos clefs. Ne voulez-vous pas bien que j'envoie chercher le notaire pour faire votre testament ? » Que ladite dame de Lully lui avoit répondu qu'elle en avoit fait un que les notaires ne vouloient pas copier et n'avoit pas besoin de commissaire ; que ladite dame de Villemarest ayant encore pressé ladite dame d'envoyer quérir un notaire, elle lui répondit : « Faites ce que vous voudrez. » Qu'à l'instant elle fit mettre les chevaux au carrosse de ladite dame de Lully et envoya chercher ledit M^e Durand, notaire, et auroit répété à ladite dame : « Pensez bien à ce que je viens de vous dire et à bien faire les choses et à ne pas renvoyer les notaires qui sont déjà venus trois ou quatre fois sans leur avoir rien dit. » Que ladite dame Villemarest apercevant la dame Joran, qu'elle ne connoissoit pas, lui auroit dit qu'elle étoit raisonnable et ne devoit répéter ce qui se disoit dans les familles ; que ladite Joran lui auroit répondu qu'elle savoit son devoir et se croyoit obligée d'avertir les enfans de ladite dame, qui étoient absens, des choses défobligeantes et défavantageuses qu'elle venoit de dire contre eux à ladite dame de Lully ; qu'eux plaignans, étant arrivés un moment après ledit M^e Durand, notaire, auroient trouvé ladite dame de Villemarest auprès de ladite dame leur mère avec les sieurs et dame de St-Laurent, nombre de domestiques et autres. Ladite demoiselle Morineau étant survenue et voyant ladite dame de Lully fort émue et fort agitée et apprenant que c'étoit ladite dame de Villemarest qui en étoit cause par ce qu'elle venoit de lui dire, l'auroit priée tout haut de ne lui plus parler de rien et de la laisser en repos. Ledit sieur de St-Laurent, prenant la parole, auroit prié tout le monde de se retirer pour laisser seul ledit M^e Durand avec ladite dame de Lully et ledit sieur de St-Laurent sortit avec tout le monde ; qu'environ un demi-quart d'heure après ledit M^e Durand vint dans la chambre où tout le monde s'étoit retiré et leur dit qu'il ne trouvoit pas ladite dame plus en état que les jours précédens de faire son testament ; que même elle lui avoit dit qu'il n'étoit pas question de cela et lui auroit demandé où étoit son argent et que, pour lui mettre l'esprit en repos, il lui auroit dit qu'il étoit en sûreté ; que sur ces entrefaites, M^e Ogier, notaire, étant survenu, ledit M^e Durand et lui rentrèrent dans la chambre de ladite dame de Lully, revinrent un quart d'heure après dans la chambre où étoit tout le monde et dirent que ladite dame n'étoit en état ni en volonté de faire un testament et leur auroit dit que, quand elle auroit reçu son argent et qu'elle se porteroit bien,

elle en feroit un de sa main; qu'à ces mots ladite demoiselle Dumoulin dit audit M^e Durand, qui étoit resté, que si ladite dame, n'étoit pas en état de tester, elle pouvoit donner manuellement à qui elle voudrait : ledit M^e Durand lui répondit qu'en l'état où étoit ladite dame de Lully, il ne croyoit pas que personne osât hafarder de le faire et ladite demoiselle auroit dit au sieur et à la dame Thierfault plusieurs invectives auxquelles ils ne répondirent rien. Dit ladite dame Thierfault que s'étant plainte au sieur de Villemarest, qu'elle vient de trouver auprès de ladite dame sa mère, du procédé ci-dessus de la dame sa femme, il lui en auroit marqué son chagrin et dit que sadite femme en étoit très-fâchée et n'avoit agi qu'à la persuasion et à la sollicitation desdits sieur et dame St-Laurent et de M. de Sauvion, intimes amis et alliés de ladite dame Dumoulin. Dont et de ce que dessus les plaignans nous ont requis acte.

Signé : LOUIS DE LULLY ; THIERSAULT ; M. L. DE LULLY ;
J. B. DE LULLY ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,641.)

VI

1711. — 7 mars.

Jean-Baptiste de Lulli, Pierre de Thiersault et Marie-Louise de Lully, sa femme, portent de nouveau plainte au sujet des obsessions auxquelles leur mère et belle-mère Madeleine Lambert est en butte.

L'an 1711, le samedi 7 mars, cinq heures et demie de relevée, sont comparus par-devant nous Jean Tourton, etc., Jean-Baptiste de Lully, écuyer, surintendant de la musique du Roi, le sieur Pierre de Thierfault, chevalier, seigneur de Mérencourt, et dame Marie-Louise de Lully, son épouse : Lesquels nous ont rendu plainte de ce que en exécution de la sommation qui leur a été faite cejourd'hui matin, environ les dix heures, par Comages, huissier à verge, à la requête de dame Madeleine Lambert, veuve de Louis de Lully (*sic*), vivant écuyer, conseiller secrétaire du Roi et surintendant de sa musique, pour se trouver aujourd'hui, deux heures de relevée, en la maison de ladite dame de Lully pour être présens, si bon leur sembloit, à la délivrance que ladite dame de Lully requéroit lui être faite par demoiselle Catherine Morineau de ses clefs qu'elle lui retenoit mal à propos et sans aucune raison valable, avec protestations que faite de s'y trouver, de prendre le défaut pour consentement à la délivrance d'icelles sans approuver ce qui a été fait de leur part :

Lesdits plaignans se feroient transportés à ladite heure de deux heures avec M^e Vaultier, leur procureur, en la maison de ladite dame de Lully, sise rue Ste-Anne, où étant ils feroient montés au troisième étage en l'appartement qu'occupe ladite dame de Lully dont les fenêtres donnent sur la rue Ste-Anne et ils auroient trouvé ladite dame de Lully à son séant dans son lit, à laquelle on faisoit manger un potage, et plusieurs personnes qui l'entouroient qui sont : le sieur de Francine, qui auroit épousé une des filles dudit défunt sieur de Lully ; la demoiselle de Francine, sa fille ; dame Gabrielle-Hilaire de Lully, veuve du sieur Dumoulin, et la demoiselle sa fille ; le sieur Sauvion ; la demoiselle Morineau et M^{es} Pierre Duparc et Mañon, procureurs au Châtelet, avec les domestiques de ladite dame, et ayant demandé à M^e Duparc, qui s'est dit procureur de ladite dame veuve de Lully et qui a été cité par la sommation, à quelle fin il auroit fait faire ladite sommation, et les demoiselles Francine et Dumoulin auroient répondu que c'étoit afin de faire rendre les clefs à ladite dame de Lully, leur aieule, et ont donné ordre d'envoyer chercher un commissaire, lequel n'étant pas venu pendant l'espace d'une demi-heure, M^e Duparc seroit sorti de la chambre sans avoir parlé ni conféré avec ladite dame de Lully, mais seulement avec lesdits sieurs de Francine et de Sauvion et auroit dit qu'il alloit chercher le commissaire Daminois pour faire rendre à ladite demoiselle Morineau lesdites clefs, et n'étant revenu que sur les cinq heures un quart. Pendant lequel tems les plaignans sont restés dans la chambre de ladite dame de Lully, leur mère, qui est dans le même état, pour ne pas dire plus mal, qu'elle étoit le quatre de ce mois qu'elle a été interrogée par M. le lieutenant civil sans que ladite dame leur ait parlé en aucune manière de ses clefs, ni fait de réquisitoire pour les rendre, ni engager personne de leur compagnie pour leur en parler, s'étant même, par la force de son mal, assoupie. Pourquoi ledit M^e Duparc étant revenu à ladite heure de cinq heures et un quart ou environ sans avoir amené de commissaire et s'étant ledit M^e Duparc mis en devoir d'écrire sur une feuille de papier à deux fols en disant qu'il alloit toujours commencer le procès-verbal du commissaire qui lui avoit dit qu'il alloit venir incessamment. Et comme le tout paroît une procédure méditée par des personnages qui veulent profiter indirectement de l'état où se trouve ladite dame de Lully et qui se justifie d'autant plus que par la sommation qui leur a été faite, elle n'est point signée de ladite dame de Lully non plus que la requête qu'on a présentée à M. le lieutenant civil, dans laquelle sommation on la dit veuve du sieur Louis de Lully, quoiqu'elle soit veuve de Jean-Baptiste de Lully, etc., etc., les plaignans ont été conseillés de se transporter devant nous.

Signé : J. B. DE LULLY ; THIERSAULT ; M. L. LULLY ; TOURTON.

(Archives nationales, Y, 12, 115.)

LYONNOIS (MARIE-FRANÇOISE REMPON, dite), danseuse, née à Strasbourg le 18 mai 1728. On a composé sur cette artiste, qui débuta à l'Opéra vers 1740, le quatrain suivant :

Quand sous la forme d'un démon
Lyonnois paroît sur la scène,
Chacun dit à son compagnon :
Je sens le diable qui m'entraîne.

M^{lle} Lyonnois se rendit surtout célèbre par son habileté à exécuter la gargouillade, mélange d'écart, de tournoiemens et de pirouettements sur un seul pied, très apprécié des amateurs. Dans les dernières années de sa carrière théâtrale, elle s'adonna à la boisson et finit par tomber dans la plus basse crapule :

Voyez, dit le *Colporteur*, la Lyonnois, une des premières danseuses de l'Opéra. Heureuse et riche, pendant 15 ans elle a mené une vie enviée de tout ce que la capitale renferme de femmes aimables, débarrassée de son mari que le comte de Maurepas, ministre d'État, chargé alors du détail de l'Opéra, chassa sous prétexte que le sacrement n'étoit pas fait pour des gens de cette espèce, mot excellent qui prouve du moins qu'on a voulu rendre une seule fois le mariage respectable à Paris. Rien ne manquoit aux plaisirs de la Lyonnois. Le comte de la quitte avec toute l'honnêteté que l'on doit à une fille qu'on a estimée. Que fait ma danseuse ? Elle passe des bras de l'homme le plus aimable dans ceux d'un gagiste de l'Opéra avec qui elle fait la fortune de Ramponneau en s'enivrant périodiquement deux fois le jour, avec du vin à quatre sols le pot.

M^{lle} Lyonnois quitta le théâtre en 1767 avec une retraite de 1,000 livres ; le Roi lui accorda, en outre, une pension de 600 livres en qualité de danseuse des ballets de la Cour.

Elle a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 (rôle d'une Suivante de Flore) ; *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, re-

prise en 1744 et en 1752 (une Jeune fille de la suite de Neptune, une Suivante de Comus); *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 (une Magicienne); *l'École des Amants*, ballet de Fuzelier, musique de Nicil, en 1744 (une Femme de qualité en habit de paysanne); *les Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745, repris en 1753 (une Muse, un Jeu et un Plaisir, une Nymphe, une Syrienne); *le Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 (une Muse, une Bacchante); *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 (un Jeu et un Plaisir); *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 (une Muse); *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 (une Suivante de la Sagesse, une Habitante de Damas); *Hypermetestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1746 et en 1765 (une Naiade, une Matelote); *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 (une Amazone, un Courtisan de Céphée); *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albarret, musique de Leclair, en 1747 (une Femme du peuple d'Amathonte, un Ministre de Circé sous des formes agréables, une Femme du peuple de Sicile); *le Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, repris en 1746 (une Suivante de l'Harmonie); *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747, reprise en 1752 (une Pastourelle, un Matelot); *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 et en 1766 (une Grâce, une Pastourelle, une Sultane, une Moresse); *le Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 et en 1749 (une Grâce, une Jardinière, un Masque); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux d'Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754 (une Égyptienne, une Femme

du peuple de la suite de Canope); *Fragments de différents ballets*, en 1748 (une Marinière); *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1748 et en 1751 (une Paysanne simple); *les Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blamont, repris en 1749 (une Bergère); *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 (une Magicienne, une Corinthienne); *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749, repris en 1764 (une Pastourelle, une Habitante des côtes maritimes); *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749, repris en 1754 (une Paysanne vendangeuse, une Habitante de la campagne); *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 (la Haine); *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750 (une Bergère); *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 et en 1764 (une Magicienne); *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (une Pastourelle, une Femme du peuple de différents caractères); *les Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 (une Babylonienne); *les Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 (une Suivante de la Fée de l'Asie); *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1751 (une Africaine, une Sauvage); *Alphée et Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Dauvergne, en 1752 (une Amante); *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 (une Lydienne); *les Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1753 (une Paysanne); *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1753 et en 1762 (une Bacchante, une Pastourelle); *la Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753

(une Esclave grecque); *le Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753 (une Arlequine); *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 (une Pastourelle); *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1754, reprise en 1764 (une Spartiate, une Furie); *les Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 (une Pastourelle, suivante de Pomone); *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759; *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760; *les Paladins*, comédie de Monticour, musique de Rameau, en 1760; *le Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 (rôle d'une Pastourelle); *l'Opéra de Société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762; *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (rôle d'une Furie).

M^{lle} Lyonnois était encore vivante en 1789.

(Dictionnaire des théâtres. — *Mercur de France*. —
Calendrier historique des théâtres. — Chevrier:
le Colporteur.)

1780. — 1^{er} mai.

*Brevet d'une pension de 600 livres accordée à M^{lle} Marie-Françoise Rempon, dille
Lyonnois.*

Brevet d'une pension de 600 livres produisant net 540 livres, en faveur de la demoiselle Marie-Françoise Rempon-Lyonnois, née à Strasbourg le 18 mai 1728, baptisée le 20 du même mois dans la paroisse St-Laurent de l'église cathédrale de ladite ville, qui lui a été accordée sur le trésor royal par brevet du 12 février 1764 en considération de ses services en qualité de danseuse des ballets du Roi.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de M^{lle} Marie-Françoise Rempon, dite Lyonnaise.

Extractus ex libro baptismali parochiæ ad sanctum Laurentium cathedralis Argentinensis : Hodie, die vigesima mensis maii anni millesimi septingentesimi vigesimi octavi, a me infra scripto cathedralis ecclesiæ Argentinensis capellano et parochiæ ad sanctum Laurentium ejusdem ecclesiæ vicario, baptisata est Maria-Francisca, filia Claudii Rempon, sub tutelâ urbis et Claudinæ Dillmain, uxoris ejus legitimæ. Nata fuit die decimâ octavâ ejusdem mensis et anni. Patrinus fuit prænobilis adolescens Franciscus-Christophorus-Honorius de Kinglin et matrina domicella Maria de Maffait.

(Archives nationales, O¹, 685.)





M

MAGNIÉ (CLAUDE-MARC), danseur. Je pense qu'on peut identifier cet artiste avec le danseur Magny (1) qui, de 1675 à 1693, a joué à l'Académie royale de musique les rôles suivants : une Prêtresse dansante, une Vieille, un Lutin, un Habitant de l'île enchantée, un Courtisan, un Esclave, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1675 ; un Fleuve, un Songe funeste, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1677, reprise en 1689 ; un Art libéral, une Divinité des richesses, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1677 ; un Dieu marin, un Partisan de Lycomède, un Berger, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1678 ; un Grand Basque, un Sauvage américain, dans le *Temple de la Paix*, ballet de Quinault, musique de Lulli, en 1685 ; un Africain, un Sacrificateur, un Suivant de Comus, dans *Cadmus et*

(1) Dans les premières années du XVIII^e siècle, il y eut, à l'Opéra, un autre danseur, appelé Magny, dont le prénom était Dominique. Il prenait le titre de maître de l'Académie royale de danse et mourut à Paris le 5 mai 1730, rue Saint-Louis. (*Archives nationales*, Y, 13,910.)

Hermione, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1690; une Furie, dans *Didon*, tragédie de M^{me} de Xaintonge, musique de Desmarests, en 1693.

(Dictionnaire des théâtres.)

1693. — 1^{er} juin.

Plainte de Claude-Marc Magnié contre un laquais qui l'avait insulté et qui avait levé la canne sur lui.

L'an 1693, le lundi premier jour du mois de juin, deux heures de relevée, par-devant nous Claude Lepage, etc., en notre hôtel sis rue Jean-Pain-Mollet, est comparu Claude-Marc Magnié, de l'Académie royale de danse, demeurant à Paris, rue St-Louis, île Notre-Dame : Lequel nous a fait plainte et dit que le vendredi 22^e jour du mois de mai dernier, trois heures de relevée ou environ, passant susdite rue St-Louis allant à l'Opéra, il vit qu'un particulier laquais insultoit la femme du nommé Regnault, maître maréchal, qui a sa boutique susdite rue au coin de la rue Guillaume et se mettoit en état de lui faire violence, ce qui fut cause que ledit sieur Magnié remontra audit particulier laquais qu'il avoit grand tort d'en user de la sorte et lui fit entendre qu'il devoit se retirer, mais ledit particulier laquais, qui peut avoir 25 ans ou environ et qui tenoit une grosse canne, fit réponse audit sieur Magnié d'une manière insolente qu'il feroit bien de passer son chemin lui-même et de ne pas se mêler de la contestation qu'il avoit avec ladite femme Regnault, sinon que l'orage pourroit bien tomber sur lui. Et en effet ledit sieur Magnié ayant voulu dire encore quelque chose audit laquais, ledit particulier leva sa canne et se mit en devoir d'en frapper ledit sieur Magnié, ce qu'il auroit fait si ledit sieur Magnié, pour éviter cette violence, ne se fût retiré mettant l'épée à la main et disant audit particulier que s'il l'approchoit il s'en trouveroit mal. Ledit particulier laquais se voyant hors d'état d'exercer cette violence se contenta de faire plusieurs menaces audit sieur Magnié et depuis ce tems, pour mettre ces menaces à exécution, il a eu avis que ledit laquais, qui se nomme Bénard et est au service du sieur de Bangy, demeurant susdite île Notre-Dame sur le quai d'Alençon, porte l'épée journellement et rôde aux environs de la maison du sieur Magnié cherchant l'occasion de le rencontrer et de lui faire tirer l'épée pour tirer raison, à ce qu'il dit, de l'injure que lui a fait ledit sieur

Magnié, lequel a été conseillé de se retirer par-devant nous pour nous rendre plainte.

Signé : MAGNIÉ ; LEPAGE.

(Archives nationales, Y, 12, 102.)

MARCELLET (JACQUES-CLAUDE), chanteur. Il quitta en 1749 l'Académie royale de musique avec une pension de 300 livres et mourut en 1775.

(Les Spectacles de Paris.)

1742. — 3 juin.

Jacques-Claude Marcellet se plaint des insolences d'une servante congédiée.

L'an 1742, le dimanche 3 juin, trois heures de relevée, est comparu en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., sieur Jacques-Claude Marcellet, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue Colbert, paroisse St-Eustache, au troisième étage de la maison dont la demoiselle de Monville est principal locataire : Lequel nous a rendu plainte contre la nommée Marie Leroy, ci-devant domestique de ladite demoiselle de Monville, de ce que ladite Leroy feroit venue hier sur les six heures de relevée à la porte de la rue de ladite maison appeler lui comparant en lui disant de descendre pour lui parler. Laquelle façon de parler le surprit et lui fit dire à ladite Leroy que, si elle vouloit lui parler, elle n'avoit qu'à monter, ce qu'elle refusa de faire d'un ton arrogant. Lui comparant, préjugant qu'elle venoit à dessein de l'insulter, descendit pour la renvoyer. Elle lui dit qu'elle venoit pour lui demander de l'argent qu'elle disoit lui être dû du reste du compte de ses gages que lui comparant a fait avec elle pour ladite demoiselle de Monville. Il lui répondit qu'il ne lui restoit due aucune chose dudit compte, ayant laissé des dettes chez la boulangère de ladite demoiselle de Monville qui ont été payées du restant de sesdits gages. Elle soutint qu'elle ne devoit rien à ladite boulangère ; que lui ayant dit qu'elle étoit une impertinente, qu'il avoit appris qu'elle tenoit de mauvais discours contre l'honneur et la réputation de ladite demoiselle de Monville et de lui et qu'elle avoit inventé pour détourner le jardinier de lui comparant, dont il est fort content, qu'il en cherchoit un autre pour

le mettre dehors, elle convint l'avoir dit audit jardinier pour l'avoir entendu dire à lui plaignant, ce qui est des plus faux. Il voulut, pour mettre fin à ses discours impertinens, la mettre à la porte, mais elle, continuant toujours de lui dire de la payer, elle s'exhala en termes les plus grossiers, juremens et autres infamies, ce qui fit amasser la populace; que ce jourd'hui matin dans l'église des Capucines, ladite Leroy insulta la mère de ladite demoiselle de Monville, qui étoit à la messe. Et comme le comparant a un intérêt sensible de faire cesser les discours de ladite Leroy, il est venu nous rendre plainte.

Signé: CADOT ; MARCELLET.

(Archives nationales, Y, 12, 144.)

MARTAISE (ROSALIE BLONDET, dite), danseuse.

1764. — 15 février.

Mlle Rosalie Blondet, dite Martaise, rend plainte contre des inconnus qui épient ses démarches et qu'elle croit porteurs d'un ordre de détention surpris au Roi contre elle.

L'an 1764, le mercredi 15 février, trois heures de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Jean-Baptiste Dorival, etc., est comparue Rosalie Blondet, dite Martaise, actrice danseuse de l'Opéra de cette ville où elle est enregistrée sous le seul nom de Martaise, demeurant à Paris, rue des Sts-Pères, faubourg St-Germain : Laquelle nous a rendu plainte contre un particulier à elle inconnu et nous a dit que le jour d'hier, entre six et sept heures du soir, pendant qu'elle étoit à faire son service à l'Opéra, un particulier vêtu d'un habit de velours noir et d'une veste d'étoffe fond d'or, portant cheveux blonds en bourse et une épée, ayant manchettes de dentelle, est venu dans la cuisine d'elle comparante où il a trouvé sa fille domestique à laquelle il a fait plusieurs questions et a même demandé d'être introduit dans son appartement, se qualifiant d'un des amis d'elle comparante; que sa domestique lui ayant dit qu'elle ne pouvoit lui ouvrir ledit appartement parce que sa maîtresse en avoit emporté les clefs, ledit particulier s'est informé tant des personnes qui venoient chez elle que de l'heure à laquelle elle devoit rentrer et par quelle voiture; que la domestique d'elle comparante ayant fait les réponses conve-

nables, il a pris le parti de s'en aller et ladite domestique l'a éclairé jusqu'au bas de l'escalier de leur maison ; que vers les neuf heures du soir, sadite domestique étant descendue à la porte de sadite maison, elle a vu un carrosse de place arrêté vis-à-vis de ladite porte dans lequel elle a remarqué deux ou trois particuliers qui l'ont examinée avec affectation. Ce que voyant elle en est allée donner avis à elle comparante qui, intimidée, n'a pas cru devoir rentrer chez elle, d'autant qu'il y a environ huit ans, elle a déjà éprouvé une première détention en vertu d'ordres qui avoient été surpris de la religion de Sa Majesté par des gens malintentionnés, ce qui a donné lieu de sa part à une action en justice par le moyen de laquelle elle a recouvré sa liberté avec dommages et intérêts. Et comme elle a lieu de craindre de nouvelles tentatives contre sa liberté en vertu d'ordres qui auroient été obtenus contre elle sous le nom de Rosalie Blondet en affectant de taire celui de Martaise sous lequel elle est enregistrée à l'Opéra et sadite qualité d'actrice danseuse dudit Opéra, ce qui l'empêche de vaquer à son service et l'oblige de se tenir cachée, elle est venue nous rendre plainte contre ledit particulier inconnu et tous autres qui pourroient l'insulter ou attenter à sa liberté. Nous déclarant qu'il lui est impossible de vaquer à son service et promettant de se pourvoir et en dommages et intérêts contre qui et ainsi qu'il appartiendra.

Signé : DORIVAL ; ROSALIE BLONDET MARTAISE.

(Archives nationales, Y, 12,453.)

MATIGNON (ANTOINE-FRANÇOIS), danseur. De 1729 à 1749, cet artiste a joué à l'Académie royale de musique : un Faune, un Lutin, un Berger, un Athénien, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 et en 1744 ; un Homme suivant les Bacchantes, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, en 1730 ; un Suivant de Saturne, un Indien, un Égyptien, le Printemps, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1730 ; un Jeu et un Plaisir, un Démon, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730 ; un Démon, un Prêtre, un Démon transformé en Plaisir, un Matelot, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, reprise

en 1730 ; un Bohémien, un Matelot, un Berger, un Fou, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731 et en 1740 ; un Jeu et un Plaisir, un Berger, un Babylonien, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732, repris en 1740 ; un Triton, un Suivant de Minos, un Magicien, un Berger, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, reprise en 1732 ; un Provençal, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blamont, en 1733 ; un Plaisir, un Magicien, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 ; un Jeu, un Matelot, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734 ; un Berger héroïque, un Démon transformé en Songe, un Magicien, un Danseur dans une noce de village, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734 ; un Suivant de Thalie, un Captif, un Pâtre, un Turc, un Provençal, un Masque, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1735 et en 1745 ; un Jeu et un Plaisir, un Turc, un Janissaire, un Asiatique, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735 ; un Magicien, un Figurant dans une fête marine, un Guerrier, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1736 et en 1749 ; un Berger, un Guerrier, un Gnome, un Vendangeur, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niël, en 1736 ; un Guerrier, suivant de la Victoire, un Triton, l'Amérique, un Vent dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Colasse, reprise en 1736 ; un Habitant de Cythère, un Berger, un Suivant de la Folie, un Tyrien, un Ondain, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère et Boismortier, en 1736 ; un Sauvage, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1737 et 1747 ; un Suivant de la For-

tune, un Jeu junonien, un Forgeron, un Combattant du parti de Persée, un Courtisan de Céphée et de Persée, une Divinité infernale, un Suivant de Méduse, un Prêtre de l'Hymen dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 et en 1746 ; un Jeu et un Plaisir, une Divinité des eaux, un Démon, un Sauvage, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc et Grenet, en 1737, repris en 1746 ; un Masque, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de la Motte, musique de Destouches, reprise en 1738 ; un More, un Plaisir, un Suivant de la Haine, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1738 ; un Jeu et un Plaisir, un Magicien, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; un Suivant de Neptune, un Magicien, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739 ; un Chasseur, un Turc, un Jeu et un Plaisir, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739, repris en 1745 ; un Suivant d'Alquif, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; un Suivant de Flore, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; un Suivant de la Gloire, un Égyptien, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1740 ; un Matelot, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1741 ; un Suivant de la Tyrannie, une Salamandre, un Persan, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 ; un Suivant de la Victoire, un Suivant de Cérès, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1741 ; un Bien, dans les *Caractères de la Folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743 ; un Suivant de Démogorgon, un Insulaire, un Homme du peuple du Cathay, un Berger, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; Zéphyr, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis

Lulli et Marais, reprise en 1744 ; un Égyptien, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1744 ; un Suivant de Zirphée, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; une Muse, un Chasseur, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; un Héros, un Berger, un Égipan, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; un Art, une Salamandre, dans *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 ; un Suivant de la Sagesse, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; un Homme du peuple d'Ama-thonte, un Silvain, un Démon, un Homme du peuple de Sicile, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746 ; un Chasseur, un Groupe animé, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; un Athlète pour la lutte, un Habitant des côtes maritimes, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Aquilon, un Suivant de la Folie d'un caractère gai, un Habitant de la campagne, dans *Platte*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749 ; un Berger, un Mage, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749.

Matignon, qui avait quitté l'Opéra vers 1750 avec une pension de 350 livres, est mort en 1773.

(Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1733. — 17 mars.

Antoine-François Matignon se plaint d'un vol commis chez lui.

L'an 1733, le 17 mars, environ minuit, est comparu en notre hôtel par-devant nous Alexandre Dubois, etc., le sieur Antoine-François Matignon, danseur de l'Académie royale de musique, demeurant rue de la Huchette : Lequel

nous a fait plainte et dit qu'étant rentré chez lui il y a environ une heure, il a été fort surpris de ne plus trouver six chemises dont cinq garnies de mouffeline brodée et une non garnie : lesquelles chemises lui plaignant avoit mises dans un tiroir de sa commode avant de sortir, le matin de ce jour 17, pour aller à ses affaires ; que cela avoit donné lieu à lui plaignant de croire qu'il avoit été volé. Pourquoi il a sur-le-champ regardé sur sa table et dans d'autres tiroirs et s'est aperçu qu'on lui avoit encore volé une paire de manchettes de dentelle d'Angleterre, un nœud d'épée fond couleur de cerise et garni de glands d'argent, un bonnet de velours noir brodé en or, deux bonnets de coton brodés, deux coiffes de nuit garnies de dentelles, une paire de bas de soie noire, dix louis d'or à 24 livres pièce et plusieurs papiers comme lettres et autres qui regardent plusieurs personnes et font de conséquence pour lui plaignant, ce qui l'ayant occasionné de faire du bruit et de crier : « Je suis volé ! » Le bruit qu'il faisoit a attiré plusieurs personnes desquelles il vient d'apprendre que ce vol ne pouvoit avoir été fait que par la nommée Dugravier dite Marianne, laquelle demeure dans la même maison que lui plaignant, attendu que ladite Dugravier étoit entrée dans la chambre du plaignant en son absence où les choses volées étoient, entre onze heures et midi de ce jour ainsi qu'il lui a été dit, et qu'on lui a vu emporter un paquet. Et comme c'est un vol manifeste à lui fait par ladite Dugravier, de tout ce que dessus ledit sieur Matignon nous rend la présente plainte.

Signé : DUBOIS ; MATIGNON.

(Archives nationales, Y, 11,297.)

MAUPIN (M^{lle} D'AUBIGNY, mariée au sieur), chanteuse, née en 1673. Un mémoire manuscrit, communiqué aux frères Parfaict et publié par eux dans le *Dictionnaire des théâtres*, fournit sur cette artiste, dont le roman s'est emparé, et sur sa carrière accidentée des détails qui paraissent authentiques et qu'à ce titre nous reproduisons ici :

Elle étoit fille du sieur d'Aubigny, l'un des secrétaires de M. le comte d'Armagnac, et se maria étant encore très-jeune, avec le sieur Maupin, de St-Germain-en-Laye, à qui elle fit donner une commission dans les aides en province. Pendant l'absence de son mari, M^{lle} Maupin qui avoit un goût na-

turel pour l'exercice des armes, fit connoissance du nommé Sérane, prévôt de salle, avec lequel elle alla à Marseille. La nécessité obligea ces deux personnes à faire usage des talens que la nature leur avoit donnés; ils avoient l'un et l'autre la voix assez belle, surtout M^{lle} Maupin qui possédoit un bas-dessus le plus beau dont on eût ouï parler et tel que depuis sa mort on n'a point trouvé de fille qui en ait approché. Sérane et M^{lle} Maupin n'eurent pas de peine à trouver place à l'Opéra de Marseille. Une aventure particulière et qui n'a aucun rapport avec notre ouvrage fut cause que cette dernière quitta Marseille au bout de quelques années. Elle vint à Paris, où reprenant le nom de son mari, car elle avoit toujours porté son nom de fille pendant son séjour à Marseille, elle fut reçue à l'Académie royale de musique et débuta dans le rôle de Pallas dans la tragédie de *Cadmus* en 1695 (1). Elle eut tout lieu de se louer de l'accueil que lui fit le public : pour lui en marquer sa reconnaissance, elle se leva debout dans sa machine et levant son casque elle salua l'assemblée qui répondit par de nouveaux applaudissemens très-capables d'encourager de plus en plus la nouvelle actrice. Depuis, M^{lle} Maupin a continué de jouer avec succès dans le tendre, le sérieux et le comique, et quoique de son tems l'Opéra fût assez fourni de bonnes actrices, cependant celle-ci a rempli souvent les premiers rôles. Un, entre autres, où elle a excellé, au rapport même de M^{lle} Le Rochois, qui avouoit qu'elle n'auroit pas voulu l'entreprendre, c'est celui de Médée dans la tragédie de *Médus*, de M. de La Grange, qui parut en 1702 et que M^{lle} Maupin joua d'original d'une manière distinguée. Ce rôle de magicienne est d'autant plus difficile qu'elle paroît toujours sans baguette, sans mouchoir et sans éventail. Vers le milieu de l'année 1705, M^{lle} Maupin renonça au théâtre et ayant rappelé son mari, elle passa dans une vie extrêmement retirée ses dernières années. Elle est morte sur la fin de 1707, âgée de trente-trois ans et quelques mois. M^{lle} Maupin n'étoit pas d'une grande taille, mais elle étoit très-jolie; elle avoit les cheveux châtain tirant sur le blond et fort beaux, de grands yeux bleus, le nez aquilin, la bouche belle, la peau très-blanche et la gorge parfaite. On rapporte qu'elle ne savoit point de musique, mais qu'elle réparoit ce défaut par une mémoire prodigieuse. La passion que M^{lle} Maupin avoit pour les exercices des armes et l'habitude fréquente où elle étoit de s'habiller en homme ont donné lieu à plusieurs histoires vraies ou fausses qu'on raconte d'elle, mais comme elles sont la plupart dans un goût romanesque et peu nécessaire à notre sujet, nous ne jugeons pas à propos de les rapporter (2).

(1) Lisez 1690, qui est la véritable date des débuts de M^{lle} Maupin.

(2) « La fameuse M^{lle} Maupin, avant sa conversion finale, étoit une des plus vaillantes amazones qui se pût voir et elle se battit une fois entre autres contre trois hommes qu'elle vainquit. Insulté

M^{lle} Maupin a chanté à l'Académie royale de musique : Pallas, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1690 ; une Magicienne, dans *Didon*, tragédie de M^{me} de Xaintonge, musique de Desmarets, en 1693, reprise en 1704 ; Minerve, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1698 ; Cybèle, la Grande-Prêtresse du Soleil, dans *Marthésie, reine des Amazones*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1699 ; Cérès, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1699 ; Cidippe, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Colasse, reprise en 1699 ; l'Aurore, Nérine, confidente de Circé, dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique de Colasse, en 1700 ; une Bergère chantante, la Musicienne, dans le *Carnaval*, mascarade, musique de Lulli, reprise en 1700 ; la Prêtresse du Soleil, une Prêtresse de Flore, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1700 ; Cérès, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Colasse, repris en 1700 ; Vénus, Campaspe, dans le *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, en 1700 ; la Nymphé de la Seine, Thétys, dans *Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1701 ; une Grâce, Céphise, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1701 ; la France, Ismène, magicienne, Thétys, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1701 ; Scylla, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1702 ; Polymnie, Iris, Vafrina, dans les *Fragments de M. Lulli*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1702 ; Médée, dans *Médus*, tragédie de Lagrange-Chancel, musique de Bouvard, en 1702 ; Clymène, mère de Phaéton, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1702 ;

par Duménil, acteur de l'Opéra, elle alla l'attendre un soir, déguisée en homme, et sur son refus de mettre l'épée à la main, elle lui donna des coups de canne. » (Victor Fournel : *Curiosités théâtrales*.)

Clorinde, amante de Tancrède, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1702 ; Mélanie, princesse d'Irlande, dans *Alcine*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; Cassiope, reine d'Éthiopie, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 ; Vénus, une Femme désolée, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 ; Pénélope, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703 ; la Folie, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, en 1704 ; Diane, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, en 1704 ; Junon, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 ; la Félicité, Thétys, une Nymphe de Calypso, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet et Campra, en 1705 ; Isabelle, amante d'Octave, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705.

(Dictionnaire des théâtres. — Fétis : Dictionnaire des musiciens.)

1700. — 6 septembre.

La nommée Marguerite Fouré, servante, porte plainte contre M^{lle} Maupin qui l'a frappée avec une éclanche de mouton, lui a fendu la tête d'un coup de clef, l'a terrassée et lui a mis en lambeaux ses coiffes et sa robe.

L'an 1700, le 6 septembre, neuf heures et demie du soir, nous Jean Reagnault, etc., sommes transporté rue Traversière en la maison tenue et occupée par le sieur Langlois, bourgeois de Paris, où étant entré dans une cuisine à droite en entrant sous la grande porte dans icelle, y avons trouvé Marguerite Fouré, servante dudit sieur Langlois, blessée et saignant de la tête au-dessus de l'œil droit, ses coiffures de toile blanche garnies de dentelles déchirées en morceaux, son habit d'étoffe grise marqué de sang en plusieurs endroits par-devant, laquelle en cet état nous a rendu plainte à l'encontre de la nommée Maupin, chanteuse à l'Opéra, sa sœur, et à l'encontre de trois quidams

laquais, et dit que ladite Maupin étant descendue de sa chambre dans ladite cuisine, demandant à souper, le sieur Langlois, son maître, lui auroit fait entendre qu'il n'étoit plus obligé de lui donner à manger, le marché fait entre eux ayant cessé; ladite Maupin, violente et emportée de colère, auroit pris une éclanche qu'elle plaignante tiroit de la broche et voulant en frapper ledit sieur Langlois, ledit sieur Langlois s'étant retiré, le coup de ladite éclanche auroit donné contre la porte; en reniant Dieu, auroit pris la grosse clef de la porte et de ladite clef en auroit donné un coup à la tête de la plaignante et icelle blessée à sang et plaie ouverte au-dessus de l'œil droit, ensuite s'est jetée sur elle, accompagnée de sa sœur et de ses deux laquais, l'auroit terrassée sur le pavé de ladite cuisine, à elle donné plusieurs coups de pied, coups de poing, déchiré ses coiffures et mise en l'état où nous la voyons; sujet pourquoi elle nous rend la présente plainte.

(Archives nationales, Y, 15,561.)

MINAUT (ANNE), danseuse. Elle fut attachée à l'Opéra-Comique de 1737 à 1740, et entra à l'Académie royale de musique vers 1741. Elle a joué à ce théâtre entre autres rôles : une Suivante d'Astrée, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742; une Bacchante, une Sauvagesse, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743; une Suivante de la principale Fée, une Nymphé, une Suivante de Logistille, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743; une Suivante de la Vertu, un Jeu junonien, une Amazone, une Matelote, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746; une Femme du peuple d'Amathonte, une Bergère, un Ministre de Circé sous des formes agréables, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746; un Jeu et un Plaisir, une Ombre heureuse, une Thébaine, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, repris en 1746; un Jeu et un Ris, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*,

ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau et reprise en 1748 ; une Bergère, une Sylphide, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; une Amazone, une Magicienne, un Jeu et un Plaisir, une Matelote, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; une Concurrente pour le jeu de la Course, une Habitante des côtes maritimes, dans *Nais*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; une Naiade, suivante de Platée, une Suivante de la Folie d'un caractère gai, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749.

(Dictionnaire des théâtres. — Émile Campardon :
les Spectacles de la foire.)

1742. — 11 septembre.

*M^{lle} Anne Minaut se plaint des insolences et des menaces de deux domestiques
congrédiés par elle.*

L'an 1742, le mardi onze septembre, trois heures de relevée, en l'hôtel de nous Charles-Élifabeth de Lavergée, etc., est comparue demoiselle Anne Minaut, actrice de l'Opéra de Paris, y demeurant rue de l'Échelle, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte contre le nommé Poiré et sa femme, ci-devant ses domestiques, demeurant chez la veuve Soret, tenant chambres garnies, et nous a dit qu'elle avoit pris à son service ledit Poiré et sa femme, le mari pour son laquais et la femme pour sa cuisinière ; que s'étant aperçue qu'ils se donnoient des libertés chez la plaignante au-dessus de leur état et s'écartoient du respect et devoir à l'égard de la plaignante, leur maîtresse, au point même qu'ils se prenoient de vin fréquemment et ménageoient peu la plaignante en ce qui concernoit sa dépense domestique, elle a jugé à propos de les congédier ce jourd'hui matin et de les renvoyer ; que ces deux sujets, piqués sans doute d'être congrédiés, se sont répandus en invectives et menaces contre la plaignante et la dame sa mère, qui se trouve fréquemment chez la plaignante, et débitent à tous ceux qui les veulent entendre que la plaignante et la dame sa mère font des « p..... et maq..... » et que ladite plaignante le leur payera ; et que, heure présente, ladite femme Poiré a dit qu'elle alloit

boire une pinte de vin pour marcher à deux pieds sur le ventre sur tous ceux de la maison de la plaignante et qu'elle le vouloit faire avant que la journée se passât. Et comme la plaignante a un intérêt sensible de faire contenir ledit Poiré et sa femme, etc., elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : MINAUT; DE LAVERGÉE.

(Archives nationales, Y, 13,748.)

MIRÉ (JEANNE-CHARLOTTE ABRAHAM, dite), danseuse, née à Paris le 14 septembre 1738. Elle débuta à l'Académie royale de musique vers 1755 et quitta le théâtre en 1772 avec 300 livres de retraite. En 1780, le Roi lui accorda une pension de 600 livres en qualité de danseuse des ballets de la Cour.

On lit dans les *Mémoires secrets*, à la date du 18 septembre 1764 :

Mlle du Miré, de l'Opéra, plus célèbre courtisane que bonne danseuse, vient d'enterrer son amant. Les philosophes de Paris qui rient de tout, lui ont fait l'épithaphe suivante qu'on suppose gravée en musique sur son tombeau : *la mi ré la mi la* (la Miré l'a mis là).

(*Les Spectacles de Paris. — Mémoires secrets*, II, 104.
— *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, p. 37,
50, 57, 255, 277, 305.)

I

1756. — 27 mars.

*Plainte d'un portier contre Mlle Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré,
et contre un officier aux gardes qui l'avaient battu.*

Cejourd'hui samedi 27 mars 1756, huit heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Thierion, etc., est comparu Antoine Breton, portier de tous les locataires d'une maison dont est propriétaire le sieur abbé Destareaux, doyen de la cathédrale de Bourges, demeurant dans ladite maison, rue de Richelieu, paroisse St-Eustache.

Lequel nous a fait plainte contre le sieur Delafontaine, lieutenant des Gardes Suisses, et la demoiselle Miré, danseuse à l'Opéra, locataires en communauté de l'appartement du troisième étage de ladite maison, et aussi contre le cocher, le postillon et le laquais dudit sieur Delafontaine.

Et dit que depuis environ quatre mois, il a essuyé en différentes fois, de leur part, sans aucun sujet, toutes sortes d'injures que ledit sieur Delafontaine a portées jusqu'aux voies de fait.

Que ledit sieur Delafontaine lui ayant recommandé, lorsqu'il feroit sorti et qu'il n'y auroit que ladite demoiselle Miré, de dire aux hommes portant épée qui viendroient pour les voir, excepté les maîtres de musique de cette demoiselle, qu'il n'y avoit personne, il s'y étoit toujours conformé.

Que le 25 du présent mois, sur les deux heures de relevée, ledit sieur Delafontaine étant absent, deux hommes portant épée s'étant présentés et lui ayant demandé ledit sieur Delafontaine et ladite demoiselle Miré, il leur avoit répondu, comme il lui étoit ordonné, qu'il n'y avoit personne ; que ladite demoiselle Miré qui étoit à sa fenêtre les ayant vus sortir les avoit appelés ; qu'alors lui plaignant s'étoit trouvé comme forcé de les laisser monter, ce que ledit sieur Delafontaine ayant appris avoit réprimandé ladite demoiselle Miré qui lui avoit soutenu qu'elle n'y avoit eu aucune part et nié, en présence du plaignant, qu'elle les eût appelés, ce qui avoit beaucoup irrité contre lui ledit sieur Delafontaine qui l'avoit menacé.

Que le jour d'hier, sur les deux heures de relevée, ledit sieur Delafontaine étant encore absent, ladite demoiselle Miré l'ayant fait monter dans ledit appartement l'avoit engagé à ne plus dire par la suite qu'il n'y avoit personne lorsqu'elle y feroit ; que sur ce qu'il lui avoit répondu que, connoissant le sieur Delafontaine violent, il ne pouvoit lui promettre ce qu'elle demandoit sans s'exposer, elle s'étoit emportée contre lui et l'avoit fort menacé ; qu'il en a ressenti les effets le soir même lorsqu'elle est rentrée avec ledit sieur Delafontaine à qui sans doute elle avoit fait de faux rapports, ledit sieur Delafontaine lui ayant tout à coup donné un grand coup de canne sur le corps et elle un soufflet, et ayant vu ledit sieur Delafontaine prêt à recommencer et sesdits domestiques vouloir sauter sur lui en même tems, il avoit pris la fuite ; que pendant ce tems, lesdits domestiques s'étoient jetés avec fureur sur la femme de lui plaignant, lui avoient donné plusieurs coups de poing dont un sur la poitrine qui lui cause depuis ce tems beaucoup de douleur et une extinction de voix. Desquels faits il nous a rendu la présente plainte.

Signé : THIERION ; BRETON.

(Archives nationales, Y, 10,864.)

II

1770. — 28 septembre.

Plainte du commandeur de Piolenc contre M^{lle} Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré, qui l'a insulté et lui a craché sur la tête.

L'an 1770, le vendredi 28 septembre, huit heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., est comparu messire Joseph-Henri de Piolenc, chevalier commandeur de l'ordre de Malte, demeurant rue de Bourbon-Villeneuve, maison de M. Rousseau, receveur général des domaines et bois : Lequel nous a rendu plainte contre la nommée Miré, figurante à l'Opéra, demeurant rue de Cléri dans une maison aboutissante à celle où demeure ledit sieur comparant qui a dans cette maison la jouissance de la cour, remise et écuries conjointement avec ledit sieur Rousseau, et nous a dit qu'il n'a jamais parlé à ladite Miré; qu'ayant été instruit que la facilité que l'on avoit pour ladite demoiselle Miré de laisser entrer dans la cour les voitures qui venoient pour elle, occasionnoit des désordres, il a pris le parti conjointement avec ledit sieur Rousseau de lui faire défendre l'usage de la cour et c'est sans doute cette défense qui a indisposé ladite Miré contre ledit sieur comparant et l'a portée à commettre les insolences dont il va rendre compte; qu'il y a environ huit ou dix jours que son charron étant à travailler sous sa remise, ladite Miré, de sa fenêtre, lui adressa la parole, lui a fait les questions les plus indécentes relativement audit sieur comparant et lui a dit contre lui toutes sortes d'invectives en jurant par *b* et par *f*; que ledit sieur comparant a été instruit pareillement de ces injures et invectives, mais qu'il les a méprisées; qu'aujourd'hui, heure présente, étant sorti à pied par la rue de Cléri, il a senti en mettant le pied dans la rue un crachat qui lui tomboit sur la tête; qu'ayant regardé d'où cela partoît, il a aperçu ladite Miré qui étoit à sa fenêtre et qui s'est mise à rire de toutes ses forces en regardant ledit sieur comparant qui s'est contenté, en la fixant, de lui faire apercevoir son mécontentement et son indignation sans proférer une parole; qu'ayant pris des personnes à témoin de cette injure grave, il lui a été dit que ce n'étoit pas la première fois que cette fille, de sa fenêtre, crachoit sur lui lorsqu'il fortoit.

Et comme ledit comparant entend se pourvoir pour faire cesser le scandale

et l'effronterie de cette fille et la faire punir suivant la gravité de l'offense, il a pris le parti de venir nous rendre la présente plainte.

Signé : Le Commandeur DE PIOLENC ; FONTAINE.

(Archives nationales, Y, 13, 122.)

III

1777. — 24 février.

Plainte de M^{lle} Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré, contre des voisins par qui elle était sans cesse injuriée et qui lui avaient jeté sur la tête des ordures et craché à la figure.

L'an 1777, le lundi 24 février, huit heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Charlotte Miré, fille majeure, demeurante rue de Cléri, en une maison dont elle est principale locataire, paroisse Notre-Dame de Bonne-Nouvelle : Laquelle nous a rendu plainte contre la veuve Dargent, gouvernante de M. de Colmont, chevalier de St-Louis, locataire du second étage en ladite maison, la fille de ladite veuve Dargent et son fils, ci-devant dragon, actuellement domestique, demeurant rue Coq-Héron, et nous a dit que ladite veuve Dargent, depuis son entrée dans la maison; n'a pas été un seul jour sans faire éprouver à tous les locataires la méchanceté et la noirceur de son caractère et sans donner des preuves de l'esprit infociable et acariâtre dont elle est animée; que même souvent, oubliant les égards qu'elle doit audit sieur de Colmont, son maître, et abusant de ses bontés pour elle, il lui est arrivé de susciter des querelles dans lesquelles ledit sieur de Colmont auroit pu être compromis, ce qui est arrivé, il y a environ un an, à l'égard des sieur et dame Monnet, alors locataires de ladite maison, auxquels elle ne cessait de faire, chaque jour, quelque nouvelle scène; que ça n'a été que pour éviter les tracasseries et les querelles élevées journellement par ladite veuve Dargent ou à son instigation, que les sieur et dame Monnet ont délogé de ladite maison. Cette femme est d'autant plus dangereuse qu'elle joint l'hypocrisie à la méchanceté et fait se conduire vis-à-vis de sondit maître avec tant d'art qu'elle lui en impose et non-seulement a toujours prévenu les plaintes qu'on a portées contre elle, mais encore fait croire que c'étoit elle qui avoit à se plaindre. Bien instruits et encouragés par

les exemples de leur mère, Dargent et sa sœur commettent impunément les plus grands excès et il semble que ces trois personnes soient réunies pour fermer et entretenir le trouble dans la maison et causer quelque événement fâcheux. Les faits dont la plaignante va rendre compte et qu'elle est en état de prouver, démontreront clairement ce qu'elle vient d'avancer. Depuis environ deux mois, la plaignante qui occupe le premier appartement, éprouve les outrages et les propos les plus insultans de la part de ladite veuve Dargent et de sa fille qui poussent l'insolence jusqu'à jeter sur la tête de la plaignante, lorsqu'elle est à sa fenêtre, de l'urine et des ordures, et lorsqu'elle n'y est pas, c'est sur l'escalier et dans son appartement qu'elles jettent des ordures. Très-fréquemment il leur arrive de faire, à des heures indues, le plus grand bruit au-dessus de sa tête : la fille Dargent a même eu l'audace de cracher au visage de la plaignante. Leurs excès envers les domestiques de la plaignante sont encore bien plus forts ; ce sont des menaces de la part de ladite femme Dargent de les faire assassiner par son fils, lequel ayant déjà maltraité, il y a environ six semaines, le nommé Brunot, cuisinier et portier, la plaignante présenta des mémoires au ministre d'après les ordres duquel ledit Dargent reçut celui de ne plus revenir dans la maison. Cette défense ne l'a pas empêché d'y venir tous les jours depuis trois semaines, continuant ses excès, disant qu'il se f..... des ordres de M. le Lieutenant général de police et viendrait malgré tout le monde. En effet, aujourd'hui, il y a environ deux heures, ledit Dargent est venu dans la maison où n'étoit pas alors sa mère, ce qui démontre bien que son intention étoit d'occasionner une scène, et en descendant de l'appartement du sieur Colmont il a maltraité de coups de canne ledit Brunot tant dans la loge où il étoit d'abord que dans la cour où il l'a poursuivi et où il étoit excité par sa sœur qui lui criait : « Tue-le ! tue-le ! » Ce qui auroit bien pu arriver si des voisins ne s'y fussent opposés. La plaignante étant descendue aux cris et au bruit et ayant demandé audit Dargent pourquoi il maltraitait ainsi son domestique, ledit Dargent ne lui a répondu que par des injures, la traitant de « p..... », disant qu'elle avoit donné de l'argent à la police pour l'empêcher d'entrer dans la maison, mais qu'il y viendrait malgré une p..... et qu'il la traiterait comme son cuisinier : la plaignante craignant qu'il n'effectuât sa menace s'est retirée et ledit Dargent s'est ensuite sauvé et n'a pu être arrêté par la garde qu'on a été chercher et qui est survenue. Et comme il est intéressant pour la plaignante de rétablir la tranquillité dans sa maison, qu'elle entend se pourvoir contre la femme Dargent, son fils et sa fille pour les faire punir de leurs excès, qu'un plus long silence autoriserait davantage ce qu'elle craint journellement avec raison, que les violences, voies de fait et outrages atroces qu'elle éprouve journellement de la part de ladite femme Dargent, son fils et sa fille ne donnent lieu à quelque rixe qu'il est de

sa prudence de prévenir et pour les faire condamner à telles peines que de droit, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : MIRÉ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,018.)

IV

1780. — 1^{er} mai.

Brevet d'une pension de 600 livres accordée par le Roi à M^{lle} Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré.

Brevet d'une pension de 600 livres en faveur de la demoiselle Jeanne-Charlotte Abraham de Miré, née à Paris le 14 septembre 1738, baptisée le même jour dans la paroisse St-Roch de ladite ville, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite, en considération de ses services en qualité de danseuse des ballets du Roi.

PIÈCES JOINTES AU BREVET

1. — *Acte de baptême de M^{lle} Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré.*

Extrait des registres de la paroisse St-Roch, à Paris : L'an mil sept cent trente-huit, le quatorze septembre, Jeanne-Charlotte, fille naturelle d'André Abraham, officier absent, et de Jeanne Laval, demeurante rue d'Argenteuil, en cette paroisse, née d'aujourd'hui, a été baptisée; le parrain, messire Charles-Paul Abraham de Lescou, comte, seigneur de St-Bois, demeurant rue Lévêque en cette paroisse; la marraine, Marie-Magdeleine Durand, femme de Jean-Baptiste Bouttemotte, marchand mercier, demeurant rue et paroisse St-Germain-l'Auxerrois.

2. — *Déclaration autographe de M^{lle} Jeanne-Charlotte Abraham, dite Miré, relative à sa pension.*

La demoiselle Jeanne-Charlotte Abraham dite de Miré, ancienne danseuse du Roi dans les ballets, née le quatorze septembre mille sept cent trente-huit

à Paris, baptisée le même jour dans la paroisse de St-Roch, demeurant à présent rue Neuve-de-Cléry, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, déclare avoir obtenu du Roi une gratification annuelle de six cents livres sur les fonds extraordinaires des Menus, qui lui étoit payée sans retenue et dont il lui reste dû quinze mois au premier janvier mille sept cent quatre-vingt. Fait à Paris, le vingt-six octobre mille sept cent soixante-dix-neuf.

Signé : JEANNE-CHARLOTTE ABRAHAM, DITTE DE MIRÉ,
admise à la vétéranee en mille sept cent soixante-et-onze.

(Archives nationales, O¹, 666.)







N

NANINE (ADÉLAIDE MALERBE, dite), danseuse. Elle débuta encore tout enfant en 1780, à l'Académie royale de musique, dans les *Caprices de Galathée*, ballet de Noverre, et y joua ensuite entre autres rôles : Astyanax, dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, en 1780 ; le Petit-fils de Julien, dans le *Seigneur bien-faisant*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Floquet, en 1780 ; l'Amour, dans *Apollon et Daphné*, opéra de Pitra, musique de Mayer, en 1782 ; l'Amour, dans l'*Embarras des richesses*, opéra de d'Alainval et Lourdé de Santerre, musique de Grétry, en 1782 ; une Danseuse, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1786.

M^{lle} Nanine était encore attachée à l'Opéra, en 1790.

Il existe au sujet de cette artiste une assez singulière légende. Un danseur de l'Académie royale de musique, devenu amoureux d'elle, se vit préférer le sergent-major de la garde du théâtre, nommé Mazurier. Par suite de cette rivalité, une rixe s'engagea

un soir entre les deux soupirants, et le danseur, vaincu par le sergent, dut passer la nuit au poste. Le malheureux tomba malade de chagrin et mourut peu de temps après, léguant son squelette à l'Opéra, avec prière de le conserver dans un endroit aussi rapproché que possible de la loge de M^{lle} Nanine. Ce squelette, oublié dans quelque coin obscur du théâtre et découvert longtemps après par un machiniste, est, assure-t-on, celui que l'on vit en 1841, lors des représentations de *Freischütz*, sortir d'une trappe au second acte. Les restes de l'amoureux de M^{lle} Nanine avaient été utilisés pour la mise en scène de l'opéra de Weber.

(*Mémoires secrets*, XXI, 149. — Albert de la Salle : *les Treize Salles de l'Opéra*, p. 256.)

1790. — 2 mars.

M^{lle} Adélaïde Malerbe, dite Nanine, porte plainte contre des recors qui ont pénétré chez elle et qui l'ont frappée.

L'an 1790, le mardi 2 mars, quatre heures de relevée, font venues en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., Adélaïde Malerbe dite Nanine, fille mineure, attachée à l'Opéra, demeurant rue de Lancry, n° 7, chez le sieur Leris, m^e menuisier, et Marie-Victoire Graverri, épouse du sieur Jean Leris, m^e menuisier, demeurant même maison, etc. Lesquelles nous ont rendu plainte contre un particulier qui s'est dit nommer Sapinault, huissier au Châtelet, et contre ses deux recors dont un se nomme Guétin et nous ont dit, savoir ladite demoiselle Malerbe : que ce matin entre neuf et dix heures, sa femme de chambre est venue lui dire dans son lit, où elle étoit encore couchée, que trois messieurs demandoient à lui parler de la part de la dame Boulay ; que la comparante, ne sachant qui la demandoit et d'ailleurs étant couchée, les fit prier par sa femme de chambre de passer ; qu'environ une heure après ledit Sapinault, Guétin et un autre recors font entrés chez elle accompagnés d'un particulier vêtu de noir que la comparante a vu depuis être M^e Defmarets, notre confrère, et de deux cavaliers de robe courte ; qu'ils ont voulu pénétrer dans la chambre à coucher de la comparante ; que, ne sachant ce qu'ils vouloient faire et ne les connoissant

pas encore, la comparante s'y voulut opposer; qu'alors Guétin s'est porté envers elle à des excès et lui a donné dans le sein gauche un coup de poing avec une telle violence qu'elle a perdu la respiration; qu'elle y ressent encore des douleurs cuisantes; que la comparante étoit dans un tems critique et que la révolution et le saisissement lui ont causé une suppression qui lui occasionne un étouffement et l'empêche de remplir son devoir à l'Opéra.

Et ladite femme Leris, qu'étant montée chez ladite demoiselle Malerbe l'instant d'après l'arrivée des susnommés et sachant par M^e Desmarets que c'étoit pour y faire faire une faisie, la comparante a dit qu'elle venoit y former opposition pour loyers qui lui sont dus; que ces particuliers ont voulu pénétrer dans la chambre à coucher de ladite demoiselle Malerbe qui s'y opposoit; que Guétin a porté un coup de poing à cette demoiselle; que la comparante ayant cherché à calmer cette demoiselle ainsi que Guétin, ce dernier lui a porté au sein droit un coup de poing avec violence de sorte qu'il est très-enflé et engorgé, la comparante nourrissant un petit garçon depuis 7 mois; qu'elle ressent audit sein les douleurs les plus cuisantes et les plus aiguës; qu'aux cris des comparantes et d'un petit garçon la garde nationale est survenue; que M^e Desmarets s'est en allé; que vers une heure de l'après-midi le président du district des Récollets est arrivé; qu'il a renvoyé Guétin, Sapinault ayant répondu de lui et de le faire représenter à réquisition.

Et comme lesdites comparantes entendent se pourvoir pour raison de ce que dessus et qu'il peut résulter des suites très-fâcheuses pour elles des mauvais traitemens susdits, elles nous ont requis acte de la présente plainte.

Signé : MALERBE ; GRAVERRY ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12,220.)

NARBONNE (PIERRE-MARIE), chanteur. Il débuta à l'Académie royale de musique, le 23 octobre 1767, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, joua ensuite avec un certain succès Colin, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1767, et chanta une ariette italienne dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1768. A la fin de la même année, il quitta

l'Opéra. En 1772, un ordre de début l'appela à la Comédie-Italienne dont il devint l'un des artistes les plus applaudis.

(*Les Spectacles de Paris.* — Émile Campardon : *les Comédiens du Roi de la troupe italienne.*)

1768. — 28 novembre.

Pierre-Marie Narbonne rend plainte contre un tailleur qui lui avait volé son portefeuille, vide à la vérité, mais d'une valeur de 30 livres.

L'an 1768, le lundi 28 novembre, quatre heures de relevée, est venu en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., sieur Pierre-Marie Narbonne, musicien de l'Académie de musique, demeurant rue du Plâtre-St-Jacques, paroisse St-Séverin, chez le marchand de vin : Lequel nous a rendu plainte contre le nommé Boiffon, tailleur, demeurant rue du Poirier, et nous a dit qu'il doit à ce particulier 13 livres restant de 25 livres pour ouvrages à lui fournis; que ce matin ce particulier vint chez lui le prendre et le conduisit dans un cabaret rue Neuve-St-Merri où il se trouvoit un quidam qui l'attendoit pour prendre des arrangemens; que le plaignant avoit un portefeuille de maroquin rouge, neuf, fermant à clef, la serrure en or, dans lequel ne se trouvoit rien; que le quidam qui attendoit a dit aussitôt qu'il avoit aussi un portefeuille à vendre, sans doute dans la vue de lui faire exhiber le sien parce que ce tailleur savoit qu'il l'avoit; qu'en effet, le plaignant tira son portefeuille pour le faire voir; que ledit Boiffon s'en est emparé, est descendu pour le faire voir à un fripier, est remonté ensuite et a dit qu'il le gardoit pour ce que le plaignant lui devoit; qu'en effet, il le mit dans sa poche; que ledit sieur plaignant, ne s'attendant pas à cette infidélité, voulut reprendre ce portefeuille qui vaut au moins 50 livres, mais que ledit Boiffon lui vomit beaucoup de fottises et d'injures et le frappa : de forte que, pour éviter de plus grands maltraitemens et le dessein prémédité qu'il paroît avoir formé de lui en faire subir avec son associé, il s'est retiré. Et comme il n'a jamais refusé de payer les 13 livres qu'il doit audit Boiffon, qu'il a intérêt de se pourvoir pour le faire restituer son portefeuille et le faire punir de cette escroquerie, il nous a rendu la présente plainte.

Signé : NARBONNE ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12, 172.)

NIVELON (LOUIS-MARIE), danseur, né à Paris le 15 août 1760. Il reçut les leçons de Gardel aîné, et débuta à l'Académie royale de musique avec le plus grand succès, le dimanche 14 décembre 1777, dans *Hylas et Zélis*, opéra de Bury.

Le sieur Gardel, dit le *Journal de Paris*, vient de donner de nouvelles preuves de son talent à former des sujets pour la danse en faisant débiter le sieur Nivelon sur le théâtre de l'Opéra. Ce jeune danseur a paru hier, 18 décembre, pour la seconde fois dans *Hylas et Zélis*. Une taille bien prise, une figure agréable, des grâces et la précision lui ont mérité beaucoup d'applaudissements.

Il dansa ensuite dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, où, secondé par sa camarade M^{lle} Cécile Duménil (1), il fit preuve d'un véritable talent. La jeunesse des deux artistes, les agréments de leur extérieur, la légèreté de leurs pas produisirent sur le public une grande impression.

Doué comme il l'était d'avantages physiques, Nivelon, dans le milieu où il vivait, ne pouvait manquer de devenir un homme à bonne fortune. M^{lle} Cécile, qui en était devenue éprise en jouant avec lui le *Devin du village*, le voyant préférer une autre danseuse, M^{lle} Michelot, se porta un jour aux dernières violences contre cette dernière :

M^{lle} Cécile, lit-on dans les *Mémoires secrets*, à la date du 17 février 1778, est sans contredit aujourd'hui la plus jolie danseuse de l'Opéra : au talent le plus brillant elle joint une taille, des grâces, une figure, une fraîcheur qui séduisent et ravissent. Cette nymphe est digne des hommages de tous les amateurs, mais elle se refuse aux adorateurs les plus distingués et ce cœur novice est épris d'un jeune danseur nommé Nivelon qui possède en homme tout ce qu'elle a en femme. Par une de ces bizarreries trop communes en amour, il ne répond pas à la passion de M^{lle} Cécile et il est épris à son tour de la demoiselle Michelot, danseuse figurante, dont les talens et les appas n'appro-

(1) Je donne quelques détails sur cette charmante danseuse dans une des notes d'un mémoire de Noverre publié plus bas. Voyez l'article NOVERRE.

chent en rien de ceux de sa rivale. Cependant elle a vu dans ses fers un esclavage auguste qui lui a donné un grand relief. M. le comte d'Artois ne l'a pas trouvée indigne de ses regards et elle est aujourd'hui radieuse des diamans dont l'a enrichie cette Altesse royale. Le sieur Nivelon a vraisemblablement été guidé dans son inexpérience par cette courtisane, plus experte dans les exercices de Paphos que dans ceux de Thalie et rien ne peut le détacher de sa passion. M^{lle} Cécile, dans un accès de jalousie bien légitime, vient tout récemment de se livrer à sa fureur; elle a fort maltraité la demoiselle Michelot et l'on est occupé actuellement à calmer la première dont le mérite personnel fait excuser la fougue et les écarts.

Deux ans plus tard, Nivelon osa entrer en rivalité avec un personnage important, M. de Clugny, maître des requêtes, qui, indigné de voir le danseur lui enlever une femme qu'il aimait, s'oublia jusqu'à le frapper de sa canne. Immédiatement Nivelon se transporta chez un commissaire au Châtelet et y porta, contre son adversaire, la plainte publiée plus bas, à la suite de laquelle M. de Clugny fut exilé de Paris pendant plusieurs mois.

On trouve dans les *Mémoires secrets* les détails suivants sur cette aventure :

25 août 1780.

La famille de M. de Clugny a bien de la peine d'obtenir du Roi qu'il revienne de son exil et même qu'il ne perde pas son état, car on dit toujours sa charge de M^e des Requetes à vendre. C'est la suite d'une folie de jeunesse qui lui est arrivée il y a deux mois et qui lui a été commune heureusement avec deux fils de ministres, ce qui devoit le sauver. Un des beaux jours de cet été ils avoient fait la partie de souper au bois de Boulogne avec des filles. Une des trois, la seule dont il soit question, est une demoiselle Ville (1) dont M. de Clugny est passionnément épris. Cette demoiselle Ville avoit pour amant en sous-ordre le sieur Nivelon, joli danseur de l'Opéra et qu'elle préféroit infiniment au fils de l'ancien contrôleur général. Le danseur non moins amou-

(1) M^{lle} Ville, Deville, ou Beaumier-Deville, car on la trouve désignée sous ces trois noms, avait dans son enfance couru les carrefours et les boulevards de Paris en jouant du triangle et en recevant les liards qu'on lui jetait des fenêtres des cafés. Sa jolie figure lui fit faire une fortune rapide et elle devint bientôt une des filles les plus à la mode. Elle s'attaquait surtout aux gens de robe; car dans la liste de ses adorateurs, on distingue particulièrement un avocat, un conseiller au Châtelet et enfin un maître des requêtes, M. de Clugny.

reux, instruit de la partie, ne perd point de vue l'infidèle, l'atteint au bois de Boulogne où elle s'étoit déjà rendue avec la demoiselle Urbain (1) et l'autre courtisane qui devoient figurer au souper et la harangue si bien qu'il la détermine à ne point aller au rendez-vous ; il avoit de son côté avec lui Vestris (2) et un autre de ses camarades qui n'avoient pas voulu l'abandonner dans son désespoir : on trouve plaisant de faire croquer le marmot aux trois fils de ministres (les deux autres étoient MM. de Sartine et Amelot), tandis qu'on soupera et s'amusera dans le bois ; la gaité venoit et voilà les histrions qui engagent aussi la demoiselle Urbain et sa compagne de rester avec eux. On commande le souper à Passy pour n'être pas en concurrence avec les robins qui s'étoient arrêtés à la porte Maillot et après le repas on se rend dans le bois et l'on se met à folâtrer sur l'herbe. Cependant, MM. de Clugny, de Sartine et Amelot s'impatientoient, surtout l'amoureux : les deux autres voyant l'heure passée ont faim et font toujours servir ; ils cherchent à distraire le premier et se moquent de lui. Le souper fait, les convives vont prendre le frais dans le bois : tout en cheminant ils entendent des éclats de rire qui excitent leur curiosité ; ils approchent de l'endroit : quel coup de poignard pour M. de Clugny ! il croit reconnoître la voix de M^{lle} Ville ; il ordonne à son laquais et aux autres qui suivoient d'aller chercher et allumer leurs flambeaux, puis cernant le lieu de la scène on enveloppe et l'on reconnoît les trois groupes. M. de Clugny, furieux, apostrophe M^{lle} Ville des termes les plus durs et les plus méprisants. Nivelon veut s'en mêler et fait l'insolent ; le robin ordonne à ses gens de s'en saisir et lui casse sa canne sur le corps. MM. de Sartine et Amelot applaudissent tandis que Vestris et l'autre restent dans le tremblement d'en éprouver autant ; mais les deux membres du Parlement n'étoient pas amoureux et ne s'embarrassoient guère des filles. Nivelon ne perd pas la tête ; tout éreinté, il remonte en voiture avec ses camarades ; il vient faire sa déposition au commissaire et Vestris et l'autre servent de témoins. Affaire grave qu'on affoupit cependant à force d'argent ; mais qui fit tant de bruit qu'elle parvint aux oreilles du Roi et a eu les suites dont on a parlé. Quant aux deux camarades de M. de Clugny, moins coupables, les ministres leurs pères parent le coup et les sermonnent vigoureusement. Ces deux-ci sont conseillers au Parlement et la compagnie auroit trop à faire si elle prenoit garde aux étourderies scandaleuses de tous ses membres dont il y en a soixante environ de cette espèce ; il y en a bien quarante parmi les maîtres des Requêtes. Qu'on juge à l'échantillon, de la gravité de tous ces magistrats et du bonheur d'avoir de pareils arbitres de la fortune, de la liberté et de la vie des citoyens !

(1) M^{lle} Urbain étoit une jolie femme, très-recherchée dans le monde galant.

(2) Vestris fils, danseur de l'Opéra.

En 1782, Nivelon, qui avait contrevenu plusieurs fois, en s'absentant sans congé, aux règlements de l'Opéra et qui en avait été quitte pour des réprimandes, encouragé par l'impunité, s'avisa un jour de refuser son service en prétextant qu'il était libre de danser ou de ne pas danser. Par ordre supérieur, il fut immédiatement arrêté et emprisonné à la Force, où on le laissa plusieurs jours. Cette détention arbitraire calma pour un moment son indiscipline, mais bientôt le naturel reprenant le dessus, il causa mille ennuis aux administrateurs de l'Académie royale de musique.

Une note datée de 1784 et qui émane de M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs et chargé de la haute surveillance du théâtre, s'exprime en ces termes sur le compte de Nivelon.

Il a du talent, mais il croit en avoir beaucoup plus encore. Il a les mêmes prétentions à avoir un traitement particulier. On a été obligé, pour le conférer, de lui accorder une place de premier danseur avec deux congés à prendre dans les années où le sieur Vestris ne prendra pas le sien. En général, il a peu de zèle et est difficileux ; il a besoin d'être contenu.

En 1790, Nivelon était encore attaché à l'Opéra. Depuis 1787 il jouissait, en qualité de danseur des ballets de la Cour, d'une pension du roi de 500 livres.

Il épousa une charmante actrice de la Comédie-Italienne, M^{lle} Marie-Gabrielle Malagrida, dite Carline.

Voici la liste de quelques-uns des principaux opéras ou ballets dans lesquels il a dansé : *Hylas et Zélis*, opéra de Bury, en 1777 ; *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1777, 1778 et en 1782 ; *Mirza et Lindor*, ballet de Gardel aîné, en 1779 ; *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, reprise en 1781 (rôle du dieu de l'Hymen) ; *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1782 ; *l'Embarras des richesses*, opéra de d'Alainval et Lourdet de Santerre, musique de Grétry, en 1782 ; la *Chercheuse d'esprit*, ballet

de Gardel aîné, repris en 1783 (rôle d'Alain); *Péronne sauvée*, opéra de Sauvigny, musique de Dezaidès, en 1783; *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1773 (rôle d'un Plaisir); la *Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (rôles de l'Amant de la Rosière et du Surveillant); l'*Oracle*, ballet de Gardel aîné, en 1784 (rôle de Charmant); *Tibulle et Délie*, musique de M^{lle} Beaumesnil, acte des *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, repris en 1784; *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1785, reprise en 1787; *Rosine*, opéra de Gersin, musique de Gossec, en 1786; *Alcindor*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Dezaidès, en 1787; le *Coq du Village*, ballet de Gardel aîné, d'après Favart, en 1787 (rôle d'une Veuve amoureuse du garçon); le *Premier Navigateur*, ballet de Gardel aîné, repris en 1787 (rôle du Navigateur); *Amphitryon*, opéra de Sedaine, musique de Grétry, en 1788; *Arvire et Évelina*, opéra de Guillard, musique de Sacchini, repris en 1788; la *Toison d'or, ou Médée à Colchos*, tragédie de Dériaux, musique de Vogel, en 1788; *Démophon*, opéra de Dériaux, musique de Vogel, en 1789; les *Pommiers et le Moulin*, opéra de Forgeot, musique de Le Moine, en 1790.

(Archives nationales, O¹, 630. — *Mémoires secrets*, X, 345; XI, 114; XV, 296; XXI, 47. — *Journal de Paris*, 19 décembre 1777, 17 décembre 1778. — Émile Campardon: *les Comédiens du Roi de la troupe italienne*.)

I

1780. — 12 juin.

Louis-Marie Nivelon se plaint d'avoir été injurié et maltraité par M. de Clugny, maître des requêtes.

L'an 1780, le lundi 12 juin, cinq heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Louis-Marie Nivelon, âgé d'en-

viron 18 ans (1), danseur à l'Opéra, demeurant à Paris, rue de Chabannais, chez ses père et mère : Lequel nous a dit qu'hier sur les huit heures du soir, étant au bois de Boulogne où il avoit été avec le sieur Grenier fils, qui venoit de le quitter, il a été abordé par une dame Deville, qu'il ne connoît qu'indirectement, laquelle étoit avec une de ses amies. Ces deux dames l'ont invité à se promener : il est monté avec elles dans leur carrosse qui les suivoit le long de l'avenue de Madrid. Un jeune homme, qui est passé en voiture, a fait à ces dames un geste auquel le comparant a fait peu d'attention. Il a remarqué que ce jeune homme étoit accompagné de deux autres qui étoient à cheval. L'un d'eux a tourné autour de la voiture où étoit le comparant pour reconnoître les dames ; il a été en rendre compte à celui qui étoit en voiture. Alors celui-ci est descendu de sa voiture, a couru à pied à celle des dames, accompagné des deux qui étoient à cheval, il a parlé vivement aux dames en leur reprochant leur manque de parole et la préférence qu'elles donnoient à un polisson de danseur. Le comparant a répondu honnêtement à cette personne que c'étoit à tort qu'elle s'en prenoit à lui, qu'il venoit de rencontrer ces dames qui l'avoient engagé à se promener avec elles, ce qu'il avoit accepté. Ces trois personnes se sont éloignées, la voiture où étoit le comparant avec ces dames a continué sa route et s'est arrêtée près de Madrid. Le comparant est descendu avec les dames, il s'est promené quelque tems à pied avec elles, il leur a témoigné combien il étoit fâché du désagrément auquel elles l'avaient exposé. Comme il retournoit avec elles pour regagner la voiture, les deux jeunes gens toujours à cheval, celui qui d'abord étoit en voiture alors aussi à cheval avec des bas blancs, ont joint les dames que le comparant accompagnait. Ils étoient avec deux ou trois femmes ou filles dont une est la demoiselle Urbain, les autres inconnues au comparant, il y avoit aussi quatre domestiques au moins dont un postillon qui avoit donné son cheval à son maître qui est celui qui étoit d'abord en voiture. Ces trois jeunes gens se sont arrêtés auprès des dames que le comparant accompagnait, ils leur ont reproché leur manque de parole et la préférence qu'elles donnoient à la mauvaise compagnie. Le comparant s'est plaint de l'insulte qu'on lui faisoit sans raison puisqu'il ne disoit rien à ces messieurs et leur a répété qu'il connoissoit très-peu les dames qu'il venoit de rencontrer. Alors celui de ces messieurs qui étoit d'abord en voiture et qu'on lui a dit être M. de Clugny, enhardi sans doute par la présence de ses deux amis, lui a dit qu'il étoit un drôle, un polisson, a crié aux autres de l'aider à l'assommer. Alors tous les trois à cheval ont entouré le comparant, les domestiques qui étoient à pied se sont saisis de lui, M. de Clugny a mis pied à terre, a pris le compa-

(1) Il en avait près de vingt, étant né le 15 août 1760.

rant au collet et lui a porté plusieurs coups de fouet, le comparant a aussi reçu à la jambe un coup de pied d'un de leurs chevaux : les cris qu'il a faits, la rumeur que cette scène a occasionnée ont forcé les domestiques à le lâcher, il a été obligé de s'éloigner, a perdu sa canne, a eu son habit déchiré, sans bourse de cheveux ni chapeau, il a regagné en cet état et avec beaucoup de peine la porte Maillot et n'est rentré qu'après onze heures, la jambe meurtrie et dans un état de désordre qui a alarmé ses père et mère. Dont et de tout ce que dessus le comparant nous rend plainte (1).

Signé : L. M. NIVELON; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,420.)

II

1787. — 9 décembre.

Brevet d'une pension de 500 livres accordée par le Roi à Louis-Marie Nivelon.

Brevet d'une pension de 500 livres en faveur du sieur Louise-Marie Nivelon, né le 15 août 1760, baptisé le lendemain paroisse St-Sulpice à Paris, laquelle pension lui est accordée sur le trésor royal en considération de ses services.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de Louis-Marie Nivelon.

Extrait des registres des baptêmes de l'église paroissiale de St-Sulpice à Paris : Le seize du mois d'août de l'année mil sept cent soixante a été baptisé Louis-Marie, né d'hier, fils de Simon-Chrysofôme Nivelon, musicien, et de Marie-Anne Moraux, son épouse, demeurant rue Neuve-Guillemin. Le parrain : Louis-Cosme Leroux, maître tabletier; la marraine : Marie-Josèphe Moraux, fille mineure d'Antoine Moraux, maître cordonnier, tante de l'enfant : le père présent.

(Archives nationales, O¹, 684.)

(1) On lit en marge de cette plainte l'annotation suivante du commissaire Chénon : « Cette plainte portoit contre M. de Clugny, maître des requêtes. M. Le Noir (lieutenant de police) s'est mis à la traverse et cette plainte n'a pas eu de suite et n'a point été payée. »

NOVERRE (JEAN-GEORGES), maître des ballets, né en 1727. Il fut dans sa jeunesse danseur à l'Opéra-Comique, puis maître des ballets de ce spectacle forain ; les *Fêtes chinoises*, qu'il fit représenter à ce théâtre au mois de juillet 1754, lui valurent une grande réputation. Appelé à l'étranger pour y exercer son art, il fut successivement engagé à Stuttgart et à Vienne, où pendant sept ans il fut le maître à danser de l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui épousa plus tard le roi Louis XVI. Devenue reine de France, Marie-Antoinette n'oublia pas son professeur et le fit nommer, au mois d'août 1776, maître des ballets de l'Académie royale de musique, avec 12,000 livres d'appointements, en remplacement de Gaëtan Vestris qui venait de donner sa démission. Cette nomination faite au mépris des droits des danseurs Gardel aîné et Dauberval, tous deux adjoints et survivanciers de Vestris, causa une émotion profonde au théâtre. Gardel et Dauberval, qui pourtant ne s'aimaient guère, se réunirent contre l'ennemi commun et montèrent contre lui une cabale furieuse. Ce caprice de la Reine mit pour plusieurs années l'Académie royale de musique en combustion. Les choses allèrent même si loin que Dauberval, qui s'était plus compromis encore que Gardel, faillit être expulsé de l'Opéra. Cependant une apparente réconciliation se fit en 1779 entre les trois maîtres des ballets et le 30 novembre de la même année, ils signèrent un compromis par lequel Noverre promettait de leur céder la place dans le cas où ils lui feraient obtenir 3,000 livres de pension de retraite et la pension d'académicien, montant à 500 livres. L'année suivante, le ministre de la maison du Roi accorda à Noverre la pension qu'il sollicitait, sauf toutefois celle d'académicien qui n'était pas vacante. Il ne lui rendit pas néanmoins immédiatement sa liberté, car il exigea que le maître des ballets continuât son service jusqu'au 1^{er} juillet 1781, époque où il se retira définitivement.

Avant de quitter l'Opéra, Noverre adressa à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, un volumineux mémoire, transcrit plus loin et dans lequel, au milieu des plus amusantes divagations d'un amour-propre en délire, on trouvera des renseignements précieux sur sa vie et sur les ouvrages qu'il a fait représenter à l'Académie royale de musique.

Noverre est mort en 1810.

(*Histoire de l'Opéra-Comique*, II, 323, 324. — *Journal de Collé*, I, 428. — Émile Campardon: *les Spectacles de la Foire*, II, 182.)

I

1779. — 30 novembre.

Compromis passé entre Jean-Georges Noverre, Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, dit Gardel aîné, et Jean Bercher, dit Dauberval, relativement à la place de maître et compositeur des ballets de l'Académie royale de musique.

En conséquence des propositions qui ont été faites au sieur Noverre par les sieurs Gardel et Dauberval et sur l'objection de ces derniers qu'ils ne pourroient agir sûrement et avec efficacité que lorsque le sieur Noverre auroit déposé ses sentimens par écrit, ledit sieur Noverre consent sous les conditions suivantes et non autrement de résilier sa place de maître et compositeur des ballets de l'Académie royale de musique auxdits sieurs Gardel et Dauberval moyennant qu'ils lui fassent accorder, ainsi qu'il lui a été promis à la demande de la Reine, trois mille livres de pension viagère qui lui seront payées par la caisse de l'Académie royale de musique ou par celle de la ville dont moitié de cette pension fera reversible sur la tête de sa femme, dans le cas où elle lui survivra. En outre, les sieurs Gardel et Dauberval s'engagent à faire obtenir audit sieur Noverre et à solliciter pour lui la pension d'académicien de 500 livres, c'est-à-dire la première survivance vacante telle qu'elle lui a été promise par M. le maréchal de Duras.

Ces conditions exactement remplies, le sieur Noverre résiliera sa place auxdits sieurs Gardel et Dauberval, avec la condition néanmoins qu'il en jouira encore un an avec les émolumens y attachés tant pour sa considération que pour les arrangemens de ses affaires.

Cet acte convenu et signé par lesdits sieurs sera remis en dépôt et ne pourra être délivré à aucun des soussignés sous quelque prétexte que ce puisse être que du consentement unanime des parties contractantes.

Promettant solennellement et sur leur honneur de ne faire aucune mention du présent acte et de n'en jamais parler dans leurs démarches particulières ou combinées.

(Archives nationales, O¹, 634.)

II

1780.

Mémoire adressé par Jean-Georges Noverre à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs.

Monsieur, vos bontés pour moi, celles dont le ministre daigne m'honorer, mon devoir, ma réputation tout m'engage à rompre un silence trop pénible à garder. J'ose entrer avec vous dans quelques détails sur ma conduite et sur l'Opéra. Ils sont faits pour piquer votre curiosité et la sincérité avec laquelle ils sont écrits peut vous les rendre intéressants. Vous avez lu quelquefois, Monsieur, des romans qui avoient l'air d'une histoire; je vous présente aujourd'hui une histoire qui auroit l'air d'un roman si vous n'étiez pas au fait des principaux ressorts qui font mouvoir cette machine qu'on nomme Opéra. D'ailleurs mon récit vous expliquera en même tems les motifs de ma retraite qui est un énigme indéchiffrable pour qui en ignore les raisons; c'est à vous, Monsieur, c'est au ministre que j'en dois le mot.

Après avoir passé trente ans à tirer des ténèbres de l'ignorance un art enseveli dans les tombeaux d'Athènes et de Rome, après avoir tracé à cet art des règles, que les anciens ne nous ont pas transmises; après avoir donné encore plus d'exemples que de principes; après avoir parcouru les plus brillantes cours de l'Europe où, il m'est permis de le dire, je me suis acquis une célébrité que l'envie même n'a pas osé me disputer; enfin, après avoir formé des élèves distingués dans tous les genres, un hasard, je n'ose dire malheureux, me fit passer par Paris pour me rendre à Londres. J'y étois appelé et attendu depuis vingt ans avec une impatience qui ne flattoit pas moins mon amour-propre (première et presque unique passion des vrais artistes), qu'elle ne m'offroit d'espoir pour ma fortune. Notre souveraine, à qui j'avois eu l'honneur d'apprendre à danser pendant sept ans, ainsi qu'à toute la famille Impériale

qui m'avoit honoré de ses bontés (bontés qui ne se font point démenties), à qui son auguste mère m'avoit recommandé, notre Reine n'accueillit avec cette grâce qui lui est si naturelle et qui est en même tems si flatteuse pour les talens. Elle résolut de me fixer à Paris. Un intérêt aussi généreux me touchoit trop pour me permettre de m'y refuser. Les desirs de la Reine furent des ordres pour moi et j'entrai à l'Opéra avec le titre de maître des ballets et douze mille francs d'appointemens. Sa Majesté qui n'ignoroit pas que l'intérêt n'étoit pas un dédommagement capable de payer le sacrifice que je faisois du sort qui m'attendoit à Londres et qui fait en même tems qu'il faut aux artistes d'une certaine classe ou de la fortune ou des honneurs, mit le comble à ses bienfaits en plaçant mon fils dans les fermes, en m'accordant les entrées de sa toilette et en m'honorant ainsi que ma femme (1) et mes filles de ces distinctions qui sont sans prix pour des âmes comme la mienne.

C'est à cette époque, Monsieur, que commencèrent à germer toutes les persécutions que j'ai souffertes; à cet instant fut attaché le fil de toutes les intrigues, de toutes les cabales et de tous les pièges qui ont été tendus à ma franchise, à ma simplicité, à mes talens et même à ma réputation et c'est à cet instant que commence le précis de l'histoire de l'Opéra.

Il existoit depuis quinze ans, comme il existe encore, dans quelques têtes exaltées de l'Académie royale de musique, le plan ridicule de se rendre les adjudicataires ou les fermiers de cette machine, de gouverner despotiquement les talens, de s'emparer du fruit de leurs peines, de secouer le joug de la dépendance et de s'établir les tyrans de ce spectacle. Pour réussir dans un projet de cette nature, on suivoit un des principes du système de Machiavel; pour régner on semoit la discorde, on divisoit les esprits, on fomentoit les haines et on excitoit l'ambition des uns pour bleffer l'amour-propre des autres. Mais ces politiques maladroits n'avoient point saisi l'ensemble du système; ils n'en avoient vu qu'un point; ils n'eurent pas l'esprit de ramener tout à eux, de profiter de ces divisions pour se former un parti; ils n'eurent pas même le bon sens de s'accorder; enfin, ils ne firent rien de ce qu'il falloit pour assurer l'exécution de leur projet. Il en résulta une anarchie dont aucun corps n'offre l'exemple. Plus d'ordre, plus de subordination, plus de distinctions dans les rangs; le zèle fut étouffé, l'émulation anéantie. Bref, le désordre dont vous avez été plus d'une fois, Monsieur, frappé deviendra la perte de ce spectacle et du peu de talens qui s'y trouvent encore.

Mon entrée à l'Opéra, qui étoit un de ces événemens que toute la pru-

(1) M^{me} Noverre avoit été comédienne. Elle débuta au Théâtre-Français, le 7 février 1755, par les rôles de la Soubrette dans *Tartufe*, et dans les *Folies amoureuses*, comédie de Regnard. Elle joua ensuite Cléanthis, dans *Démocrite amoureux*, comédie de Regnard, et Finette, dans le *Philosophe marié*, de Destouches.

dence n'auroit pu prévoir, suspendit les mouvemens politiques qui agitoient chaque individu. Les combinaisons changèrent et tous les yeux se fixèrent sur moi. Je devins l'objet des vœux et des craintes de tous les partis; chacun voulut m'enrôler dans le sien. Ce fut alors que j'appris à connoître la valeur des individus. Mes oreilles étoient sans cesse rebattues des horreurs qu'ils se prêtoient les uns aux autres et mes yeux étoient blessés des témoignages d'attachement qu'ils se donnoient en public. Ma conduite ne tarda pas à leur faire connoître que je n'étois pas homme à m'affocier à leur plan destructeur; que je n'avois qu'une seule passion : celle de la gloire; que je n'avois qu'un objet : celui de soutenir ma réputation, de justifier la protection de la Reine et les bontés du ministre; enfin que ma franchise et ma droiture étoient des écueils contre lesquels ils viendroient se briser. Dès cet instant, il sembla qu'un instinct général avoit réuni tous les partis contre moi. Le serment fut fait de m'humilier par les persécutions, de me dégoûter par les injustices et d'aigrir mon honneur par les cabales intestines. On fit plus : on me connoissoit cette fermentation de tête sans laquelle il n'exista peut-être jamais de grands talens. On chercha à la faire servir à ma perte, on me suscita des affaires, on calcula ma ruine sur les sottises dans lesquelles on m'entraîneroit (heureusement je n'en fis point), enfin on accumula injustices sur injustices; et, s'il faut vous le dire, Monsieur, on me dépouilla insensiblement et au nom du ministre, des droits de ma place. Dès que j'avois vu se former les orages, je m'étois bien promis de leur opposer un front armé de la constance la plus inébranlable et un cœur, comme dit Horace, environné d'un triple airain. Je me tins parole. Mes ennemis surpris d'une fermeté et d'une modération sur lesquelles ils n'avoient pas dû compter, osèrent enfin attaquer mes mœurs. Ce fut pour moi, je vous l'avouerai, le trait le plus sensible, je craignis que la calomnie ne fit entendre sa voix jusqu'à la Cour de Vienne précisément parce que je n'y étois plus pour me défendre. Il est mille circonstances où l'honnête homme ne rougit pas de descendre dans les détails de la justification, mais il me semble qu'il en est des mœurs comme de la femme de Cétar qui ne devoit pas même être soupçonnée. Aussi, Monsieur, ne cherchai-je point à me disculper des imputations qui m'étoient faites. Je n'ignore pas qu'elles ont frappé votre oreille et celle du ministre, cependant je ne m'abaifferai point à des détails trop humilians pour moi. Je me bornerai à vous dire que j'en écrivis à l'Impératrice, que je déposai aux pieds de Sa Majesté ma douleur et mes chagrins; il vous suffira de savoir, Monsieur (et c'est le plus beau panégyrique que l'on puisse faire de moi), que cette vertueuse princesse pour me consoler me combla de nouvelles marques de ses bontés et que j'en ai éprouvé les effets jusqu'au dernier instant de ma vie. Oui, Monsieur, le mariage de ma fille, fait le 2 décembre dernier, est l'ouvrage de la protection

de l'Impératrice. Elle avoit chargé son ambassadeur, M. le comte de Mercy, de traiter cette union auprès de la Reine comme une affaire d'État. C'est à mes mœurs, c'est à ma conduite bien plus qu'à mes talens que je dois ce bienfait et l'intérêt qu'ont pris à cette union les deux plus grandes princesses de l'Europe. En est-ce assez pour ma justification ? et ai-je pu défier les cent voix de la calomnie ?

Si mon arrivée à l'Académie royale de musique déconcerta la politique des chefs de ce petit État ; si les dégoûts qu'ils me préparoiient leur firent concevoir l'espérance de m'éloigner et de pouvoir reprendre le plan qu'ils avoient adopté, le changement que reçut la forme de l'Opéra par la nomination de M. de Vismes déconcerta bien davantage leurs projets. Je respirai quelque tems. Je fus moins à craindre parce que M. de Vismes le fut davantage ; je fus moins persécuté parce que toutes les persécutions se tournèrent contre le nouveau directeur. Je n'en tracerai point le tableau, il est trop présent à votre mémoire et les détails en sont trop récents pour qu'il soit nécessaire que je m'y arrête. Je ne parlerai pas de la joie indécente et poussée jusqu'au délire qu'inspira sa retraite. Je passerai le tems où l'Opéra fut à la ville. Toutes les menées, toutes les cabales furent sourdes et intestines jusqu'au moment où une nouvelle scène fit voir M. Le Breton (1) à la tête de l'Opéra. C'est à cet instant où je reprends mon récit.

M. Le Breton étoit parvenu à la direction comme Sixte-Quint parvint à la papauté. (Vous ne vous attendiez pas à rencontrer là Sixte-Quint.) Il se trouve dans les événemens les plus opposés des rapports qui n'échappent point à l'œil observateur. Sixte devint pape en disant qu'il se soucioit peu du trône de St-Pierre. Le Breton fut directeur en paroissant mépriser la direction. Sixte disoit à tous les cardinaux du Conclave : « Si je suis jamais élevé au pontificat, je sens que je ne pourrai mieux faire que de vous confier les rênes de l'Église et de partager avec vous le fardeau de la tiare. » Le Breton répétoit à tous les membres de l'Opéra : « Mes amis, la direction de ce spectacle est une affaire au-dessus de mes forces et dont je ne pourrois me tirer avec honneur qu'en la partageant avec vous. » Sixte fut pape : les cardinaux virent bien qu'ils avoient été joués. Le Breton nommé directeur voulut l'être en effet et les cardinaux de l'Opéra apprirent que tous les gens en place n'étoient pas si faciles que moi à se laisser dépouiller de leurs droits. Il voulut maintenir les siens et fut en butte à toute la haine du Conclave. Il lutta longtems mais la nature ne lui permit pas de soutenir cette guerre intestine et il fut enlevé au milieu de ses projets d'attaque et de défense. Il seroit difficile d'exprimer la joie barbare qu'inspira sa mort et qui escorta son cercueil ; on

(1) Lisez Berton. Il s'agit ici de Pierre-Montan Berton.

osa insulter à ses mœurs, on attaqua sa probité, on flétrit ses talens et on jeta pour ainsi dire de la boue sur son tombeau.

Cet événement fit renaitre toutes les espérances. La politique réunit toutes ses forces et chercha à profiter de ses fautes. On s'aperçut par ce qui s'étoit passé que l'intention du Gouvernement étoit qu'il y eût un directeur à la tête de l'Opéra. Il fallut céder à l'autorité, mais on s'efforça de désigner un homme faible, un homme sans énergie et sans activité. On vouloit un simulacre de directeur qui adhérât à toutes les volontés, qui suivit toutes les impulsions qu'on pouvoit lui donner, qui n'eût point le courage de réprimer les abus, de s'opposer aux injustices et qui, loin de l'étouffer, fût favoriser l'esprit de despotisme qu'on prétendoit établir. M. Dauvergne fut nommé ; sa nomination fut encore un contre-coup qui détruisit toutes les espérances et culbuta tous les projets.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, voir une troupe d'enfans occupés à combiner les forces de la perpendiculaire en plaçant des cartes les unes sur les autres en forme de château ? Tout réussit à leur gré, mais à l'instant où ils sont prêts à couronner l'édifice en plaçant leur dernière carte, un souffle, un léger mouvement renverse ce fragile ouvrage. Alors nos marmots de trépi-gner des pieds et des mains, de se remettre à l'œuvre jusqu'à ce qu'un nouvel accident vienne encore renverser leurs projets. Ce nouvel accident fut la nomination de M. Dauvergne.

La justice austère de ce directeur, son intégrité, ses connoissances, ses talens, sa fermeté surtout, qualité essentielle dans un chef, lui ont attiré la haine qu'a vouée l'aréopage à tous ceux, passés, présents et futurs, qui viendront se mettre entre eux et le trône de l'Opéra. M. Dauvergne a supporté en peu de tems une portion considérable de dégoûts et le mémoire injurieux qu'un des membres du comité osa balbutier devant le ministre ne prouve que trop l'animosité des sujets contre leur chef et met la bordure à ce tableau.

Rebuté de tant de persécutions personnelles et las d'être le témoin de celles des autres, je crus devoir mettre à profit la haine même de mes ennemis. Je résolus, à la première attaque, d'abandonner ma bourse pour sauver ma vie, ou, pour m'expliquer plus clairement, j'acceptai et je signai un compromis par lequel je consentois à céder ma place, c'est-à-dire à perdre neuf mille livres de rente et toutes les dépenses dans lesquelles mon établissement à Paris m'avoit jeté, si l'on me faisoit obtenir ma pension. Voilà, Monsieur, le motif de ma retraite. Voilà le secret de la démarche qui a fait tirer tant de conjectures. Je me suis mis à côté de la médiocrité pour me soustraire aux cabales et aux persécutions. En un mot, j'ai sacrifié mes intérêts, ceux de ma femme et de mes enfans. Par un tel sacrifice il est aisé d'apprécier l'étendue de mes chagrins et de mes dégoûts. Je m'aperçus bientôt qu'on est quelquefois mieux

servi par ses ennemis que par ses amis et ma démission fut acceptée au moment où je m'y attendois le moins.

Mais je vous dois compte, Monsieur, du détail minutieux qui va suivre pour vous donner un exemple de l'acharnement et de la mauvaise foi de mes ennemis.

Lorsque je signai le compromis dont je viens de parler, j'occupois dans les bâtimens des Quinze-Vingts, vis-à-vis le magasin de l'Opéra, un appartement de cent louis. La maison fut vendue et je reçus congé. Avant de chercher un logement, je demandai à mes survivanciers, s'ils avoient fait quelques démarches, en leur observant que leur réponse pouvoit seule me déterminer dans le choix et le prix d'un nouveau domicile. Ils m'assurèrent n'avoir fait aucun pas pour l'affaire en question et parurent la regarder comme une chose vague dont l'exécution étoit aussi difficile qu'éloignée. Leur inaction apparente me confirmoit dans cette idée. Pressé par le moment, je louai dans la rue Neuve-des-Petits-Pères, pour ma famille et pour moi, un appartement de 2,000 livres, où je fus contraint de faire pour deux mille écus de dépenses. Je n'y étois pas encore établi, je n'y avois point encore couché lorsque, le 14 juillet, je reçus l'acceptation de ma démission sans que mes survivanciers m'eussent prévenu de la moindre démarche, quoiqu'une de nos premières conventions fût qu'ils n'en feroient aucune sans m'en avoir averti et que de concert avec moi, la décence vouloit que je remisse moi-même à la Reine la démission d'une place que je tenois de ses bontés et qu'en informant le ministre des motifs de ma retraite, je lui témoignasse mes regrets et ma reconnaissance.

Telle est en raccourci l'histoire de l'Opéra et des chagrins que j'ai dévorés depuis cinq ans et des persécutions qui m'y ont été suscitées. Quel est l'homme qui est devenu l'objet de tant de haine et de tant de cabale? Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, il est des circonstances où l'amour-propre, passion assez ridicule dans les sots, prend un caractère d'énergie qui sied aux vrais talens; quel est l'homme qui a été en butte à tant de jalousie? C'est le maître des principaux sujets de l'Opéra, c'est l'homme dont la réputation est fondée sur trente ans de succès, dont le nom est connu dans toutes les Cours de l'Europe, dont les ouvrages ont produit dans la danse une révolution aussi marquée et plus étendue que celle que M. Gluck a produite dans la musique et dont les productions ont servi et servent encore de modèle à ceux même qui le persécutent. L'abolition éternelle de ces perruques ridicules et de ces masques plus ridicules encore, la variété et la vérité des costumes, les caractères prononcés des pas de lutteurs et de démons, les corps de ballets réunis à l'action, les groupes et les danses expressives, les ballets héroïques et anacréontiques, tous ces spectacles variés sont le fruit des idées et des réflexions

que renferment mes *Lettres sur la Danse*, ainsi que des exemples que j'en ai tracés. N'est-il pas bien surprenant qu'un homme à qui son art a tant d'obligations, qui a été accablé de gloire, comblé d'éloges, célébré par les artistes et les écrivains les plus illustres, qui s'honore d'avoir dans son portefeuille des lettres de M. de Voltaire (1) qui seules suffiroient pour lui assurer la réputation qu'on ose lui disputer, qu'un homme enfin qui a été arrêté dans sa patrie par les bontés de la Reine, par celles de l'administration des Menus, par celles du ministre actuel, soit persécuté et traité avec une indécence qui étonnera la postérité si j'ai le courage de l'instruire de mes malheurs?

Tant que l'Opéra n'a point été abandonné à l'intrigue, aux cabales, à l'esprit de parti des principaux sujets qui le composent, je n'ai eu qu'à me louer de mon sort. Pendant l'administration des Menus sous laquelle je ne me suis trouvé que pendant six mois, j'ai donné les ballets d'*Alexandre et Campaspe*, des *Horaces* et des *Ruses de l'Amour*. Mais à peine cette administration fut-elle changée, que je fus en butte à tous les caprices, à toutes les injustices et à toutes les persécutions dont je viens de vous rendre compte. Il a bien fallu que mes ennemis trouvassent quelques moyens de cacher leur conduite; il a bien fallu qu'on eût l'air de vouloir employer un homme qu'une réputation assez grande avoit devancé et à qui on donnoit 12,000 livres d'appointemens et 2,000 livres de gratification, car je dois vous instruire, Monsieur, que cette gratification m'étoit promise, que je ne l'ai touchée que l'année de votre administration et qu'elle m'est due depuis cette époque. Aussi pour faire acte de bonne volonté, m'a-t-on demandé des plans et des programmes de ballets. J'ai présenté successivement ceux de *Psyché*, de la *Mort d'Hercule*, d'*Orphée*, du *Jugement de Paris*, des *Danaïdes*, de *Didon*, des *Grâces*, de l'*Épouse persane*, de la *Foire du Caire*, de la *Joie interrompue*, etc., etc. On les a reçus, mais ce n'a été que pour les laisser dormir dans les portefeuilles de l'Opéra. On m'a fait pourtant beaucoup de promesses; on a même pris des engagements avec moi, mais la mise de mes ballets a toujours été un procès que quelque nouvel incident a éloigné. Tantôt mes ballets étoient trop tristes, tantôt trop gais; celui-ci étoit d'un genre trop noble, celui-là trop mesquin. Par tous ces subterfuges, on a gagné du tems et j'ai perdu le mien, et on a profité de tous ces détails pour semer dans le public que je suis sans activité, que mon imagination est usée, enfin que je ne suis plus que l'ombre de ce que j'étois autrefois.

J'ai bien donné quelques ballets, tels que les *Caprices de Galathée*, *Annette et Lubin*, etc., mais on ne les a fait représenter que dans l'espoir d'une chute

(1) Ces lettres ont été recueillies et on les trouvera dans la *Correspondance* de Voltaire. Le philosophe de Ferney y adresse à Noverre des compliments et des éloges un peu trop exagérés pour qu'on les puisse croire sincères.

certaine. L'envie calcule mal. Le succès qu'ils ont eu, les applaudissemens publics que reçut ma femme qui, à une représentation, se trouvoit à l'amphithéâtre de l'Opéra, déconcertèrent les projets de mes ennemis. Ils avoient fait pourtant ce qu'il étoit possible de faire pour en prévenir la réussite ou pour la rendre moins éclatante. Les livres de comptes de l'Opéra font des témoins qui attestent que le peu de ballets que j'ai mis sur la scène n'a été donné que les jeudis, dans la saison la moins favorable, pendant les voyages de la Cour, et surtout en si mauvaise compagnie, escortés de fragmens si rebattus, si usés, que le ballet le plus piquant dédommageoit à peine le public de l'ennui que ces actes lui procuroient.

L'empressement du public, ou peut-être la politique de mes ennemis fit pourtant remettre l'année dernière mon ballet de *Médée*. Il eut le succès dont il a toujours joui. La jalousie cette fois ne put se contraindre, et mon ballet fut enlevé au milieu de son succès. On avoit bien calculé; la clôture de Pâques étoit un prétexte plausible. Je dus me flatter qu'on le remettrait à la rentrée. Je me trompai, Monsieur. La *Chercheuse d'esprit* et *Mirza* (1) le remplacèrent et pour m'ôter tout espoir, pour étouffer toute réclamation, les habits qui avoient servi à ce ballet furent dénaturés et disparurent. Depuis cet instant, j'ai disparu comme eux et je n'ai pu redonner un seul ballet nouveau.

Je suis bien loin de disputer à la pantomime de *Mirza* le nombre de ses représentations. Le sieur Gardel sera forcé lui-même de convenir que ses ballets sont au-dessous du *Fameux Siège* et de la *Belle au bois dormant*. Encore ces deux pantomimes ont-elles un mérite qui les distingue de *Mirza*, c'est celui d'être placées sur des théâtres qui leur conviennent (2).

Le succès du peu de ballets que j'ai donnés à l'Opéra, ne pouvant justifier l'inaction dans laquelle on m'a laissé, il a fallu en donner une raison apparente. Le public ne fait pas les comptes du magasin. On a dit pourtant que mes ballets étoient ruineux. On l'a si bien dit, si bien répété, que non pas la plus saine, mais la majeure partie de ce public croit que la mise d'un de mes ballets suffiroit pour ruiner l'Opéra.

Sur quel fondement a-t-on pu faire une semblable assertion? Il est de fait que mes ballets sont les premiers à qui l'on ait fait l'honneur d'habiller de burat les figurantes et figurans qui les composent; c'est en ma faveur et pour moi seul qu'on a fait cette économique innovation sur un théâtre aussi magnifique et aussi pompeux que celui de l'Opéra; et on prétend que mes ballets sont ruineux! S'ils l'ont été, ce n'est que pour le tailleur dont ils ont diminué les profits. Je ne m'en suis pas plaint; je fais par expérience que ce

(1) Ces deux ballets sont de Maximilien Gardel, dit Gardel aîné.

(2) Ces deux pantomimes furent jouées avec un grand succès aux théâtres de Nicolet et d'Audinot.

n'est pas de 50 aunes de taffetas et de satin que dépend le succès de mes ballets. J'ai souffert une pareille économie pour les décorations. Le même paysage (et il n'a point été peint pour eux) a servi pour les ballets des *Petits Riens*, des *Caprices de Galathée*, des *Ruses de l'Amour* et d'*Annette et Lubin*. Ces quatre ballets n'ont pas coûté un fol en décoration et le burat n'est pas cher. Comment a-t-on eu la maladresse de dire qu'ils sont trop dispendieux? Le seul ballet de *Mirza* a coûté pour les comparfès plus que mes quatre ballets ensemble et la fuite de *Mirza*, sans compter les suites, coûtera plus que la mise de trois opéras.

Ne croyez pas, Monsieur, qu'un seul individu ait été contre moi. Un seul n'eût pas abattu mon courage. Mais la cabale s'est formée insensiblement et il n'est pas jusqu'aux Grâces, qui, oubliant leur caractère naturel, se sont mises de la partie. On a feint d'ignorer que j'ai été le maître de Dauberval, que j'ai formé et développé à Vienne et à Stuttgart les talens pantomimes du sieur Vestris et de M^{lle} Heynel, que j'ai rajeuni ceux de M^{lle} Guimard, en lui créant un genre absolument neuf et dont Picq (1), mon écolier, a si bien fait sentir les agrémens. Voilà, Monsieur, tous mes torts. Je n'en ai point d'autres; voilà mes droits à la jalousie et aux injustices de l'Opéra.

C'en est bien assez, Monsieur, et peut-être trop sur un objet aussi dégoûtant. Il n'y a que vos bontés pour moi qui puissent vous en faire supporter la lecture en entier. Cependant, persuadé que ces détails et ces vérités peuvent être utiles au ministre qui a l'Opéra sous ses ordres, convaincu que le tableau de l'honnête homme persécuté et des talens avilis ne peut manquer d'intéresser et sa justice et sa bonté, je n'hésite pas à vous prier de les mettre sous ses yeux.

Post-scriptum. — Depuis que j'ai écrit ce mémoire, voici, Monsieur, quelques anecdotes d'autant plus curieuses qu'elles peignent les caractères.

1^o Il fut question, pour allonger l'*Iphigénie* de M. Piccini, d'y joindre un ballet. On écrivit à la demoiselle Guimard, on lui proposa *Annette et Lubin*, *Galathée* ou la *Chercheuse d'esprit*. Elle étoit-indisposée; on pensa que cette indisposition mettroit la demoiselle Cécile (2) à même de paroltre une seconde

(1) Premier danseur du théâtre royal de Naples, dansa pendant quelques mois, en 1776, à l'Académie royale de musique.

(2) Cécile Dumegnil, dite Cécile, danseuse de l'Opéra où elle débuta en 1776. Grimm, dans sa *Correspondance*, dit qu'elle étoit d'une figure charmante, que sa taille étoit noble et svelte et qu'elle paraissait destinée par la nature à remporter le prix de son art. M^{lle} Cécile étoit l'élève de Gardel aîné, et son meilleur rôle étoit celui d'Annette, dans *Annette et Lubin*, ballet de Noverre, à la suite duquel un poète lui adressa les vers suivans :

Cécile, tu choisis la route la plus sûre,
Lorsque sans le secours de l'art,
Tu suis les traces de Guimard
En rivalisant la nature.

fois, mais la demoiselle Guimard, qui a de l'esprit, voulut jouer la *Chercheuse d'esprit*.

2^o Il étoit essentiel de choisir un ballet pour mettre à la suite de l'*Iphigénie en Aulide*, de M. Gluck. Le vœu des sujets de la danse, de l'orchestre et des chœurs fut unanime. On désiroit un de mes ballets, mais il fallut consulter la sibylle ; on lui écrivit au nom des sujets de l'Opéra. Ses oracles me furent encore défavorables et son goût fit choix de *Ninette à la Cour*.

Quelles sont les raisons qui ont engagé M^{lle} Guimard à devenir malhonête, extravagante et même ridicule ?

La chute un peu brusque de la *Fête de Mirza*, dont le contre-coup se fera sentir avec violence à tous les sujets copartageans, cette farce monstrueuse qui a déplu à tout Paris, excepté pourtant à l'abbé Aubert (1) et qui n'a d'autre approbation que celle de M. Bret (qui en a été le censeur), a mis M^{lle} Guimard au désespoir et compromis son goût et son esprit. Elle a surtout blessé son amour-propre, passion qui augmente chez les femmes en proportion de la décadence de leurs charmes ou de leurs talens. Il lui a fallu une victime et c'est sur moi qu'est tombé son dépit. Vous désireriez peut-être savoir pourquoi j'ai été honoré de cette préférence ; le voici : Elle a voulu m'immoler aux mânes des habitans de Caratacoïci (le sauvage du ballet de *Mirza*). Elle m'a attribué le mauvais succès de cette rapsodie sans faire réflexion que si j'eusse été homme à cabale, les ballets de la *Chercheuse d'esprit*, de *Ninette* et de *Mirza* n'eussent pas passé si doucement. Elle s'est obstinée à croire que j'avois seul fomenté le bacchanal du Jeudi gras ; que j'avois communiqué mes goûts et ma façon de penser à tous les ordres de l'État. Cette accusation, qui étend infiniment le cercle étroit de mon influence sur l'opinion publique, me fait beaucoup d'honneur en me donnant sur la nation une prépondérance que les plus grands génies ont rarement obtenue.

Dans *Annette et Lubin*, ce ballet enchanteur,
Ton art tendre et touchant défarme le censeur ;
En te voyant paroître en cette humble retraite
Où d'un amant chéri tu comblois le destin,
Chaque femme envioit les agrémens d'Annette
Et chaque spectateur le bonheur de Lubin.

M^{lle} Cécile mourut de suites de couches le 19 août 1781 ; cette mort plongea dans un violent chagrin M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, qui chérissait cette jeune artiste et qui avait succédé dans son cœur au chanteur Le Gros et aux danseurs Gardel aîné et Nivelon. A la date du 22 août 1781, on lit dans les *Mémoires secrets*, les détails suivans sur les derniers moments de M^{lle} Cécile : « Ce qui aggrave la douleur de M. de La Ferté c'est que M^{lle} Cécile ayant appelé un confesseur, ce personnage austère a exigé non-seulement qu'elle éloignât d'elle cet entreteneur, objet d'un scandale public, mais avant cette cruelle séparation, qu'elle lui déclarât que les enfans venus durant leur union n'étoient pas même de lui. Un tel aveu, quoiqu'il dût s'en douter, mais fait à la face de toute la maison appelée en témoignage, a singulièrement humilié M. de La Ferté. Il en étoit tellement épris qu'après l'avoir tombée de biens, il se dispoisoit à l'épouser et à reconnoître ses enfans. Quel coup de poignard ! »

(1) L'abbé Aubert étoit le rédacteur de la *Gazette de France*.

La méchanceté opère souvent en raison inverse de ses desseins. C'est ce qui est arrivé à la demoiselle Guimard. Elle ne put déterminer ses camarades à l'accompagner chez le ministre; ils savaient tous que ce n'étoit pas moi qui avoit composé la *Fête de Mirza* et que sa chute ne pouvoit m'être imputée. Elle monta dans son char et se présenta à M. Amelot comme une nouvelle Andromaque qui pleure la défaite d'Hector. Cette démarche ne put ébranler la justice de ce ministre : son goût et la renommée, plus babillarde et plus indiscrete encore que la demoiselle Guimard, avoient déjà fixé son opinion et il savoit que tout Paris, pour ainsi dire, s'étoit réuni pour proscrire un genre de spectacle qui dégrade la majesté de l'Opéra, qui éloigne cet art de ses vrais principes en le rapprochant des caricatures du boulevard. J'ajouterai même qu'il détruit l'Opéra et que depuis que le sieur Gardel s'est emparé du sceptre de Terpsichore, les fêtes et les ballets attachés aux poèmes sont sacrifiés impitoyablement à des pantomimes dans lesquelles on substitue à l'exécution brillante, à la bonne grâce et à l'harmonie des mouvemens des courbes vagues, des gestes insignificatifs et une expression si foible et si monotone, qu'on a besoin du secours du vaudeville pour lui prêter quelque intention. Ce nouveau genre, si l'on peut lui donner ce nom, n'a que l'avantage de pouvoir être exécuté par des gens qui ne sauroient même pas danser, et j'ose avancer, Monsieur, que tous les efforts d'un maître de ballets qui ne tendent pas directement à la perfection de la danse sont des efforts non seulement inutiles, mais encore funestes pour l'Opéra. On ne peut disconvenir que les pantomimes à vaudevilles ne ressemblent à ces anciens tableaux, productions de l'ignorance, où le peintre suppléoit au défaut d'action, d'expression et d'énergie par des rouleaux qui sortoient de la bouche de chaque personnage et sur lesquels étoit écrit en gros caractères : *Achille en colère, Priam suppliant*, etc.

Toutes réflexions faites, je ne puis me persuader, Monsieur, malgré la démarche de M^{lle} Guimard, qu'elle m'ait attribué sérieusement la chute de sa *Fille*. Cette chute a tout au plus été le prétexte d'une animosité dont son amour-propre n'ose avouer le principe. Et le voici : c'est à sa sollicitation et à ses instances que j'ai fait danser à la demoiselle Cécile le rôle d'Annette. On ne s'attendoit point à son succès; mais je ne sais comment cela s'arrangea, le public trouva à la nouvelle Annette une taille svelte, un visage de quinze ans et une expression naïve; tout cela fut applaudi. Dès ce moment, la demoiselle Guimard me regarda comme un forcier, car on avoit arrangé les deux répétitions de ce ballet de manière à assurer toutes sortes de désagrémens à la jeune Annette. Sa réussite fut un crime qu'on imputa à mes soins et qu'on a juré de punir. On m'en fait un bien plus grand encore d'avoir osé former le projet (sur le refus et les difficultés qu'ont toujours faits les premiers sujets de

danfer dans mes ballets) d'en composer un pour les demoiselles Cécile et Dorlé (1). Cette idée de chercher à développer les talens des seconds sujets et d'exciter le zèle et l'émulation est un de ces sacrilèges d'autant plus impardonnable qu'il blesse l'amour-propre et qui, comme celui des Madianites qui osèrent porter la main sur l'arche, doit être puni jusqu'à la troisième génération.

Pour commencer, le comité clandestin dont la demoiselle Guimard est présidente a délibéré de faire cesser mes appointemens à Pâques, mais l'équité du ministre et la lettre dont je joins ici la copie, me rassurent contre les arrêts de ce petit tribunal et la justice de ce ministre ne rejettera point la demande en dédommagement que je me propose de lui faire pour les dépenses dans lesquelles on m'a constitué en me cachant jusqu'au dernier moment les démarches que l'on faisoit pour faire agréer ma démission, procédé qui contrarie une des clauses du compromis dont je joins également copie.

(Archives nationales, O¹, 634.)

III

1780. — 13 juillet.

Lettre de M. Amelot, ministre de la maison du Roi, à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, relative à Jean-Georges Noverre.

Sur le compte favorable que j'ai rendu au Roi, Monsieur, du zèle du sieur Noverre, maître des ballets de l'Opéra, et de son exactitude à remplir ses devoirs depuis qu'il est en possession de cette place, et Sa Majesté voulant bien consentir à lui accorder sa retraite pour qu'il puisse vaquer plus utilement à ses affaires, Elle m'a autorisé à le faire employer pour une pension de 1,500 livres sur l'état des pensions de l'Académie royale de musique qui restent à la charge de la ville et que je viens d'arrêter.

Il sera en outre accordé au sieur Noverre 1,500 livres de pension sur les états de l'Opéra, lors de sa retraite. Cette dernière pension sera réversible à sa femme après sa mort. La retraite du sieur Noverre ne peut cependant avoir lieu avant le 1^{er} juillet 1781, et jusqu'à ce tems je compte que le sieur Noverre continuera à donner les mêmes preuves de zèle tant pour composer des ballets

(1) M^{le} Dorlé, danseuse, débuta à l'Opéra en 1779.

dans les opéras qui feront mis au théâtre que pour composer des ballets d'action pour lesquels vous voudrez bien, Monsieur, lui faire donner les secours nécessaires.

A l'égard d'une des pensions de 500 livres attribuées à quelques fujets de la danse de l'Académie royale de musique, le nombre en étant fixé, je proposerai avec grand plaisir au Roi, lorsqu'il en viendra à vaquer, d'accorder cette nouvelle grâce au sieur Noverre.

Je vous prie, Monsieur, de lui remettre une copie de cette lettre, afin qu'elle puisse lui servir de titre.

Je suis très-sincèrement, Monsieur, etc.

(Archives nationales, O¹, 634.)





O



LIVET (LOUIS-HILAIRE D'), danseur. Il a joué entre autres rôles à l'Académie royale de musique : une Suivante de Bacchus, un Grec, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1675 ; une Vieille Fontaine, dans *Alys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1676 ; un Matelot dansant, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1678.

(Dictionnaire des théâtres.)

I

1683. — 19 juillet.

Plainte d'un maître à danser contre Louis-Hilaire d'Olivet qui voulait lui interdire l'exercice de sa profession.

L'an 1683, le lundi 19 juillet, sur les deux heures de relevée, est comparu en l'hôtel et par-devant nous Charles Bourdon, etc., Antoine Desforges,

maître à danfer en cette ville de Paris, y demeurant rue St-André-des-Arts, à la porte de Buffy : Lequel nous a dit et fait plainte que cejourd'hui matin étant à montrer à danfer au sieur de Vaucourt, gendarme de la garde du Roi, demeurant chez M. le comte de Razilli, officier dans le régiment des gardes françoises, rue du Battoir, le nommé Dollivet, foi-difant de l'Académie de danse, armé d'une épée, avec un autre particulier inconnu au plaignant, seroient entrés dans la chambre où le plaignant montrait à danfer afin de lui faire insulte ; ledit Dollivet ayant d'abord dit audit sieur de Vaucourt que le plaignant n'avoit nul droit de montrer à danfer et qu'il lui défendoit d'apprendre de lui, le menaçant, s'il continuoit, de l'en empêcher : ce qui auroit fort surpris le plaignant qui est maître à danfer en cette ville depuis plus de sept ans et montre depuis plus de vingt ans sans que personne l'en ait jamais empêché, non plus que les autres maîtres à danfer qui ont tous cette permission depuis plus de 400 ans. Ayant dit audit Dollivet que son procédé étoit extraordinaire et qu'il ne pouvoit empêcher le plaignant de montrer à danfer en cette ville à toutes sortes de personnes chez lesquelles il peut aller, de même que les autres maîtres à danfer, ou bien peut montrer chez lui ainsi qu'ils ont toujours fait de tout tems ; nonobstant ce, ledit Dollivet et particulier, qui n'étoient accompagnés d'aucun officier, n'auroient laissé, en faisant grand bruit et désordre dans la maison où étoit le plaignant, de dire qu'ils ne vouloient pas que le plaignant montrât à danfer audit sieur de Vaucourt. Ce qu'ils auroient empêché de faire, en menaçant même le plaignant qui auroit voulu les mener chez nous commissaire, pour voir en vertu de quoi ils lui faisoient cette insulte. Lequel Dollivet et particulier, au lieu d'y venir, auroient fait grand bruit et désordre et scandale dans ladite maison et empêché le plaignant de continuer à montrer à danfer audit sieur de Vaucourt, lequel avoit choisi le plaignant comme un des plus habiles du royaume pour la danse. Et d'autant qu'une telle action n'est à tolérer et que cela porte un préjudice notable au plaignant, ledit Dollivet et particulier ayant crié tout haut dans ladite maison, même dans la rue, et dit que le plaignant n'avoit nul droit et ne pouvoit, non plus que les autres maîtres à danfer de cette ville, montrer à danfer à qui que ce soit, ayant même dit audit sieur de Vaucourt (comme s'il avoit eu quelque autorité sur lui), qu'il lui défendoit d'apprendre à danfer du plaignant, ce qui marque un dessein prémédité de faire insulte au plaignant qui a toujours eu, ainsi que les autres maîtres joueurs d'instrumens et à danfer de cette ville, permission de montrer à danfer dans les maisons et chez eux ; pourquoi le plaignant a été conseillé de nous rendre plainte du contenu ci-dessus.

Signé : BOURDON ; ANTOINE DESFORGES.

(Archives nationales, Y, 10,722.)

II

1693. — 9 mars.

Plainte de Louis-Hilaire d'Olivet contre plusieurs individus qui l'avaient accablé de coups de poing sur la tête.

L'an 1693, le lundi neuvième jour de mars, sept heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Charles Bizoton, etc., est comparu Louis-Hilaire d'Olivet, l'un des treize anciens de l'Académie royale de danse et secrétaire de ladite Académie, demeurant rue des Quatre-Vents, ayant l'œil gauche meurtri et enflammé, la lèvre enflée : Lequel nous a dit et fait plainte à l'encontre des nommés St-André, Germain, son gendre, et Germain, son frère, et nous a dit qu'y ayant assemblée cejourd'hui cinq heures de relevée à l'Académie royale de danse chez le sieur Beauchamp (1) pour recevoir le sieur Decamp, maître de danse de Madame, ancien élu à l'Académie au lieu et place du sieur Galand suivant l'ordre du Roi signifié au plaignant cejourd'hui matin, ils se sont rendus à l'Académie où l'on auroit formé quelques conversations parce que l'on avoit, au mois de novembre dernier, reçu ledit Germain, gendre de St-André, ancien de ladite Académie au lieu et place dudit Galand, ce qui auroit causé que ledit Decamp n'a pas été reçu, lesdits St-André et Germain frères ont prétendu que ledit plaignant avoit sollicité et surpris l'ordre du Roi avec ledit Decamp pour recevoir ledit Decamp au préjudice dudit Germain, gendre de St-André, ce qui n'est pas vrai, sauf correction. Et quoique ledit plaignant leur eût bien fait entendre qu'il n'y participoit aucune-

(1) Pierre Beauchamps, né vers 1630, compositeur des ballets de la Cour, avait été le maître de danse de Louis XIV. Il mourut en 1695. On trouve d'intéressants détails sur lui dans la préface du livre intitulé : *le Maître à danser*, publié en 1748, par Rameau, maître de danse des pages de Sa Majesté Catholique : « Lully, y est-il dit, qui dès sa première jeunesse s'étoit attaché à la Cour de Louis le Grand, oublia en quelque sorte sa patrie et fit si bien, par ses travaux, que la France triompha sans peine et pour toujours de l'Italie par le charme de ces mêmes spectacles que Rome et Venise avoient inventés. Il ne se borna pas à leur donner tout l'éclat que la musique pouvoit fournir; comme il étoit obligé de représenter des triomphes, des sacrifices, des enchantemens et des fêtes galantes qui exigeoient des airs caractérisés par la danse, il fit choix de tout ce que la France avoit de plus habiles danseurs. Beauchamps, qui étoit pour lors compositeur des ballets du Roi, comme Lully l'étoit de la musique, fut choisi pour composer les danses de l'Opéra. Je ne puis trop donner de louanges à la juste réputation qu'il s'est acquise. Ses premiers essais furent des coups de maître, et il partagea toujours légitimement les suffrages que le musicien s'attiroit de plus en plus. Il étoit sçavant et recherché dans sa composition et il avoit besoin de gens habiles pour exécuter ce qu'il inventoit : heureusement pour lui qu'il y avoit dans Paris et à la Cour les danseuses les plus habiles, etc., etc. »

ment, ils n'ont pas laissé de s'emporter contre le plaignant qu'ils ont traité avec la dernière indignation et notamment l'ont appelé fripon, coquin, scélérat; ensuite ledit Germain le jeune lui a porté un soufflet et auroit continué, secondé desdits St-André et Germain l'ainé, de lui porter plusieurs coups de poing au visage et autres parties du corps et l'ont réduit comme il nous paroît ayant sorti quantité de sang de l'excoriation qu'il a au-dessus de l'œil gauche et l'auroient excédé davantage si tous ceux qui étoient en ladite assemblée ne les eussent fait retirer et en ce faisant a oui qu'ils lui ont fait des menaces réitérant leurs injures. Et pendant ces outrages ledit sieur Beauchamp, accompagné des sieurs Delorge, Balon (1), d'intelligence avec lesdits sieurs St-André, Germain, ont enlevé furtivement le coffre, registres et papiers qui concernent ladite Académie et dont le plaignant est chargé sans lui en parler ni lui en donner aucune décharge. C'est le sujet pour lequel il nous rend plainte.

Signé : BIZOTON ; D'OLIVET.

(Archives nationales, Y, 13,179.)

(1) François Ballon, maître de l'Académie royale en fait de danse, né vers 1644.





P



PARISOT (JEAN-ANTOINE), musicien. Il était basson à l'orchestre de l'Opéra, depuis 1773.

(Les Spectacles de Paris.)

1788. — 4 juin.

Vol commis chez René-Jean-Antoine Parisot.

L'an 1788, le mercredi 4 juin, une heure de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Jean-Baptiste Dubois, etc., est comparu sieur René-Jean-Antoine Parisot, musicien attaché à l'Opéra, demeurant à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la bibliothèque du Roi, maison du sieur Boitel, paroisse St-Roch : Lequel nous a déclaré qu'avant-hier à dix heures du matin, il est sorti de l'appartement qu'il occupe au 6^e étage de la maison où il demeure après en avoir fermé la porte à double tour. Lorsqu'il est rentré à minuit, il a trouvé sa porte seulement fermée au pêne et s'est aperçu que dans la journée on s'est introduit dans son appartement et qu'on lui avoit pris dans une commode dont la clef étoit après et placée dans un petit salon trois habits, l'un de drap de couleur œil-de-corbeau avec boutons de nacre de perle, et les deux

autres de soie rayés de différentes couleurs, à boutons pareils, quatre gilets dont un de mouffeline des Indes doublés en taffetas bleu avec un effilé bleu et blanc tout autour, un autre de velours ciselé violet, un autre d'étoffe de soie moirée couleur orange et le quatrième de sénardine noire avec effilé de même couleur, une culotte de drap de soie noire, une autre de taffetas aussi noir à boutons d'acier et une de sénardine noire, six chemises garnies de mouffeline, cinq mouchoirs blancs dont trois de batiste et les deux autres de toile, douze cols de mouffeline, le tout marqué de la lettre P en coton rouge à l'exception de deux mouchoirs, quatre paires de bas de soie dont deux blanches, une noire et une rayée bleu et blanc, une paire de boucles de souliers à tours d'argent unies et en façon de grille, une garniture de vingt petits boutons de cristal émaillés bleu avec les anneaux, trois paires de manchettes de mouffeline dont une garnie d'effilés, une autre paire de manchettes de dentelle valencienne montée après une desdites chemises et la somme de 36 livres en argent.

Dont et de quoi le comparant nous fait la présente déclaration.

Signé : PARISOT ; DUBOIS.

(Archives nationales, Y, 12,643.)

P. ASQUIER (MADELEINE-CLAUDE), chanteuse.

1715. — 6 octobre.

1716. — 7 juin.

Plaintes de M^{lle} Madeleine-Claude Pasquier contre son beau-père qui l'avait insultée, battue, volée et lui avait fait manquer un mariage.

L'an 1715, le 6^e jour d'octobre, neuf heures du matin, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, en notre hôtel, est comparue demoiselle Madeleine-Claude Pasquier, fille, de l'Académie royale de musique, demeurante rue St-Nicaïse avec la dame sa mère, remariée au sieur Lefuel, ci-devant dans les aides à Beauvais : Laquelle nous a fait plainte contre ledit sieur Lefuel et dit que depuis cinq mois qu'il a quitté fondit emploi pour venir demeurer avec elles, il ne s'est occupé qu'à les chagriner et maltraiter quoique logé, nourri,

blanchi et entretenu à leurs frais sans contribuer d'un fol à sa dépense ni à aucune autre du ménage, pas même du loyer de leur appartement ; que le sieur de Lacoste, maître de musique de ladite Académie royale, ayant recherché pour mariage la plaignante de l'agrément de sadite mère et dans le tems que ledit sieur Lefuel étoit à son emploi qui, sur ce que la mère de la plaignante et elle lui en avoient écrit, avoit agréé sa recherche, a conçu depuis qu'il est à Paris une haine mortelle contre ledit sieur de Lacoste et mis tout en usage pour empêcher ledit mariage et a été cause, par ses mauvaises manières, que ledit sieur de Lacoste s'est retiré tout à fait ; qu'il y a quinze jours la plaignante et sadite mère ont été retenues pour souper chez le sieur Degreil, leur ami et dudit sieur Lefuel, demeurant rue des Lombards, de chez lequel la mère d'elle plaignante écrivit audit sieur Lefuel pour le prier, de sa part, d'y venir souper en lui marquant qu'il les avoit retenues ; que ledit sieur Lefuel n'est venu chez ledit Degreil qu'à neuf heures et demie, s'est tenu dans la cour sans monter en son appartement et sans aucun ménagement a traité tout haut, de ladite cour, la plaignante et sa mère de « p. , g. », avec des épithètes les plus affreuses que la pudeur ne permet pas à la plaignante de nous répéter et s'en alla en leur faisant mille menaces. Et quoique la plaignante et sadite mère n'aient pas été plus de demi-heure après son départ à revenir à leur logis, la plaignante a été, ainsi que sadite mère, surprise de trouver en y arrivant le dessus de sa commode de marqueterie, dont elle avoit la clef, forcé, le tiroir d'en haut d'icelle, qu'elle avoit bien fermé, ouvert par ledit sieur Lefuel : et ayant regardé en icelui, l'a été bien davantage de voir que ledit sieur Lefuel lui a mal pris et volé ses deux montres, l'une à répétition, à boîte, cadran, chaîne, crochet et cachet d'or, l'autre plus petite à boîte d'écaille garnie d'or et de petits diamans fins autour du cercle, garnie d'un portrait d'homme en émail, à chaîne et crochet de tombac ; la première desquelles la plaignante déclare avoir acheté 800 livres du sieur Civry, horloger, le 12 septembre 1714, dont il lui a donné quittance et la seconde lui avoir été donnée par Son Altesse Électorale de Cologne, depuis ledit achat, pour avoir été chez lui à un concert ; ses deux boucles d'oreilles, garnies chacune de quatre diamans fins en pendeloques, qu'elle déclare avoir achetées du sieur Deroche, lapidaire, 500 livres ; ses deux boucles de fouliers garnies de huit diamans fins, qu'elle déclare avoir achetées 110 livres du sieur Pierre, aussi lapidaire ; ses ciseaux d'Angleterre dont les anneaux sont d'or et l'étui doublé, garni de bords et clous d'or, valant 300 livres ; sa tabatière d'écaille noire garnie de clous et charnières d'or, valant 50 livres ; plus un paquet composé de franges, galons et rubans d'or et argent valant au moins 100 livres et un paquet de plusieurs dentelles de Malines à brides et à réseaux de différentes largeurs, toutes neuves, non encore montées, valant au moins

1,200 livres. La plaignante, surprise d'un tel désordre, a appris de Cécile Joubert, leur fervante, et de la nommée Gaudon, filleule de la mère d'elle plaignante, demeurante avec elles, que ledit sieur Lefuel étoit rentré il y avoit deux heures comme un furieux et avoit ouvert avec un ferrement la susdite commode et y auroit pris ce que bon lui avoit semblé et depuis, quelques prières qu'elle plaignante et sadite mère ayant faites et fait faire par leurs amis audit sieur Lefuel de lui rendre les choses susénoncées, elle n'a pu ravoïr de lui que ses boucles d'oreilles et de souliers et son paquet de dentelles. Pourquoi elle a été conseillée de nous rendre la présente plainte.

Signé : M. C. PASQUIER ; DAMINOIS.

Et le dimanche, sept juin 1716, huit heures du matin, par-devant nous commissaire susdit et en notre hôtel, est comparue ladite demoiselle Madeleine-Claude Pasquier, blessée d'une contusion au coude du bras gauche, dont elle nous a fait apparoir, et d'une enflure qui règne jusqu'au bout des doigts, dont elle nous a dit ressentir de grandes douleurs qui lui empêchent le mouvement du bras : Laquelle, en cet état, nous a fait plainte contre ledit Lefuel, son beau-père et dit qu'hier, dix heures du soir, après avoir soupé avec sa mère et lui, chez lui, la plaignante ferra ses habits dans son armoire qu'elle ne put refermer qu'avec peine; que ledit Lefuel, fâché du soin qu'elle se donnoit de la refermer, lui dit d'un ton brusque qu'elle laissât sadite armoire; que lui ayant répondu qu'elle étoit bien aise de la refermer avant de se coucher, il l'a prise rudement par le bras, voyant qu'elle continuoït à la vouloir fermer, et l'a jetée à dix pas sur le plancher en la traitant des injures les plus atroces. La plaignante n'ayant pu, se voyant ainsi maltraitée sans sujet, s'empêcher de le traiter de brutal, il est revenu sur elle, lui a donné plusieurs soufflets et coups de pied par le corps. La plaignante s'étant saisie d'un petit bâton pour l'empêcher de continuer, il le lui a arraché des mains et lui en a donné au moins dix coups de toute sa force partout le corps et notamment sur ledit bras gauche. La plaignante a été obligée de crier au secours; les voisins sont venus à ses cris dans la chambre et l'ont vue meurtrie, ont blâmé ledit Lefuel et l'ont engagé de rentrer dans sa chambre et ont fait coucher la plaignante qui a été conseillée de venir nous rendre plainte.

Signé : M. C. PASQUIER ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,647.)

PERRIER (NICOLAS), chanteur. Il quitta l'Opéra en 1767, avec une pension de 300 livres.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1772. — 24 janvier.

Nicolas Perrier et sa femme se plaignent des mauvais propos et des calomnies de leur servante qu'ils ont été obligés de chasser.

L'an 1772, le vendredi 24 janvier, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., sont comparus sieur Nicolas Perrier, pensionnaire de l'Académie royale de musique, et dame Marie-Madeleine-Henriette Daoust, son épouse qu'il autorise à l'effet des présentes, demeurant rue du Jour, paroisse St-Eustache : Lesquels nous ont dit qu'il y a environ deux mois ils ont pris à leur service la nommée Colette, fille domestique; que depuis quelque tems ils ont entendu dire sur leur compte différens propos offensans dont ils ignoroient les auteurs; que lundi dernier ladite Colette a dit au comparant d'un air de bonne foi que son épouse étoit une coquine et une malheureuse, qu'elle l'avoit trouvée en flagrant délit avec une personne qui vient chez eux et l'a engagée de lui garder le secret sur ce qu'elle lui disoit; que d'après ces faux rapports il s'est passé entre le comparant et son épouse des scènes fort désagréables jusqu'au moment où il a reconnu la fausseté de tous ces propos; qu'alors, pour en empêcher les suites, ils ont pris le parti de mettre hier ladite Colette à la porte de leur maison : mais que cette fille, outrée d'être découverte dans ses calomnies, les a injuriés l'un et l'autre publiquement et a, entre autres, dit hautement dans la cour de la maison que la comparante étoit une « p. . . . publique » et autres injures atroces; qu'ils l'ont congédiée et ont appris qu'elle s'est retirée chez une de ses sœurs, qui est vitrière et demeure rue Mazarine. Et comme ils ont intérêt d'avoir justice de pareilles injures et calomnies, ils sont venus par-devant nous à l'effet de nous rendre plainte.

Signé : DAOUST ; PERRIER ; FONTAINE.

(*Archives nationales, Y, 13, 124.*)

PESLIN (MARGUERITE-ANGÉLIQUE), danseuse, née à Berlin le 25 novembre 1748. Elle débuta à l'Académie royale de musique le 14 juin 1761 et s'y fit remarquer par son agilité et la précision de sa danse. Elle dansa pendant près de vingt-cinq ans et parut non sans gloire à côté de M^{lles} Allard, Guimard, Heinel et Théodore. En 1783, envahie par un incommode embonpoint, elle parut moins souvent au théâtre, et le comité qui régissait alors l'Opéra la mit d'office à la retraite. L'intervention de M^{me} Saint-Huberti et de M^{lle} Guimard retarda d'une année l'exécution de cette mesure, et elle n'abandonna la scène qu'à la clôture de Pâques de l'année 1784, avec 1,500 livres de retraite.

Depuis 1781, elle jouissait d'une pension de pareille somme sur le trésor royal, en qualité d'ancienne danseuse des ballets de la Cour.

En 1780, le sculpteur Merchi fit la statuette en talc de M^{lle} Peslin; elle était représentée en bacchante.

Elle a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1762, 1770 et 1772 (rôle d'une Polonaise); *l'Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762; *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763; *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764; *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764 (rôle d'une Mauresque); *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 et en 1772 (rôle d'une Pastourelle); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en en 1765; *les Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1765 et en 1775; *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1765; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (rôles d'une

Furie et d'une Bergère); *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1766, repris en 1772; *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs, repris en 1766; *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 (rôles d'une Nymphé et d'Ariane); *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1766 (rôle d'une Sylphide); *la Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 (rôle d'une Pastourelle); *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767; *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (rôle d'une Chasserresse); *Théonis*, ballet de Poinsinet, musique de Berton et Trial, en 1767; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768; *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1768; *la Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769 (1); *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1770; *la Danse*, acte des *Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1770; *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770; *la Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en 1772; *la Fête de Flore*, ballet de Saint-Marc, mu-

(1) En 1769, M^{lle} Peslin fit une grave maladie qui faillit l'emporter. On lit à ce sujet dans les *Mémoires secrets*, le passage suivant : « L'Opéra est à la veille de perdre M^{lle} Peslin, danseuse renommée pour la vigueur de son jarret et par son exécution précieuse. Elle seroit de pendant à M^{lle} Allard et la doubloit quelquefois; mais sa figure étoit peu propre à répandre comme l'autre la joie et la lubricité. Une maladie de femme qui annonce qu'elle éprouvoit souvent ces sentimens qu'elle n'inspiroit pas, la réduit à un état d'inaction bien opposé à la danse. Elle a eu le bonheur de plaire à M. le prince de Conti qui l'a mise heureusement dans un état d'aisance considérable. »

Le même recueil publie, à la date du 12 août 1772, l'anecdote suivante, tout à l'honneur de notre danseuse : « Tout l'Opéra, tout le monde galant ont été émerveillés de l'acte d'héroïsme amoureux que vient de déployer M^{lle} Peslin. Cette célèbre danseuse, fort attachée à M. le marquis de Fleury, ayant appris par M. le duc de Chartres son combat singulier (avec un officier du régiment de Touraine) et sa blessure dangereuse, a voulu partir sur-le-champ et se rendre auprès de cet amant chéri. Les directeurs s'y sont opposés et lui ont refusé un congé. Elle a paru disposée à passer outre; on l'a menacée de la faire arrêter; rien n'a pu contenir son zèle et elle étoit en route lorsqu'elle a été surprise et ramenée. »

sique de Trial, en 1771 ; *Médée et Jason*, ballet de Noverre, intercalé dans *Ismène et Isménias*, tragédie de Laujon, musique de La Borde, en 1771 (rôle de la Jalousie) ; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 ; *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772 ; *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1774 ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 ; *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, reprise en 1782 ; *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778, repris en 1783 (rôle de M^{me} Mâdré, riche fermière) ; *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1779 ; *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, reprise en 1779 ; *l'Embarras des richesses*, opéra de d'Alainval et Lourdé de Santerre, musique de Grétry, en 1782 ; *Péronne sauvée*, opéra de Sauvigny, musique de Dézaïdes, en 1783 ; *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (rôle de la Mère de la Rosière).

M^{lle} Peslin était encore vivante en 1789.

(*Mercure de France*. — *Mémoires secrets*, IV, 192 ; XV, 194 ; XXIV, 199. — *Mémoires de M^{me} Lebrun*, I, 133. — *Archives nationales*, O¹, 630.)

I

1781. — 1^{er} janvier.

Brevet d'une pension de 1,500 livres accordée par le Roi à M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin.

Brevet d'une pension de 1,500 livres en faveur de la demoiselle Marguerite-Angélique Peslin, née le 25 novembre 1748, à Berlin, et baptisée le même jour dans l'église catholique de cette ville, laquelle pension lui est accordée sur le trésor royal, à titre de retraite, en considération de ses services en qualité de danseuse des ballets du Roi.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Certificat de vie délivré par-devant notaire, à M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin.

Aujourd'hui est comparu par-devant les conseillers du Roi, notaires à Paris soussignés, demoiselle Marguerite-Angélique Peslin, fille majeure, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris sur le boulevard de la Chaussée-d'Antin, paroisse St-Eustache, laquelle a requis ledits notaires, qui la certifient vivante, de lui donner acte de son existence, ce qui lui a été par eux octroyé.

Fait et passé à Paris en l'étude, le treize juin mil sept cent quatre-vingt-un.

Signé : M.-A. PESLIN; ALEAUME; LEMIRE.

(Archives nationales, O¹, 684.)

II

1783. — 8 avril.

Lettre de M. de La Salle à M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin.

Le Comité me charge, Mademoiselle, d'avoir l'honneur de vous annoncer que le ministre vous a accordé une pension de 2,000 livres de retraite ; savoir : 1,500 livres de pension et 500 livres de gratification annuelle, vu vos bons

services. Le ministre a encore été très-aise de vous accorder encore la jouissance de votre place pendant toute l'année dernière, quoique vous ne lui eussiez demandé qu'une seule année après la retraite de M^{lle} Allard.

Le ministre, pour vous donner, Mademoiselle, une marque plus particulière de sa bienveillance, veut bien vous accorder, en outre, sur la demande du Comité, une gratification particulière de cent pistoles qui vous sera payée dans le courant de la présente année 1783 à 1784.

(Archives nationales, O, 637.)

III

1783. — 13 avril.

Lettre de M^{me} St-Huberti au ministre de la maison du Roi, à propos de la retraite de M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin.

Monseigneur, à mon retour de Lille j'apprends que le Comité a envoyé à M^{lle} Peslin sa démission. Je fais que vous n'êtes pas instruit de la manière mal-honnête avec laquelle il s'y est pris et ces Messieurs ignorent combien peu ils font faits pour s'ériger en maîtres; nous n'en désirons que de supérieurs à nous. Aussi, Monsieur, j'ai recours à votre justice pour révoquer l'arrêt porté par ces Messieurs contre M^{lle} Peslin. Ils osent se servir de votre nom pour faire des infamies; ils savent aussi bien que moi combien elles font éloignées de votre pensée, mais ils imaginent que personne n'aura la hardiesse de vous représenter la leur. Ma franchise et l'amour du bien me font mettre sous vos yeux ce que beaucoup de mécontents n'osent faire. J'espère qu'en faveur de ces deux objets, Monseigneur voudra bien s'éclaircir du sujet qui me fait l'importuner et nous rendre nos droits sans nous humilier en les recevant par d'autres que par nos supérieurs qui font seuls faits pour nous diriger.

(Archives nationales, O, 637.)

IV

1783. — 16 avril.

*Lettre de M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin au ministre de la maison du Roi,
relativement à sa retraite.*

Monseigneur, le public ne m'ayant témoigné en aucune manière que je lui déplaisois, j'ai imaginé ne devoir point demander ma retraite et, d'après cela, ne la point recevoir du Comité, avec lequel je n'ai rien à démêler et qui n'a point le droit de donner des congés à qui que ce soit. Mon intention étoit de rester encore à l'Opéra cette année et ensuite de faire accepter ma démission pour Pâques en un an. Vous êtes trop juste, Monsieur, pour souffrir que les gens à talens éprouvent de ces défagréments marqués et que des camarades prennent le droit de disposer des places qui ne doivent être vacantes qu'autant qu'un sujet, qui fait encore plaisir, veut bien se défaire de sa place en faveur d'autres sujets. Je compte donner ma démission à Pâques en un an, mais je ne veux point l'accepter cette année. Comme je sais, Monsieur, que ces infamies se font sans vos ordres, je prends la liberté de vous les représenter, étant bien persuadée qu'étant le protecteur des arts vous ferez leur défenseur contre toute espèce d'humiliation.

(Archives nationales, O¹, 637.)

V

1783. — 19 avril.

*Lettre du ministre de la maison du Roi à M^{me} St-Huberti, à propos de la retraite
de M^{lle} Marguerite-Angélique Peslin.*

Si je me détermine à faire quelque chose en faveur de la demoiselle Peslin, Madame, je vous assure que c'est uniquement à votre considération et vu l'intérêt que vous prenez à elle. Je suis seulement étonné que vous vous foyez chargée de me faire passer une lettre aussi extraordinaire que celle de la de-

moiselle Peslin. Elle doit savoir que le Comité ne donne aucun ordre que ceux qui sont émanés de moi et elle doit croire, par respect pour moi, que je ne les donne qu'en connoissance de cause et, qu'au défaut d'un directeur, il faut bien que le Comité qui le représente fasse exécuter mes ordres ainsi que les réglemens, puisqu'il est responsable et qu'il doit veiller au bien de l'administration et aux économies qui intéressent tous les sujets partageans avec le même soin et la même attention que pourroit faire un entrepreneur particulier pour ses intérêts s'il réunissoit la direction à l'entreprise. La demoiselle Peslin doit se souvenir de plus que, lorsque j'ai mis à la pension la demoiselle Allard, dont le talent étoit au moins égal au sien, cette dernière ne s'est pas crue en droit de réclamer contre ma décision et qu'enfin si j'ai bien voulu consentir qu'elle restât encore un an à l'Opéra, c'étoit uniquement par grâce et je me suis prêté à lui accorder encore cette faveur l'année dernière. Il est donc étonnant que, regardant la demoiselle Peslin comme ayant son congé depuis Pâques 1781, elle ait l'air d'annoncer qu'elle se détermine à demander la retraite, qu'elle a depuis deux ans déjà, pour Pâques 1784. Je vous prie de l'assurer que ce ton n'étoit point fait pour réussir auprès de moi si vous ne sollicitiez pas pour elle et si je ne désirois vous donner dans cette occasion une nouvelle preuve de mes sentimens pour vous.

(Archives nationales, O¹, 637.)

PETIT (MARIE-ANTOINETTE), danseuse. Elle débuta, tout enfant, en 1722 à l'Académie royale de musique, d'où elle fut chassée au mois de décembre 1740, sur la dénonciation d'une chanteuse, M^{lle} Louise Jacquet, pour avoir été surprise dans un tête-à-tête trop intime avec le marquis de Bonnac. M^{lle} Petit répandit alors dans Paris un essai de justification dû à la plume de La Mare, auteur de *Zaïde*, intitulé : *Factum pour M^{lle} Petit, danseuse de l'Opéra révoquée, complainante au public*, et qui est ainsi conçu :

Messieurs, c'est avec autant de douleur que de honte que je me vois réduite à emprunter la plume d'un ami pour me défendre contre mes persécuteurs et

contre mon accusatrice. J'espère encore assez des uns et je méprise trop l'autre pour les nommer ; le public les connoît, il fera notre juge. Je suis cette danseuse qu'on a, dit-on, surprise sous le théâtre de l'Opéra, telle que Vénus et Mars furent exposés aux yeux de l'Olympe assemblé, dans les rets de Vulcain. Le témoin prétendu de mon infamie (1) ressemble assez par la noirceur de son teint et la difformité de sa taille à ce chef des Cyclopes. Son âme est bien digne du corps qu'elle occupe ; elle a tous les vices de son état et n'en a pas les vertus. Il est d'usage parmi nous de s'accorder une indulgence réciproque en matière de galanterie. Cette discrétion politique est absolument nécessaire à l'intérêt commun ; sans cela nous serions tour à tour dupes de nos vengeances et les hommes cesseroient d'être les nôtres. J'avouerai que je ne voulois entrer à l'Opéra que dans la vue d'imiter mes compagnes et d'arriver comme elles au bonheur par la route du plaisir. Je suis jeune, bien faite et d'une assez jolie figure ; j'ai les yeux petits mais vifs, et ma mère, qui s'y connoît, dit qu'ils en valent bien de plus grands. Tous mes amis sollicitèrent donc pour moi une place dans les chœurs et je l'obtins à force de crédit. Je comptai dès lors ma fortune assurée. Nous sommes sur le théâtre ce que les fermiers généraux sont dans les finances : nous commençons de même ; ils s'intéressent dans plus d'une affaire, nous n'avons jamais qu'une seule intrigue. Ils doivent l'alliance des grands à leur richesse, nous la devons à nos appas. Ils sacrifient leurs amis à l'intérêt, nous lui sacrifions nos amans. Un trait de plume leur vaut cent mille livres, une faveur accordée nous en vaut quelquefois davantage. Ils font des traités captieux, les nôtres sont équivoques. Le goût du plaisir nous mène à la prodigalité, le faste les rend dissipateurs. Deux choses nous différencient : ils s'endurcissent pour thésauriser, nous nous attendrissons pour nous enrichir. Ceux qu'ils ruinent les maudissent, ceux que nous ruinons nous adorent. Vous voyez, Messieurs, que je connoissois toutes les prérogatives de ma place et que j'aurois bientôt acquis le peu qui me manquoit pour la remplir dignement. J'ai peu d'esprit ; mais en faut-il beaucoup quand on a le reste ? Et d'ailleurs, le théâtre n'en donne-t-il pas ? Hélas ! j'en aurois eu comme les autres sans la malheureuse aventure que la calomnie m'impute pour m'en enlever de brillantes. Je vais, Messieurs, vous exposer le fait qui a servi de base aux impostures de mon accusatrice. J'arrivai sur les trois heures à l'Opéra avec ma coiffure. Le tailleur étoit dans la loge. M., protecteur-né de toutes les filles qui commencent, étoit venu assister à ma petite toilette et me débitoit mille jolies choses sur l'éclat de mon teint, la blancheur de ma peau et la finesse de ma taille. J'écoutois avec plaisir ce qu'il me disoit avec confiance. Un usage de vingt ans donne bien de la

(1) Mlle Louise Jacquet.

facilité pour le débit. M. de..... (1) qui passa vis-à-vis de ma loge, m'aperçut et me souhaita le bonsoir ; je lui répondis en fille bien née. Un homme de qualité ne veut pas être en reste de politesse. Il entra dans ma loge et me dit des folies auxquelles je répliquois avec sagesse. Enfin, il m'enfila de conversation et nous nous donnâmes, en badinant, quelques coups. J'avois eu le dernier ; je courus après lui dans le dessein de me venger. Il me demanda grâce et me baïsa la main ; je m'apaisai. La (2), qui passa en cet instant, feignit de prendre les préliminaires pour la chose même. Elle alla sur le théâtre annoncer ses lubriques visions à M^{lle} Cartou (3), qui refusa de la croire et qui lui conseilla, la chose supposée vraie, d'en supprimer le scandale qui ne pouvoit manquer de rejaillir sur tout le corps. Les méchans n'écoutent point de conseils. Elle raconta le fait à des esprits moins bons et plus crédules sur le compte du prochain. Quand je passai dans les coulisses, on vint me regarder ; on se parla bas, on rit sous cape. Je m'aperçus que j'étois l'objet de tout ce manège ; j'en demandai la raison et je l'appris avec toute l'indignation que donne le témoignage de la conscience contre la calomnie. M. de T..... (4), galant, mais subordonné, fut informé de l'histoire par une femme qu'il est obligé de croire lors même qu'elle ment et je fus sacrifiée à sa haine que j'ai encourue sans l'avoir jamais méritée.

Voilà le fait tel qu'il s'est passé. Examinons maintenant quel ordre on a observé dans l'arrêt de ma proscription. *Unus testis, testis nullus* : un seul témoin ne fait point de témoignage ; la loi est formelle et triomphante en ma faveur. Je n'ai contre moi qu'un témoin, encore n'est-ce qu'une fille, et quelle fille ! Messieurs, il me faudroit toute son impudence pour détailler l'histoire de sa vie. Ce que je vous dois, Messieurs, aussi bien qu'à mon sexe, ne me permet pas de l'entreprendre. Il me suffit de vous dire que son amant lui-même l'avoit quittée il y a environ un an. M. Pibrac (5) fait bien pour-quoi ; mais ces Messieurs se taisent par devoir et je me tais par bienfaisance. Si ma partie avoit pensé comme moi, je ne me verrois pas aujourd'hui forcée de la noircir pour me justifier. Tel est, Messieurs, le témoin qui dépose contre moi. Voyons si ceux qui m'innocentent ne méritent pas au moins de balancer sa déposition. Le tailleur de la loge ne m'a pas quittée et il nie le fait ; mais, me dira-t-on : 1^o Vous avez acheté son silence. Qu'on prouve la subornation ; l'on a menacé ce pauvre homme de le chasser, il a persisté dans la négative et je ne suis assurément pas en état de le dédommager de son

(1) Bonnac.

(2) Jacquet.

(3) Chanteuse. Voyez plus haut l'article qui la concerne.

(4) Eugène de Thuret, ancien capitaine au régiment de Picardie, alors directeur de l'Opéra.

(5) Premier chirurgien de la Reine. Il demeurait rue Saint-Thomas-du-Louvre.

emploi s'il venoit à le perdre ; 2^o sept autres témoins déposent contre vous. Qu'on les produise, ces témoins ; qu'ils se présentent devant moi pour me confondre par une déposition unanime et circonstanciée ! Suffit-il d'annoncer des témoins pour condamner un accusé ? La loi n'exige-t-elle pas qu'ils soient confrontés avec lui afin qu'il puisse infirmer leur témoignage s'il se trouve faux, ou qu'il soit forcé à l'avou du crime, s'il est coupable ? 3^o La coiffeuse est d'une profession suspecte ; elle est à vos gages. Elle n'est point à mes gages, et quand ce seroit ? En matière criminelle, le témoignage des domestiques est reçu dans les tribunaux. La profession, à la vérité, est suspecte, mais la personne ne l'est pas et sa déposition est d'un autre poids que celle de ma partie dont, heureusement pour moi, les histoires sont avérées. M. D...., décoré des honneurs militaires et connu par sa probité, est-il aussi un témoin suspect de vénalité ? N'avoit-il pas même des raisons, non-seulement pour m'abandonner, mais pour être le plus cruel de mes ennemis si j'avois été coupable ? Il est cependant le premier et le plus ardent de mes défenseurs. Il a vu arriver M. de B.... (1) ; il a entendu ses propos et mes réponses ; il a été témoin de mes actions ; rien de tout ce qui s'est passé entre nous ne lui a échappé. Un témoignage de cette espèce est, je crois, victorieux et doit rejeter sur mon accusatrice toute l'infamie dont elle a voulu me couvrir. Je ne demande point à rentrer à l'Opéra, il ne faut pas même que la femme de César soit soupçonnée, j'aurois trop à rougir du seul souvenir de cette affreuse intrigue ; mais, Messieurs, j'exige un acte de justice de votre part que vous ne sauriez me refuser. Si la calomnie est avérée, sifflez mon ennemie ; que vos avanies la forcent à chercher les ténèbres, asile du crime. Elle est, en chanteuse, ce que je suis en danseuse ; vous perdrez peu à ses talens et vous aurez la satisfaction d'être les vengeurs de l'innocence opprimée (2).

M^{lle} Petit rentra à l'Académie royale de musique en 1742 (3) et se retira définitivement en 1746.

Voici la liste, aussi complète que possible, des rôles qu'elle a joués à l'Opéra : la Sœur de la Mariée, une Provençale, une Suivante de Thalie, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font,

(1) Bonnac.

(2) M^{lle} Jacquet répondit à ce factum par un mémoire justificatif assez confus et qui ne convainquit personne.

(3) Il existe sur cette rentrée deux imprimés sans date, intitulés, l'un : *Lettre de M^{lle} Petit, nouvellement rentrée à l'Opéra de Paris, à M^{lle} Dumas, danseuse de l'Opéra de Lyon*, et l'autre : *Réponse de M^{lle} Dumas, danseuse de l'Opéra de Lyon, à la lettre de M^{lle} Petit*. La liberté de langage qui règne dans les deux écrits, en rend toute citation impossible.

musique de Mouret, repris en 1722 et en 1735 ; une Suivante de Flore, une Néréide, l'Amérique, une Suivante de Bacchus, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Colasse, reprise en 1723 et en 1736 ; une Bergère, un Zéphyr, une Suivante de la Reine des Péris, dans la *Reine des Péris*, comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725 ; un Démon transformé en Plaisir, une Prêtresse de Diane, une Bergère, dans *Télégonie*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; une Suivante de Vénus, une Orientale, une Bergère, un Esprit aérien, une Assyrienne, une Égyptienne, un Esprit terrestre, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726, reprise en 1740 ; une Troyenne, une Esclave, une Bergère, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726 ; une Amante contente, une Femme du peuple de Cathay, la Mère du marié, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1743 ; une Thébaine, une Nymphé de Diane, une Scythe, dans *Orion*, tragédie de La Font et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728 ; une Thessalienne, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728 ; une Suivante de la Paix, une Magicienne, une Moresse, une Femme du peuple de Palestine, une Amazone, dans *Tancredé*, tragédie de Danchet, musique de Campa, reprise en 1729 et en 1738 ; une Prêtresse de Minerve, une Grecque, une Athénienne, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 et en 1744 ; une Suivante d'Astrée, une Éthiopienne, une Égyptienne, l'Été, l'Hiver, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1730 et en 1742 ; un Jeu et un Plaisir, une Troyenne, une Grecque, une Nymphé de Thétys, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermeilhuis, musique de Royer, en 1730 ; une Muse, une Magicienne, une Prêtresse, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin,

musique de Destouches, reprise en 1730 ; une Athénienne, une Bacchante, une Matelote, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734 ; une Polonaise, une Athénienne, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734 ; un Jeu et un Plaisir, une Sultane, une Grecque, une Asiatique, une Odalisque, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francoeur, en 1735 ; une Guerrière, une Suivante de Minerve, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, en 1736 ; une Habitante de Cythère, une Chinoise, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736 ; une Éthiopienne, un Courtisan de Céphée et de Persée, une Amazone, une Suivante de la Vertu, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 et en 1746 ; une Suivante de l'Harmonie, une Sauvagesse, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737, repris en 1746 ; une Suivante de Vénus, une Grâce, une Grecque, une Thracienne, une Magicienne, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739 ; une Zégri, une Chasseresse, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739 ; une Amante enchantée, une Japonaise, dans *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 ; une Muse, une Bacchante, une Prêtresse de Vénus, une Romaine, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; une Divinité de la mer, une Femme du peuple de Sicile, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de D'Albaret, musique de Leclair, en 1746.

(Dictionnaire des théâtres. — Journal de Barbier.)

1745. — 25 janvier.

M^{lle} Marie-Antoinette Petit se plaint des insolences et des violences du sous-fermier général Bouret de Valroche.

L'an 1745, le lundi 25 janvier, huit heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Charles de Lavergée, etc., est comparue demoiselle Marie-Antoinette Petit, fille majeure, actrice de l'Opéra, demeurante rue St-Honoré, chez le sieur Roblin, teinturier, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Antoine Bouret de Valroche, sous-fermier, demeurant rue de Richelieu, en une maison dont est propriétaire la demoiselle Durocher, et nous a dit qu'il y a environ trois ans qu'elle a fait connoissance avec ledit sieur de Valroche et a même vécu avec lui l'espace d'environ un an, pendant laquelle année ledit sieur de Valroche a toujours eu de mauvaises façons avec elle plaignante, en sorte qu'elle fut obligée quelque tems après de prier ledit sieur de Valroche de ne plus revenir chez elle : et ledit sieur de Valroche ayant prié et fait prier elle plaignante de le recevoir de nouveau chez elle, elle plaignante le fit, au mois de septembre dernier, pour le bien d'un enfant qu'ils avoient eu ensemble et duquel elle étoit chargée. Et ledit sieur de Valroche ayant continué ses mauvaises manières avec elle plaignante, elle fut obligée de congédier une seconde fois ledit sieur de Valroche et ce il y a environ deux mois. Et vendredi dernier ledit sieur de Valroche, étant venu chez elle plaignante, lui tint de fort mauvais propos en présence même d'un des amis d'elle plaignante, dans lesquels discours ledit sieur de Valroche insulta elle plaignante et même la maltraita de paroles, à quoi elle plaignante ne répondit rien. Et ledit sieur de Valroche s'étant trouvé le jour d'hier avec elle plaignante chez le sieur Dalinville, ami d'elle plaignante, où elle pria ledit sieur de Valroche de ne plus revenir chez elle ; mais ledit sieur de Valroche est cependant revenu cejour'hui matin, sur les onze heures, mais s'en est retourné, lui ayant été dit que ladite demoiselle Petit, plaignante, n'étoit pas chez elle. Il est revenu le même jour sur les six heures du soir et a demandé à la domestique d'elle comparante si la demoiselle Petit étoit chez elle, et ladite domestique ayant répondu que non, quoiqu'elle fût le contraire, ledit sieur de Valroche est entré dans la cuisine et a dit hautement qu'il étoit sûr qu'elle plaignante y étoit. Elle plaignante, qui étoit effectivement dans son appartement, entendant ce bruit est venue dans ladite cuisine qui est de l'autre côté du palier et a demandé au sieur de Valroche ce qu'il vouloit : à quoi ledit sieur de Valroche a dit à elle plaignante : « Qui sont ceux

qui sont chez vous ? Je vous trouve bien plaisante de me recevoir dans une cuisine ! » A quoi elle plaignante a répondu audit sieur de Valroche qu'elle n'avoit pas le tems de lui parler, ni de le recevoir, attendu qu'elle avoit compagnie chez elle. Ledit sieur de Valroche a entré de force dans l'appartement d'elle plaignante, dans lequel il a trouvé les sieurs Gherardi et Grandchamp et est entré dans ledit appartement en disant qu'il vouloit voir les j... f..... qui étoient là, a mis l'épée à la main et est ainsi entré. Elle plaignante y étant aussi entrée a voulu empêcher ledit sieur de Valroche de se servir de l'épée qu'il tenoit à la main, ce qu'en faisant elle plaignante a reçu quelques légères coupures à la main droite dont le sang est sorti et ayant été repoussé à la porte d'elle plaignante par un domestique à elle, ledit sieur de Valroche a donné des coups de son épée dans la porte et s'est ensuite retiré. Et nous a dit elle plaignante que ledit sieur de Valroche, il y a environ six semaines, voulut donner à la domestique d'elle plaignante quatre louis d'or pour qu'elle lui volât son argenterie et la lui donnât ensuite, ce à quoi sa domestique n'a pas consenti. Pourquoi et attendu ce que dessus elle est venue nous rendre plainte.

Signé : MARIE-ANTOINETTE PETIT.

(Archives nationales, Y, 13,750.)

PETIT (MADELEINE ET ROSE), danseuses.

1749. — 24 février.

Plainte de M^{lles} Madeleine et Rose Petit contre un domestique sans condition qui était venu les insulter chez elles.

L'an 1749, le lundi 24 février, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Élisabeth de Lavergée, etc., sont comparues demoiselles Madeleine Petit et Rose Petit, filles mineures, actrices d'opéra, demeurantes à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Roch : Lesquelles nous ont rendu plainte contre le nommé Bélus et sa femme, tous deux domestiques sans condition, demeurant rue Dauphine chez un parfumeur nommé Compagnon, et dit qu'il y a un an ou environ, elles ont pris à leur service ladite femme Bélus, qui étoit lors fille, et il y a environ neuf mois, elle est sortie de leur service ayant

époufé ledit Bélus ; lefdites plaignantes lui ont payé fes gages à la réferved'un louis de 24 livres que ladite demoifelle Madeleine Petit, plaignante, a retenu pour payer une revendeufe à la toilette à laquelle elle a répondu de cette fomme, même par écrit, pour ladite femme Bélus et à fa follicitation. Depuis que ladite femme Bélus n'eft plus à leur fervice, elles ont appris qu'elle et fon mari répandoient des injures affreufes chez les différentes perfonnes de la connoiffance des plaignantes ; et non contents de ce, ledit Bélus et fa femme, voyant qu'on les méprifoit ne faifant aucune attention à leurs mauvais propos, fe font imaginés de venir chez lefdites plaignantes, il y a environ une demi-heure. D'un air impertinent, ledit Bélus dit qu'il venoit chercher ce qui lui étoit dû : lui ayant fait réponfe qu'il feroitfatisfait aufsitôt qu'il remettrait le billet de ladite demoifelle Madeleine Petit, plaignante, il s'eft répandu, conjointement avec fa femme, dans les termes les plus groffiers, traitant lefdites plaignantes de « b....., de p..... », de miférables et d'autres injures des plus insultantes, les menaçant qu'ils viendroient avec du monde casser leurs meubles, qu'ils trouveroient des camarades qui s'y prêteroiient volontiers et qu'elles plaignantes s'en repentiroient. Et comme ledit Bélus fe mettoit en devoir de vouloir les maltraiter, ayant levé fur elles une canne qu'il tenoit à la main, elles ont ouvert leur fenêtre pour appeler du monde : alors ledit Bélus et fa femme fe font en allés continuant leurs injures et menaces. Lefdites plaignantes voulant fe mettre à l'abri defdites menaces, lefdits Bélus et fa femme étant capables de les effectuer, elles nous rendent contre eux la présente plainte.

Signé : MADELEN PETIT ; ROSE PETIT.

(Archives nationales, Y, 13,754.)

PETITOT (ANNE), danfeufe, née vers 1745. Elle figura à l'Académie royale de mufique, de 1762 à 1767.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1764. — 26 avril.

Vol d'argenterie commis chez M^{lle} Anne Petitot.

L'an 1764, le jeudi 26 avril, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., eft comparue demoifelle Anne Petitot, de l'Académie royale de mufique,

demeurant à Paris, rue St-Honoré, au café militaire : Laquelle nous a dit que dimanche dernier sur les deux heures et demie de relevée, elle s'est aperçue qu'il lui a été volé dans son buffet, qui étoit ouvert, deux cuillers, une fourchette et un gobelet d'argent. Lequel gobelet est marqué des lettres F. P. Ne fait la comparante par qui le vol peut lui avoir été fait.

Signé : CHÉNON ; PETITOT.

(Archives nationales, Y, 11,352.)

PIERPONT (JEAN DE), musicien. Il étoit basson à l'orchestre de l'Académie royale de musique ; il prit sa retraite vers 1749, avec 250 livres de pension, et mourut en 1762.

(Les Spectacles de Paris.)

1704. — 24 septembre.

Jean de Pierpont et sa femme se plaignent des insolences du principal locataire de la maison où ils demeurent.

L'an 1704, le mercredi 24 septembre, quatre heures de relevée, en Phôtel et par-devant nous Martin Bourfin, etc., sont comparus Jean de Pierpont, joueur de basson à l'Opéra, et Élisabeth Buzac, sa femme, demeurant rue St-Honoré vis-à-vis le cadran : Lesquels nous ont fait plainte à l'encontre des sieurs Frémont, demeurant même maison, et dit qu'étant obligé le plaignant de rentrer le plus souvent fort tard, attendu son métier qui l'oblige à jouer dans les maisons de son basson, pourquoi en entrant dans ladite maison il seroit convenu avec le sieur Defoy, principal locataire de ladite maison, qu'il lui donneroit une clef de la porte de la rue ; ce qu'il a fait. Cependant le jour d'hier, étant rentré sur l'heure de minuit, il a été surpris de trouver la porte fermée aux verrous, ce qui auroit obligé la plaignante, sa femme, de se lever pour lui ouvrir, de sorte que ce jourd'hui ayant appris que c'étoient les sieurs Frémont qui avoient fermé lesdits verrous, lesdits plaignans se feroient transportés en leur chambre pour les prier de vouloir bien ne point fermer une autre fois lesdits verrous, et en même tems leur auroit remontré que c'étoit son métier qui l'obligeoit de revenir tard et que quand il étoit rentré

OPÉRA. — II.

16

lui plaignant avoit soin de fermer lesdits verrous. Lesdits Frémont, au lieu de recevoir les remontrances des plaignans, les ont couverts de plusieurs injures, entre autres que la plaignante étoit une « f....., une gueuse », et qu'ils lui feroient couper le nez et le visage par deux gens d'armes et même menacé aussi de tuer les plaignans d'un coup de pistolet qui feroit chargé à trois balles. Et comme lesdits sieurs Frémont sont beaucoup violens, qu'ils font des querelles non-seulement aux plaignans, mais à tous les locataires et que de plus ils ont tous sujets de craindre l'effet desdites menaces, ils ont été conseillés de nous rendre plainte.

Signé : JEAN DE PIERPONT ; BOURSIN.

(Archives nationales, Y, 13,323.)

PILLOT (JEAN-PIERRE), chanteur, né le 18 février 1733, à Escout (Basses-Pyrénées). Il débuta, en 1755, à l'Académie royale de musique dans l'emploi des hautes-contre. « C'est, lit-on dans les *Mémoires secrets*, à la date de 1762, le seul chanteur qu'ose avouer l'Opéra. Quel chanteur encore ! Quel successeur de Jéliote ! Sans âme, sans figure, sans caractère, n'ayant pour lui qu'un peu d'organe. » Cette appréciation est trop sévère. Pillot fut un bon chanteur et rendit de véritables services à l'Opéra, dont il fut le seul ténor applaudi depuis la retraite de Jéliote, en 1755, jusqu'en 1764, époque des débuts de Joseph Legros. Pillot quitta le théâtre en 1771, avec une pension de retraite de 1,500 livres.

Il fut nommé, en 1784, professeur de déclamation à l'École royale de chant et de déclamation, établie à Paris, rue Poissonnière, dans le but de former des sujets pour l'Opéra, et qui existe encore actuellement sous le nom de Conservatoire national de musique et de déclamation.

Depuis 1780 Pillot recevait du Roi une pension de 1,000 livres, en qualité de vétéran de la musique de la Chambre.

Voici la liste de quelques-uns des rôles qu'il a chantés à l'Opéra : Adonis, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1757 ; Hippolyte, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1757 ; Lycas, dans *Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Dardanus, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760 et en 1768 ; Hilus, dans *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; Renaud, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 et en 1764 ; Zaïs, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 ; Acis, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1762 ; Tibulle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1762 ; Myrtil, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, repris en 1762 ; Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762 ; Agénor, chantant le rôle d'Adonis, dans l'*Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, en 1762 ; Alamir, dans le *Bal*, acte des *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1762 ; Téléphe, dans *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; Titon, dans *Titon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, reprise en 1763 ; Castor, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764 ; Lyncée, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1765 ; Octavio, seigneur vénitien, dans l'*Italie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 ; Lindor, dans *Lindor et Ismène*, ballet de Bonneval, musique de Francœur neveu, en 1766 ; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de

Lulli, reprise en 1766, 1767 et 1770 ; Apollon en berger, dans *Apollon et Coronis*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 ; Corèbe, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1770.

Pillot était encore vivant en 1789.

(*Mercur de France. — Les Spectacles de Paris. — Mémoires secrets*, I, 12.)

I

1756. — 30 juin.

Jean-Pierre Pillot rend plainte contre un tailleur qui lui retenait des effets sans vouloir les lui rendre.

Cejourd'hui mercredi 30 juin 1756, une heure de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Nicolas-Barthélemi Bricogne, etc., est comparu Jean-Pierre Pillot, musicien ordinaire de l'Académie royale de Paris, y demeurant rue Grange-Batelière, paroisse St-Eustache : Lequel nous a dit que vers le carnaval dernier il donna au nommé Dufault une robe de femme de fatin à fleurs d'argent pour lui en faire une robe de chambre d'homme ; que depuis ce tems lui comparant a fait toutes sortes d'instances pour avoir ou la robe de chambre toute faite ou l'étoffe qu'il avoit donnée à faire audit Dufault qui la garde toujours sans vouloir lui remettre. Et comme c'est un vol de la part dudit Dufault, demeurant rue de la Jussienne, il a été conseillé de nous rendre plainte.

Signé : PILLOT ; BRICOGNE.

(*Archives nationales*, Y, 13, 104.)

II

1780. — 1^{er} avril.

Brevet d'une pension de 1,000 livres accordée à Jean-Pierre Pillot.

Brevet d'une pension de 1,000 livres, en faveur du sieur Jean-Pierre Pillot, né et ondoyé à Efcourt, en Béarn, diocèse d'Oloron, le 18 février 1733, et a

reçu le même jour le supplément des cérémonies du baptême dans la paroisse St-Vincent dudit lieu, vétéran de la musique du Roi, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sur les fonds ordinaires des Menus-Plaisirs, sans retenue, à titre de retraite, en considération de ses services.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Jean-Pierre Pillot.*

Extrait des registres de St-Vincent d'Escourt, diocèse d'Oloron, province de Béarn: L'an mil sept cent trente-trois et le dix-huitième jour du mois de février, j'ay suppléé les cérémonies du baptême à Jean-Pierre Pillot, d'Escourt, né le même jour et baptisé par la sage-femme à cause du danger de mort dans lequel il s'est trouvé, fils légitime de Jean Pillot et de Jeanne Depeneu, de Lassaubelot, conjoints. Parrain, Jean, et marraine, Marie Depillot.

2. — *Déclaration autographe de Jean-Pierre Pillot, relative à sa pension.*

Le sieur Jean-Pierre Pillot, ordinaire de la musique du Roy, né à Escout, paroisse St-Vincent, diocèse d'Oloron, province de Béarn, l'an 1733, le 18 février, demeurant présentement à Paris, rue Ste-Anne, paroisse St-Roch, déclare qu'en sadite qualité d'ordinaire de la musique du Roy depuis l'année 1759, avoir obtenu de Sa Majesté une pension annuelle de mille livres pour ses services rendus, qui lui ont été payées toujours sans retenue sur les fonds extraordinaires des menus. Il lui reste dû le dernier quartier d'octobre 1778 et l'année entière de 1779.

A Paris, ce 28 octobre 1779.

Signé: JEAN-PIERRE PILLOT.

(Archives nationales, O¹, 685.)

PRESTAT (MARIE-CHARLOTTE), élève de l'Académie royale de musique pour le chant.

1768. — 20 juillet.

Mlle Marie-Charlotte Prestat rend plainte contre un épicier qui lui avait donné des coups de canne parce qu'elle refusait de le recevoir chez elle.

L'an 1768, le mercredi 20 juillet, sept heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., est comparue demoiselle Marie-Charlotte Prestat, fille majeure, élève de l'Académie royale de musique, demeurant rue Mercière, au n^o 45 : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Malide, marchand épicier, demeurant rue St-Jacques, à côté des Capucins, et nous a dit qu'il y a environ trois ans qu'elle connoit ledit Malide, qui s'est adonné à venir chez elle très-familièrement ; que depuis quelque tems la comparante ayant fait entendre audit Malide qu'elle ne se foucioit pas de le recevoir chez elle, ce dernier est entré en fureur contre elle et l'a menacée de la maltraiter ; que le jour d'hier, sur les deux heures de relevée, ledit Malide est venu chez elle ; qu'il lui a d'abord fait toutes sortes d'insultes et l'a voulu maltraiter ; qu'il s'est ensuite en allé et a emporté la clef de son appartement en disant qu'il alloit revenir pour lui casser les bras ; qu'effectivement, environ une heure après et vers les six heures du soir, il est revenu chez elle, s'est mis en chemise, s'est saisi d'une canne et lui en a porté plusieurs coups sur la tête ; que, pour éviter la suite de ces mauvais traitemens, la comparante a pris le parti de se sauver chez une de ses voisines où elle a passé la nuit parce que ledit Malide, qui avoit la clef de son appartement, est resté chez elle jusqu'à plus de minuit ; que ce matin, ayant voulu rentrer, elle a aperçu ledit Malide qui étoit déjà à la porte de son appartement à dessein, sans doute, de continuer ses violences.

Et comme la comparante entend se pourvoir contre ledit Malide pour raison des faits ci-dessus ; que d'ailleurs ledit Malide ayant emporté la clef de son appartement, elle ignore s'il a cassé ou volé quelques-uns de ses effets, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : FONTAINE ; PRESTAT.

(Archives nationales, Y, 13, 120.)





R

R

EY (LOUISE RÉGIS, dite), danseuse, née à Marseille vers 1737. Fille d'une danseuse de l'Académie royale de musique, elle débuta au même théâtre en 1751 et y resta jusqu'en 1757 (1), époque où elle entra à la Comédie-Française en qualité de première danseuse. L'année suivante, elle alla donner des représentations à l'étranger en compagnie d'Antoine-Bonaventure Pitrot, maître de ballets qu'elle épousa, le 26 novembre 1761, à Varsovie. Trois ans plus

(1) Dans une ode, adressée à cette époque aux filles les plus célèbres de Paris, que l'auteur qualifie énergiquement de *Galériennes de Cybère*, on trouve cette strophe sur M^{lle} Rey :

Petite monture de page,
Plus mutine qu'un féroce,
Le jour en brillant coupage,
La nuit, couvrant le loup-garou ;
Qu'il fourmisse à ton excellence
De ces terns ou dans la Provence,
Sur les bords couverts de forêts,
Ta mère enchaînée au fers de
Encourages ta main novice
Trop lente à gager ses succès !

La mère de M^{lle} Rey, dont l'un des quatrains dans les vers ci-dessus vient de lire, était, de toutes façons, une vraie mère d'artiste, à qui le prince l'Académie au sujet de son art, et même à une autre de ses filles, également attachée à l'Opéra, et dans laquelle se trouvaient toutes les qualités royales. La demoiselle Rey, dans le rôle de la mère, se trouva avec M. de Courchamps, conseiller au Parlement, par un trait qui ne fait pas honneur à ce noble personnage et son fils. Voici le fait : M. de Courchamps avait promis à cette demoiselle de lui donner des conseils.

tard, les deux époux, revenus à Paris, entrèrent à la Comédie-Italienne, le mari pour y conduire les ballets, la femme comme danseuse. En 1765, fatiguée sans doute de son mari, M^{me} Pitrot quitta le domicile conjugal en emportant tout ce qu'elle put trouver de valeurs, de bijoux et de hardes et en disant hautement que le mariage contracté par elle à Varsovie était nul et que n'étant pas la femme de Pitrot, elle avait le droit de le quitter et de reprendre tout ce qui lui appartenait. Un procès s'engagea; le Parlement déclara le mariage valable et obligea la femme à retourner vivre avec son mari. Mais M^{me} Pitrot, prévoyant ce résultat, s'était empressée de rentrer à l'Académie royale de musique, ce qui la soustrayait à l'autorité conjugale.

Elle quitta définitivement l'Opéra en 1771.

Elle a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (rôles d'une Fée et d'une Femme d'un peuple de différents caractères); *les Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 (une Suivante de la Fée de la France); *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, en 1751 (une Paysanne

effectivement il lui apporta une paire de girandoles, mais quelques jours après il fit entendre qu'il avoit des difficultés avec le marchand pour le prix, qu'il la prioit de les lui remettre et qu'il lui en donneroit d'autres. Dès le lendemain il lui tint parole et lui présenta d'autres diamans en lui disant qu'il les lui donnoit, qu'elle pouvoit s'en parer et se faire voir avec le même jour à l'Opéra-Comique, et qu'à la sortie du spectacle elle viendroit avec sa mère souper chez lui. Cette demoiselle, à qui la reprise des premiers diamans avoit fait naître quelques soupçons, lui demanda s'il n'y avoit plus de difficultés avec le marchand; M. de Courchamps l'assura du contraire. En conséquence, la mère et la fille furent à l'Opéra-Comique, la demoiselle parée de ses diamans, et le spectacle fini, elles se rendirent pour souper chez lui, ainsi qu'il étoit convenu. M. de Courchamps affecta des vapeurs, querella beaucoup ses gens de n'avoir pas préparé de souper; ces dames l'engagèrent à se calmer en lui proposant de venir souper chez elles, mais il ne voulut point y consentir et fit entendre qu'il vouloit ravoïr ses diamans prétextant qu'il n'avoit fait que les confier. La mère Roye, qui ne manque pas par le bec, traita le robin comme un polisson, l'accabla d'invectives, ôta les boucles d'oreilles de sa fille, les mit dans sa poche, et jura qu'on lui arracheroit plutôt l'âme que les diamans. M. de Courchamps fit monter ses gens et leur ordonna de lui prêter main-forte pour ravoïr ses diamans. La mère Roye menaça de donner du couteau dans le ventre au premier qui s'approcheroit d'elle: les gens refusèrent le service à leur maître pour cette opération et firent jour à ces femmes qui se retirèrent promptement chez elles avec les diamans, laissant le robin désespéré de n'avoir pas réussi et menaçant ses gens de faire maison nette. »

simple); *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 (une Suivante de Neptune); *les Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 (une Égyptienne, une Jeune pastourelle); *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 (une Pantomime); *les Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 (une Syrienne); *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1753 (une Pastourelle); *la Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 (une Polonaise); *le Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753 (une Matelote); *Titon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 (une Nymphé); *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1754 (une Ombre heureuse, un Génie qui préside aux planètes); *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754 (une Naïade, suivante de Platée); *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs, repris en 1766; *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 (rôle d'une Bergère); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767, (Bastienne); *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769; *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1770 (rôle d'une Matelote).

(Dictionnaire des théâtres. — *Mercur de France*. — *L'Espion anglais*. — *Revue rétrospective*, 2^e série, VI, 50. — Émile Campardon : *les Comédiens du Roi de la troupe italienne*.)

I

1756. — 17 février.

Plainte d'une femme de chambre contre M^{lle} Louise Régis, dite Rey, qui ne lui payait pas ses gages et qui retenait indûment divers objets à elle appartenant.

L'an 1756, le mardi 17 février, deux heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Louis-Eustache Bouquigni, etc., est comparue demoiselle Charlotte Gigot, ci-devant femme de chambre de la demoiselle Régis, actrice de l'Opéra, et à présent hors de maison : Laquelle nous a fait plainte contre ladite demoiselle Régis, demeurant rue Tireboudin près la Comédie-Italienne, et nous a dit qu'il y a environ dix mois qu'elle entra au service de ladite demoiselle Régis en qualité de femme de chambre, chez laquelle elle a d'abord demeuré quatre mois et demi. Qu'en étant sortie, elle y est rentrée et y a demeuré trois mois moins huit jours sur le pied de 150 livres par an et en est sortie il y a environ huit jours sans que ladite demoiselle Régis l'ait payée de ses derniers gages montant à la somme de 34 livres huit sols six deniers, ni de 12 livres sept sols six deniers pour le pain d'elle plaignante que ladite demoiselle Régis doit payer et qui a été déboursé par elle plaignante pendant lesdits trois mois moins huit jours, et le contenu en un mémoire de fournitures montant à 9 livres deux sols six deniers, sous prétexte que la plaignante lui a perdu deux corsets et un jupon de toile de coton. Qu'elle lui retient aussi pour ce même prétexte une commode de bois de noyer de la valeur d'un louis, avec une montre à boîte guillochée et chaîne d'or à laquelle sont une boussole et un cœur de cristal montés en or avec un cachet d'or, ayant ladite montre sa boîte de chagrin vert; laquelle montre a été donnée à elle plaignante, au mois de janvier dernier, par un seigneur qui venoit chez ladite demoiselle Régis et est de la valeur de 20 livres, sans y comprendre lesdites boussole, cœur et bague susdésignés. Et comme la plaignante a un intérêt sensible de se faire rendre sa montre et sa commode ainsi que le paiement des sommes à elle dues par ladite demoiselle Régis portées de l'autre part, elle a, pour l'y contraindre, été conseillée de nous rendre la présente plainte, aux offres que fait la plaignante de lui tenir compte de 12 livres qu'elle a reçues d'elle et de lui payer lesdits deux corsets et jupon susdésignés.

Signé : BOUQUIGNI.

(Archives nationales, Y, 14,310.)

II

1769. — 24 avril.

M^{lle} Louise Régis, dite Rey, rend plainte contre le sieur Lamy, courtier en épicerie, qui refusait de lui restituer deux malles pleines d'effets à elle appartenant, effets dont son mari, Antoine-Bonaventure Pitrot, s'était emparé et qu'il avait donnés en garde audit Lamy.

Cejourd'hui lundi 24 avril 1769, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Thiérion, etc., est comparue dame Louise Régis, dite Rey, femme du sieur Antoine-Bonaventure Pitrot, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurant rue Louis-le-Grand, paroisse St-Roch : Laquelle nous a dit que, par ordonnance de référé rendue en l'hôtel de M. le Lieutenant civil du 13 juin 1766, signée D'Argouges, il est dit que le sieur Pitrot remettra par provision à elle comparante ses habits, linges et hardes à son usage, si fait n'a été, dont elle se chargera sur l'état qui en sera dressé, ce qui sera exécuté; que ledit sieur son mari, loin d'avoir exécuté cette ordonnance en ce qui touche ses habits, linges et hardes, les a fait sortir de chez lui et les a fait passer dans le tems en des mains étrangères; qu'elle vient d'avoir avis que ledit sieur Pitrot avoit confié deux malles remplies de ses effets au sieur Mazion, épicier, il y a environ deux ans; que ledit sieur Mazion, à cause du mauvais état de ses affaires, craignant la saisie de ses meubles et marchandises à la requête d'aucuns de ses créanciers, avoit fait passer ces deux malles entre les mains du sieur Lamy, courtier d'épiceries, demeurant rue de la Verrierie, près de la rue de la Poterie; que ces deux malles ayant été redemandées nombre de fois au sieur Lamy, il avoit nié les avoir quoiqu'on lui eût parlé de la part du sieur Mazion qui a la clef d'une de ces malles; que paroissant à elle comparante que ce refus ne peut provenir de la part dudit Lamy que du désir de s'approprier lesdites malles et ce qu'elle concluant, et les affaires desdits sieurs Pitrot et Mazion les ayant éloignés de Paris pour long-tems, elle vient nous rendre plainte contre ledit Lamy protestant de se pouvoir sur icelle ainsi qu'elle sera conseillée de le faire et cependant de demander provisoirement la saisie-revendication desdites malles parant ce qu'elle trouveroit et la permission d'informar de la soustraction d'icelles, ce qui équipolleroit au vœu s'il se trouvoit que ledit Lamy refusoit de les restituer ou de déclarer comment et en a été, ou sans qu'il les a été transporter sans

le dessein de nier qu'il les eût eues et les eût encore, elle comparante étant en état d'administrer la preuve du contraire.

Signé: RÉGIS PITROT ; THIÉRION.

(Archives nationales, Y, 10,897.)

III

1779. — 2 avril.

M^{lle} Louise Régis, dite Rey, femme séparée d'Antoine-Bonaventure Pitrot, rend plainte contre une domestique qu'elle venait de chasser et qui l'avait injuriée.

L'an 1779, le vendredi 2 avril, six heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparue demoiselle Louise Régis, épouse du sieur Antoine-Bonaventure Pitrot, demeurante à Paris, rue des Deux-Écus, hôtel des Deux-Écus : Laquelle nous a dit que la nommée Victoire l'a servie depuis 6 mois et demi à raison de 150 livres par an. Depuis deux mois elle ne peut en tirer de service et lorsqu'elle se plaint, elle ne reçoit de cette fille que des réponses impertinentes et des injures. Elle a perdu enfin patience et aujourd'hui lui a dit de fortir et lui a offert son compte, lui observant qu'elle ne lui donneroit pas plus tant pour la punir du défaut de service qu'elle avoit tiré d'elle ces deux derniers mois que pour la perte de 16 mouchoirs blancs, trois paires de poches de bazin neuves, garnies de mouffeline, un corset de toile de coton, une pièce d'estomac piquée d'Angleterre, douze serviettes unies à linteaux, perte qu'elle ne doit qu'à la négligence de cette fille qui doit en être responsable. Et comme cette fille s'est répandue en mauvais propos et injures, a refusé de rien recevoir et l'a menacée, pourquoi et pour avoir raison d'une pareille conduite de la part de cette fille, la comparante est venue nous faire la présente déclaration.

Signé: L. RÉGIS ; CHÉNON FILS.

(Archives nationales, Y, 11,502.)

ROHAN (JEAN-ANTOINE DE), danseur. Cet artiste, qui était en même temps tailleur d'habits, a rempli à l'Académie royale de musique les rôles suivants : un Suivant de la Discorde,

une Divinité infernale, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1680 ; un Suivant des Muses, un Verdan-geur, un Berger, un Bohémien, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Collasse, repris en 1700.

Rohan est mort le 30 mars 1742, dans sa maison de campagne de Châtenay-sous-Bagneux, laissant pour héritiers Jacques de Rohan, bourgeois de Paris, son frère, et Louise de Rohan, veuve Brûlé, sa sœur.

(Archives nationales, Y, 12,144. — Dictionnaire des théâtres.)

I

1698. — 2 juillet.

Jean-Antoine de Rohan rend plainte contre un domestique insolent et voleur.

L'an 1698, le mercredi 2 juillet, sur les trois à quatre heures de relevée, est venu en l'hôtel de nous Jean-Jacques Camufet, etc., Jean-Antoine de Rohan, maître tailleur d'habits, à Paris, maître à danser des pages de S. A. R. Monsieur et l'un des danseurs de l'Académie royale, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Lequel en réitérant les plaintes qu'il nous a dit avoir ci-devant faites à l'encontre du nommé Labruyère, son garçon, nous a encore rendu plainte à l'encontre de lui, tant au sujet du vol que des insultes qu'il lui a fait et dit que ledit accusé, étant à son service en qualité de son garçon, il l'a décrié auprès des personnes pour lesquelles il travailloit ; qu'il lui a volé une toilette, une veste et culotte ; qu'étant mécontent de son service, il lui donna son congé et que depuis qu'il est sorti de la maison du plaignant, il a été recevoir de l'argent de ses pratiques et notamment du sieur Lamaury, leur disant qu'il venoit de la part de son maître et qu'il étoit toujours à son service et qu'enfin ayant rencontré fondit garçon, il y a huit jours, rue Dauphine, et lui ayant fait quelques reproches au sujet de ce que dessus, icelui garçon auroit levé sa canne sur fondit maître et donné un revers de coude lui disant plusieurs paroles injurieuses, et que, pour prévenir les informations que le plaignant entendoit faire contre lui, il auroit rendu plainte et fait informer et obtenu décret de prise de corps

contre fondit maître sur de faux exposés, en vertu duquel il l'auroit dimanche dernier fait arrêter sous le nom de *quidam*, avec très-grand scandale. Dont et de tout ce que dessus ledit de Rohan nous a rendu plainte.

Signé : DE ROHAN ; CAMUSET.

(Archives nationales, Y, 11,997.)

II

1698. — 17 octobre.

Jean-Antoine de Rohan se plaint d'avoir été traité de fripon par un gantier.

L'an 1698, le vendredi 17 octobre, sur les deux à trois heures de relevée, est venu en l'hôtel de nous Jean-Jacques Camuset, etc., Jean-Antoine de Rohan, danseur de l'Académie royale, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Lequel nous a fait plainte à l'encontre du nommé, gantier, et dit que ledit vient de venir en sa maison lui demander le payement d'une paire de gants qu'il a dit au plaignant lui avoir livrés il y a quelque tems. A quoi le plaignant lui ayant répondu qu'il ne se souvenoit pas d'avoir pris chez lui aucune marchandise sans la lui avoir payée, il a traité le plaignant de fripon, lui relevant le nez et lui disant, en jurant et blasphémant le saint nom de Dieu, qu'il la lui payeroit ; et à l'instant s'est mis à la fenêtre de la rue où il s'est écrié, disant : « Vous êtes un fripon ! » Ce qui a fait amasser le voisinage. Et comme c'est une insulte qui est faite au plaignant, il a été conseillé de nous rendre la présente plainte.

Signé : DE ROHAN ; CAMUSET.

(Archives nationales, Y, 11,997.)

III

1699. — 27 novembre.

Plainte de Jean-Antoine de Rohan contre Claude Boileau, sa femme, qui avait quitté furtivement le domicile conjugal en emportant une quantité considérable d'effets précieux.

L'an 1699, le vendredi 27 novembre, sur les neuf heures du soir, est venu en l'hôtel de nous Jean-Jacques Camuset, etc., Jean-Antoine de Rohan, maître

à danser des pages de la chambre de S. A. R. Monsieur et l'un des danseurs de l'Académie royale, demeurant à Paris, rue St-Honoré : Lequel nous a fait plainte à l'encontre de Claude Boileau, sa femme, et dit que depuis un tems quelque moyen honnête dont il ait pu se servir pour prévenir la fâcheuse humeur de sa femme et la prévenir sur les insultes et les malhonnêtetés dont elle ufoit à son égard, il n'a cependant pas pu y parvenir ; qu'il a été surpris, à son retour de l'Opéra il y a environ une demi-heure, de ne pas trouver chez lui sa dite femme ; que l'ayant demandée à sa servante, elle lui a fait réponse qu'elle étoit sortie sur les sept heures et ne l'avoit pas vue depuis. Et, un peu après, le plaignant s'en étant allé dans sa chambre a été surpris de trouver plusieurs coffres et armoires ouverts, dans lesquels ayant regardé, il a trouvé lesdits coffres et armoires presque tous vides, sa dite femme ayant emporté tout ce qu'elle a trouvé de plus considérable, ce qu'elle n'a pu faire qu'au fur et à mesure, y ayant apparemment du tems qu'elle médite son évafion de sa maison. Et lui a sa dite femme emporté entre autres choses la somme de 1,400 livres en cent louis d'or neufs, quatre chandeliers d'argent, deux jattes, un fucrier, deux salières, huit cuillères, huit fourchettes et un bassin. Le tout d'argent avec poinçon de Paris, une montre d'Angleterre de valeur de 280 livres, une écuelle, un gobelet aussi d'argent, deux gagnes garnies de couteaux d'Angleterre garnis d'argent, six paires de draps fins, un lit de tapisserie, la garniture de douze chaises de point à la turque, huit douzaines de serviettes ouvrées, deux camisoles de soie d'Angleterre, quatre collets de dentelles de Malines à l'usage dudit plaignant de valeur de 45 livres chacun, six chemises de toile de Hollande et un collet de point de France avec les manchettes, un service de toile damassée tout neuf, composé de 12 serviettes et deux nappes, deux aunes et demie de brocard d'or, de valeur de 100 livres l'aune, qui n'appartiennent pas au plaignant, une bague d'or garnie de six petits diamans, celui du milieu manquant et tous les titres et papiers du plaignant qui étoient dans lesdits coffres dont le plaignant lui laiffoit ordinairement la libre disposition, et la quantité de deux douzaines d'autres chemises de Hollande garnies de dentelles de Malines, pour la valeur de 800 livres de dentelle non employée et tout le menu linge du plaignant. Et comme il est important au plaignant, de faire connoître ce divertissement et enlèvement d'effets, etc., il a été conseillé de nous rendre la présente plainte, de laquelle il nous a requis acte et de vouloir nous transporter en sa maison pour y dresser procès-verbal de l'état où sont lesdits coffres et armoires.

Signé : DE ROHAN.

En conséquence, nous nous sommes transporté en sa maison, au deuxième étage de laquelle étant monté, ledit de Rohan nous a fait entrer dans un ré-

duit dans lequel s'est trouvé 5 coffres ou caissettes tout ouverts et en iceux très-peu de choses comme vieille défroque servant à habits d'opéra. Sommes ensuite entré dans une grande chambre à jour et vue sur la rue en laquelle s'est trouvé un petit bureau et une grande armoire dans lesquels ledit de Rohan nous a dit que ladite vaisselle d'argent et la meilleure partie de sesdits titres et papiers enlevés étoient renfermés.

Signé : CAMUSET.

Et le lendemain samedi, huit heures du matin, est derechef comparu en notre hôtel ledit de Rohan, lequel en ajoutant à la plainte qu'il nous a rendue le jour d'hier, nous a encore rendu plainte à l'encontre de la femme du nommé Deschamps, fille du premier lit de ladite femme de Rohan, et du nommé Cléroy, tapissier, lesquels il vient d'apprendre avoir aidé et conseillé de faire lesdits enlèvements.

Signé : DE ROHAN ; CAMUSET.

(Archives nationales, Y, 11,998.)

ROSALIE (MARIE-CLAUDE-JOSÈPHE LEVASSEUR, dite).

Voy. LEVASSEUR (MARIE-CLAUDE-JOSÈPHE, dite ROSALIE).

ROSE (CHARLES), chanteur. Il entra à l'Académie royale de musique en 1751 et prit sa retraite en 1767, avec 300 livres de pension.

(*Les Spectacles de Paris.*)

I

1749. — 4 février.

Charles Rose et sa femme se plaignent des injures et des calomnies proférées contre eux par une particulière nommée Doléron.

L'an 1749, le mardi quatrième février, six heures de relevée, sont comparus en l'hôtel et par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, faisant fonctions

pour l'absence de M^e Cadot, notre confrère, sieur Charles Rose, maître en musique, et demoiselle Marie-Jeanne Regnard, son épouse, demeurant à Paris, rue du Jour, paroisse St-Eustache, chez le sieur Bonvoisin, aubergiste : Lefquels nous ont rendu plainte contre l'épouse du sieur Doléron, peintre et marchand de tableaux, demeurante même maison que les comparans, et dit que la dame Doléron, sans avoir de sujet de mécontentement de leur part, va journellement dans les maisons que les comparans fréquentent et s'y répand contre eux en injures et en invectives, à dessein, sans doute, de leur faire perdre la bonne réputation qu'ils se sont acquise par leur probité et façon de vivre auprès de tous ceux dont ils sont connus, notamment chez M. Boucheron, bourgeois, demeurant rue de Cléry, vis-à-vis celle du Gros-Chenet, où ladite femme Doléron, surenchérissant sur tout le mal qu'elle avoit dit ailleurs, s'est adressée à la femme de chambre de l'épouse dudit sieur Boucheron et lui a dit qu'elle étoit très-surprise de ce qu'on se servoit pour musicien dudit sieur Rose; que c'étoit un homme dénué de tous sentimens d'honneur; qu'il avoit épousé une femme qui étoit d'une conduite débauchée même étant fille; qu'elle le maltraitoit de paroles et de coups à tout instant et à la moindre remontrance qu'il vouloit lui faire sur sa façon de se comporter et qu'enfin icelle épouse dudit sieur Rose, trouvant que le mariage ne couvroit pas assez son goût pour la débauche, étoit dans le dessein d'entrer à l'Opéra pour avoir le privilège de continuer son même train de vie plus facilement. Et comme de tels discours scandaleux de la part de ladite femme Doléron ne tendent qu'à détruire l'honneur et la réputation des comparans; qu'elle n'a été les tenir à la femme de chambre du sieur Boucheron qu'à dessein de faire perdre audit sieur Rose les pratiques et écoliers de musique qu'il a dans la maison dudit Boucheron, ils viennent de tout ce que dessus nous rendre plainte.

Signé : M. REGNARD ; CHARLES ROSE.

(Archives nationales, Y, 12, 152.)

II

1755. — 15 et 16 juillet.

Plainte de M. Larcher de La Londe contre Charles Rose et sa femme qu'il accusait d'être des voleurs, et plainte dudit Rose et de sa femme contre M. Larcher de La Londe et M^{lle} de St-Hilaire par qui ils avaient été calomniés et frappés.

L'an 1755, le mardi 15 juillet, six heures de relevée, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous sommes transporté rue St-Honoré, en une maison appar-

tenante à la dame veuve Berthelin, sise vis-à-vis le cloître St-Honoré, où étant nous aurions vu dans ladite maison et dans les deux maisons voisines une quantité de personnes aux fenêtres et sur les escaliers et étant monté au second étage y est comparu devant nous M. Étienne Larcher de La Londe, écuyer : Lequel nous a dit avoir requis notre présent transport pour nous rendre plainte, ainsi qu'il fait par ces présentes, contre le sieur Rose, musicien, auquel il avoit sous-loué l'appartement au second étage sur la rue de la maison où nous sommes, dans lequel il avoit laissé une glace de cheminée de la hauteur d'icelle cheminée, y compris un tableau qui est dans le haut du parquet et une tapisserie de damas jaune faisant le tour de la salle de dessus la rue, lequel appartement il a repris pour le présent terme et doit s'emménager en icelui, ce qu'il auroit déjà fait si ledit sieur et demoiselle Rose n'eussent pas affecté de s'y enfermer pour ôter à lui comparant la connoissance desdits trumeau et tapisserie qu'ils ont vraisemblablement enlevés clandestinement pour lui en faire tort : raison par laquelle il a requis notre transport à l'effet d'engager lesdits sieur et demoiselle Rose de lui livrer lesdits appartemens et lesdits effets. Nous rendant en même tems plainte des injures et scandale proférés et lancés contre lui par l'épouse dudit sieur Rose.

Et nous commissaire ayant été introduit dans ledit appartement sur la rue par ledit sieur Larcher de La Londe, s'est présentée à nous l'épouse dudit sieur Rose qui étoit fort échauffée et se plaignant d'avoir reçu deux coups de pied dans le ventre dudit sieur de La Londe, à laquelle ayant demandé qu'étoient devenus le trumeau de glace et la tapisserie en question, ledit sieur Rose survenu a dit qu'il les avoit fait enlever comme à lui appartenant, lui ayant été vendus par le sieur Leblanc, tapissier, auquel il les a payés et lequel lui doit même cent douze livres qu'il s'est trouvé lui avoir trop payées après le compte fait ensemble des différens payemens qu'il lui avoit faits ; au surplus qu'il est prêt de livrer ledit appartement audit sieur de La Londe ou à la demoiselle St-Hilaire (à laquelle il a payé ses termes de loyer) et ce dans l'instant, n'y restant presque plus rien, et qu'il va, à cet effet, faire enlever le peu d'effets qui lui restent dans ledit appartement.

Est aussi comparue demoiselle Marie Jary, épouse de Jacques-Nicolas Leblanc, marchand tapissier en boutique, rue St-Honoré, près les Capucins : Laquelle nous a dit que par l'arrangement fait entre son mari et ledit sieur Rose, la tapisserie de damas jaune faisant le tour de la chambre sur la rue et le trumeau de glace qui étoit sur la cheminée en deux pièces avec le tableau d'au-dessus en camaïeu et un dessus de porte doivent rester audit sieur Larcher de La Londe qui les a repris sur le même pied qu'il les avoit cédés audit sieur Rose ; auquel sieur Larcher de La Londe ledit sieur Leblanc les avoit originellement vendus : et qu'elle est surprise que lesdits sieur et demoiselle Rose en contef-

tent la propriété audit sieur Larcher de la Londe et qu'ils les aient fait enlever.

Et par ledit sieur Larcher de La Londe a été dit qu'il est très-singulier que lesdits sieur et demoiselle Rose aient la témérité d'avancer avoir payé audit sieur Leblanc la valeur des effets en question, que le fait est très-supposé et que la preuve que lesdits effets ne sont pas à eux résulte du mystère avec lequel ils les ont fait enlever et de ce qu'ils ont refusé l'entrée de l'appartement en question pour cacher leur fourberie et embarrasser ledit Larcher de La Londe pour la réclamation desdits effets; qu'il s'oppose à l'enlèvement du peu de ceux appartenant audit sieur Rose qui restent dans ledit appartement jusqu'à la restitution des effets en question.

Et par ledit sieur Rose, assisté de maître Louis-François Gomel, son procureur, a été dit qu'attendu qu'il est propriétaire desdits meubles et que sa propriété ne se trouve démentie par aucun titre contraire; que d'ailleurs les meubles étant actuellement dans lesdits lieux n'appartiennent nullement audit de La Londe, il nous déclare qu'il est dans le dessein de faire enlever tout le surplus desdits meubles et effets dont aucuns ne sont réclamés ni revendiqués. Protestant au surplus de se pourvoir criminellement contre ledit sieur de La Londe et la demoiselle de St-Hilaire pour raison des excès, mauvais traitements et sévices exercés en la personne de la demoiselle épouse de lui sieur Rose, et en cas d'empêchement et opposition à l'enlèvement de leurs effets, proteste de se pourvoir provisoirement en l'hôtel de M. le Lieutenant civil pour avoir permission de les faire enlever et au principal en tels dommages et intérêts qu'il fera requis.

Et par ledit sieur de La Londe, assisté de maître Louis Mallet, son procureur, a été dit que, sans se départir de ce qu'il a dessus dit et sous la réserve de se pourvoir par saisie et revendication de la tapisserie et de la glace en question partout où il la trouvera comme à lui appartenant, il veut bien, pour éviter plus longue contestation et éviter les frais du référé, consentir, sans tirer à conséquence, à l'enlèvement du peu d'effets qui restent dans les lieux en question, lesquels ne méritent pas les effets d'un référé.

Et par ledit sieur Rose, assisté comme dessus, a été requis acte du consentement ci-dessus prêté par ledit sieur de La Londe et a fait toutes protestations contraires et de droit à celles ci-dessus.

Après avoir vaqué à ce que dessus jusqu'à près de onze heures du soir, ledit sieur Rose est resté dans ledit appartement en possession du peu d'effets y étant, ainsi qu'il le reconnoît.

Sur quoi, nous, etc., avons dressé le présent procès-verbal.

Signé: CADOT.

L'an 1755, le mercredi 16 juillet, sur les neuf heures et demie du soir, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Charles Rose, l'un des académiciens de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, présentement rue St-Honoré, près St-Roch : Lequel, en continuant la plainte qu'il a ci-devant rendue à M^e Cadot, notre confrère, sur le procès-verbal par lui dressé le jour d'hier, lors de son transport à la réquisition du sieur Larcher de La Londe dans l'appartement qu'occupoit le plaignant au second étage d'une maison sise rue St-Honoré, appartenante à la dame veuve Berthelin, et qu'il tenoit de la demoiselle St-Hilaire, lequel appartement il quittoit ledit jour et vuidoit les lieux, nous a d'abondant rendu plainte contre ledit sieur de La Londe et ladite demoiselle de St-Hilaire, demeurant ensemble au second étage de ladite maison et nous a dit que, nonobstant le consentement prêté par ledit sieur de La Londe et la demoiselle de St-Hilaire sur le procès-verbal de notre confrère à ce que le plaignant continuât de faire enlever le surplus des effets restant dans ledit appartement, ils ont empêché que les crocheteurs, que le plaignant a envoyés ce matin à l'instant qu'il partoît pour remplir son devoir au concert de Madame la Dauphine, continuassent de faire ledit enlèvement jusqu'à ce que le plaignant fût lui-même présent en personne pour les enlever, quoiqu'il eût donné la clef de son appartement auxdits crocheteurs, ce qui signifioit bien qu'ils venoient de sa part, le tout ainsi qu'il vient de l'apprendre à son arrivée; qu'il croit qu'il y auroit de l'imprudence à lui de s'exposer à aller lui-même dans ledit appartement quand il n'en résulteroit qu'une scène semblable à celle d'hier. Mais, dans la crainte qu'on ne veuille se prévaloir de ce que ce restant de meubles est encore dans ledit appartement pour lui faire payer le terme courant, il nous rend la présente plainte.

De plus de ce qu'il vient également d'apprendre à son arrivée que de deux coups de pied que son épouse a reçus le jour d'hier de la part dudit sieur de La Londe desquels elle a rendu plainte à notre confrère, elle qui n'étoit accouchée que depuis quatorze jours, elle étoit toute noire et meurtrie desdits deux coups de pied qui lui avoient occasionné une perte de sang dont elle est dangereusement malade.

Plus, nous rend plainte de ce qu'étant arrivé au concert de Madame la Dauphine, il lui est revenu que ladite demoiselle St-Hilaire, qui est également du concert, avoit annoncé à toute l'assemblée de prendre garde à elle, qu'il alloit arriver dans l'assemblée un fripon et un voleur, qu'ils prissent garde à leurs poches, que ce voleur lui avoit enlevé le jour d'hier sa glace, sa tapisserie et d'autres effets, qu'elle leur feroit connoître ce voleur aussitôt qu'il arriveroit; qu'étant arrivé, il fut apostrophé par ladite demoiselle de St-Hilaire qui dit à toute l'assemblée : « Voilà le voleur dont je vous ai parlé

tout à l'heure. Fermez vos poches. » Ce qui a causé une rumeur considérable, le plaignant étant au concert depuis plus de sept années, n'ayant jamais été connu que pour un homme exact et plein de probité, ainsi qu'il fut dit par l'assemblée, incapable d'aucune bassesse, au lieu que ladite demoiselle n'y est encore parue que deux fois. Et comme de pareilles injures et procédés tendent à déshonorer et perdre le plaignant de réputation, qu'il ne peut reparoître au concert sans une justification pleine, entière et égale à l'injure qui lui a été faite, il nous rend du tout comme dit est plainte.

Signé : ROSE ; CHÉNON.

Information faite par le commissaire Chénon. Du lundi 21 juillet 1755, sieur Joseph Lepage, âgé de 42 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, place du Vieux-Louvre, etc., dépose que mercredi dernier, étant au concert de Madame la Dauphine, la demoiselle St-Hilaire y arriva et dit à l'assemblée de prendre garde à ses poches, qu'il y avait un voleur dans la compagnie et dit que c'étoit le sieur Rose qui lui avait volé pour 900 francs de tapisserie qu'elle avait achetée de lui et dont elle avait répondu au tapissier. Ajouta que la veille ledit sieur Rose étoit venu lui demander à dîner et que pendant ce tems la femme dudit sieur Rose avait enlevé lesdits meubles; qu'elle étoit en état de prouver que lesdits meubles étoient à elle par le témoignage du tapissier qui avait fait plainte contre ledit sieur Rose; que ledit sieur Rose étoit un fripon et qu'elle avait en mains les preuves pour le faire connoître tel, ce qu'elle a répété à qui l'a voulu entendre en menaçant de faire chasser ledit sieur Rose de l'Opéra et du concert de Madame la Dauphine;

Sieur Adrien Lefèvre (1), âgé de 45 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant cul-de-sac St-Hyacinthe, paroisse St-Roch;

Sieur Blaise Albert (2), âgé de 44 ans, demeurant à Paris, rue des Poulies, ordinaire de l'Académie royale de musique;

Sieur Nicolas-Sébastien Feret (3), âgé de 29 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Nicaise;

Sieur Marc-Antoine Chappotin (4), âgé de 32 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique et l'un des maîtres de ladite Académie, demeurant rue Plâtrière;

(1) Lefèvre chantait dans les chœurs et doublait dans les rôles.

(2) Albert, basse-taille dans les chœurs.

(3) Ferret, haute-contre dans les chœurs.

(4) Chappotin, haute-contre dans les chœurs et maître de musique et du chant de l'École de l'Opéra.

Sieur Jacques St-Martin (1), âgé de 59 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue d'Argenteuil;

Sieur Louis Aubert (2), âgé de 35 ans, ordinaire de la chambre du Roi et de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue St-Honoré;

Sieur Pierre Levesque (3), âgé de 30 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue de la Limace;

Sieur Jean Le Roy (4), âgé de 30 ans, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant cul-de-sac St-Hyacinthe;

Sieur Antoine Dauvergne, âgé de 40 ans, compositeur et maître de musique de la Chambre du Roi, demeurant, à Paris, rue Plâtrière, déposent tous des mêmes faits, etc., etc., etc.

(Archives nationales, Y, 11, 327.)

III

1757. — 10 mai.

Plainte d'un maître chirurgien contre la femme de Charles Rose qui avait battu sa domestique et invectivé son épouse.

L'an 1757, le mardi 10 mai, deux heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Jean-Baptiste Fobert, chirurgien à Paris, y demeurant rue St-Thomas-du-Louvre : Lequel nous a dit que dans la même maison où il demeure et sur le même carré du premier étage demeure le sieur Rose, musicien de l'Opéra, qui depuis trois mois a jugé à propos de retirer de Ste-Pélagie sa femme qui y étoit enfermée pour mauvaise conduite (5); que depuis ce tems le plaignant, sa femme et ceux qui ont affaire chez lui sont journellement exposés aux insultes et violences de ladite femme Rose, indépendamment du bruit qu'elle fait continuellement tant de jour que de nuit par les scènes violentes qu'elle fait à son mari; que dimanche dernier sur les sept heures du soir ladite femme Rose a insulté et

(1) Saint-Martin, basse-taille dans les chœurs.

(2) Aubert, premier violon de l'orchestre de l'Opéra.

(3) Levesque, basse-taille des chœurs.

(4) Le Roy, taille des rôles.

(5) Le 8 octobre 1755, en vertu d'ordres du Roi exécutés par l'inspecteur Coutailloux, Marie-Jeanne Regnard, femme de Charles Rose, avait été enfermée à Sainte-Pélagie.

En 1762, elle fut de nouveau arrêtée et enfermée à la requête de son mari, qu'elle avait quitté pour aller demeurer rue de Montmorency, au coin de la rue Saint-Martin.

maltraité la demoiselle Angélique, coiffeuse, qui descendoit de chez la femme du plaignant et s'étoit arrêtée à la porte avec la domestique du plaignant ; que le lendemain ayant rencontré la nommée Jeanneton, domestique du plaignant, sur l'escalier qui ouvroit la porte de l'appartement du plaignant, elle s'est jetée sur elle et l'a maltraitée de coups ; que cette fille s'est contentée d'appeler au secours, que la femme du plaignant a ouvert la porte, a vu sa domestique maltraitée par ladite femme Rose, l'a retirée de ses mains et sur les reproches qu'elle a faits à ladite femme Rose, celle-ci a invectivé la femme du plaignant dans les termes les plus durs et les plus grossiers, a voulu la maltraiter et l'a menacée qu'elle passeroit par ses mains ; qu'elle a même eu assez d'indiscrétion pour se mettre à sa fenêtre sur la rue, où elle a répété les mêmes insultes et menaces, et comme ladite femme Rose est sujette à se prendre de vin, que dans cet état elle entre dans des fureurs violentes qui sont connues et que le plaignant appréhende que sa femme et lui-même n'en soient victimes, il est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : FOBERT ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,334.)

Voy. ST-HILAIRE (MARIE-MADELEINE DE).

ROSE (MARIE-ROSE POLE, dite), danseuse. Elle était fille de M^{lle} Delfèvre, danseuse de l'Académie royale de musique, et après avoir reçu les leçons de Deshayes à l'École de danse de l'Opéra, elle parut pour la première fois à ce théâtre en 1782. Elle fut attachée ensuite au corps de ballet de la Comédie-Française et ne reparut à l'Académie royale de musique qu'en 1786, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Gluck.

Elle est, lit-on dans le *Journal de Paris* du 22 septembre 1786, l'élève de M. Vestris le père, que l'on peut dire avoir régné pendant trente années sur ce théâtre. On s'est aperçu par la noblesse, les grâces et la sagesse de l'exécution de l'élève que l'intention du maître a été de s'opposer à ce que les genres fussent confondus. On a remarqué avec plaisir que tous ses mouvemens étoient naturels, uniquement parce qu'elle paroît s'éloigner des difficultés réservées aux hommes et qu'elle évite, par ce moyen, les attitudes violentes

qui privent la danseuse des grâces qui appartiennent à son sexe. Quoique la crainte, inséparable d'un début, ait beaucoup nui à son exécution, les applaudissemens universels qu'elle a reçus doivent lui servir d'encouragemens pour mériter de plus en plus les suffrages du public.

M^{lle} Rose, jeune personne d'un caractère désagréable et capricieux, a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *Armide*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1786; *la Toison d'or*, tragédie de Dérïaux, musique de Vogel, en 1786, reprise en 1788; *Phèdre*, tragédie d'Hoffman, musique de Le Moyne, en 1786, reprise en 1787; *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, reprise en 1787; *Théodore à Venise*, opéra de Moline, musique de Paisiello, en 1787; *Arvire et Evelina*, opéra de Guillard, musique de Sacchini et Rey, repris en 1788; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1788; *Aspasie*, opéra de Morel, musique de Grétry, en 1789; *Démophon*, opéra de Dérïaux, musique de Vogel, en 1789; *les Prétendus*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Le Moyne, en 1789; *Télémaque et Mentor*, ballet de Gardel jeune, en 1790.

(*Mémoires secrets*, XXIII, 64. — *Journal de Paris*, 22 septembre 1786. — *Revue rétrospective*, 2^e série, t. III.)

1788. — 14 décembre.

Plainte de M^{lle} Marie-Rose Pole, dite Rose, contre un huissier qu'elle accusait d'avoir commis un faux à son préjudice.

L'an 1788, le dimanche 14 décembre, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Jean-Thomas Defresne, etc., est comparue demoiselle Marie-Rose Pole, de l'Académie royale de musique pour la danse, demeurante rue des Petites-Écuries-du-Roi, n^o 12, paroisse St-Laurent : Laquelle nous a dit, qu'en vertu de l'ordonnance de M. le juge auditeur au Châtelet du 2 du présent mois étant au bas de la requête à lui présentée le même jour, ladite

ordonnance dûment signée Picard et scellée, elle a, par exploit du sieur Marchand, huissier en la Chambre des comptes, du onze du présent mois, fait assigner le sieur Gruot, marchand linge à Paris, y demeurant rue St-Honoré au domicile par lui élu en la maison du sieur Debain, huissier à verge audit Châtelet, rue de la Ferronnerie, à comparoir hier samedi 13 du présent mois par-devant mondit sieur le juge auditeur en son cabinet au Châtelet pour voir dire qu'attendu qu'elle n'est débitrice, obligée, ni condamnée envers lui, sans avoir égard à l'opposition par lui formée sur elle entre les mains du sieur Prieur, caissier de l'Académie royale de musique, ledit sieur Prieur sera tenu nonobstant ladite opposition de payer et vider ses mains en celles de la comparante des sommes dont il est comptable envers elle ; que ledit jour samedi 13 du présent mois, ledit sieur Gruot s'est présenté en référé et a demandé le renvoi par-devant M. le Lieutenant civil, attendu que la réclamation excédoit la compétence du juge auditeur ; que le même jour 13 la comparante, rentrant chez elle à huit heures du soir, a trouvé chez le portier de sa maison un carré de papier plié en quatre. Après en avoir pris lecture, elle a vu que ce papier étoit timbré de la Généralité de Paris et qu'au bas d'icelui étoit apposée la signature Debain ; que le papier contient sommation à la requête des sieur et dame Gruot à la comparante de payer une somme de 905 livres 18 sols 6 deniers ; que cette sommation contient deux faux : d'abord elle porte que le sieur Debain a parlé à la personne de la comparante ; qu'elle n'a jamais vu cet huissier ni ne lui a parlé. En second lieu, elle contient une réponse qu'elle n'a pas faite puisque cette copie de sommation a été remise au portier qui la lui a rendue en rentrant chez elle. Elle nous a à l'instant représenté ladite copie de sommation, datée d'hier 13 décembre avant midi, signée Debain, et nous a fait remarquer que la réponse faite à cette sommation est de la même main, de la même encre que le corps de la sommation : ajoutant qu'il est certain que cette réponse a été fabriquée dans la maison du sieur Debain ; que même l'adresse de la comparante mise au bas de cette sommation annonce parfaitement qu'elle a été portée directement de chez l'huissier et qu'elle n'a pas été faite dans le domicile de la comparante ; que ces adresses que les huissiers ont pour habitude de mettre au bas de leurs exploits sont pour une plus parfaite indication pour leurs clercs ou recors, en un mot, que cette réponse est un faux commis par le sieur Debain contre lequel elle a le plus grand intérêt de se pourvoir. En conséquence, elle est venue nous déclarer qu'elle proteste contre la prétendue réponse fabriquée par le sieur Debain (1), qu'elle se réserve

(1) Voici le texte de cette réponse, copiée sur la sommation qui est jointe à la plainte : « Laquelle, parlant comme dessus, a dit et fait réponse que ces fournitures ne la regardent pas ; qu'il a plu à la dame Delfevre, sa mère, de les lui procurer ; que c'est à elle qu'il faut s'adresser pour en avoir le paiement et n'a voulu signer, de ce interpellée. »

de s'inscrire en faux contre ladite pièce, et ladite demoiselle nous ayant représenté ladite copie de sommation, nous avons remarqué qu'elle est conforme à l'énoncé ci-dessus, etc. Dont et de tout ce que dessus elle nous a rendu la présente plainte contre le sieur Debain et ses fauteurs, complices et adhérens.

Signé : M. R. POLE ; DEFRESNE.

(Archives nationales, Y, 12,062.)

ROSIER (FRANÇOIS), danseur.

1704. — 23 janvier.

François Rosier est accusé par sa sœur de lui avoir dit des injures et d'avoir tiré l'épée contre elle.

L'an 1704, le mercredi 23 janvier, trois heures de relevée, est comparu par-devant nous Jean Tourton, etc., demoiselle Jeanne Rosier, demeurant rue de l'Évêque : Laquelle nous a rendu plainte contre François Rosier, danseur de l'Opéra, demeurant rue St-Honoré, et dit qu'il y a environ quatre ans qu'elle a fait tout son possible pour tâcher d'entretenir et nourrir ledit Rosier, son frère, qui est établi et marié depuis environ trois ans, mais au lieu par lui de lui témoigner quelque reconnaissance des bontés qu'elle a toujours eues pour lui, elle a été surprise que depuis cinq ou six mois ou environ ledit Rosier lui a fait plusieurs malhonnêtetés, et sous prétexte que la plaignante reçoit les visites d'un homme qui la recherche en mariage, il n'y a forte de violences et de mauvais traitemens qu'il n'ait sur elle exercés et notamment ce jourd'hui il y a environ une heure que ledit Rosier est venu chez elle derechef et après avoir eu quelque conversation ensemble, elle a reçu ledit Rosier qui s'est mis dans une colère extraordinaire et lui a renouvelé les violences qu'il lui avoit ci-devant faites auxquelles il a ajouté les mauvais traitemens, en sorte que sans aucun respect il l'a traitée de « gueuse, de malheureuse, de p....., de g.... », qu'il passeroit de son épée au travers du corps à celui qui la recherchoit en mariage. Non content de quoi il a même tiré l'épée sur la compa-

rante de laquelle il la vouloit percer et, en effet, elle auroit perdu la vie si ce n'est qu'elle a paré les coups que ledit Rosier lui a portés. Et comme il menace journellement ceux qui viennent chez la plaignante de les assassiner et que même il a paru vouloir en user de même avec la plaignante, elle a été conseillée de venir nous rendre la présente plainte.

Signé : JEANNE ROSIER ; TOURTON.

(Archives nationales, Y, 12,108.)







S



SAINT-HILAIRE (MARIE-MADELEINE DE), chanteuse. Cette artiste débuta à l'Académie royale au mois de juillet 1763 et cessa d'en faire partie en 1765. Voici l'indication de quelques-uns des rôles qu'elle y chanta : Aspasia, dans les *Jeux olympiques*, en 1753 ; Oriane, dans *Amadis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 ; Psyché, dans l'*Amour et Psyché*, ballet de Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1760 ; Canente, dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, en 1761 ; Iole, dans *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; Iphise, dans *Jephthé*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, reprise en 1761.

(*Mercur de France. — Les Spectacles de Paris.*)

I

1755. — 22 juillet

M^{lle} Marie-Madeleine de St-Hilaire se plaint des insolences et des calomnies de Charles Rose et de sa femme.

L'an 1755, le mardi 22 juillet, sept heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparue Marie-Madeleine de St-Hilaire, fille, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Rose, musicien, et sa femme de ce que, par une fuite de toutes les injures qu'ils ont débitées tant en sa présence qu'en son absence, publiquement et scandaleusement contre son honneur et sa réputation, ils ne cessent l'un et l'autre de répandre contre elle les invectives les plus déshonorantes ; que le 15 du présent mois, lors de leur déménagement de l'appartement qu'ils occupoient dans la même maison où demeure la comparante, ladite femme Rose, en présence de son mari et de tous les locataires et voisins qu'elle avoit assemblés et fait mettre aux fenêtres et sur les escaliers en pouffant des cris et des injures étonnantes, a traité elle comparante de « b....., f..... p....., f..... g.... » et autres infamies que la pudeur ne permet pas de rappeler, et si scandaleuses et si horribles qu'elles peuvent faire un tort infini à sa réputation ; que ladite femme Rose s'est même emportée jusqu'à faire mille menaces à la comparante en disant qu'elle ne périroit jamais que de sa main ; qu'elle comparante a d'autant plus lieu d'être surprise d'un procédé aussi noir qu'elle a comblé perpétuellement ladite femme Rose et son mari de ses bienfaits tant dans le tems que ledit Rose montrait la musique à elle comparante, que lors des couches de ladite femme Rose, à laquelle elle comparante a donné toutes fortes de linges, même de l'argent pour payer sa sage-femme, ce qui démontre le caractère et l'ingratitude et la méchanceté les plus marquées ; que le lendemain 16 du présent mois, la comparante étant à Versailles dans la salle du concert de Madame la Dauphine pour y remplir ses devoirs et ses fonctions, elle fut extrêmement étonnée d'y voir ledit Rose tenant un papier à la main, lequel il montrait à tous ceux qui le vouloient voir et disoit hautement que la comparante et le sieur Delalande étoient deux fripons qui vouloient lui faire rendre des meubles dont il avoit payé la valeur, ce qui étoit une grande

coquinerie de leur part et se répandre en autres propos également injurieux, montrant elle comparante au doigt et cherchant à lui faire les avanies les plus mortifiantes, sans aucun égard pour le lieu où ils étoient; que depuis ledit Rose et sa femme continuent de répandre leurs injures, menaces et invectives contre la comparante chez toutes les personnes de sa connoissance et surtout à l'Opéra, cherchant à la déshonorer, réitérant continuellement les horreurs ci-dessus détaillées. Et comme elle a un notable intérêt d'arrêter la suite de pareilles vexations, injures, menaces et de mettre sa vie en sûreté, même de manifester au public, notamment à l'Académie royale de musique et aux chefs d'icelle son innocence et les vexations qu'elle effuie de la part desdits Rose et de sa femme, elle vient de ce que dessus nous rendre plainte.

Signé: CADOT; ST-HILAIRE.

(Archives nationales, Y, 12, 158.)

II

1755. — 16 décembre.

Nouvelle plainte de M^{lle} Marie-Madeleine de St-Hilaire contre Charles Rose.

L'an 1755, le mardi 16 décembre, huit heures du soir, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous sommes transporté vis-à-vis la porte du cloître St-Honoré, en une maison appartenante à la dame veuve Berthelin, au second étage sur le derrière d'icelle ayant vue sur la cour, où étant est comparue devant nous demoiselle Marie-Madeleine de St-Hilaire, de l'Académie royale de musique, demeurant en l'appartement où nous sommes: Laquelle nous a dit que non content par le sieur Rose, aussi de l'Académie royale de musique, d'avoir abusé de sa confiance au sujet des effets à elle appartenant qui étoient dans un appartement qu'elle lui avoit cédé attendant le sien, de l'avoir insultée vivement en différens endroits et d'avoir répandu contre elle les calomnies les plus indignes, il auroit encore supposé qu'elle comparante l'avoit injurié, et à ce sujet auroit voulu suborner des témoins pour déposer des faits par lui imaginés contre elle comparante et, pour y parvenir, il auroit attiré dans des cabarets les personnes qu'il a voulu séduire et engager à dire en justice qu'ils avoient connoissance desdits faits et calomnies par lui inventés sous la promesse de les bien payer de la déposition qu'ils feroient en sa faveur et même de les bien régaler. Pour parvenir à laquelle séduction ledit Rose

a commencé effectivement à régaler, dans un cabaret situé rue Fromenteau, sur la place du Palais-Royal, qui a pour enseigne : *L'Ami du cœur*, plusieurs particuliers. Et comme une pareille entreprise de la part dudit Rose est un crime capital qui mérite répression et qu'elle a un notable intérêt de constater les démarches que ledit Rose a faites à ce sujet, elle a requis notre transport pour nous rendre plainte (1).

Signé : ST-HILAIRE ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 158.)

SAINTE-HUBERTI (ANNE-ANTOINETTE CLAVEL, dite), chanteuse, née à Strasbourg le 15 décembre 1756. Elle débuta à l'Académie royale de musique le 23 septembre 1777, par le rôle de Mélisse, dans *Armide*, tragédie de Quinault, mise en musique par Gluck. Peu remarquée dans le principe, elle ne tarda pas à fixer l'attention des amateurs et le 12 mai 1778, à propos du rôle d'Angélique qu'elle avait chanté dans *Roland*, tragédie de Quinault, mise en musique par Piccini, le *Journal de Paris* s'exprimait ainsi sur son compte :

La dame St-Huberti a su vaincre les effets de sa trop grande timidité. Sa voix a paru tendre, flexible, sonore. Malgré l'accent étranger dont elle n'a pu encore se dépouiller entièrement, l'habitude qu'elle a de chanter les airs italiens donne à son chant du piquant et de la grâce et sa jeunesse permet d'attendre beaucoup des talents dont la nature l'a douée. Nous croyons devoir l'inviter à méditer ses rôles, à prendre de bons guides pour la scène et surtout à consulter la nature. Musicienne de la première force, exercée depuis son enfance dans les différens genres de musique, nous osons l'exciter à bannir sa timidité en prenant une juste confiance dans ses avantages et à se

(1) Dans l'information faite en suite de cette plainte, plusieurs témoins, tailleurs à l'Académie royale de musique, déposèrent que Charles Rose leur avait demandé comme un service de dire qu'en laçant, dans sa loge, M^{lle} de Saint-Hilaire, ils l'avaient entendue affirmer que la dame Rose était « une gourmandine qui avoit été à la suite de l'armée et mise sur le cheval de bois », mais qu'ils refusèrent parce qu'ils n'avaient jamais entendu M^{lle} de Saint-Hilaire tenir de semblables propos.

bien persuader que ce n'est que par un travail suivi que l'on peut parvenir à plaire constamment aux gens de goût.

Le rôle de Lise, dans le *Seigneur bienfaisant*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Floquet, qu'elle chanta au mois de décembre 1780, lui valut, d'un M. de Sireuil, les vers suivants :

Dis-nous, St-Huberti, par quel prestige heureux
Caches-tu l'actrice à nos yeux,
Pour ne nous présenter qu'une mère éplorée
Luttant contre les flots, luttant contre les feux,
Et tenant dans ses bras un enfant malheureux,
Qu'effraye, ainsi que nous, ta tendresse égarée ?
Tes gestes, tes regards, tes accens, ta douleur,
Tout est vrai ; tu fais l'art d'embellir la Nature.
Mais je n'aime pas moins ton talent séducteur,
Quand d'un tableau plus doux tu m'offres la peinture ;
Ton effroi me saisit, ton calme me rassure,
Et j'applaudis à tout entraîné par mon cœur :
Soit que le mouvement de la reconnaissance
Te précipite aux pieds d'un père généreux,
Soit qu'au milieu des ris, des fêtes et des jeux,
D'un fils qui t'est si cher ta main guide l'enfance,
Ou que ta voix touchante, organe de ton cœur,
Bénisse avec transport les soins d'un bienfaiteur.
Poursuis. Le Dieu des arts tient sa couronne prête,
Elle est le prix de tes succès brillans ;
Le public enchanté de tes rares talens,
D'une commune voix la pose sur ta tête.

Le 23 septembre 1782, *Ariane dans l'île de Naxos*, opéra de Moline, musique d'Edeimann, obtint un grand succès grâce à la manière dont elle interpréta le personnage d'Ariane, et Moline en remercia l'artiste en ces termes :

On applaudit partout à tes brillans succès ;
Partout tu seras célébrée.
Lorsque d'Ariane éplorée
Ta séduisante voix exprime les regrets,

Tu nous fais frissonner, frémir, verser des larmes ;
 Ton pouvoir nous transporte aux rives de Naxos.
 Chacun veut partager tes mortelles alarmes,
 Et l'on croit voir en toi la fille de Minos.

Digne émule de Melpomène,
 Par ton art enchanteur, de la lyrique scène
 Tu deviendras un jour la gloire et l'ornement :
 Tu donnes à mes vers une nouvelle vie,
 Ariane te doit son plus bel agrément.
 Brave sous tes lauriers les serpens de l'envie ;
 Sur les traces d'Offields, sur les pas de Clairon,
 Par une ravissante et sublime magie
 A l'immortalité tu fais voler ton nom.

En 1783, M^{me} Saint-Huberti chanta, en remplacement de M^{lle} Levasseur, le rôle d'Armide, dans *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, et s'y montra bien supérieure à l'artiste qui l'avait créé. Au sortir de la représentation, elle reçut d'un galant anonyme cet aimable madrigal :

J'avois abjuré de l'amour
 La frénésie et la foiblesse ;
 J'avois juré de fuir sa cour.
 Pour vous, sirène enchanteresse,
 Je deviens parjure en ce jour.
 Mais les moyens de s'en défendre ?
 Vous êtes belle et vous chantez ;
 De vous voir c'étoit bien assez,
 Falloit-il encor vous entendre !

La même année, le 1^{er} décembre, elle créa Didon, dans *Didon* (1), tragédie de Marmontel, musique de Piccini, et atteignit

(1) Marmontel a raconté dans ses *Mémoires* comment Piccini et lui furent amenés à écrire cet opéra :

« Cette année (1783), le maréchal de Duras, gentilhomme de la Chambre en exercice, me demanda si je n'avois rien fait de nouveau et me témoigna le désir d'avoir à donner à la Reine, à Fontainebleau, la nouveauté d'un bel opéra : « Mais je veux, me dit-il, que ce soit votre ouvrage. » On ne vous fait pas assez de gré de ce que vous faites pour rajouter les vieux opéras de Quinault. » Je reconnus, à ce langage, mon confrère à l'Académie et ses anciennes bontés pour moi. « Mon-

ce jour-là à l'apogée de son talent et de sa gloire. Le poète Moline, qui l'avait célébrée dans *Ariane*, la célébra aussi dans *Didon* :

Despréaux nous l'a dit, le vrai seul est aimable.
 St-Huberti, ton jeu suffit pour l'attester.
 Sous les traits de Didon, actrice incomparable,
 Au faite du talent ton art te fait monter :
 La nature est ton guide ; en sachant l'imiter,
 Tu fais te rendre inimitable !

A la douzième représentation de cet opéra, le 16 janvier 1784, les amis enthousiastes de l'actrice lui jetèrent sur la scène une couronne de lauriers entourée d'un ruban blanc sur lequel étaient brodés ces mots : *Didon et Saint-Huberti sont immortelles*. Une modestie feinte ou réelle lui ayant fait repousser cette couronne, quelqu'un lui fit immédiatement passer ce quatrain :

Ne fois pas si modeste et de cette couronne
 A nos yeux viens te décorer.
 Il est permis de s'en parer
 Quand c'est le public qui la donne !

« *seigneur le Maréchal*, lui dis-je, tant que mon musicien Piccini sera découragé comme il l'est, je ne puis rien promettre. Vous savez avec quelle rage on lui a disputé le succès de *Roland et d'Atys* ; ils ont réussi l'un et l'autre et jusque-là le vrai talent a triomphé de la cabale ; mais dans *l'Iphigénie en Tauride* il a succombé, quoiqu'il s'y fût surpassé lui-même. L'entrepreneur de l'Opéra, de Vismes, pour grossir sa recette par le concours des deux partis, a imaginé de faire joûter Gluck et Piccini sur le même sujet ; il leur a fourni deux poèmes de *l'Iphigénie en Tauride*. Gluck, dans le poème barbare qui lui est échu en partage, a trouvé des horreurs analogues à l'énergie de son style et les a fortement exprimées. Le poème remis à Piccini, tout mal fabriqué qu'il étoit, se trouvoit susceptible d'un intérêt plus doux ; et au moyen des corrections que l'auteur y a faites sous mes yeux, il a pu donner lieu à une musique touchante. Mais après la forte impression qu'avoit faite sur les yeux et sur les oreilles le féroce opéra de Gluck, les émotions qu'a produites l'opéra de Piccini ont paru foibles et légères. *l'Iphigénie* de Gluck est restée au théâtre dont elle s'étoit emparée ; celle de Piccini n'a pu s'y soutenir ; il en est confondu et vous seul, Monsieur le Maréchal, pouvez le relever de son abattement. — Que faut-il faire pour cela, me demanda-t-il ? — Une chose très facile et très juste, changer en pension la gratification annuelle qui lui a été promise lorsqu'on l'a fait venir en France et lui en accorder le brevet. — Très volontiers, me dit le Maréchal, je le manderai pour lui cette grâce à la Reine et j'espère l'obtenir. »

« Il la demanda et il l'obtint et lorsque Piccini alla, avec moi, l'en remercier : « C'est à la Reine, lui dit-il, qu'il faut marquer votre reconnaissance en composant pour elle cette année un bel opéra. »

« Je ne demande pas mieux, me dit Piccini en nous en allant, mais quel opéra ferons-nous ? — Il faut faire, lui dis-je, l'opéra de *Didon*, j'en ai depuis longtemps le projet dans la tête. » (*Mémoires de Marmontel*, tome III, livre X.)

C'était alors presque un crime que de discuter non pas le talent de M^{me} Saint-Huberti, mais seulement la manière dont elle rendait un rôle. Le *Journal de Paris*, qui au mois d'avril 1785, lors de la reprise de l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, avait cru pouvoir adresser à l'artiste quelques observations sur son personnage de Clytemnestre, reçut du bailli du Roulet, auteur des paroles d'*Iphigénie*, la lettre suivante :

Vous avez eu tort, Messieurs, de reprocher à M^{me} St-Huberti dans votre feuille du 21 de ce mois, d'avoir fait plusieurs changemens dans le rôle de Clytemnestre, puisqu'il est de fait qu'elle n'y en a fait aucun et qu'elle le chante exactement comme il est noté dans la partition. Vous n'êtes pas mieux fondés dans le reproche plus grave que vous lui faites, dans la même feuille, de dénaturer entièrement l'air : *Armez-vous d'un noble courage*, etc. Cette assertion singulière et très-offensante pour l'actrice célèbre qui rend si admirablement le rôle de Clytemnestre m'a extrêmement surpris ; je m'y attendois d'autant moins que jusqu'ici ce rôle et particulièrement cet air n'avoient point été rendus à la satisfaction des auteurs et que M^{me} St-Huberti a saisi seule leurs intentions et ne leur laisse rien à désirer. Je puis vous certifier, Messieurs, que M. Gluck a toujours désiré et demandé que cet air fût moins chanté que parlé ; que les deux premières phrases de la première partie en fussent exécutées d'un mouvement lent et marqué et que le mouvement en fût accéléré par gradation comme les changemens du rythme l'indiquent. Mais personne n'ignore que pour l'exécution vocale de ses ouvrages, M. Gluck n'a pas toujours obtenu ce qu'il désiroit. Vous vous trompez en croyant pouvoir appuyer votre opinion sur le caractère que vous supposez à Clytemnestre : mais ce caractère n'est pas celui que je lui ai donné. Les sentimens dominans dans l'âme de l'épouse d'Agamemnon sont particulièrement la fierté et la hauteur. Achille est indigne de l'honneur auquel elle lui permettoit d'aspirer : voilà ce qu'elle dit et ce qui la caractérise. Il ne mérite plus que du mépris puisqu'il a la bassesse de préférer une autre alliance à celle d'Agamemnon ; mais la dignité de Clytemnestre est offensée, elle veut être vengée, elle appelle même la vengeance ; mais elle ne se permet point la colère : ce sentiment la dégraderoit à ses propres yeux. C'est d'après ce caractère donné et saisi par M. Gluck que le grand maître a fait cet air déclamatoire et sublime dans toutes ses parties. Je crois qu'il seroit inutile, Messieurs, d'entendre davantage ma réponse à vos critiques peu réfléchies, pardonnez-moi cette expression qui ne peut être trouvée impolie et permettez que M^{me} St-

Huberti trouve ici, de la part des auteurs d'*Iphigénie*, un témoignage public de leur admiration et de leur reconnaissance pour la supériorité sublime avec laquelle elle rend le rôle de Clytemnestre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A cette épître, beaucoup moins polie que ne le pensait le bailli du Roulet, le *Journal de Paris* répondit en ces termes :

Il est honorable pour M^{me} St-Huberti d'avoir le suffrage de l'auteur du poème et nous l'en félicitons d'autant plus que l'on peut voir par quelques-unes des expressions de sa lettre qu'il ne cherche pas à ménager les signes de son improbation. Nous avons prouvé par les différens articles dans lesquels nous avons eu à parler de cette actrice que nous partageons l'enthousiasme du public et ce n'est pas la critiquer que de n'être pas de son avis sur un seul point. Si M. Gluck eût voulu les trois premières mesures du morceau dont il s'agit plus ralenties, il est présumable qu'il y auroit réussi, car cela ne présente aucune difficulté d'exécution ; s'il l'eût voulu, il l'auroit indiqué sur la partition ; s'il l'eût voulu, il l'auroit exigé par sa ritournelle, ainsi qu'il a prescrit le mouvement lent et étouffé du commencement du chœur d'*Armide*, *Poursuivons jusqu'au trépas*, par la nature de la ritournelle et par le choix des instrumens qui l'exécutent.

Dans l'*Alceste*, de Gluck, repris en 1786 et où elle remplissait le rôle d'Alceste, M^{me} Saint-Huberti remporta encore un triomphe constaté par ces vers d'Hoffman, qui devait devenir plus tard le célèbre critique du *Journal des Débats* :

Lorsque Didon par un amant trahie,
Aux sombres bords alla chercher la paix,
Tout a pleuré jusqu'à la sombre envie
Qui s'étonna de sentir des regrets.

Aujourd'hui par de nouveaux charmes
Alceste intéresse à son tour

Et l'Hymen vient mêler des larmes

Aux pleurs qu'a répandus l'Amour.

Tu verras donc, fille de Melpomène,
L'Envie en pleurs gémir de tes succès ;
Tant de beautés méritent bien sa haine,
Pardonne-lui les maux que tu lui fais.

Jouis en paix de ta victoire
 Et laisse siffler ses serpens ;
 Ils ennoblissent tes talens.
 L'Envie est l'ombre de la Gloire.

Enfin, pour donner une idée de l'engouement excité par M^{me} Saint-Huberti, on reproduira une épître qui lui fut adressée, quelques jours avant un congé qu'elle devait prendre, par une jeune personne désireuse de l'entendre dans *Alceste*, parce que, selon elle, on ne pouvait devenir épouse et mère sans connaître cet opéra :

Est-il vrai qu'infidèle aux vœux de Melpomène,
 Tu vas porter ailleurs les plaisirs de la scène ?
 Sous tes traits pleins de feu, Didon,
 Victime de l'amour, m'a fait verser des larmes ;
 A plaindre ses malheurs, j'ai goûté quelques charmes.
 Mais j'ai besoin d'une utile leçon ;
 La vertu seule éclaire la raison !
 Diffère quelques jours un départ trop funeste,
 Pour être épouse et mère, il faut entendre *Alceste* !

Le caractère de M^{me} Saint-Huberti était, paraît-il, beaucoup moins agréable que son talent. Dauvergne, directeur de l'Opéra, disait d'elle que c'était la plus méchante femme de son théâtre ; il lui imputait même des vices révoltants (1). Elle était insolente, exigeante et fatiguait l'administration de ses caprices ou de ses prétentions.

Grande musicienne, dit une note de M. de La Ferté en date de 1784, pleine de talent, essentielle à l'Académie. Si la nature ne lui a pas prodigué tous les moyens nécessaires, l'art a fait un prodige en sa faveur. Cette actrice sent trop combien elle est nécessaire à l'Opéra faute de sujets qui puissent la remplacer avec avantage. Elle a beaucoup de prétentions ; elle a de l'esprit,

(1) Voyez *l'Opéra secret au XVIII^e siècle*, par M. Adolphe Jullien, page 11.

mais une mauvaise tête ; il faut la ménager mais ne pas la gâter, car bientôt elle se rendroit, pour ainsi dire, la souveraine arbitre de l'Opéra.

M^{me} Saint-Huberti quitta le théâtre en 1790.

Elle a chanté entre autres rôles à l'Académie royale de musique : Mélisse, Armide, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1777 et 1784 ; Angélique, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1778 ; Lise, dans le *Seigneur bienfaisant*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Floquet, en 1780 ; Laurette, dans l'*Inconnue persécutée*, opéra de Rozoi et Rochefort, musique d'Anfossi, en 1781 ; Ariane, dans *Ariane dans l'île de Naxos*, opéra de Moline, musique d'Edelmann, en 1782 ; Chrysothémis, dans *Électre*, tragédie de Guillard, musique de Le Moine, en 1782 ; Rosette, amante de Myrtil, dans l'*Embarras des richesses*, opéra de D'Alainval et Lourdet de Santerre, musique de Grétry, en 1782 (1) ; Églé, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, en 1782 ; Sangaride, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, reprise en 1783 ; Armide, dans *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783 ; Didon, dans *Didon*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1783 ; Marie, dans *Péronne sauvée*, opéra de Sauvigny, musique de Dézaides, en 1783 ; Chimène, dans *Chimène*, tragédie de Guillard, musique de Sacchini, en 1784 ; Délie, dans *Tibulle*, acte des *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de M^{lle} Beaumesnil, repris en 1784 ; Hypermnestre, dans les *Danaïdes*, opéra du bailli du Roulet et Tschudi, musique de Salieri, en 1784 ; Iphigénie, dans *Iphigénie en Aulide*,

(1) Le costume de M^{me} Saint-Huberti dans cette pièce fut l'objet de critiques résumées dans une lettre adressée au *Journal de Paris*, le 25 décembre 1782 et dont voici un passage : « Je ne fais pas fi les jardinières des environs d'Athènes laissoient voir aussi leurs cuisses nues à travers de la gaze, comme M^{me} Saint-Huberti dans Rosette, mais je fais que ce genre de vérité a déplu à des personnes de goût. »

tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1785 et en 1788 ; Climène, femme de Panurge, dans *Panurge dans l'île des Lanternes*, comédie-opéra du comte de Provence (Louis XVIII) et Morel, musique de Grétry, en 1785 ; Pénélope, dans *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1785 ; reprise en 1787 ; Alceste, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1786 ; Camille, dans les *Horaces*, tragédie de Guillard, musique de Salieri, en 1786 ; Phèdre, dans *Phèdre*, tragédie d'Hoffman, musique de Le Moine, en 1786 ; Mandanne, fille de Xerxès, dans *Thémistocle*, tragédie de Morel, musique de Philidor, en 1786 ; Dircé, dans *Démophon*, tragédie de Marmontel, musique de Chérubini, en 1788 ; Nephté, dans *Nephté, reine d'Égypte*, opéra d'Hoffman, musique de Le Moine, en 1789.

M^{me} Saint-Huberti avait épousé vers 1775, à Berlin, un sieur Claude-Philippe Croisilles, se disant officier au service du Roi de Prusse et qui se faisait appeler de Saint-Huberti. Elle rompit en 1778 cette union où, comme le prouvent les documents publiés plus loin, elle fut loin de trouver le bonheur et épousa en secondes noces, en 1790, le comte d'Entraigues, agent des émigrés français, qui l'initia à toutes ses intrigues politiques. En 1812, elle fut assassinée avec son mari, près de Londres, par un domestique qui se donna ensuite la mort.

Le buste de M^{me} Saint-Huberti dans *Ariane* a été fait, en 1783, par Deseine, sculpteur sourd-muet.

(Archives nationales, O¹, 630. — *Mémoires secrets*, XXV, 47. — *Journal de Paris*, 14 mai 1778, 25 février 1781, 26 septembre 1782, 15 mars et 5 décembre 1783, 18 janvier 1784, 28 avril 1785, 1^{er} mars et 15 juin 1786. — Adolphe Jullien : *L'Opéra secret au XVIII^e siècle*.)

I

1778. — 31 juillet.

M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti, rend plainte contre le sieur Claude-Philippe Croisilles de St-Huberti, qui se prétendait marié avec elle et qui venait de la voler tandis qu'elle était à l'Opéra.

L'an 1778, le vendredi 31 juillet, neuf heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparue demoiselle Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti, pensionnaire du Roi à l'Opéra : Laquelle nous a dit que le sieur de St-Huberti, qui se prétend marié avec elle par un prétendu acte de célébration à Berlin, a abusé depuis près de trois ans de la confiance de la comparante pour s'installer chez elle et y rester malgré elle, s'y rendre maître et même la maltraiter. Il a plusieurs fois cependant quitté la maison, mais toujours en emportant les bijoux et effets de la comparante qu'il mettoit en gage ou vendoit : il y rentroit violemment mais les mains vides et la comparante étant dans l'impuissance de réclamer contre de pareilles persécutions n'ayant pas de papiers. Enfin, aujourd'hui pendant qu'elle étoit à l'Opéra, ledit St-Huberti a encore abusé de sa confiance et de son absence pour emporter les effets, papiers et musique de la comparante, même la musique qui est à l'Opéra, elle se trouve dans le plus grand embarras et le sieur St-Huberti a la finesse de lui demander, par une lettre du mercredi 29 de ce mois, des papiers et effets qu'il a déjà eu la précaution d'emporter. Pourquoi et pour parvenir à avoir chez elle la paix que le sieur de St-Huberti a depuis longtemps éloignée et pour forcer ledit sieur St-Huberti à lui rendre ses effets, papiers et musique et principalement celle appartenante à l'Opéra, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé: A. A. CLAVEL ; CHÉNON FILS.

(Archives nationales, Y, 11,412.)

II

1778. — 31 août.

Le sieur Croisilles de St-Huberti requiert un commissaire de se transporter avec lui rue de l'Arbre-Sec dans la maison où M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti, s'est retirée en fuyant le domicile conjugal et d'y saisir les objets à lui appartenant qu'on y trouvera. En vertu de ce réquisitoire, le commissaire Chénon et le sieur Croisilles de St-Huberti se transportent rue de l'Arbre-Sec et saisissent dans les poches de M^{me} St-Huberti 22 lettres dont il est formé une liasse, laquelle liasse est remise par le commissaire au sieur de St-Huberti.

L'an 1778, le lundi 31 août, sept heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Charles-Philippe Croisilles de St-Huberti, bourgeois de Paris, y demeurant rue des Orties, butte et paroisse St-Roch : Lequel nous a dit que dame Marie-Antoinette Clavel, sa femme, avec laquelle il est commun en biens, par des mauvais conseils a quitté la demeure commune furtivement et a fait enlever beaucoup d'effets. Le comparant vient d'apprendre qu'elle s'est réfugiée rue de l'Arbre-Sec, au premier étage de la maison du grenetier. Quoique le comparant ait le droit d'y aller seul et d'y exercer toute la plénitude de son pouvoir, il croit qu'il est plus prudent de nous requérir de l'y accompagner pour dresser procès-verbal qui constatera juridiquement la translation de demeure de la dame son épouse et conséquemment son évasion de chez le comparant, même les meubles et effets qui garnissent les lieux qu'elle occupe et les papiers qui s'y trouveront de quelque espèce et nature qu'ils soient.

Signé : CROISILLES DE ST-HUBERTI.

Sur quoi nous commissaire, etc., nous sommes transporté avec lui en un appartement ayant vue sur ladite rue de l'Arbre-Sec dont l'ouverture nous a été faite par la nommée Dubois, domestique de la dame St-Huberti, et passé dans la seconde pièce donnant sur la rue, y avons trouvé ladite dame St-Huberti couchée dans l'alcôve. Ledit sieur St-Huberti s'est faisi des poches qu'il a arrachées des mains de sa femme dans lesquelles se sont trouvées 22 lettres dont nous avons formé une liasse et à la réquisition dudit sieur de St-Huberti nous les avons cotées et paraphées, ladite dame de St-Huberti ayant refusé de le faire de ce sommée et les avons remises audit sieur St-Huberti. Ladite

dame de St-Huberti a fait toutes protestations de se pourvoir, dont et du tout nous avons donné acte et fait le présent procès-verbal.

Signé : CROISILLES DE ST-HUBERTI ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,411.)

III

1778. — 3 septembre.

M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti, s'étant plainte des mauvais procédés du commissaire Chénon lors de son transport rue de l'Arbre-Sec où elle s'était réfugiée, le sieur Chénon écrit au Lieutenant de police pour lui rendre compte de la façon dont il a exécuté cette opération.

MONSIEUR,

Lundi dernier 31 août, entre 7 et 8 heures du matin, à la réquisition du sieur St-Huberti, je me suis transporté avec lui rue de l'Arbre-Sec dans un appartement que sa femme, chanteuse à l'Opéra, a loué et où elle s'est retirée depuis son évasion de chez son mari. L'unique objet de cette opération étoit de constater le fait de la retraite de sa femme pour après se pourvoir comme il aviseroit. Il étoit accompagné de deux personnes et moi de mon clerc. Nous sommes entrés dans cet appartement dont l'ouverture nous a été faite par la servante, nous avons trouvé la femme St-Huberti couchée, le mari s'est aussitôt jeté sur les poches, la femme a voulu les retenir, ils se sont tirailés à qui les auroit, elles sont restées au mari qui me les a remises entre les mains en me requérant d'en retirer les papiers. Je n'y ai trouvé en papiers que quelques lettres qui au premier coup d'œil m'ont paru lettres de galanterie. Le mari m'a requis de constater et de les lui remettre. J'en ai fait une liasse composée de 22 pièces, je les ai paraphées par première et dernière, j'ai requis la femme de les parapher aussi, ce qu'elle a refusé, je les ai remises au mari et j'ai du tout dressé procès-verbal que j'ai terminé par des protestations de la part de la femme de se pourvoir.

Je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a eu d'autres actes de violence que les tiraillemens réciproques entre le mari et la femme de la part de l'un pour avoir les poches et de la part de l'autre pour les retenir. Il est vrai que dans ce débat la femme a été attirée hors de son lit, mais il n'y a eu aucun coup de ciseaux, aucun évanouissement. Il y a eu beaucoup de cris de la part de la femme. Lorsqu'elle a eu cédé elle craignoit que la violence de ses cris n'eût intéressé sa voix. Elle l'a essayée en nous régaland de quelques éclats.

cadences et roulemens qui l'ont rassurée sur ses inquiétudes. Elle n'a pas dit un mot des coups de ciseaux dont est question au mémoire; elle se plaignoit seulement d'une douleur au petit doigt de l'une de ses mains qu'elle disoit avoir été fatigué par la résistance qu'elle avoit faite à cacher ses poches. Rien ne lui a été enlevé de ses poches que les 22 lettres.

3 septembre 1778.

(Archives nationales, Y, 11,411.)

IV

1782. — 6 avril.

Lettre du ministre de la maison du Roi à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, relative à un refus de service de M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti.

Je reçois, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire au sujet de la dame St-Huberti. Un simple exil ne la puniroit pas suffisamment de son refus, si elle y persiste. Je crois plus convenable de commencer par lui faire notifier un ordre de faire son service à l'Opéra à peine de punition, de la faire surveiller jusqu'à cette époque et de la faire conduire à l'hôtel de la Force le même jour à cinq heures du soir, si elle n'est pas alors rendue à l'Opéra et qu'elle continue de refuser d'y chanter. J'écris en conséquence à M. Le Noir la lettre ci-jointe à cachet volant. Je vous prie de la lui faire remettre après en avoir pris lecture.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, etc.

AMELOT.

A Versailles, le 6 avril 1782.

(Archives nationales, O¹, 629.)

V

1784. — 23 novembre.

Brevet d'une pension de 500 livres accordée par le Roi à M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti.

Brevet d'une pension de 500 livres en faveur d'Anne-Antoinette Clavel de St-Huberti, née le 15 décembre 1756 et baptisée le lendemain dans la paroisse

St-Pierre le plus Jeune de la ville de Strasbourg, laquelle pension lui a été accordée sur le trésor royal en considération de ses services en qualité d'actrice de l'Académie royale de musique.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti.*

Extractus ex libro baptismali parochiæ ad sanctum Petrum juniorem intra Argentinam, p. 168: Hodie decimo sexto decembris, anno millesimo septingentesimo quinquagesimo sexto, a me infracripto fuit baptizata Anna-Antonia, filia domini Petri Clavel, musici? et dominæ Claudix-Antoniæ Pariset, ejus uxoris legitimæ, pridie nata. Patrinus fuit dominus Claudius-Franciscus Guillemain, in negociis regiis occupatus, et matrinx Anna Goyer nata Lebrun, patre præfente, qui una mecum subscripserunt.

2. — *Lettre autographe de M^{me} Anne-Antoinette Clavel, dite St-Huberti, relative à sa pension.*

Je ne croyois pas, Monsieur, qu'il fallût autant de démarches de votre part pour obtenir l'expédition de ce brevet, car il ne m'eût pas plus coûtée de vous les faire parvenir sur le champs sans vous donner l'embaras de vous en occuper si souvent.

Je ne compte pas prendre, pour toucher cette pension, d'autre qualité que celle qui me l'a faite obtenir du Roy; mes noms et surnoms sont dans mon extrait de baptême, mon nom de famille étoit Clavel. Celui de mon mari étoit Croisille de St-Huberty, mais comme ce dernier est celui sous lequel je suis connue au spectacle, c'est aussi celui que je signe. J'imaginois que ce nom suffisoit.

N'ayant plus de mari, je ne prendrai pas le nom de Croisille, alors je crois, Monsieur, que l'on pourroit m'expédier le brevet sous celui de M^{lle} Clavel dite St-Huberty pour éviter toute espèce d'erreur.

En attendant votre avis sur lequel je me repose entièrement, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble servante.

Signé: DE ST-HUBERTY.

P.-S. — Je vous prierai de me renvoyer mon extrait de baptême lorsqu'il ne vous servira plus.

Ce 24 septembre 1784.

(Archives nationales, O¹, 672.)

SAINT-LÉGER (CATHERINE DE), danseuse.

1723. — 12 août.

M^{lle} Catherine de St-Léger se plaint d'avoir été insultée et battue par un nommé La Boulaye, homme très-violent.

L'an 1723, le jeudi 12^e jour d'août, cinq heures de relevée, nous Hilaire Tripperet, etc., ayant été requis, sommes transporté rue Royale en une maison dont est propriétaire le sieur Soumain, chirurgien de Monseigneur le duc d'Orléans; où étant et monté dans un appartement au premier étage ayant vue sur ladite rue, y avons trouvé damoiselle Catherine de St-Léger, danseuse de l'Opéra, demeurante en l'appartement où nous sommes : Laquelle nous a fait plainte et a dit qu'elle est journellement exposée aux insultes du nommé Laboulaye, homme très-violent; qu'il y a environ une heure la damoiselle plaignante étant à sa fenêtre donnant sur ladite rue à causer avec deux dames de ses amies, elle a été surprise de se voir insultée par ledit Laboulaye, qui est venu au-dessous desdites fenêtres et parlant à ladite damoiselle plaignante, il l'a traitée de toutes sortes d'injures les plus atroces, entre autres de « p. . . . p. », qu'elle couroit les mauvais lieux, ajoutant que la maison où elle étoit demeurante étoit un b. . . . : en sorte qu'il lui a fait un scandale public en disant hautement qu'elle avoit passé par les grands remèdes de la vérole, de laquelle il l'avoit fait guérir. Se plaint, en outre, de ce que ledit Laboulaye fait courir dans Paris des libelles diffamatoires contre l'honneur et la réputation de ladite damoiselle plaignante; que lundi dernier elle fut encore insultée par ledit Laboulaye en passant rue l'Évêque, où il lui donna un soufflet et mit ensuite l'épée à la main en criant que ladite damoiselle plaignante étoit une gueuse qui venoit de lui couper la bourse, qu'il falloit l'arrêter; que, sans le secours de la populace amassée au bruit, elle auroit été exposée à toutes sortes de violences, puisqu'il la menaçoit de lui couper le visage et se fauva pour éviter d'être arrêté par ladite populace qui étoit très-indignée d'un tel procédé. Et comme de telles insultes sont souvent réitérées par ledit Laboulaye, la damoiselle plaignante a été conseillée de requérir notre transport à l'effet de nous rendre la présente plainte.

Signé : CATHERINE DE ST-LÉGER ; TRIPPERET.

(Archives nationales, Y, 11, 144.)

SARON (MARIE-CLAUDINE), danseuse, née vers 1739, fut attachée à l'Académie royale de musique, de 1759 à 1767. En 1779, elle fut l'héroïne d'une aventure qui amusa tout Paris et dans laquelle elle sut mettre les rieurs de son côté. Un notaire, très-amateur des filles d'Opéra, lui avait gracieusement prêté, sur sa signature, 1,800 livres ; puis, pensant que sa créance lui donnait tous les droits, il sollicita et obtint de la danseuse la faveur d'un rendez-vous. Quelques jours après, M^{lle} Saron, qui s'imaginait avoir désintéressé le notaire, fut fort étonnée de recevoir la visite d'un agent de police muni du billet souscrit par elle et lui en demandant, au nom de l'exigeant tabellion, le paiement intégral. La danseuse eut beau expliquer ce qui s'était passé et comme quoi elle avait lieu de se croire libérée de sa dette, l'agent n'en persista pas moins dans sa réclamation et se retira après l'avoir engagée à payer. M^{lle} Saron adressa alors à ce personnage la lettre suivante qu'elle eut soin de rendre publique et qui couvrit le notaire d'un ridicule ineffaçable :

Je voudrais bien déférer à votre conseil, j'en fais grand cas, mais cela m'est impossible et mon Adonis, qui est un homme de loi, fait la raison pourquoi. De tout ce que j'ai, rien ne m'appartient plus que mes faveurs ; le Roi retient une partie de mes rentes pour payer les impositions ; des gens de mauvaise foi me disputent le reste ; mais S. M. ne se réserve rien sur les premières et la chicane n'y peut mordre. J'ai le droit incontestable d'en disposer librement et par conséquent de les donner ou de les vendre. On interdit ceux qui prodiguent leur bien au premier venu, on les traite de fols et je ne suis pas folle. Vous conviendrez après avoir vu le personnage que rien ne pouvoit m'exciter à la générosité ; au moins doit-on recueillir le plaisir du bienfait. J'ai donc vendu ce que je ne voulois pas accorder gratuitement ; rien ne manque à la vente et tous les notaires de Paris y auroient passé qu'elle ne seroit pas mieux en règle. Ils m'ont appris qu'il y falloit trois points : la chose, le prix et le consentement. J'ai livré la première, je retiens le second et quant au troisième, son portrait, dont l'acquéreur m'a gratifié, en répond. Je suis prête à le lui rendre : s'il me croit dédommée par ce cadeau, je ne me suis pas trouvée satisfaite de sa personne et l'image ne m'a jamais tenu lieu de réalité. Quand

je voudrai être généreuse, je choisirai mieux ; ainsi, quoiqu'il soit humiliant dans tout autre cas d'avouer bonnement que l'intérêt seul m'a guidée, je préfère cependant pour mon amour-propre que l'on m'accuse plutôt de cupidité excessive que de mauvais goût. Je m'en rapporte à votre bon jugement, Monsieur, et à la sagesse du magistrat que je respecte et dont je réclame l'équité ; c'est une dérision que la prétention de ce petit notaire, une misérable chicane ; j'espère que ses confrères le remettront dans les bons principes.

A cette lettre, M^{lle} Saron joignit une sommation accompagnée d'offres réelles pour la remise du portrait du notaire et ne rendit jamais les 1,800 livres.

Après avoir quitté l'Opéra, elle ouvrit à Paris un tripot public et s'y conduisit de façon à mériter les surnoms d'impudique et de voleuse dont la renommée la décora.

(*Les Spectacles de Paris. — Mémoires secrets*, XIV, 312 ; XXI, 12. — *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, pages 78, 96, 109, 277, 314.)

1767. — 5 juin.

Mlle Marie-Claudine Saron accuse Mlle Ledoux, sa camarade, de l'avoir insultée et d'exciter contre elle plusieurs jeunes gens qui l'ont menacée.

L'an 1767, le vendredi 5 juin, dix heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Marie Saron, épouse du sieur Ignace Vincent, bourgeois de Lyon, elle danseuse à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue Neuve et paroisse St-Eustache : Laquelle nous a rendu plainte contre la demoiselle Ledoux, ci-devant nommée Agathe, aussi danseuse à l'Opéra, et dit qu'elle plaignante céda à un particulier, à sa prière et réquisition, une montre d'or qui lui appartenait, de laquelle montre ce particulier fit présent à ladite demoiselle Ledoux ; que quelques jours après les parens de ce même particulier prièrent la plaignante de vouloir bien reprendre sa montre et faire remettre à ce particulier un billet qu'il lui avoit laissé pour la valeur d'icelle ; que la plaignante voulant obliger cette famille reprit la montre et rendit ledit billet ; que ladite demoiselle Ledoux, mécontente de ce procédé qui n'avoit cependant rien que d'honnête, témoigna beaucoup de ressentiment à la plaignante et s'emporta contre elle

jusqu'aux invectives et aux injures ; que même elle ligua contre elle plusieurs jeunes gens qui lui sont affidés et qu'elle se vante de faire agir à son gré pour faire scène et insulter la plaignante dans divers lieux, même à l'Opéra : ajoutant qu'elle contraindrait la plaigante à sortir de Paris ; que ces menaces ont été effectuées il y a aujourd'hui huit jours sortant du spectacle de l'Opéra où plusieurs des jeunes gens menacèrent la plaignante de faire contre elle des vers et des chansons, disant qu'elle leur payeroit ; que, de plus, aujourd'hui pendant le tems du spectacle et tandis que ladite plaignante s'habillait dans sa loge, ladite demoiselle Ledoux osa menacer la plaignante de lui faire faire un mauvais parti par lesdits jeunes gens à qui, pour les irriter contre la plaignante, elle se proposoit de dire qu'elle avoit parlé mal d'eux ; qu'elle ajouta, en présence de plus de douze personnes, que la plaignante étoit une voleuse et qu'elle avoit volé tout l'Opéra, ce qu'elle assaisonna de beaucoup d'épithètes sales et grossières que la plaignante ne se permet pas de rapporter ici. Et comme toutes ces imputations et ces menaces peuvent avoir des suites très-dangereuses et pourroient même donner lieu à des scènes et à des violences que la plaignante veut éviter, appréhendant même que quelques jeunes gens peu prudens exécutent les menaces que ladite demoiselle Ledoux a faites, crainte qui est d'autant mieux fondée que ladite demoiselle Ledoux a déjà été punie par la justice pour la même cause et qu'elle a le plus grand intérêt à en faire imposer à ladite demoiselle Ledoux, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : M. SARON ; HUGUES.

Information faite par-devant le commissaire Hugues. — Du mercredi 10 juin 1767, neuf heures du matin, demoiselle Henriette Leroy, âgée de 14 ans passés, danseuse à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue du Mail, paroisse St-Eustache, etc., dépose que le vendredi 5 juin, jour de la dispute entre ladite demoiselle Ledoux et la demoiselle Saron et au moment où elle a appris que ladite dispute avoit eu lieu, elle déposante étoit à danser, en sorte qu'elle n'a rien entendu du tout de ce qui s'est passé entre elles ; que quand elle déposante est revenue dans sa loge, elle a bien remarqué un reste de dispute entre elles, paroissant l'une et l'autre fort en colère, mais elle n'a point entendu les menaces portées en ladite plainte ; qu'elle a seulement entendu ladite demoiselle Ledoux demander à ladite demoiselle Saron un billet de loterie qu'elle avoit et qui avoit porté un lot que ladite demoiselle Saron ne voulut point rendre en lui disant : « Est-ce que vous ne vous fiez pas à moi ? »

Pierre Boucher, âgé de 33 ans, domestique au service de la demoiselle

David, danseuse à l'Opéra, chez laquelle il demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, paroisse St-Eustache, etc. Dépõe que le vendredi cinq juin présent mois, étant dans la loge de sa maîtresse à l'Opéra, laquelle est commune avec lesdites demoiselles Saron, Ledoux et autres, vint ladite demoiselle Ledoux qui se plaignit hautement de ce que ladite demoiselle Saron ne vouloit pas lui donner la note ou la copie d'un billet de loterie de l'École royale militaire qui avoit gagné ; que ladite Saron survint dans ladite loge à qui ladite demoiselle Ledoux demanda encore la copie dudit billet, que ladite demoiselle Saron la refusa prétendant qu'elle n'avoit plus ledit billet et qu'elle l'avoit confié à quelqu'un pour le recevoir ; que ladite demoiselle Ledoux dit à ladite demoiselle Saron qu'elle ne se fioit pas à elle, parce que quelqu'un qui étoit capable de prendre une montre pouvoit bien l'attraper d'une autre manière ; que tout le monde disoit que c'étoit une voleuse, jusqu'à ses domestiques, et qu'elle le lui prouveroit ; qu'en suite elles se dirent respectivement diverses injures.

Jean-Guillaume-Alexandre Suplice, âgé de 50 ans, maître tailleur pour femmes, demeurant à Paris, rue Fromenteau, paroisse St-Germain, etc. Dépõe qu'il y a quelque tems, il a ouï parler indirectement d'une montre qui avoit été vendue par ladite demoiselle Saron à un particulier qui en avoit fait présent à ladite demoiselle Ledoux et que ladite demoiselle Saron l'avoit reprise ; que vendredi dernier le déposant étant dans l'Opéra en la loge où s'habillent les danseuses, il entendit ladite demoiselle Ledoux dire à d'autres danseuses qu'elle avoit gagné, avec ladite demoiselle Saron, à la loterie de l'École royale militaire où elles avoient mis chacune six livres et qu'il étoit sorti deux numéros ; qu'elle ajouta qu'elle avoit envoyé son domestique chez ladite demoiselle Saron pour avoir la copie du billet, mais que ladite demoiselle Saron avoit refusé de la donner en disant qu'elle n'avoit plus ledit billet ; que survint aussitôt, dans ladite loge, ladite demoiselle Saron à qui ladite demoiselle Ledoux dit : « Vous savez, mademoiselle, que nous avons gagné à la loterie » ; que ladite demoiselle Saron répondit : « Eh bien ! en vous payant, tout est dit ! » que ladite demoiselle Ledoux dit : « Croyez-vous que je recevrai ainsi mon argent à votre volonté ? Je veux avoir la copie du billet. » Que ladite demoiselle Saron répondit : « Est-ce que vous vous méfiez de moi ? » ajoutant qu'elle ne pouvoit pas lui donner ladite copie, attendu qu'elle avoit chargé un particulier de recevoir ledit billet ; que ladite demoiselle Ledoux s'emporta alors violemment contre ladite demoiselle Saron à qui elle dit beaucoup d'injures et entre autres qu'elle étoit une voleuse, connue pour telle à l'Opéra, que son propre domestique l'avoit dit au sien et ajouta : « Ne comptez pas faire dudit billet comme de ma montre », et répéta encore plusieurs fois qu'on la connoissoit à l'Opéra pour une voleuse ; que ladite demoiselle

Saron répondit à ladite demoiselle Ledoux qu'elle le lui prouveroit ; quels étoient ceux qui la faisoient passer pour voleuse ? qu'elle y mangeroit sa chemise pour se faire faire réparation. Qu'enfin lesdites demoiselles Ledoux et Saron se sont respectivement injuriées et ladite demoiselle Saron a reproché à ladite demoiselle Ledoux qu'elle l'avoit menacée de lui faire faire un mauvais parti par des mousquetaires et des jeunes gens qui lui étoient affidés.

Antoine Chastel, âgé de 17 ans, domestique au service de la demoiselle Lahaye, danseuse à l'Opéra, chez laquelle il est demeurant, rue des Bons-Enfants, paroisse St-Eustache, et Marie-Anne Yaigne, fille âgée de 21 ans, cuisinière au service de la demoiselle Dauvillier, danseuse à l'Opéra, demeurante rue Jean-St-Denis au coin de la rue St-Honoré, déposent des mêmes faits dans les mêmes termes.

Jean Plodis, âgé de 33 ans, maître tailleur pour femmes, demeurant à Paris, rue de Richelieu, paroisse St-Eustache, etc. Dépose (comme les autres relativement au billet de loterie)... que ladite demoiselle Ledoux injuria ladite demoiselle Saron en lui disant entre autres choses qu'elle étoit une voleuse, connue pour telle et qu'elle avoit volé tout l'Opéra ; que, par suite de ladite dispute elles s'injurèrent et se firent divers reproches ; entre autres ladite demoiselle Saron reprocha à ladite demoiselle Ledoux qu'elle voyoit chez elle des crocs : à quoi ladite demoiselle Ledoux lui répondit : « Je vous ferai voir si les mousquetaires font des crocs et je leur dirai ! » que, de plus, elle menaça ladite demoiselle Saron qu'elle la contraindrait à fortir de Paris.

Demoiselle Anne Dauvillier, âgée de 19 ans, danseuse à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue St-Honoré au coin de la rue Jean-St-Denis, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, etc. Dépose que le vendredi 5 du présent mois étant à s'habiller dans sa loge à l'Opéra qui est commune avec les demoiselles Ledoux, Saron et autres, il s'éleva une dispute entre lesdites demoiselles Ledoux et Saron au sujet d'un lot (le témoin dépose ensuite comme les autres relativement au billet de loterie)... qu'elles se dirent beaucoup d'injures que la déposante n'entendit point étant alors sortie de ladite loge pour aller au théâtre. Ajoute la déposante qu'à l'égard de la montre dont est question laquelle a donné lieu à la méfintelligence qui, depuis quelques jours, étoit entre les demoiselles Ledoux et Saron, elle ne trouve pas, d'après ce qu'on lui en a dit, que les faits soient conformes à ce qui est porté en ladite plainte ; que ce qu'elle a oui dire à cet égard est que ladite demoiselle Saron avoit vendu sa montre 40 livres, que la déposante a entendu dire ne valoir pas plus de 20, à un jeune particulier qui en fit présent aussitôt, au su de la demoiselle Saron, à ladite demoiselle Ledoux avec laquelle elle étoit fort amie alors ; que, comme ledit particulier n'avoit point d'argent pour payer ladite montre, elle accepta de lui un billet ; que n'ayant

pas trouvé ledit billet bien fait elle s'en fit faire un second ; que n'étant pas non plus contente de la façon dont le second étoit fait, elle s'en fit faire un troisième et rendit les deux premiers ; que depuis, ladite demoiselle craignant de ne pas être payée dudit billet et envisageant que la famille de ce particulier pourroit s'imaginer qu'elle avoit eu quelques liaisons avec lui, reprit ladite montre et pour y parvenir elle demanda à ladite demoiselle Ledoux, un soir qu'elles étoient allées ensemble chez Nicolet, à aller coucher avec elle, prétextant que ses domestiques étoient couchés et qu'elle devoit aller le lendemain de bonne heure à la campagne ; que de fait, étant venue coucher chez ladite demoiselle Ledoux et s'étant levée avant que cette dernière fût éveillée, elle prit ladite montre qui étoit, à ce que croit la déposante, à la cheminée et l'emporta en disant à la cuisinière qu'elle emportoit ladite montre pour régler sa pendule.

Marguerite Namin, âgée de 48 ans, travaillant en couture, demeurante à Paris, rue du Mail, paroisse St-Eustache, etc. Dépose comme les précédents témoins.

Signé : HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,008.)

SMORTO (BERNARDO), musicien. Il jouait du théorbe à l'orchestre de l'Opéra.

1707. — 7 mars.

Bernardo Smorto rend plainte contre sa femme qui voulait entrer comme danseuse à l'Opéra malgré lui et qui, sur son refus, l'avait injurié et avait quitté le domicile conjugal en emportant tous les effets qui s'y trouvaient.

L'an 1707, le lundi 7^e mars, est comparu par-devant nous Étienne Duchefne, etc., Bernardo Smorto, noble messinien, théorbiste à l'Opéra de cette ville de Paris, y demeurant rue du Four, paroisse St-Eustache : Lequel nous a dit et fait plainte que, ayant épousé il peut y avoir six ans Marie-Anne Martinet, sans aucune dot, en la ville de Rouen où il faisoit alors sa demeure, il seroit resté avec elle l'espace de dix-huit mois après lequel il seroit

venu en cette ville et se feroit établi dans la rue du Four, faubourg St-Germain, et trois ans après le plaignant feroit entré à l'Opéra en qualité de théoriste aux appointemens de 500 livres, ce qui l'auroit obligé de s'approcher du quartier St-Honoré et feroit venu demeurer rue du Four, paroisse St-Eustache, avec sadite femme et son fils qui n'est âgé que de 4 ans et demi : de sorte que depuis 15 mois ou environ qu'il est à l'Opéra, sa femme l'auroit vivement sollicité de l'y faire aussi entrer pour y danser. De laquelle proposition le plaignant ayant été justement indigné, il auroit fait auprès d'elle tout son possible pour lui ôter cette fantaisie de l'esprit, lui faisant entendre le peu d'honneur et de stabilité qu'il y avoit pour une femme dans un pareil emploi ; mais, n'ayant pu réussir pour la détourner de cette idée, il auroit appris qu'elle avoit fait connoissance avec le nommé Armand, maître à danser, son voisin, chez lequel elle alloit journellement répéter les hautes danses, ce qui l'auroit obligé de lui dire qu'il ne consentiroit jamais à cela, et l'ayant même pris en particulier, il lui auroit exagéré la confusion qu'une pareille profession donneroit à lui plaignant, qu'elle avoit à en craindre les suites et qu'enfin étant couturière, il valoit beaucoup mieux qu'elle s'appliquât à se perfectionner dans la couture et à conserver ses habitudes que de s'exposer aux hasards d'une danseuse publique. Mais, n'ayant pas trouvé dans l'esprit de sa femme la docilité et l'union qu'il espéroit d'elle, au lieu de déférer à ses conseils, elle l'auroit traité de « b..... de chien, malheureux, p..... » et d'autres invectives et lui portant le poing sous le nez. Et d'autres jours qu'elle lui disoit qu'elle entreroit à l'Opéra malgré lui, elle s'échauffoit tellement contre lui qu'elle lui a plusieurs fois pris le couteau et l'a poursuivi le menaçant de le percer de son épée, avec des violences et des emportemens qui alloient à l'excès : ce que le plaignant a toujours souffert dans l'idée que cette fantaisie passeroit avec le tems ; mais, le jour de St-Mathias, 24 février dernier, revenant de l'Opéra et rentrant dans son appartement, il fut surpris de le voir entièrement démeublé, sans tapisserie, tables, ni chaises, et que sa femme avoit fait emporter par des crocheteurs tous ces meubles, linge, vaisselle, batterie de cuisine, emmenant son fils et lui ayant ôté jusqu'à son tour de lit, matelas, lit de plume et couvertures, enfin, l'ayant réduit à la paille, ce qui l'a obligé d'emprunter de ses voisins son nécessaire : et depuis ce tems-là il n'a pu découvrir où elle se feroit retirée ni ce qu'elle étoit devenue. Dont et de tout ce que dessus il nous rend plainte.

Signé : BERNARDO ; DUCHESNE.

(Archives nationales, Y, 13,056.)

SOMMERVILLE (MARIE CONBETTE, dite), chanteuse.
Elle quitta l'Opéra en 1751.

1731. — 27 décembre.

Plainte de Marie Conbette, dite Sommerville, contre une servante qui l'avait volée

L'an 1731, le jeudi 27 décembre, onze heures trois quarts du soir, en l'hôtel et par-devant nous Charles Charles, etc., est comparue Marie Conbette, dite de Sommerville, actrice de l'Opéra, fille, demeurante rue de la Comédie-Françoise, paroisse St-Sulpice, au troisième sur le devant d'une maison dont la demoiselle Poupert est principale locataire ou propriétaire : Laquelle nous a dit qu'elle avoit depuis cinq jours seulement, en qualité de domestique à son service, une particulière nommée Dubois, femme du nommé Dubois, cocher : elle ne pensoit pas en avoir du chagrin ; cependant, lorsqu'elle est rentrée ce soir à huit heures et demie à la maison, elle n'y a plus trouvé ladite Dubois. Elle auroit appris de la demoiselle Dauterne, autre locataire de la même maison, que ladite Dubois en étoit sortie dès les cinq heures et qu'elle étoit allée voir son mari, à ce qu'elle lui avoit dit. Elle lui a remis en même tems la clef de sa chambre dans laquelle étant entrée par ce moyen elle a trouvé que ladite Dubois lui avoit pris, volé et emporté de son armoire où étoient les clefs, une garniture de tête à deux pièces de mouffeline brodée garnie de dentelles à réseaux ; plus, dans le tiroir d'une table qui étoit aussi ouvert, une boîte à mouches d'argent blanc par-dessus et dorée en dedans, à jour par-dessus seulement, sans chiffre ni gravure ; un étui de poche aussi d'argent blanc ouvrant et fermant sans ressorts ni vis, non gravé par les deux bouts, ciselé tout autour ; un cure-oreilles d'argent dans ledit étui. Plus dans son cabinet, lequel étoit aussi ouvert, un jupon de toile indienne à bouquets détachés, doublé de flanelle blanche ; un casket aussi de toile indienne à dessin suivi sans doublure ; une robe abattue de satin tout neuf, à raies bleues et jaunes nuancées, doublée de toile bleue excepté le corps lequel est doublé de taffetas rayé gris de perle, gris de lin et autrement et aussi excepté les manches qui sont doublées de gros de Tours blanc. Elle a fait ce qu'elle a pu pour découvrir où étoit allée véritablement ladite Dubois et elle auroit appris qu'elle étoit allée, en effet, coucher avec ledit Dubois, son mari, rue St-Dominique, chez le nommé Valanoy, peintre barbouilleur, dans une chambre au premier sur le derrière d'une maison de laquelle est principal locataire le sieur Plet,

maitre vitrier : Ledit Valanoy logeant quelquefois des servantes, à ce qu'elle a appris, et la femme vendant des restes de viandes cuites devant la porte de la Charité. Elle s'y feroit aussitôt transportée et elle auroit fait ce qu'elle auroit pu pour l'engager à lui rendre ses effets, mais elle n'a pu y réussir. Elle n'a pu même se faire ouvrir la porte et comme néanmoins elle a intérêt d'avoir la restitution de ses effets ci-dessus désignés à elle volés, c'est pourquoi, elle dite de Sommerville est venue nous en porter la présente plainte pour se pourvoir ainfi qu'elle avisera contre ladite femme Dubois, etc.

Signé : MARIE CONBETTE.

(Archives nationales, Y, 10,750.)

SUBLIGNY (MARIE-THÉRÈSE PERDOU DE), danseuse, née en 1666. Dès 1688, elle était attachée à l'Académie royale de musique où, de 1689 à 1707, elle a rempli les rôles suivants : une Nymphé de Flore, une Phrygienne, une Néréide, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1689 et en 1699; une Bergère, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1690; une Bergère, dans le *Ballet de Villeneuve-Saint-Georges*, de Banzy, musique de Collasse, en 1692; une Nymphé, une Femme du peuple de Carthage, dans *Didon*, tragédie de M^{me} de Xaintonge, musique de Desmarets, en 1693, reprise en 1704; une Moresse, une Sultane, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, en 1697, repris en 1706; une Hespéride, une Bergère, une Égyptienne, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, en 1698; une Bergère, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1699; une Amazone, une Bohémienne, une Grâce, dans *Marthésie, reine des Amazones*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1699; une Ombre heureuse, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1699; Diane, nymphe des fontaines, un Faune,

11 Sept.

Oct. 24

Dec. 30, 97

27 Nov.

10 Dec.

31 Aug.

4 NOV.

21 Dec.

Feb.

14 Jul.

16 Sept.

23 Sep.

23 Oct.

8 Jan.

219

6310 39.

dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique de Collasse, en 1700 ; une Bergère dansante, une Espagnolette, la Mariée, dans le *Carnaval*, mascarade, musique de Lulli, reprise en 1700 ; une Prêtresse de Junon, une Héroïne, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1700 ; une Suivante du Printemps, la Femme du Seigneur, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Collasse, repris en 1700 ; une Moresse, une Grecque, une Prêtresse de Diane, dans *Alcine*, tragédie de La Motte, musique de Campra, en 1701, reprise en 1705 ; une Héroïne, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1701 ; une Nymphé de Diane, dans *Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1701 ; un Plaisir, une Mégarienne, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1701 ; une Bergère, une Suivante de Neptune, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1702 et en 1704 ; une Matelote, une Bergère, dans les *Fragments de M. Lulli*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1702 ; une Suivante de Thomiris, dans *Médus*, tragédie de La Grange-Chancel, musique de Bouvart, en 1702 ; une Habitante champêtre, une Amante fortunée, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 ; une Bergère, dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; un Jeu junonien, une Matelote, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 ; une Suivante de Flore, une Scaramouchette, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 ; un Génie sous la forme d'un Jeu et d'un Plaisir, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703 ; une Suivante de Plutus, la Danse, un Masque, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, en 1704 ; une Nymphé, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet

et Campra, en 1704 ; une Suivante de la Jeunesse, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 ; Flore, dans *Alcide, ou la mort d'Hercule*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1705 ; une Bacchante, une Danseuse dans une fête marine, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1705 ; une Femme du peuple, la Mariée, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705 ; une Suivante de Vénus, une Danseuse dans une fête marine, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet, musique de Campra, en 1705 ; une Nymphé de Diane, Flore, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra et repris en 1705 ; une Matelote, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1706 ; une Suivante de la Paix, une Sarrasine de la suite de Clorinde, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1707.

11 Nov. 1704

15 Jan 1705
18 Feb 1706

(Dictionnaire des théâtres.)

I

1735. — 8 mai.

Plainte rendue par divers individus parmi lesquels se trouvait Louis Franceur, l'un des vingt-quatre violons du Roi, contre M^{lle} Marie-Thérèse de Subligny qui les avait injuriés et les avait inondés d'ordures.

L'an 1735, le dimanche 8 mai, environ heure de minuit, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., font comparus Jean-Baptiste Delaporte, marchand parfumeur, demoiselle Marguerite Channafard, son épouse, demeurant rue St-Honoré, paroisse St-Eustache, ayant lui son habit de drap noir et sa perruque nouée gâtée d'urine et elle sa robe de damas fond aurore à fleurs et sa garniture aussi gâtée d'urine, ainsi qu'il nous est apparu ; sieur Louis-René Delaporte, de même profession, et demoiselle Catherine Franceur, sa femme, demeurant susdite rue paroisse St-Roch, et Louis Franceur, l'un des 24 vio-

lons du Roi (1), demeurant susdite rue, paroisse St-Eustache : Lesquels nous ont fait plainte contre la demoiselle de Subligny, fille majeure, ci-devant de l'Académie royale de musique, et sa compagne, aussi fille majeure, demeurant même maison au-dessous de l'appartement dudit sieur Francœur, et dit, savoir : ledit sieur Francœur que, cejourd'hui, il y a environ une heure et demie, lesdits sieurs Delaporte, ses beau-frère et cousin, sont venus chez lui pour y reprendre lesdites demoiselles leurs femmes qui y avoient soupé seules avec lui, et lesdits sieurs Delaporte que, montant l'escalier pour aller chercher leurs femmes chez ledit sieur Francœur, ils ont entendu la voix de ladite compagne dire : « Voilà encore des canailles qui montent en haut » et que tout présentement, étant descendus avec elles et ledit Francœur qui les reconduisoit, il leur a été jeté de la fenêtre de la demoiselle de Subligny, qui donne sur la cour, une potée d'urine dont lui sieur Jean-Baptiste Delaporte et son épouse ont été gâchés ; que s'étant tous récriés qui leur jetoit ainsi de l'eau, leur en a été rejeté par deux fois de suite sur eux de la même fenêtre et se sont entendus traiter par ladite compagne de voleurs et leurs femmes de « p..... » ; ajoutant ledit sieur Francœur à son égard, que par plusieurs fois, ses amis qui le sont venus voir ont été insultés par ladite compagne de ladite demoiselle de Subligny de paroles choquantes sans leur en avoir donné aucun sujet, ce qu'il ne peut attribuer qu'à leur mauvais caractère. Pourquoi sont venus nous rendre la présente plainte.

Signé : DELAPORTE ; LOUIS DELAPORTE ; L. FRANCŒUR ;
MARGUERITE DE CHANNAZART - DELAPORTE ;
CATHERINE FRANCŒUR - DELAPORTE ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,665.)

II

1735. — 9 mai.

Plainte de M^{lle} Marie-Thérèse de Subligny contre des individus parmi lesquels se trouvait Louis Francœur, l'un des vingt-quatre violons du Roi, par lesquels elle avait été indignement injuriée.

L'an 1735, le lundi 9 mai, huit heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., sont comparues demoiselle Marie-Thérèse

(1) Frère aîné de François Francœur, compositeur de musique et directeur de l'Opéra.

de Subligny et Madeleine Bailleul, filles majeures, demeurantes ensemble rue St-Honoré, paroisse St-Eustache : Lesquelles nous ont fait plainte contre le sieur Francœur l'ainé, de l'Académie royale de musique, qui est garçon, les sieurs Delaporte, marchands gantiers parfumeurs, dont l'un est son beau-frère et l'autre cousin dudit beau-frère, leurs femmes et autres qui étoient de leur compagnie, et dit qu'après avoir effuyé des bruits très-considérables qui se sont faits le jour d'hier chez ledit Francœur, qui occupe le troisième appartement au-dessus du leur où elles vivent tranquillement sans aucun domestique, de la part dedit accusés qui y ont diné, soupé, chanté et dansé au son des violons et l'ont souffert sans mot dire; qu'elles se sont couchées avant dix heures, elle demoiselle de Subligny dans la chambre sur la rue et elle Bailleul dans celle qui donne sur la cour, qu'elles ont été éveillées avec surprise à minuit par les coups redoublés de pied et autres que les accusés sont venus donner dans leur porte sur l'escalier de manière à l'enfoncer et par les injures de « vieilles b....., vieilles g..... et p..... » qu'ils ont vomies contre elles, supposant, contre vérité, qu'elles venoient de jeter de l'eau sur eux, ayant entendu ledit Francœur s'écrier en ces termes à sa gouvernante : « Est-ce vous, M^{me} Soudain, qui venez de nous jeter de l'eau? » Qu'elle Bailleul s'étant levée aussitôt et avancée vers sa fenêtre qui étoit entr'ouverte a aperçu ledit Francœur tenant une lumière à la main et un autre qu'elle n'a pu bien remarquer lequel allongeoit vers ladite fenêtre son épée nue qu'il tenoit à la main lui disant : « Avance-donc, vieille b....., vieille p....., il faut que je te tue. » Lesquelles injures ledit Francœur, lui et les autres ont répétées à plusieurs fois et a été obligée pour les faire retirer de jeter au visage de celui qui tenoit l'épée un pot d'eau nette qu'elle a trouvée dans son pot à l'eau sans lui rien répondre; qu'en descendant lesdits accusés ont répété et avec grand scandale lesdites injures. Dont et de tout ce que dessus les plaignantes ont été conseillées de nous rendre plainte et ladite demoiselle de Subligny a déclaré ne pouvoir signer à cause de sa vue qu'elle a très-basse (1).

Signé : DE BAILLEUL ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,665.)

(1) Ou plutôt parce qu'elle ne savait pas écrire.







T



ACITE (THÉRÈSE), danseuse, fut attachée aux chœurs de l'Opéra, de 1768 à 1770.

1770. — 5 janvier.

M^{lle} Thérèse Tacite se plaint d'avoir été injuriée par un tapissier nommé Caumont.

L'an 1770, le vendredi 5 janvier, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Thérèse Tacite, danseuse de l'Opéra, demeurante à Paris, rue St-Honoré, à l'hôtel d'Auvergne : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Caumont, marchand tapissier, rue St-Denis, vis-à-vis la rue aux Ours, et nous a dit que, sur la contestation entre le sieur Baret, marchand bijoutier, et le sieur Ravary, marchand tapissier, au sujet du prix des meubles qui garnissent l'appartement de la plaignante, il a été ordonné par sentence du Châtelet que les meubles seroient visités et prisés par experts, le sieur Caumont a été nommé pour le sieur Baret. Hier entre cinq et six heures du soir, le sieur Baret, le sieur Ravary, le sieur Caumont et l'autre tapissier nommé expert pour le sieur Ravary sont venus chez la plaignante à l'effet desdites visite et estimation : le sieur Caumont et l'autre expert se sont fait indiquer par le sieur Baret les meubles qu'il étoit

question d'estimer, après quoi le sieur Caumont a dit au sieur Baret et au sieur Ravary de se retirer, ce qu'ils ont fait. La plaignante a fait rappeler le sieur Baret à qui elle avoit un mot à dire, mais le sieur Caumont lui a dit avec dureté et grossièrement qu'il n'avoit que faire dudit Baret ni de personne et qu'il n'entreroit pas. La plaignante a eu beau représenter au sieur Caumont qu'elle n'avoit qu'un mot à dire au sieur Baret, qu'elle concevoit bien qu'il ne devoit pas être présent à la visite et estimation non plus que le sieur Ravary pour ne point gêner les avis des experts nommés, mais qu'encore une fois elle ne lui faisoit dire de remonter que pour lui dire un mot qu'elle avoit oublié de lui dire et qui étoit indifférent à la contestation, ledit sieur Caumont qui, sans doute n'étoit pas de sang-froid ou qui manque par l'éducation et le savoir-vivre, s'est échappé dans des vivacités inexcusables et s'est répandu contre la plaignante dans les propos les plus indécents et les plus insultans, et comme elle a intérêt d'en faire imposer audit sieur Caumont et d'avoir satisfaction des injures qu'il a proférées contre elle, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : TACITE ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,379.)

TARADE (THÉODORE-JEAN), musicien. Il fut attaché en qualité de violon à l'orchestre de l'Opéra, de 1751 à 1776, époque où il prit sa retraite avec 400 livres de pension.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1771. — 24 juin.

Plainte de Théodore-Jean Tarade contre son propriétaire qui lui faisait subir toutes sortes de vexations.

L'an 1771, le lundi 24 juin, une heure du matin, en notre hôtel et par-devant nous Charles Convers-Déformeaux, etc., est comparu Théodore-Jean Tarade, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue Mouffetard, paroisse St-Médard, maison dont le sieur Cocatrix Dazor est propriétaire : Lequel nous a rendu plainte contre ledit Dazor et sa femme demeurant même maison que lui plaignant et dit qu'il occupe un appartement

et jardin en dépendant qu'il tient dudit Dazor à raison de 250 livres par an, le bail de trois, six ou neuf années, qui ont commencé le premier juillet dernier, lesdits loyers payables de six mois en six mois desquels il a payé six mois échus le premier janvier dernier, de sorte qu'il n'en doit encore rien ; que malgré qu'il ne leur doive rien lesdits Dazor et sa femme depuis environ six mois ne cessent de se répandre contre lui dans le voisinage en propos les plus déshonorans et tendant à lui faire perdre dans le quartier tout crédit, et entre autres, de dire que lui plaignant est sur le point de faire banqueroute ; qu'il vend ses meubles pièce à pièce et les emporte ; qu'il est de mauvaise paye et qu'il n'y a aucune sûreté de lui faire crédit ; que par une suite de ces mauvais propos et de la haine que lesdits Dazor et sa femme lui portent, sans qu'il leur en ait donné aucun sujet, ils ont imaginé, il y a deux jours, de faire poser une serrure à la porte de l'allée où il n'y avoit avant qu'un loquet et de donner des clefs de cette serrure à tous les autres locataires à l'exception de lui plaignant. Et que le jour d'hier plusieurs personnes de la famille de lui plaignant et de ses amis ayant soupé chez lui, il a été fort surpris que, lorsqu'ils ont voulu se retirer à dix heures trois quarts, ils ont trouvé ladite porte d'allée fermée à clef et encore plus de ce que, après y avoir frappé plusieurs fois et avoir appelé lesdits Dazor et sa femme et les avoir priés de faire ouvrir ladite porte, ils se sont à la fin présentés l'un et l'autre à leur fenêtre, à onze heures un quart, lui en veste et en bonnet de coton et la femme en déshabillé, encore coiffée et ayant son collier et ont constamment refusé d'ouvrir ladite porte ou d'en donner la clef, disant qu'il étoit trop tard, qu'ils avoient leurs raisons pour n'en pas donner à lui plaignant malgré qu'ils en eussent donné aux autres, de sorte que lesdites personnes de la compagnie de lui plaignant ont été retenues en ladite maison jusqu'à plus de minuit que le sieur de Lahante, autre locataire, qui est rentré par le moyen de sa clef, a facilité par l'ouverture qu'il a faite de ladite porte leur sortie et celle de lui plaignant à l'effet de nous rendre la présente plainte ; que ce qui paroît animer lesdits Dazor et sa femme est l'envie qu'ils ont de rentrer en possession du jardin dans lequel lui plaignant a fait beaucoup de dépenses pour l'embellir et qu'ils se sont même vantés qu'ils feroient à lui plaignant tant de sottises et de grossièretés qu'ils l'obligeroient de demander la réiliation de son bail. Et comme il a intérêt de se pourvoir pour raison de ces injures, mauvais propos et excès, il est venu de tout ce que dessus nous rendre la présente plainte.

Signé : TARADE ; CONVERS-DÉSORMEAUX.

(Archives nationales, Y, 11,697.)

TESTARD (MARIE-ANNE-XAVIER MATHIEU, dite), danseuse, née à Rouen, vers 1746. Avant d'appartenir à l'Académie royale de musique, où elle figura pendant les années 1769 et 1770, elle avait été attachée aux corps de ballet de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Française, ainsi que l'indique cette mention du *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, à la date du 5 juin 1762 :

La demoiselle Marie-Anne Mathieu, dite Testard, âgée de 15 ans et demi, est native de Rouen, parfaitement bien faite, belle peau, d'une jolie figure. A été emmenée en cette ville, il y a environ quatre à cinq ans, par ses père et mère jouissant de 7 à 8,000 livres de rente. La mère, femme d'intrigue, à son arrivée à Paris, fit apprendre à danser à sa fille et la fit entrer à l'Opéra-Comique..... Elle fut ensuite figurante à la Comédie-Françoise.

(*Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, pages 139,
175, 214, 269.)

1769. — 15 octobre.

Plainte de M^{lle} Marie-Anne-Xavier Mathieu, dite Testard, contre ses domestiques qui l'avaient insultée et menacée.

L'an 1769, le 15^e jour d'octobre, onze heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Louis Joron, etc., est comparue demoiselle Marie-Anne-Xavier Testard, danseuse à l'Opéra, demeurant à Paris, rue Contrescarpe, faubourg St-Antoine, paroisse Ste-Marguerite : Laquelle nous a rendu plainte contre les nommés St-Jean, son cocher, la demoiselle Victoire, sa femme de chambre, Deshaies, son laquais, et la nommée Vincent, sa cuisinière, tous quatre mis chez elle par M. le marquis de Romé, et nous a dit qu'aujourd'hui, sur les trois heures après midi, elle a demandé à ladite Victoire de lui apporter l'état de son linge à l'effet de la renvoyer parce qu'elle n'étoit pas contente d'elle. Que ladite Victoire s'est répandue contre la plaignante en mauvais propos. Qu'elle a traité la plaignante de « b..... » et la plaignante s'est vue obligée de ne rien lui répondre dans la crainte d'en être maltraitée. Qu'aussitôt la plaignante a été dans la dernière surprise de voir venir dans son appartement le nommé St-Jean, son cocher, qui, sans que la plai-

gnante lui ait rien dit, a dit à la plaignante qu'il ne vouloit plus la mener et vouloit son compte pour sortir de chez la plaignante aussitôt. Que la plaignante lui ayant ordonné de mettre ses chevaux au carrosse parce qu'elle avoit besoin d'aller à l'Opéra, ledit St-Jean lui a répondu qu'il ne toucheroit pas aux chevaux et a mis par là la plaignante dans le cas de manquer son devoir. Que peu de tems après ladite Vincent, cuisinière, est venue aussi demander son compte à la plaignante qui le lui a donné ainsi qu'à ladite Victoire et audit St-Jean. Qu'à l'égard dudit Deshaies la plaignante a été obligée de le renvoyer pour de mauvais propos qu'elle a appris qu'il tenoit contre elle. Et comme la plaignante ne fait quels motifs ont engagé ses domestiques à lui manquer aussi essentiellement ; que les propos injurieux qu'ils lui ont tenus et les menaces qu'ils lui ont faites l'ont mise dans la plus grande crainte et que pour le moment elle se trouve sans domestiques, étant obligée de partir cette nuit pour Fontainebleau et d'abandonner sa maison à des mains étrangères, elle a été conseillée de venir nous rendre la présente plainte.

Signé : TESTARD ; JORON.

(Archives nationales, Y, 13,962.)

THAUNAT (MARIE-ANNE), chanteuse. Elle débuta à l'Académie royale de musique en 1774 et cessa d'en faire partie en 1789. M^{lle} Thaumat fut une artiste laborieuse et méritante ainsi que le constate une note émanée de l'administration de l'Opéra, en date de 1784, et qui est ainsi conçue : « Elle a une bonne voix pour les rôles de haine ; aussi nécessaire pour les confidentes et les coryphées. »

(Archives nationales, O¹, 630. — *Les Spectacles de Paris.*)

1786. — 3 avril.

Plainte de Marie-Anne Thaumat contre un sculpteur qui lui avait fait une scène affreuse en plein boulevard.

L'an 1786, le lundi 3 avril, dix heures, en notre hôtel et par-devant nous Achille-Charles Danzel, etc., sont comparues demoiselle Marie-Anne Thaumat,

OPÉRA. — II.

20

attachée à l'Opéra, demeurante rue du Temple, n° 153, et demoiselle Marie-Anne Singery, demeurante rue Tireboudin : Lesquelles nous ont dit et déclaré, savoir, ladite demoiselle Thaumat qu'elle a fait la connoissance, il y a environ dix mois, d'un sieur Pillon, sculpteur, demeurant chez le sieur Royer, vernisseur en carrosses, rue Basse-du-Rempart, n° 22 ; que depuis ce tems elle a eu la faiblesse de se prêter à toutes les volontés dudit sieur Pillon et de recevoir ses hommages et lui a même prêté en différentes fois huit louis qu'elle n'a pu ravoir, mais qu'il en a abusé à un tel point qu'il n'y a pas de scènes désagréables qu'il ne fasse à chaque instant à la comparante qui a été forcée de lui défendre l'entrée de sa porte ; qu'à compter de cet instant ledit sieur Pillon ne cesse de se répandre en invectives contre elle et de la menacer de la battre et de la maltraiter partout où il voudra ; que dimanche dernier il a effectué en partie ses menaces ; qu'il a été trouver la comparante dans le foyer de l'Opéra, lui a dit qu'il vouloit absolument aller chez elle ; que sur le refus qu'elle a fait d'accepter la proposition, il l'a suivie partout en lui tenant les propos les plus malhonnêtes, ce qui a forcé la comparante de sortir avec plusieurs de ses amies et de se retirer chez une d'elles pour échapper aux poursuites dudit sieur Pillon, mais que ce dernier les a suivies et s'étant approché sur le boulevard de la comparante, il la maltraita en lui tenant les plus mauvais discours, ce qui fit amasser du monde et causa le plus grand scandale ; que depuis ce tems ledit sieur Pillon ne cesse de lui écrire les lettres les plus malhonnêtes dans lesquelles il réitère les menaces qu'il a faites de vive voix : et comme elle ne se croit pas en sûreté et qu'elle craint à chaque instant de voir ledit sieur Pillon effectuer lesdites menaces, elle est venue de tout ce que dessus nous rendre la présente plainte. Et à l'égard de la demoiselle Surgery, elle nous a pareillement rendu plainte contre ledit sieur Pillon et nous a dit qu'elle ne connoit ledit sieur Pillon qu'à cause de la demoiselle Thaumat qui est son amie et avec laquelle elle se trouve souvent ; qu'elle n'a jamais eu la moindre liaison avec lui ; que, cependant, il a la hardiesse de l'insulter et de la menacer de la maltraiter toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion ; qu'elle étoit sur le boulevard dimanche dernier avec la demoiselle Thaumat et plusieurs autres personnes lorsque ledit sieur Pillon y a fait une scène très-désagréable pour elles ; qu'il s'est répandu en invectives et menaces contre elle et comme elle a également le plus grand intérêt de prévenir les menaces dudit Pillon et de le faire rester tranquille, elle est venue également nous faire la présente déclaration.

Signé : THAUMAT ; SINGERY ; DANZEL.

(Archives nationales, Y, 11,803.)

THÉVENARD (GABRIEL-VINCENT), chanteur, né à Orléans le 10 août 1669. Il entra à l'Académie royale de musique vers 1690, et sept ans plus tard, en 1697, il avait complètement conquis les suffrages du public et était devenu le chanteur en vogue de l'Opéra.

Un musicographe de mérite, Lecerf de la Viéville, seigneur de Fréneuse, parle en ces termes de Thévenard, dont il fut le contemporain :

Il avoit l'air noble, sa voix étoit sonore, moelleuse, étendue ; il grasseyoit un peu, mais, par son art, il trouvoit moyen de faire un agrément de ce défaut. Jamais musicien n'a mieux entendu l'art de chanter. C'est à lui que l'on doit la manière naturelle et coulante de débiter le récitatif sans le faire languir en appuyant sur les tons pour faire valoir sa voix. Je citerai, par exemple, le récitatif de Phinée dans l'opéra de *Perfée* :

Que le ciel pour *Perfée* est fécond en miracles!....

Thévenard étoit un tiers de tems de moins que Beaumavielle à chanter ce beau récitatif, parce qu'il faisoit plus d'attention à la déclamation suivie et coulante que demande le récitatif qu'au soin de faire valoir sa voix par des sons nourris et emphatiques, ainsi qu'il étoit d'usage parmi nos anciens acteurs.

Cet artiste quitta l'Opéra en 1730 et se retira avec une pension de retraite de 1,500 livres.

Thévenard étoit grand buveur, et chaque jour il avalait des quantités considérables de vin, sous le spécieux prétexte de fortifier sa voix. C'étoit aussi un original, et on raconte de lui des traits qui nous le peignent comme un homme dépourvu d'éducation, mais possédant à un haut degré l'indépendance du caractère. Lorsque le marquis d'Antin, régisseur royal de l'Opéra, se démit de ses fonctions, il fit distribuer aux principaux artistes une gratification de 1,000 livres. Thévenard, qui n'avoit probablement pas à se louer du fonctionnaire, refusa cet argent en pré-

tendant qu'on en donnerait autant à un Savoyard. Un autre jour, l'ambassadeur d'Angleterre, pensant lui être agréable, s'entretenait du désir qu'avait son souverain de le voir et de l'entendre. « Monsieur, répondit fièrement l'artiste, je le représente, lui et ses semblables, trois fois par semaine à l'Académie royale de musique ! »

Thévenard, dit encore Lecerf de la Viéville, étoit fujet à se prendre de belles passions, ce qui lui réussissoit fort bien. Il en donna la preuve la plus singulière quoiqu'il eût 60 ans passés. Une jolie pantoufle qu'il vit sur la boutique d'un cordonnier le rendit tout à coup amoureux d'une demoiselle qu'il n'avoit jamais vue. Il la découvrit enfin et fut assez heureux pour obtenir sa main par le moyen d'un oncle de la jeune fille, grand buveur de profession, comme lui. Cinq ou six douzaines de bouteilles de vin de Bourgogne, vidées en tête-à-tête, dans leur conseil, le firent parler avec tant d'éloquence et d'une manière si pathétique à sa sœur, mère de la demoiselle, qu'elle finit par l'accorder à Thévenard.

Muni du consentement de la famille, Thévenard eut encore à lutter contre le curé de sa paroisse, qui refusait de célébrer le mariage à cause de l'excommunication dont étaient frappés les comédiens. L'artiste eut beau mettre en avant son titre d'académicien de l'Académie royale de musique, l'inflexible curé persista dans son refus. Il finit pourtant par céder ; mais si l'on considère que ce mariage eut lieu postérieurement au mois de juillet 1729 et que très peu de temps après, Thévenard quitta le théâtre, il est permis d'en conclure que l'Église, pour passer outre, exigea de lui le sacrifice de sa profession.

Depuis 1697 jusqu'en 1729, Thévenard a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : Silvandre, Zuliman, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, en 1697, repris en 1706, 1715 et 1724 ; Jupiter, Hylas, Hercule, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, en 1698, reprise en 1708, 1719 et 1721 ; Amadis, dans *Amadis de*

Grèce, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1699, reprise en 1711 et 1724; *Argapise*, dans *Marthésie, reine des Amazones*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1699; *Picus*, dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique de Collasse, en 1700; *Corydon*, *Tircis*, *l'Égyptien*, un *Musicien*, un *Médecin*, dans le *Carnaval*, mascarade, musique de Lulli, reprise en 1700; *Anchise*, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1700, reprise en 1709; *Apollon*, *Vertumne*, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Collasse, repris en 1700, 1707, 1712 et 1722; *Pygmalion*, dans le *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, en 1700; *Alphée*, dans *Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1701; *Florestan*, *Arcalaüs*, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1701, 1707 et 1718; *Alcide*, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, en 1701, reprise en 1721; *Minos*, roi de Crète, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1701, reprise en 1720; *Neptune*, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1702 et en 1704; un *Habitant du palais d'Armide*, *Philène*, *Mars*, *Éraste*, amant de *Léonore*, dans les *Fragments de M. Lulli*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1702, repris en 1708; *Médus*, fils d'Égée et de Médée, dans *Médus*, tragédie de La Grange-Chancel, musique de Bouvart, en 1702; *Épaphus*, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1702, 1710 et 1721; *Tancrede*, dans *Tancrede*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1702, reprise en 1707, 1717 et 1729; *Cadmus*, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1711; *Bacchus*, *Méléagre*, fils d'*Althée*, dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703; *Phinée*, frère de *Céphée*, dans *Persée*, tragédie de Quinault, mu-

sique de Lulli, reprise en 1703, 1710 et 1722; le Roi, père de Pysché, Mars, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1713; un Sauvage, Ulysse, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703; le Carnaval, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, en 1704, reprise en 1719; Oreste, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, en 1704, reprise en 1711 et en 1719; Hiérax, une Parque, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 et en 1717; Philoctète, dans *Alcide, ou la mort d'Hercule*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1705; Athlant, dans *Alcine*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1705; Apollon, Amisodar, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Marais, reprise en 1705 et en 1718; Térée, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1705, reprise en 1709 et en 1723; Mars, Bacchus, Apollon, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra, repris en 1705; Alcide, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1706 et en 1728; Pélée, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1706; Agamemnon, dans *Cassandre*, tragédie de La Grange-Chancel, musique de Bouvard et Bertin, en 1706; Pyrrhus, dans *Polyxène et Pyrrhus*, tragédie de La Serre, musique de Collasse, en 1706; Roger, dans *Bradamante*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1707; Arcas, Égée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707, en 1720 et en 1729; Celænus, le Temps, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1708 et en 1725; Pélops, dans *Hippodamie*, tragédie de Roy, musique de Campra, en 1708; Neptune, dans *Thétys et*

Pélée, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1708, en 1712 et en 1723; *Méléagre*, fils d'Althée, dans *Méléagre*, tragédie de Joly, musique de Baptistin, en 1709; Jupiter, sous le nom d'Idas, dans *Sémélé*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1709; Diomède, roi d'Étolie, dans *Diomède*, tragédie de La Serre, musique de Bertin, en 1710; le Carnaval, Léandre, François, amant d'Irène, Alamir, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1710, repris en 1712 et en 1721; Licarcis, prince du sang des rois de Syrie, aimé de Manto et qui aime Ziriane, dans *Manto la Fée*, tragédie de Mennesson, musique de Baptistin, en 1711; Priam, dans *Achille et Polyxène*, tragédie de Campistron, musique de Lulli et Collasse, reprise en 1712; Mars, Silène, dans les *Amours de Mars et de Vénus*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1712; Corysus, grand-prêtre de Bacchus, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1712; Idoménée, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1712; Diomède, roi d'Étolie, Ovide, chevalier romain, dans les *Amours déguisés*, ballet de Fuzelier, musique de Bourgeois, en 1713; Hidraot, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1713 et en 1724; Créon, roi de Corinthe, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1713; Télèphe, dans *Télèphe*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1713; Eurylas, prince descendant d'Éole, dans *Arion*, tragédie de Fuzelier, musique de Matho, en 1714; Acaste, Dorante, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, en 1714, repris en 1722; Adraste, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1714; Lucas, buveur, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715; Pluton, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1715 et en 1727; Thestor, sous le

nom d'Amphiare, dans *Théonoe*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1715 ; Borée, dans *Zéphyr et Flore*, ballet de du Boullay, musique de Louis et Jean-Louis Lulli, repris en 1715 ; Danaüs, roi d'Argos, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, en 1716 ; Roland, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705, 1716 et en 1727 ; Thésée, dans *Ariadne*, tragédie de La Grange-Chancel et Roy, musique de Mouret, en 1717 ; Almon, prince volsque, cru père de Camille, dans *Camille*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1717 ; Mars, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Jean-Baptiste Rousseau, musique de Desmarests, reprise en 1717 ; Éraste, amant de Lucinde, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, en 1718 ; Pâris, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1718, reprise en 1727 ; Zoroastre, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718 ; Valère, Lisimon, dans les *Plaisirs de la campagne*, ballet de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1719 ; Protée, dans les *Amours de Protée*, ballet de La Font, musique de Gervais, en 1720 ; Polydore, fils de Priam, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720 ; Phorbas, roi des Phlégiens, amant d'Isménide, dans *Créuse l'Athénienne*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1722 ; Adraste, roi des Indiens, dans *Roland*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarests, en 1722 ; Apollon, Alcibiade, Marc-Antoine, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, en 1723 ; Euryte, roi des Centaures, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723 ; le Destin, Ixion, Valère, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, en 1725 ; Nourredin, caliphe d'Égypte, dans la *Reine des Péris*,

comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725 ; Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; Acaste, dans le *Ballet sans titre*, en 1726 ; Pyrame, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726 ; Léandre, Émile, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726 ; Neptune, Bacchus, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, en 1727 ; Saturne, dans le *Parnasse*, ballet, en 1729.

Thévenard est mort à Paris, le 24 août 1741.

(Dictionnaire des théâtres. — *Les Spectacles de Paris*. — *Mercur de France*. — *Mémoires de Mathieu Marais*. — Nérée Désarbres : *Deux Siècles de l'Opéra*.)

1702. — 24 mai.

Extrait d'une lettre du ministre de la maison du Roi au Lieutenant de police, relative à Gabriel-Vincent Thévenard.

..... S'il y avoit quelque soupçon de duel entre Louison (1) et Thévenard, de l'Opéra, qui se sont battus (2), M. le Lieutenant criminel devroit en ce cas y avoir attention et procéder contre eux suivant les déclarations.

(Archives nationales, O¹, 363.)

• (1) M^{lle} Louise Moreau, dite Louison, était une chanteuse de l'Académie royale de musique qui ne manquait pas de mérite. Elle a joué, entre autres rôles, la Paix, dans *Proserpine*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, en 1680, et la Musicienne, dans le *Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet de Molière, musique de Lulli, représentée par les artistes de l'Opéra, devant le Roi, en 1691. La sœur de M^{lle} Louison Moreau, M^{lle} Françoise Moreau, dite Fanchon, était comme elle chanteuse à l'Académie royale de musique. On trouve sur ces deux demoiselles, une assez plaisante anecdote dans les *Mélanges* de Boisjournain; nous la reproduisons ici : « Un jour que le Dauphin, fils de Louis XIV, avoit témoigné du goût pour Fanchon Moreau, jolie courtisane attachée à l'Opéra, Dumont, gendre de Lulli, écrivit à cette fille pour l'avertir de se trouver à Meudon. La lettre, au lieu d'être rendue à Fanchon Moreau, fut rendue à sa sœur Louison, qui étoit fort laide, mais qui fut exacte au rendez-vous. Monseigneur la reçut et s'en accommoda très-bien. Cependant Dumont avoit connu la méprise, il arrive avec l'autre et frappe à la porte : « Vous vous trompez, Monseigneur, s'écria-t-il, ce n'est pas celle-là ! » Point de réponse. Dumont redoubla encore, enfin Monseigneur ouvre la porte et proteste qu'il est fort content de la première et qu'il verra sa compagne une autre fois : puis il lui fit offrir dix louis; mais Fanchon Moreau, irritée de ce qu'on la renvoyoit sans la voir, prit cet argent et le jeta au nez de Dumont qui en étoit porteur. Elle conta son aventure et quelques jours après, tout le monde en rit. »

(2) A coups de poing dans les coulisses de l'Opéra.

THÉVENIN (M^{lle}), danseuse. Elle figura à l'Académie royale de musique pendant l'année 1774.

1777. — 22 septembre.

Le marquis de Villette se plaint d'avoir été insulté, au Colisée, par M^{lle} Thévenin.

L'an 1777, le lundi 22 septembre, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparu Charles, marquis de Villette (1), colonel des dragons, demeurant quai des Théatins en son hôtel : Lequel nous a dit qu'hier à neuf heures du soir il étoit au Colisée, il passoit devant la demoiselle Thévenin, anciennement à l'Opéra. La demoiselle Thévenin, sans aucune raison, a dit hautement à des gens d'assez mauvaise façon qui l'entouroient : « Voici le plus cruel ennemi des femmes ! » Le comparant ne sachant à quoi tendoit ce propos, a passé son chemin, mais cette fille a répété ce propos plus haut qu'elle ne l'avoit fait d'abord, elle a même ajouté que le comparant étoit un « b. . . . ». Le comparant a dit à cette fille que si elle ne se taisoit, il lui feroit ôter ses diamans et mettre à l'hôpital. La demoiselle Thévenin a dit au comparant qu'il lui avoit volé ses diamans. A ce propos le comparant, qui s'étoit contenu jusqu'alors, a manqué de patience et a porté à la demoiselle Thévenin un coup du fouet qu'il tenoit à la main. Pourquoi et pour avoir raison des insultes qu'il a reçues de la demoiselle Thévenin, il est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : Le Marquis DE VILLETTE ; CHÉNON fils.

(Archives nationales, Y, 11,499.)

THIBERT (JEANNE-ÉLÉONORE), danseuse. Elle a rempli à l'Académie royale de musique, de 1722 à 1736, les rôles suivants : une Bergère, un Masque, une Matelote, la Mère de la mariée, une Espagnole, une Provençale, une Arlequine, dans les

(1) Né à Paris, le 4 décembre 1736, mort député à la Convention nationale le 9 juillet 1793. Voltaire, dont il étoit l'ami et qui l'avoit marié en 1777 à M^{lle} de Varicour, est mort dans son hôtel du quai des Théatins (actuellement quai Voltaire), le 30 mai 1778.

Fêtes de Thalie, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1722 et en 1735 ; une Suivante de la Vertu, un Jeu junonien, un Matelot, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1722 ; une Suivante du Permesse, une Bergère, un Masque, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Collasse, repris en 1722 ; une Grâce, un Jeu, une Matelote, une Athénienne, une Bacchante, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1723 et en 1734 ; une Bergère héroïque, une Danseuse dans un quadrille, un Démon transformé en Songe, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723, reprise en 1734 ; une Amante contente, une Femme du peuple du Cathay, la Mère de la mariée, une Suivante de Logistille, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1723 ; une Néréide, l'Afrique, une Suivante de Flore, l'Amérique, une Suivante de Bacchus, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1723 et en 1736 ; un Esprit transformé en Plaisir, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1724 ; une Néréide, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1725 ; une Suivante de Neptune, une Figurante dans une fête marine, une Bergère, un Zéphyr, dans la *Reine des Péris*, comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725 ; une Suivante de Vénus, une Matelote, une Prêtresse de Diane, une Habitante d'Ithaque, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; une Suivante de Vénus, une Assyrienne, une Orientale, une Bergère, un Esprit aérien, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726 ; une Troyenne, une Esclave, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726 ; une Grâce, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, reprise en

1727 ; une Habitante de la Seine, une Amazone, une Amante heureuse, une Corinthienne, une Guerrière, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1727 et en 1736 ; une Femme du peuple de Sicile, une Nymphé, une Ombre heureuse, une Divinité céleste et terrestre, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 ; une Grâce, une Thébaine, une Nymphé de Diane, une Scythe, dans *Orion*, tragédie de La Font et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728 ; une Grâce suivante de Vénus, une Bergère, une Prêtresse, une Argienne déguisée, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728 ; un Jeu et un Plaisir, une Habitante des rives du Pénée, une Suivante de la Sibylle Delphique, une Bergère héroïque, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728 ; une Grâce, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 ; une Suivante de la Paix, une Magicienne, une Moresse, une Nymphé, une Femme du peuple de la Palestine, dans *Tancredé*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 ; une Bacchante, une Prêtresse de Minerve, une Grecque, une Bergère, une Athénienne, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 ; une Bacchante, une Jeune fille de la suite de Diane, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, en 1730 ; une Grâce, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1730 ; une Suivante d'Astrée, une Indienne, une Égyptienne, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1730 ; un Jeu et un Plaisir, une Troyenne, une Grecque, une Nymphé de Thétys, dans *Pirrhus*, tragédie de Fermelhuys, musique de Royer, en 1730 ; une Muse, une Magicienne, une Prêtresse, un Démon transformé en nymphé, une Bergère, une Matelote, dans *Télémaque*, tragédie de Pelle-

grin, musique de Destouches, reprise en 1730; une Bergère, une Suivante d'Urgande, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1731; une Vieille, une Bohémienne, une Scaramouchette, une Matelote, une Bergère, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731; une Grâce, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731; un Jeu et un Plaisir, une Babylo-nienne, une Prêtresse de Proserpine, une Ombre heureuse, une Bergère, une Sirène, dans les *Sens*, ballets de Roy, musique de Mourer, en 1732; une Suivante de Minos, un Esprit transformé, une Bergère, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, reprise en 1732; une Provençale, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blamont, en 1733; un Plaisir, une Moresse, une Grecque, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733; une Femme du peuple de la Grèce, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, en 1734; une Suivante de Circé, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734; une Grâce, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, reprise en 1734; une Sultane, une Italienne, une Odalisque, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735; une Bergère, une Sultane, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736; une Espagnole, une Fée, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niël, en 1736.

M^{lle} Thibert était encore attachée à l'Académie royale de musique en 1737.

(Dictionnaire des théâtres.)

1737. — 24 septembre.

Mlle Jeanne-Éléonore Thibert porte plainte contre des individus qui, au sortir de l'Opéra, l'ont injuriée, battue et blessée.

L'an 1737, le mardi 24 septembre, entre neuf et dix heures du soir, nous Louis-Jérôme Damiinois, etc., requis, nous sommes transporté dans une chambre au premier appartement d'une maison à porte cochère sise rue l'Évêque, paroisse St-Roch, où nous avons trouvé demoiselle Jeanne-Éléonore Thibert, fille majeure, de l'Académie royale de musique, y demeurante, blessée d'une contusion considérable autour de l'œil droit et d'une autre à l'avant-bras gauche : Laquelle, en cet état, nous a fait plainte contre deux quidams vêtus de petit-gris avec un assez grand galon d'argent sur les devans du justaucorps et un plus étroit sur les devans de leurs vestes, dont l'un de haute taille et l'autre de taille plus petite, et dit qu'après l'opéra fini, elle est sortie par les cours du Palais-Royal, tenant un domestique sous le bras et est sortie par la petite porte qui donne rue de Richelieu pour s'en revenir chez elle ; que, sous ladite porte, l'un desdits quidams, qui y étoit arrêté, a pris la plaignante par le bras gauche, en lui disant : « Bonjour, ma petite reine. » Auquel sans autre parole elle a dit qu'il se trompoit ; qu'elle a continué son chemin par la rue du Rempart, qui est vers ladite porte, jusqu'au bout d'icelle qui donne rue St-Honoré ; qu'en tournant la boutique du sieur Montais, épicier, ledits quidams, qui la suivoient, l'ont arrêtée au-devant de ladite boutique et s'étant avancés, le plus grand lui a mis la main sur le col, disant qu'il la connoissoit bien et a dit à son camarade : « Donne donc du tabac à cette petite reine. » Lequel a tiré sa tabatière qu'il a présentée ouverte à la plaignante qui l'a repoussée du bras gauche et fait tomber sadite tabatière. Sur quoi ledit particulier plus grand a dit à l'autre qui ne disoit rien : « Tu souffres qu'on jette à terre ta tabatière et tu ne te venges pas ! » Qu'elle plaignante est entrée aussitôt dans la boutique où le plus petit quidam, ayant ramassé sa tabatière, l'a suivie et a porté à la plaignante un coup de poing de toute sa force au visage dont il l'a blessée de la manière susobservée et de plus au nez dont le sang est venu en abondance, l'a traitée ainsi que l'autre de raccrocheuse qui vouloit les voler et d'autres injures des plus atroces que la pudeur ne lui permet pas de nous réciter, l'ont même menacée de la faire mettre à l'hôpital ; qu'elle plaignante, outrée de se voir ainsi maltraitée, a saisi le plus grand par le haut de son justaucorps et crié au voleur et au guet, lequel particulier a pris

de violence la plaignante par le bras gauche pour l'attirer hors de ladite boutique en lui disant : « Viens donc, gueuse ! » Et sans des fruitières qui étaient au-devant d'icelle et vis-à-vis qui sont venues au secours de la plaignante, se sont mises entre elle et ledit quidam et ont fait entrer la plaignante en ladite boutique, ils l'auroient maltraitée bien davantage. Ayant voulu y entrer par plusieurs fois, vomissant contre elle les mêmes injures, ce que plusieurs voisins et passans qui se sont amassés au bruit, les ont empêchés de faire ; ce que voyant lesdits quidams, ils se sont retirés et ensuite les sieurs Gigon et Boulot, tailleurs de ladite Académie royale, passant fortuitement et ayant reconnu la particulière dans ladite boutique, l'ont reconduite chez elle. Dont et du tout ladite demoiselle Thibert nous a rendu plainte.

Signé : THIBERT.

(Archives nationales, Y, 11,667.)

THOMAS (PIERRE), chanteur.

I

1699. — 4 février.

Plainte de Pierre Thomas contre un boucher qui lui réclamait de l'argent sans raison et qui le menaçait de l'assassiner.

Du 4 février 1699, cinq à six heures du soir.

Pierre Thomas, musicien de l'Opéra, demeurant rue de la Monnoie, chez la dame Masson, lequel nous rend plainte à l'encontre d'Étienne Gentil, étalier boucher, et dit qu'à heure présente passant à la pointe St-Eustache, il a été faisi par derrière par l'accusé, en lui disant : « B..... de chien, paye-moi les 800 livres que tu me dois. » Le plaignant lui a dit qu'il ne lui devoit rien et que s'il lui devoit quelque chose il en auroit bonne justice. L'accusé a crié hautement qu'il étoit un fripon, un voleur ; que l'habit et la cravate qu'il avoit lui appartenoient, les lui ayant achetés ; qu'il alloit épouser la fille de la Defgruchets ; qu'elle étoit une coquine et une friponne ; qu'il lui arracheroit son épée, lui en balafretrait le visage et à ladite Defgruchets et à sa fille ; qu'il l'attendrait à la sortie de l'Opéra et lui passeroit son épée au travers du corps

et que s'il faisoit la demeure du plaignant, il iroit l'attendre à la sortie de chez lui et le couperoit en pièces avec son fentoir, ce qui ne manqueroit pas de lui arriver tôt ou tard. Et comme l'accusé est un homme coutumier d'exécuter ses menaces et que tout est à craindre de sa part, c'est le sujet pour lequel il nous rend la présente plainte.

(Archives nationales, Y, 13,047.)

II

1700. — 28 octobre.

Plainte de Pierre Thomas, contre un sieur Naze par lequel il avait été odieusement injecté et menacé.

L'an 1700, le jeudi 28 octobre, huit heures du soir, par-devant et en l'hôtel de nous Martin Bourfin, etc., a été amené par une brigade du guet commandée par le sieur Begon, un particulier, jeune homme vêtu de rouge, nommé Naze le fils, à l'encontre duquel le sieur Pierre Thomas, musicien de l'Académie royale des plaisirs de Sa Majesté, demeurant près la porte St-Martin, comparant, nous a fait plainte et dit que heure présente, revenant de la répétition de l'Opéra, passant rue St-Martin pour retourner chez lui, il a été salué par la fille du nommé Duffot, aubergiste, demeurant rue et vis-à-vis les murs de St-Martin, ce qui l'a obligé de s'entretenir un moment avec elle; qu'à l'instant est survenu ledit Naze qui, après avoir salué le plaignant, lui a demandé comment se gouvernoit le sieur Germain, son beau-frère; que lui ayant répondu qu'il ne le voyoit point par rapport à ce qu'il avoit voulu le faire assassiner et que sa belle-mère ne le trouvoit pas à propos, ledit Naze l'auroit aussitôt entrepris et le traitant de b..... de chien, de maraud, lui auroit dit que n'étoit le respect de ladite fille Duffot il lui donneroit un soufflet et que s'il vouloit passer le ruisseau il lui f..... quatre coups de pied dans le c.. et qu'il parleroit. A quoi ledit sieur plaignant ayant répondu qu'il pouvoit exécuter son dessein sans passer ledit ruisseau, ledit Naze lui auroit dit qu'il l'exécuteroit bien, mais que c'étoit le respect de ladite fille qui le retenoit, et continuant d'injurier ledit plaignant, lui auroit fait plusieurs menaces et entre autres que demain avant qu'il fût huit heures du matin il le trouveroit dans le quartier et lui feroit donner son fait; ce que ladite brigade ayant entendu, laquelle étoit à écouter les injures et menaces que ledit sieur Naze,

faisoit audit sieur plaignant, elle se feroit avancée et s'étant faisie dudit Naze, elle l'auroit amené en notre hôtel où ledit sieur plaignant l'ayant suivi nous en a rendu la présente plainte et requis qu'attendu qu'il n'est pas en sûreté de sa personne ledit Naze soit arrêté et conduit prisonnier à ses risques, périls et fortunes (1).

Signé : BOURSIN ; P. THOMAS.

(Archives nationales, Y, 12,310.)

III

1701. — 15 août.

Plainte de Pierre Thomas contre ses beaux-frères qui avaient tenté de l'assassiner.

L'an 1701, le lundi 15^e jour d'août, sept heures du soir, par-devant et en l'hôtel de nous Martin Boursin, etc., est comparu le sieur Pierre Thomas, musicien de l'Académie royale, demeurant proche la rue St-Martin : Lequel en continuant les plaintes qu'il a ci-devant faites à l'encontre des nommés Antoine et Germain Desgruchets, ses beaux-frères, pour raison de l'affassinat qu'ils ont voulu commettre en sa personne, nous a dit que journellement le sieur Desgruchets, en haine de ce que ledit sieur plaignant demeure actuellement chez la dame Desgruchets, leur mère, cherchent l'occasion de l'affassiner ; que le jour d'hier ayant su que ledit sieur plaignant étoit aux Jésuites de la rue St-Antoine, ils auroient été à l'issue des vêpres l'attendre pour exécuter leurs mauvais desseins et le voyant descendre les degrés de l'église, ledit Germain Desgruchets vint l'insulter en lui donnant des nasardes sur le nez pour l'obliger à mettre l'épée à la main : mais, ayant aperçu que ledit sieur plaignant étoit accompagné de quelques-uns de ses amis qui paroissoient braves et vigoureux, ils se feroient retirés. Et cejourd'hui ayant encore su que ledit sieur plaignant étoit allé aux Jésuites pour y chanter à sa manière ordinaire et qu'il devoit passer sur le boulevard de la porte St-Martin pour rentrer chez lui ainsi qu'il a coutume de faire, ils auroient été l'y attendre il y a environ une heure et l'ayant enfin aperçu comme il descendoit le fossé pour rentrer chez lui, ledit Antoine Desgruchets feroit venu à lui et lui auroit déchargé sur les bras et autres parties de son corps nombre de coups de bâton et auroit crié audit Germain Desgruchets : « A moi, dragon ! » Lequel Ger-

(1) Naze fut écroué dans les prisons du bailliage de Saint-Martin-des-Champs.

main étant aussitôt arrivé, auroit tiré l'épée et se feroit mis en devoir de le percer : ce que voyant ledit sieur plaignant, pour garantir sa vie, auroit tiré son épée et se feroit, du mieux qu'il auroit pu, débarrassé d'eux et enfin se feroit retiré chez lui où étant et environ une demi-heure après lesdits Antoine et Germain Desgruchets seroient venus à la porte de ladite dame Desgruchets, leur mère, auroient jeté quantité de pierres dans ses vitres et jurant et blasphémant le saint nom de Dieu, auroient menacé le plaignant de le tuer tôt ou tard ainsi que ladite dame Desgruchets, leur mère. Pour raison de quoi ledit sieur plaignant et elle sont venus nous en rendre plainte.

Signé : P. THOMAS ; BOURSIN.

(Archives nationales, Y, 12,313.)

TRA VENOL (LOUIS), musicien, né à Paris vers 1698. Il entra comme violon à l'orchestre de l'Opéra en 1739 et quitta le théâtre en 1759, avec 350 livres de pension de retraite.

Travenol est connu par les démêlés qu'il eut, en 1746, avec Voltaire qui l'accusa alors d'avoir fait réimprimer deux ouvrages dans lesquels il était décrié : le *Triomphe poétique* et le *Discours prononcé à la porte de l'Académie française*. L'auteur de la *Henriade* fit faire, pour supprimer ces deux libelles, une visite domiciliaire chez le musicien, alors absent de Paris, et dans l'emportement de sa vanité blessée, ne connaissant plus de mesure, il fit mettre en prison le vieux père de Travenol, âgé de plus de 80 ans. Un procès s'engagea alors au Châtelet et le Lieutenant criminel condamna Travenol fils, comme diffamateur de Voltaire, à lui payer 300 livres à titre de réparation, et Voltaire, à payer 600 livres de dommages et intérêts à Travenol père. Mécontentes de cette sentence qui paraît pourtant assez équitable, les parties en appelèrent au Parlement, mais l'arrêt définitif ne fut jamais prononcé et l'affaire en resta là. Travenol, toutefois, essaya de continuer la guerre en publiant avec l'avocat Mannory le *Voltaireana ou Élo-*

ges amphigouriques de François-Marie Arouet de Voltaire, libelle dans lequel il avait réuni tous les pamphlets écrits par Voltaire, mais ce dernier s'abstint de répondre.

En 1754, Travenol s'attaqua à Jean-Jacques Rousseau, qui venait de faire paraître sa *Lettre sur la musique française*, et composa, pour y répondre, un ouvrage intitulé : *Arrêt du Conseil d'État d'Apollon rendu en faveur de l'orchestre de l'Opéra, contre le nommé J. J. Rousseau, copiste de musique*. Rappelons que le citoyen de Genève était, à cette époque, tellement exécré par les musiciens de l'Académie royale de musique, qu'ils le pendirent en effigie. Rousseau assure même dans ses *Confessions* qu'ils avaient formé le projet de l'assassiner un soir à sa sortie du théâtre.

Travenol a publié en outre un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on citera seulement : la *Galerie de l'Académie royale de musique, contenant les portraits en vers des principaux sujets qui la composent en la présente année 1754, dédiée à J. J. Rousseau de Genève*.

On lui doit aussi les notes à l'aide desquelles Durey de Noinville a composé son *Histoire de l'Opéra*.

Il est mort en 1783, à Paris.

(*Les Spectacles de Paris*. — Quérard : *la France littéraire*. — Fétis : *Dictionnaire des musiciens*.)

I

1741. — 2 novembre.

Plainte de Louis Travenol contre un libraire qu'il accusait de vouloir lui dérober un manuscrit.

L'an 1741, le jeudi 2 novembre, onze heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous François-Joseph Doublon, etc., est comparu sieur Louis

Travenol, ordinaire de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue des Rosiers, faubourg St-Germain, paroisse St-Sulpice : Lequel nous a fait plainte et dit que, cherchant à vendre un manuscrit dont il est auteur, qui a pour titre : *l'Actrice punie par le faux étranger*, suivi d'un recueil de vers sur différentes matières, il auroit été adressé le jour d'hier au nommé Osmont, marchand libraire à Paris, y demeurant rue de la Harpe, chez un perruquier, près la rue Serpente, qui lui auroit fait entendre qu'il le lui feroit vendre au sieur Behours, libraire à Rouen, de présent logé chez son frère, rue du Bac, faubourg St-Germain ; que le croyant sincère il auroit eu la facilité de le lui confier pour le lui rendre ce jourd'hui huit heures du matin ou la valeur d'icelui ; mais au lieu par ledit Osmont d'avoir fait les démarches nécessaires et de tenir sa parole, il ne paroît pas ni dans sa maison ni dans aucun endroit, et comme il a un intérêt sensible d'avoir raison de ce procédé qui est une subtilité et surprise des plus grandes de la part dudit Osmont qui ne s'absente que pour avoir le tems de tirer des copies de ce manuscrit et par ce moyen le frustrer de son ouvrage, il s'est retiré par-devers nous pour nous rendre la présente plainte.

Signé : TRAVENOL ; DOUBLON.

(Archives nationales, Y, 11,458.)

II

1748. — 13 octobre.

Plainte de Louis Travenol contre des femmes qui avaient jeté d'une sentinelle, sur ses habits, une potée d'urine.

L'an 1748, le dimanche 13 octobre environ, six heures et demie du matin, en l'hôtel et par-devant nous François-Simon Leblanc, etc., est comparu sieur Louis Travenol, de l'Académie royale de musique, demeurant rue du Bac, au coin de la rue de Grenelle, paroisse St-Sulpice : Lequel nous a rendu plainte contre les demoiselles Poistry, demeurantes susdite rue de Grenelle, au second étage d'une maison dont le sieur Leleu, maître sellier, est propriétaire ou principal locataire et dans laquelle il demeure, et encore contre ledit sieur Leleu comme devant répondre de ses locataires. Et nous a dit qu'il y a un instant le plaignant, passant susdite rue de Grenelle pour aller à la campagne où il avoit besoin (1), il lui ait été jeté une potée d'urine sur le

(1) Il allait à Saint-Mandé chez le comte de Bérulle, pour un concert.

corps, provenant de la fenêtre de la chambre occupée par lesdites demoiselles Poistry dans la maison dudit sieur Leleu, de manière que l'habit dudit sieur plaignant qui est de drap tout neuf, couleur marron, sa veste de droguet de soie de même couleur, le tout doublé de raz de St-Cyr, et sa perruque en bourse sont remplis de taches et hors d'état d'être portés ; que cela lui fait un tort considérable n'étant pas en état par là d'aller à la campagne où il devoit gagner de l'argent. C'est pourquoi, comme il a intérêt d'avoir réparation du tort fait à ses hardes, il s'est retiré par-devant nous pour nous faire la présente plainte.

Signé : LEBLANC ; TRAVENOL.

(Archives nationales, Y, 10,762.)

III

1750. — 18 mai.

Plainte de Louis Travenol contre plusieurs individus qui l'avaient maltraité.

L'an 1750, le lundi 18 mai, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Jacques-Étienne Parent, etc., faisant pour l'absence de M^e Leblanc, notre confrère, est comparu sieur Louis Travenol, de l'Académie royale de musique, demeurant rue Jacob, paroisse St-Sulpice : Lequel nous a rendu plainte contre le sieur Nez, marchand limonadier, principal locataire de la maison où il habite susdite rue, contre son garçon de boutique et contre un particulier sous-locataire d'une chambre au quatrième étage de ladite maison, et nous a dit qu'il y a environ deux heures, revenant de notre hôtel avec la demoiselle Travenol, sa sœur, qui nous a rendu plainte contre ledit sieur Nez et rentrant ensemble dans l'allée de la maison dudit sieur pour monter à l'appartement qu'ils occupent, ledit sieur Nez l'a plusieurs fois appelé par son nom ; que le comparant, ayant une parfaite connoissance des excès et emportemens auxquels ledit sieur Nez s'étoit livré vis-à-vis de la demoiselle sa sœur et voulant les éviter, il a continué son chemin : mais ledit sieur Nez, ne pouvant plus contenir sa colère ni cacher ses mauvais desseins, l'a traité de coquin et d'insolent et s'est voulu jeter sur le plaignant tout furieux, mais il en a été empêché ; que le garçon dudit sieur Nez et ladite particulière, qui occupe une chambre au quatrième étage, et plusieurs autres personnes inconnues au plaignant, se sont sur-le-champ répandus en invec-

tives contre le comparant, se font jetés sur lui comme il montoit l'escalier de ladite maison, lui ont donné plusieurs coups de poing, l'ont égratigné au visage et aux mains et ont fait tant d'efforts pour le jeter à bas dudit escalier qu'ils lui ont déchiré son habit et sa chemise, en telle sorte que s'ils avoient pu venir à bout de le renverser par terre, ils l'auroient maltraité beaucoup davantage, excités à cela par ledit sieur Nez qui, malgré qu'il fût retenu, vouloit absolument se jeter sur le plaignant pour le maltraiter. C'est pourquoi il nous a rendu plainte et nous est apparu que son habit couleur marron est en partie déchiré sur l'épaule gauche et sa chemise entièrement déchirée par devant.

Signé : PARENT ; L. TRAVENOL.

(Archives nationales, Y, 10,764.)

TRIBOU (DENIS-FRANÇOIS), chanteur, né vers 1695. Il débuta à l'Académie royale de musique en 1721 et quitta le théâtre en 1741, avec une pension de retraite de 1,500 livres.

C'est lui qui, dit-on, présenta au Régent un placet en vers qu'il déclama, chanta et dansa. La chronique contemporaine avance qu'il fut aimé à la fois par M^{lle} Le Couvreur, la célèbre tragédienne, et par une grande dame et que cette dernière, dans un accès de jalousie, tenta de faire empoisonner l'actrice, sa rivale.

Il y a trois ou quatre mois, dit le *Journal de Barbier*, à la date de mars 1730, qu'on a conté une histoire dans Paris qu'un abbé (Bouret) avoit écrit à la Lecouvreur qu'il étoit chargé de l'empoisonner et que la pitié lui faisoit donner cet avertissement. Les uns ont dit que c'étoit avec un bouquet, les autres que c'étoient des biscuits. On réveille à présent cette histoire et l'on ne soupçonne pas moins que la duchesse de B[ouillon], fille du prince de S[obieski], qui est folle de Tribou, acteur de l'Opéra, quoiqu'elle ait pour amant le comte de C[lermont], mais il faut qu'il souffre cela. On dit que Tribou aimoit beaucoup la Lecouvreur et que voilà la querelle.

Marmontel, qui connut Tribou après sa retraite de l'Opéra,

lui a consacré dans ses *Mémoires* les quelques lignes que l'on va lire :

L'épicurien Tribou, disciple du P. Porée et l'un de ses élèves les plus chéris (1), depuis acteur de l'Opéra et après avoir cédé la scène à Jéliote, vivant libre et content de peu, étoit charmant dans sa vieillesse par une humeur anacréontique qui ne l'abandonnoit jamais. C'est le seul homme que j'ai vu prendre congé gaiement des plaisirs du bel âge, se laisser doucement aller au courant des années et dans leur déclin conserver cette philosophie verte, gaie et naïve que Montaigne, lui-même, n'attribuoit qu'à la jeunesse.

Tribou a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : le Soleil, Phaéton, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1721 et en 1730 ; Léandre, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1722 ; Mercure, Persée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1722 et en 1737 ; Renaud, prince croisé, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722 ; Zéphyr, Aquilon, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Louis Lulli et Collasse, repris en 1722 ; Amyntas, Éros, Tibulle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, en 1723, repris en 1733 ; la Discorde, Pirithoüs, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723, reprise en 1734 ; le Soleil, Mercure, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1723 ; un Matelot, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1724 ; le Chevalier danois, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1724 ; Artémise, gouvernante de Florise, Damon, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, repris en 1724 ; Philène, Octavio, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte,

(1) Au collège Louis-le-Grand, alors dirigé par les Jésuites.

musique de Campra, repris en 1724 et en 1736; Acis, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1725 et en 1734; le Sommeil, Atys, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1725 et en 1738; Mercure, Arion, Vertumne, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, en 1725, repris en 1734; le Printemps, dans les *Fêtes de l'Été*, ballet de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Monteclair, repris en 1725; l'Euphrate, dans la *Reine des Péris*, comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725; le Grand-Prêtre de Minerve, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725; Apollon, Éraste, dans le *Ballet sans titre*, en 1726; Timante, rival d'Iphis, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726; un Faune, Apollon, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, en 1727, repris en 1737; Arcas, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M^{lle} Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, reprise en 1727; Jason, un Corinthien, un Matelot, une Furie, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1727 et en 1736; Alphée, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1741; Médor, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727; Triton, dans les *Amours de Protée*, ballet de La Font, musique de Gervais, repris en 1728; Bellérophon, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1728; Lyncée, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1728; Orion, fils de Neptune, dans *Orion*, tragédie de La Font et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728; Tersandre, prince d'Argos, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728; Tarsis, du sang de Pénée, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Fran-

cœur, en 1728; Adonis, Linus, dans les *Amours des Déesses*, ballet de Fuzelier, musique de Quinault, en 1729; Télamon, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 et en 1743; Palémon, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1729; un Sage enchanteur, un Sylvain, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729; Céyx, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1730; Plutus, le Professeur de Folie, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1730 et en 1738; Acamas, prince du sang de Pyrrhus, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730; Télémaque, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, reprise en 1730; Amadis, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1731; Endymion, dans *Endymion*, pastorale de Fontenelle, musique de Colin de Blamont, en 1731; Idamante, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731; Éraсте, le Maître de musique, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731 et en 1740; le Soleil, Protésilas, Bacchus, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732; Agénor, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1732; Iphis, prince d'Ionie, dans *Byblis*, tragédie de Fleury, musique de La Coste, en 1732; Mercure, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1732; Ammon, prince des Ammonites, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, en 1732; Arsame, prince africain, amant d'Elvire, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blamont, en 1733; l'Amour, Zélindor, roi des Génies du feu, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, en 1733; Hippolyte, dans

Hippolyte et Aricie, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733; Apollon, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733; Iphis, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733; Damon, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip et Duplessis, en 1734; Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarests, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734; Athamas, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734; Ulysse, dans *Achille et Déidamie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735; Tacmas, prince persan, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, en 1735, repris en 1736; Scanderberg, prince d'Albanie, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735; Iphis, Léon, Lindor, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, en 1736; l'Amour déguisé en Tyrien sous le nom d'Alcidon, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736; l'Envie, la Nourrice d'Hermione, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737; Castor, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737; Orphée, Hylas, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737; Iphis, Mercure, dans le *Ballet de la Paix*, de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738; Admète, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739; Almansor, prince de la maison des Abencérages, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739; Zéphyr, dans les *Amours du Printemps*, ballet de Bonneval, musique de Colin de Blamont, en 1739 (1).

(1) J'ai omis de mentionner qu'en 1735, Tribou chanta le rôle de Smindiride, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret.

Tribou, qui était pourvu de la charge de théorbe de la musique du Roi, est mort à Paris, le 14 janvier 1761.

(*Dictionnaire des théâtres. — Mercure de France. — Journal de Barbier*, II, 95. — *Mémoires de Marmontel*, I, livre IV. — *Nérée Désarbres : Deux Siècles à l'Opéra.*)

1753. — 10 juin.

Donation faite par Denis-François Tribou à Marguerite-Charlotte Moignon, femme Roche, sa domestique, d'une somme de 3,000 livres de retenue que Sa Majesté lui a accordée sur sa charge de théorbe de la musique de la chambre du Roi.

Par-devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris soussignés, fut présent sieur Denis-François Tribou, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue de Richelieu, paroisse St-Eustache, lequel pour récompenser la femme Roche, ci-après nommée, des services que son mari et elle lui ont rendus, a par ces présentes donné par donation entre-vifs et irrévocable à Marguerite-Charlotte Moignon, femme de Claude Roche, domestique dudit sieur Tribou, de son mari, pour ce comparant, autorisée à l'effet des présentes, demeurant à Paris, rue Montmartre, susdite paroisse St-Eustache, à ce présente et acceptante, la somme de trois mille livres de retenue que Sa Majesté a bien voulu accorder audit sieur Tribou sur la charge de théorbe de la musique de la chambre du Roi, dont le Roi a donné l'agrément au sieur Pierre Jéliot en survivance dudit sieur Tribou, suivant le brevet du 4 mars 1753, signé Louis et plus bas Phelypeaux, déposé pour minute à M^e Bessonnet, l'un des notaires soussignés, par acte de ce jourd'hui, pour par ladite femme Roche toucher et recevoir ladite somme lorsqu'il y aura lieu, sur sa simple quittance, fondit mari l'autorisant par ces présentes irrévocablement à ce sujet. A l'effet de quoi ledit sieur Tribou se dessaisit en faveur de ladite femme Roche de tous ses droits de propriété dans ladite somme et la subroge en son lieu et place dans tous les droits résultant dudit brevet de retenue, consentant qu'il soit fait mention des présentes sur ledit brevet par ledit M^e Bessonnet, notaire et dépositaire d'icelui. Et ledit sieur Tribou, voulant d'autant plus gratifier ladite femme Roche, s'oblige, jusqu'à ce qu'elle touche ladite somme de trois mille livres, de lui payer annuellement pour lui tenir lieu en partie des intérêts que ladite somme devoit produire, soixante-

quinze livres par année, en deux payemens égaux, de six mois en six mois, à compter seulement du jour du décès de son mari, même de continuer après son décès à ses enfans la même somme, si elle a survécu fondit mari ; car pendant la vie dudit Roche, ledit sieur Tribou ne sera tenu en aucun cas de payer lesdites soixante-quinze livres. Cette donation est faite sous la condition que ladite somme de 3,000 livres demeurera propre à ladite femme Roche et à ses enfans nés et à naître de son mariage avec ledit sieur Roche et sous la réserve que fait ledit sieur Tribou du retour et réversion en sa faveur de ladite somme de trois mille livres dans le cas où ladite femme Roche et sesdits enfans viendroient à décéder avant lui, etc. Fait et passé à Paris, en la demeure dudit sieur Tribou, l'an 1753, le 10 juin, etc.

(Archives nationales, Y, 378.)





V



ARLET (MARIE-ROSE), danseuse, née vers 1714.

On trouve dans le *Journal de Barbier*, à la date d'octobre 1740, de curieux détails sur un vol dont M^{lle} Varlet fut la victime et dont l'auteur, un den-

tiste, expia son crime en place de Grève :

Sur la fin du mois dernier, il est arrivé une aventure dont la fin n'a pas été heureuse. Un nommé Gaulard, chirurgien-dentiste, étoit garçon ou associé de Fauchard qui est le premier homme de Paris pour les dents, demeurant rue de la Comédie. . . . Ce Gaulard étoit un homme de 30 ans, gagnant, à ce qu'on dit, 3 ou 4,000 livres par an, débauché, voyant des filles et dépensant beaucoup. Il connoissoit entre autres M^{lle} Varlet, fille servant aux plaisirs de la ville de Paris, laquelle en ouvrant devant lui une armoire lui laissa voir beaucoup d'or, environ 250 louis, en quoi consistoit sa petite fortune. Gaulard proposa un jour à cette fille une partie d'opéra-comique et un souper et l'engagea de mener avec elle sa fille de chambre. Il les mena. Il prit prétexte d'être obligé d'aller une heure de tems chez une femme de qualité pour les dents. Il prit le même carrosse de remise, revint chez M^{lle} Varlet, entra dans sa chambre, força l'armoire et prit les 250 louis et même quelques hardes, les porta en différens endroits, retourna trouver M^{lle} Varlet, soupa avec elle

et la ramena chez elle. Cette fille, fort défolée de se voir volée, fit du bruit, se donna le lendemain les mouvemens nécessaires. Elle eut par des circonstances quelques soupçons sur Gaulard, elle porta ses plaintes au Lieutenant de police. On dit que Gaulard lui renvoya la moitié de l'argent par un prêtre de St-Sulpice, ce qui ne satisfait point M^{lle} Varlet. Le Lieutenant de police envoya chercher Gaulard, lequel ayant rendu de mauvaises raisons a été arrêté et sur-le-champ est convenu de tout. Comme Fauchard (son associé) a beaucoup d'amis dans les gens de considération, que même il a épousé la fille de Duchemin (1), comédien dont la troupe étant à Fontainebleau étoit à portée de solliciter, l'instruction du procès a trainé en longueur tant au Châtelet qu'au Parlement. On a dit ici que M^{lle} Gaussin (2), première comédienne, avoit été introduite dans le cabinet du Roi et s'étoit jetée à ses pieds et que nombre de seigneurs avoient sollicité. On comptoit qu'il auroit sa grâce et en dernier lieu qu'on avoit commué la peine aux galères, car cela a fait l'entretien de tout Paris. Mais l'action préméditée a paru trop noire. On a pensé que cela pourroit autoriser des enfans de famille dans le libertinage à tenter de pareils tours, qu'il n'y auroit plus de sûreté. Le Roi a constamment refusé la grâce et hier samedi 29 de ce mois, le pauvre Gaulard a été pendu en place de Grève et en grande compagnie.

Un peu avant son arrestation Gaulard, se sentant menacé, avoit eu l'audace, pour détourner les soupçons, de se dire partout calomnié par M^{lle} Varlet et de porter contre elle, chez le commissaire Cadot, la plainte publiée ci-après.

(*Journal de Barbier*, III, 224.)

1740. — 19 septembre.

*Le dentiste Gaulard se plaint d'avoir été calomnié par M^{lle} Varlet
qui l'accusait de vol.*

L'an 1740, le lundi 19 septembre, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu sieur Nicolas Gaulard, chirurgien

(1) Comédien du Roi de la troupe française. Il débuta en 1717 et prit sa retraite en 1740.

(2) Jeanne-Catherine Gossem, dite Gaussin, comédienne du Roi de la troupe française, née en 1711, débuta en 1730, prit sa retraite en 1763 et mourut en 1767.

gien-dentiste, demeurant à Paris avec le sieur Fauchard, aussi chirurgien-dentiste, rue de la Comédie-Françoise : Lequel nous a rendu plainte contre la demoiselle Varlet, ci-devant actrice à l'Opéra, demeurant rue de Seine, même maison que celle de M^e Juvet, procureur au Châtelet, de ce que ladite Varlet ayant fait débiter dans le public qu'il lui avoit été volé, la nuit du jeudi au vendredi dernier, la quantité de trois cens louis d'or, qu'il n'est pas vraisemblable qu'une personne comme elle ait jamais eus, un habit d'homme galonné en or et une montre à répétition, il auroit appris qu'elle avoit eu l'impudence d'accuser le comparant d'avoir commis un pareil crime et de dire dans le monde que c'étoit lui qui avoit fait le coup, sous prétexte que le jour qu'elle prétend avoir été volée elle avoit fait une partie de souper avec lui comparant et cinq autres personnes au faubourg St-Laurent, rue de Carême-Prénant (1), et qu'il s'étoit absenté, après l'avoir conduite, sur les quatre à cinq heures après-midi, de l'endroit où on soupa depuis ladite heure de quatre à cinq de relevée jusqu'à celle de dix heures du soir qui étoit l'heure prise pour se mettre à table : pendant lequel tems il retourna chez lui et fut chez le sieur Nicolas Adam, marchand boucher, rue des Boucheries-St-Germain, une de ses pratiques, et revint chez lui travailler de sa profession, suivant et ainsi qu'il est en état de le prouver exactement s'il en étoit besoin pour sa justification et qu'il ressortit de chez lui sur les neuf heures et demie pour retourner joindre la compagnie audit souper, et qu'en chemin faisant, il passa chez le sieur Gerauldi, aussi chirurgien-dentiste, qui devoit être de la partie et qui n'y fut point et d'où il fut retrouver la compagnie, étant pour lors dix heures qui venoient de sonner. Et comme il est de la dernière importance à lui comparant de prévenir jusqu'aux moindres impressions qu'une pareille calomnie pourroit occasionner sur sa réputation, lui qui est sujet au public et qui a toujours joui d'une réputation saine et entière et sur lequel on n'a jamais eu lieu de jeter aucun soupçon et que, s'il demeurait tranquille sur une pareille accusation, on pourroit croire qu'il y seroit insensible, il est venu nous rendre plainte de ce que dessus.

Signé : GAULARD ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 142.)

V AUGCŒUR (ANNE DANIEL, dite), danseuse.

(1) Chez Louis Lécuse, célèbre acteur de l'Opéra-Comique et qui fonda plus tard le théâtre des Variétés-Amusantes.

1751. — 4 août.

Plainte de M^{lle} Anne Daniel, dite Vaugancour, contre son propriétaire qui lui avait volé une brosse et qui l'avait menacée de la maltraiter.

L'an 1751, le mercredi 4 août, onze heures et demie du matin, en l'hôtel de nous Michel-Martin Grimperel, etc., est comparue Anne Daniel de Vaugancour, fille mineure, actrice de l'Opéra, demeurante rue Pavée, paroisse St-Sauveur, dans la maison du nommé Duval : Laquelle nous a dit que depuis qu'elle demeure chez ledit Duval, ledit Duval et sa femme ne cessent de l'injurier ; qu'il leur est même souvent arrivé de lui cracher sur la tête lorsqu'elle se mettoit à la fenêtre et ce parce qu'elle leur avoit demandé de l'argent qu'ils lui doivent pour raison d'une alcôve et de plusieurs planches qu'elle leur a anciennement vendues. Lundi dernier sur les onze du soir, elle comparante en fermant sa fenêtre laissa tomber une brosse dans la cour ; que le jour d'hier, elle comparante revenant de la répétition à l'Opéra le dit au bourrelier qui occupe la boutique de ladite maison, et le pria de ne la rendre qu'à elle ; qu'un instant après un des ouvriers dudit bourrelier monta chez elle comparante et lui dit que ledit Duval avoit dit que ladite brosse lui appartenoit et que pour éviter les querelles, son maître avoit rendu ladite brosse audit Duval ; qu'elle comparante pria ledit compagnon bourrelier d'aller poliment chez ledit Duval et de lui dire que cette brosse étoit à elle comparante et qu'elle le prioit de la lui rendre ; que ledit Duval répondit que la brosse étoit à lui et qu'elle comparante étoit une misérable de la réclamer ; que peu de tems après ledit Duval et sa femme sont descendus à la porte de l'appartement d'elle comparante et voulurent l'ouvrir pour la frapper et lui dirent qu'elle le leur payeroit et qu'ils n'ignoroient pas qu'elle étoit enceinte et qu'ils ne feroient contents que lorsqu'ils l'auroient maltraitée et qu'ils auroient soin de ne pas épargner son ventre ; que comme ledit Duval et sa femme sont connus pour des gens très-dangereux et qu'elle a un intérêt sensible de se mettre à l'abri des menaces qu'ils lui ont faites et des mauvais traitemens qu'ils paroissent disposés à exercer contre elle, c'est la raison pour laquelle elle a pris le parti de se retirer par-devant nous pour nous rendre plainte.

Signé: DE VAUGANCOUR.

(Archives nationales, Y, 13,376.)

VERDUN (M^{lle}), danseuse. De 1725 à 1729, elle a rempli à l'Académie royale de musique les rôles suivants : une Néréide, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1725 ; une Habitante d'Ithaque, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; une Assyrienne, un Esprit terrestre, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726 ; une Troyenne, une Esclave, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Des-touches, en 1726 ; une Amazone, une Corinthienne, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1727 ; une Suivante de la Victoire, une Ombre heureuse, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 ; une Suivante de la principale fée, une Suivante de Logistille, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 ; une Thébaine, une Scythe, dans *Orion*, tragédie de La Font et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728 ; une Nymphé, un Amant d'Amaryllis, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728 ; un Jeu et un Plaisir, une Suivante de la Sibylle Delphique, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728 ; une Suivante de la Paix, dans *Tan-crède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729.

(Dictionnaire des théâtres.)

1727. — 12 novembre.

Dominique Fuzelier accuse M^{lle} Verdun de vouloir l'escroquer.

L'an 1727, le mercredi 12 novembre, sept heures du soir, est comparu par-devant nous Jean Tourton, etc., en notre hôtel le sieur Dominique Fuzelier, bourgeois de Paris (1), demeurant rue du Mouton : Lequel nous a rendu

(1) Il était fils de Louis Fuzelier, né en 1672, mort en 1752, qui, en société avec Le Sage et Dorneval, a composé pour les théâtres de la foire un grand nombre d'ouvrages applaudis, et qui a fait représenter à l'Académie royale de musique divers ballets héroïques.

plainte contre la nommée Verdun, actrice de l'Opéra, et dit qu'il a eu le malheur de connoître ladite Verdun au mois de mai de la présente année, laquelle, abusant de la foiblesse du plaignant, a trouvé depuis ce tems le moyen de lui escroquer une somme de 3,263 livres, sous prétexte que c'étoit pour retirer de la vaisselle d'argent, une montre d'or, une tabatière d'or estimée 800 livres et un diamant estimé 1,500 livres : laquelle somme de 3,263 livres il a eu la foiblesse de lui prêter sous promesse qu'elle lui remettrait entre ses mains lesdits effets. Mais comme il s'est aperçu le 10 de ce mois que ladite Verdun étoit dérangée et qu'elle avoit mauvais commerce avec différens particuliers avec lesquels il y a tout lieu de craindre qu'elle ne complotte contre le plaignant de concert avec eux quelque mauvais dessein, ladite Verdun menant d'ailleurs une conduite toute des plus déréglées, laquelle, au lieu de retirer les nippes et argenterie qu'elle avoit mis en gage, a consommé et mangé mal à propos l'argent que le plaignant lui avoit donné et qu'il y a tout lieu de craindre de la part de ladite Verdun quelque surprise, c'est la raison pour laquelle il a été conseillé de se transporter par-devant nous pour nous rendre la présente plainte.

Signé : FUZELIER ; TOURTON.

(Archives nationales, Y, 12, 128.)

VESTRIS (GAËTAN-APPOLINE-BALTHAZAR), danseur, né à Florence, le 18 avril 1729. Il débuta à l'Académie royale de musique sous les auspices du fameux Louis Dupré, son maître, devint en 1751 danseur seul et fut nommé, dix ans plus tard, adjoint et survivancier de Barthélemi Lany, alors maître et compositeur des ballets de l'Opéra. En 1767, les directeurs du théâtre Berton et Trial, fatigués de ses absences perpétuelles, le rayèrent des contrôles. Mais de hautes influences le firent réintégrer dans tous ses emplois. Lany prit sa retraite en 1770 et Vestris fut nommé maître et compositeur des ballets de l'Académie royale de musique. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1776, époque où il les abandonna avec une pension de retraite de 1,500 livres, pour faire place à Noverre, ancien maître à danser de la reine Marie-

Antoinette. Vestris redevint alors premier danseur et il resta au théâtre jusqu'en 1781. Il se retira alors définitivement avec une retraite de 3,000 livres, motivée par ses services exceptionnels, qui jointe à sa pension de maître des ballets formait le total, considérable pour l'époque, de 4,500 livres. De plus, en 1782, le Roi lui accorda une autre pension de 4,700 livres, en qualité de premier danseur des ballets de la cour.

Vestris, auquel un de ses frères avait décerné le surnom de *Diou de la danse* que lui confirma le public, n'égalait pourtant pas son maître Dupré. Dorat, dans son poème de la *Déclamation*, le dit formellement :

Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître et ne l'éclipse pas.

M^{me} Lebrun, dans ses *Mémoires*, lui a consacré ces quelques mots :

Il étoit grand, très-bel homme et parfait dans la danse noble. Je ne saurois vous dire avec quelle grâce il ôtoit et remettoit son chapeau au salut qui précédoit le menuet ; aussi toutes les jeunes femmes de la Cour, avant leur présentation, prenoient-elles quelques leçons de lui pour faire les trois révérences.

La vanité de cet excellent artiste dépassait de beaucoup l'amour-propre traditionnel des danseurs. Ses mots sont restés célèbres : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe, disait-il, le Roi de Prusse, M. de Voltaire et moi. » A quelqu'un qui le complimentait sur la légèreté prodigieuse de la danse de son fils : « Oui, répondait-il, si Auguste touche quelquefois la terre, c'est pour ne pas humilier ses camarades. »

Ce hâbleur sans pareil étoit un parfait honnête homme. A l'époque où la scandaleuse banqueroute du prince de Guéméné

faisait tant de bruit à Paris, il apprit que son fils avait fait quelques dettes de jeune homme. Il les acquitta immédiatement, puis il manda le coupable, l'admonesta fort et ferme et termina sa harangue par cette superbe apostrophe : « Allez, Monsicur, et sachez que je ne veux pas de Guéméné dans ma famille ! »

Vestris a composé deux ballets assez médiocres, *Endymion* et le *Nid d'oiseaux*.

Il a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *le Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 (rôle d'un Matelot); *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 (un Turc); *les Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 (un Masque galant); *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1750, reprise en 1751 (un Faune); *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750 (un Romain); *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 et en 1764 (un Guerrier, un Homme du peuple de la Palestine); *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 (un Triton, un Scythe); *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (un Génie suivant Oroès, un Esprit cruel); *les Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 (un Berger); *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751, repris en 1772 (un Suivant de la Fortune); *la Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 (un Berger); *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1751 et en 1761 (Borée); *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, en 1752 (un Suivant de Polyphème); *les Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 (une Ombre d'amant heureux); *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches,

reprise en 1752 et en 1769 (un Lydien, un Grec, un Magicien); *le Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753, repris en 1772 (un Pantomime en chasseur); *les Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 (un Jeu et un Plaisir, un Chasseur); *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, repris en 1753, 1762 et 1770 (le Chef de la danse, un Berger, un Lutteur); *la Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 (un Jardinier); *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753, repris en 1768 (un Plaisir, un Jeu et un Ris); *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754, 1772 et 1773 (un Gladiateur, un Génie qui préside aux planètes); *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754 (un Satyre); *les Sybarites*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1757 (un Sybarite); *les Surprises de l'Amour*, ballet de Bernard, musique de Rameau, en 1757 (Endymion); *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758; *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759; *Canente*, tragédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1760; *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760, 1768 et 1769; *le Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760; *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 et en 1769; *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762; *les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 et en 1770; *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, mu-

sique de Rameau, repris en 1765; *la Femme*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1765; *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1765 (rôle d'un Argien); *l'Italie*, acte de *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1776 (un More); *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs repris en 1766; *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766; *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767; *Ènde et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; *Érigone*, acte des *Fêtes de Paphos*, ballet de La Bruère, Collet et Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1769; *Hippomène et Atalante*, ballet de Brunet, musique de Vachon, en 1769; *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1770; *Jason et Médée*, ballet de Noverre, en 1770, repris en 1771 et 1776 (rôle de Jason); *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770; *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771; *le Prix de la valeur*, ballet de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1771; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771; *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772; *l'Amour et Psyché*, ballet de Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1772; *le Feu*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1773; *Endymion*, ballet de Gaëtan Vestris, en 1773 (rôle d'Endymion); *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1773; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 (rôle de Bacchus); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuze-lier, musique de Mondonville, repris en 1774; *Iphigénie en Aulide*,

tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774; *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774; *Alexis Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1775; *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775; *la Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1775; *la Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1775; *Apelles et Campaspe*, ballet de Noverre, en 1776 (rôle d'Apelles); *les Horaces*, ballet de Noverre, en 1777; *Myrtil et Lycoris*, ballet de Bocquet et Bouteillier, musique de Désormery, en 1777; *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1779; *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, en 1779; *Mirza et Lindor*, ballet de Gardel aîné, en 1779 (1).

Vestris, qui avait épousé M^{lle} Anne Heinel, danseuse de l'Académie royale de musique, est mort à Paris, le 27 septembre 1808.

(Dictionnaire des théâtres. — *Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, III, 286, 317; XXII, 138. — Dorat : *la Déclamation*. — *Mémoires de M^m Lebrun*, I, 132.)

I

1780. — 28 mars.

Gaëtan-Appoline-Balthazar Vestris demande une pension de retraite de 3,000 livres.

A Monseigneur Amelot, ministre, ayant le département de Paris. Monseigneur, il est de règle à l'Opéra de donner 1,500 livres de pension de retraite aux premiers fujets qui ont servi 15 ans. Sa Majesté, le feu Roi, en a accordé 2,000 à ceux dont les services avoient passé 20 ans.

Quelque (*sic*) soit la déférence du sieur Vestris pour ce règlement, il le croit

(1) Vestris reparut une fois sur la scène de l'Opéra, le 1^{er} mars 1800, pour les débuts de son petit-fils Armand-Auguste Vestris.

quelquefois susceptible d'une exception lorsque celle-ci est fondée sur une distinction de services capable d'en mériter une de la part d'une administration éclairée et bienfaisante.

C'est cette double considération, Monseigneur, qui autorise le suppliant à vous demander avec sa retraite, 3,000 livres de pension, à l'instar de celle qui a été accordée au sieur Larrivée. Trente-deux ans de services suivis dont vingt-neuf de primauté, un élève formé par ses soins dont les talens feront oublier les siens et plus que tout cela votre bienveillance sage et généreuse qui les encourage et les soutien (*sic*) sont des titres bien propres à exciter la confiance du suppliant (*sic*) et dont les exemples seront toujours dans les annales (*sic*) de l'Opéra.

Celui-ci ne peut par cette raison même tirer à conséquence : il n'arrivera peut-être jamais que deux premiers sujets tels que les sieurs Vestris et Larrivée, ayant de si longs services à produire à l'administration, se trouvent ensemble sur son état de dépense.

Il pourra au contraire tourner à son avantage en engageant les premiers talens (plus sensibles à cette marque de distinction qu'à leur intérêt) à continuer leurs services au delà des termes prescrits par les réglemens et à préférer par conséquent la peine au repos.

C'est, Monseigneur, à une âme comme la vôtre à sentir cette vérité. Qui fait mieux que vous que c'est ce concours heureux de talens en tous genres qui a toujours distingué ce royaume de tous les autres et que ce sont les mêmes récompenses si flatteuses pour eux qui les ont constamment fixés en France.

Rien ne pourra jamais égaler la respectueuse reconnaissance du suppliant (*sic*) que la sincérité des vœux qu'il ne cessera d'adresser au ciel pour la conservation de vos précieux jours.

Paris, le 28 mars 1780.

(Archives nationales, O¹, 630.)

II

1782. — 12 mai.

Brevet d'une pension de 4,700 livres accordée à Gaëtan-Appoline-Balthazar Vestris.

Brevet d'une pension de 4,700 livres, produisant net 4,650 livres en faveur du sieur Gaëtan-Appoline-Balthazar Vestris, né à Florence, le 18 avril 1729,

et baptisé le même jour dans l'église collégiale de St-Jean-Baptiste de ladite ville, premier danseur des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, favoir : Une somme de 2,650 livres, produit net de deux objets portés dans un précédent brevet ; une pension de 2,000 livres qui lui a été accordée sur le trésor royal, sans retenue, à charge de retraite par décision de ce jour 12 mai 1782, à la charge néanmoins par ledit sieur Vestris de continuer le service lorsque les circonstances l'exigeront et qu'il en sera requis et jusqu'à ce qu'il en ait été absolument dispensé.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Traduction de l'acte de baptême de Gaëtan-Appoline-Balthazar Vestris.

Je soussigné chancelier de la prévôté des marchands de la ville de Florence, certifie que dans les registres des baptêmes de ladite ville on trouve l'enregistrement ci-après : Gaëtan-Apollini-Balthazar, fils de Thomas-Marie-Hippolyte Vestris et de Violante-Béatrix de Dominique-Bruscagli, né le 18 avril 1729, à neuf heures du matin. Le parrain est M. Gaëtan de Dominique-Bruscagli.

Fait et donné à Florence, le 27 juillet 1759.

MICHEL-ANGE BARTHOLINI, chancelier.

(Archives nationales, O¹, 688.)

VESTRIS (MARIE-JEAN-AUGUSTIN, dit AUGUSTE), danseur, fils naturel du précédent et de M^{lle} Allard, danseuse de l'Opéra. Il naquit à Paris le 27 mars 1760 et débuta à l'Académie royale de musique, à l'âge de 12 ans, au mois de septembre 1772. Dans sa *Correspondance littéraire*, Grimm a rendu compte en ces termes de ce début :

On a vu depuis quelques jours à l'Opéra un phénomène singulier : le grand Vestris, appelé par ses frères et ses sœurs *lou Diou de la danse*, a été remplacé par un enfant de douze ans et demi dans les entrées de cette triste

Cinquantaine, qu'on psalmodie actuellement sur le théâtre du Palais-Royal. Cet enfant a dansé avec la même précision, le même aplomb et presque la même force que le grand Vestris, et celui-ci n'a pas été humilié de se voir presque effacé par un enfant. C'est que cet enfant est non seulement son élève, mais son fils ; c'est le pur sang des dieux conçu dans les chastes flancs de la grosse Terpsichore Allard, la première sauteuse du siècle si la superbe Allemagne n'avoit produit cette sublime Heinel qui est venue en France partager et même disputer les lauriers du grand Vestris. Celui-ci étant Florentin de naissance, la France n'est proprement que le théâtre de l'émulation de deux étrangers qui ont poussé le mécanisme de leur art à la dernière perfection. Aucun prêtre n'ayant béni l'union passagère du grand Vestris et de la grosse et brillante Allard, la naissance du petit Vestris n'a pu obtenir la sanction des lois ; mais la nature qui aime à consoler par ses faveurs des rigueurs de nos institutions, lui a prodigué ses dons les plus précieux en le douant des talens de son père et de sa mère à la fois. Le public, pour consacrer ce prodige, a appelé cet enfant *Vestrallard*. Jugez ce qu'un si heureux naturel a dû devenir sous la culture d'un père tendre et éclairé à qui ce fils ressemble si parfaitement qu'en le voyant danser on croiroit voir le grand Vestris à travers une lunette qui rapetisse et éloigne les objets ! Aussi le *Mercure de France* n'a-t-il pu se défendre de faire compliment au père et à la mère sur le succès de leur rejeton ; mais ce rejeton n'étant avoué ni par l'Église ni par la loi, les partisans des mœurs publiques ont crié à l'indécence et l'on ne doute pas que le *Mercure*, à l'occasion de son compliment, ne soit repris par une censure de la Sorbonne, ou par un mandement de son proviseur, M. l'archevêque de Paris. Le début du petit Vestris sur le théâtre de l'Opéra nous a privés à la fois de la présence du père et de la mère, le père ayant cédé ses entrées à son fils, et la chaste mère n'ayant osé danser après lui de peur de s'attirer des applaudissemens capables d'effaroucher sa pudeur. Si tous les enfans que M^{lle} Allard a eus de différens pères (1) naissent avec autant de talent que celui-ci, l'Opéra n'aura pas besoin d'autre pépinière pour remplacer, toujours avec avantage, les sujets que le tems et les révolutions théâtrales lui enlèvent.

Vestris ! fils entra ensuite comme élève à l'école de danse de l'Académie royale de musique, devint en 1776 danseur seul et

(1) On prête au danseur Dauberval, qui avait eu les bonnes grâces de M^{lle} Allard, un bien plaisant mot à propos du jeune Vestris. Des coulisses, il assistait à ses débuts et, émerveillé, il s'écria : « Quel talent ! C'est le fils de Vestris, et ce n'est pas le mien ! Hélas ! je ne l'ai manqué que d'un quart d'heure ! »

en double et fut promu en 1780, à l'âge de vingt ans, au rang de premier sujet.

Cet artiste, l'un des meilleurs danseurs qui aient jamais paru sur la scène de l'Opéra, fut, dans sa jeunesse, un véritable fléau pour les directeurs de ce théâtre. Ses exigences étaient sans bornes et sans cesse il réclamait soit des augmentations d'appoin-tements, soit des congés. Insolent et impudent à l'excès, il refusa un jour de danser devant la reine Marie-Antoinette et devant le roi de Suède qui étaient venus à l'Académie royale de musique tout exprès pour le voir, et cela sans aucun prétexte plausible, uniquement par caprice. Cette incartade lui valut quelques jours d'emprisonnement à la Force et ce reproche de son père indigné : « Comment ! la Reine de France fait son devoir ; elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien ! Je t'ôterai ton nom ! » Quelques jours plus tard, lorsqu'il reparut au théâtre, le public, irrité de sa conduite, lui fit une réception orageuse : « A genoux ! des excuses ! » lui criait-on de toutes parts, et comme le jeune homme restait fort interdit, Vestris père sortit des coulisses et s'écria d'une voix tremblante de colère : « A genoux ! des excuses !... Auguste, dansez ! » Les spectateurs se mirent à rire et Auguste fut applaudi.

Dans ses *Mémoires*, M^{me} Lebrun parle en ces termes de Vestris fils :

C'étoit le danseur le plus surprenant qu'on puisse voir, tant il avoit à la fois de grâce et de légèreté. Quoique nos danseurs actuels n'épargnent point les pirouettes, personne bien certainement n'en fera jamais autant qu'il en a fait ; puis tout à coup il s'élevoit au ciel d'une manière si prodigieuse qu'on lui croyoit des ailes.

Berchoux, dans son poème de la *Danse, ou les Dieux de l'Opéra*, a dit de lui :

Sa jambe s'élevoit au niveau de sa tête ;
Ses bras développés effaioient les contours

Qu'inventa la tendresse au pays des amours.
Sa tête sur son col mollement balancée,
Abandonnée au vent et libre de pensée,
De son corps affoupli suivoit les mouvemens.
Ses mollets à grands coups se heurtoient en huit tems,
Et bientôt élançant une jambe intrépide,
Il décrivait un cercle élégant et rapide.

Vestris fils fut l'un des danseurs des ballets de la cour et il obtint du Roi, à ce titre, une pension de 4,800 livres.

Il quitta l'Opéra en 1816.

De 1772 à 1790, Vestris fils a dansé dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *la Cinquantaine*, pastorale de Desfontaines, musique de La Borde, en 1772 ; *Endymion*, ballet de Gaëtan Vestris, en 1773 (rôle de l'Amour) ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 ; *la Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1775 ; *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *les Petits Riens*, ballet de Noverre, en 1778 ; *Alceste*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1779 ; *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudi, musique de Gluck, en 1779 (rôle du Berger) ; *les Caprices de Galatée*, ballet de Noverre, repris en 1780 (Acis, amant de Galatée) ; *l'Embarras des richesses*, opéra de d'Alainval et Lourdé de Santerre, musique de Grétry, en 1782 (Zéphyr) ; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, reprise en 1782 ; *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, en 1783 ; *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, repris en 1783 (rôle de l'Éveillé) ; *Péronne sauvée*, opéra de Sauvigny, musique de Dézaires, en 1783 ; *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783 (rôle d'un Berger) ; *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (le Surveillant) ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du

Roulet, musique de Gluck, reprise en 1785; *Panurge dans l'île des Lanternes*, opéra du comte de Provence (Louis XVIII) et Morel, musique de Grétry, en 1785; *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1785, reprise en 1787; *Pizarre*, opéra de Duplessis, musique de Candeille, en 1785; *le Premier Navigateur, ou le Pouvoir de l'Amour*, ballet de Gardel aîné, en 1785 (rôle de Daphnis); *Phèdre*, tragédie d'Hoffman, musique de Le Moine, en 1786, reprise en 1787; *les Sauvages*, ballet des frères Gardel, en 1786; *Alcindor*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Dézaïdes, en 1787; *le Coq du village*, ballet de Gardel aîné, d'après Favart, en 1787 (rôle du Garçon); *Œdipe à Colonne*, tragédie de Guillard, musique de Sacchini, en 1787; *Amphitryon*, opéra de Sedaine, musique de Grétry, en 1788; *Arvire et Évelina*, opéra de Guillard, musique de Sacchini, repris en 1788; *Démophon* (1), opéra de Marmontel, musique de Chérubini, en 1788; *Aspasie*, opéra de Morel, musique de Grétry, en 1789; *Démophon*, opéra de Dériaux, musique de Vogel, en 1789; *les Prétendus*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Le Moine, en 1789; *les Pommiers et le Moulin*, opéra de Forgeot, musique de Le Moine, en 1790.

Auguste Vestris est mort à Paris, le 6 décembre 1842.

(*Mémoires secrets*, VI, 251. — *Journal de Paris*, 27 octobre 1779, 13 janvier 1789. — Grimm : *Correspondance littéraire*, VIII, 61; X, 302. — *L'Opinion du parterre*, germinal an XIII. — *Mémoires de Madame Lebrun*, I, 132. — Albert de La Salle : *Les Treize Salles de l'Opéra*.)

(1) Vestris fils faillit se tuer en dansant dans cette pièce. « Il est arrivé vendredi dernier, 9 janvier 1789, dit le *Journal de Paris*, un accident qui pouvoit priver le public d'un talent qui lui est bien cher. Dans le dernier ballet de *Démophon*, une trappe de théâtre s'est enfoncée sous M. Vestris qui dançoit. Il a totalement disparu aux yeux des spectateurs. Leur effroi n'a cessé que lorsqu'il a reparu porté par ses camarades. Sa chute a été de sept pieds et demi. Il a été retenu par un plancher qui est à cette distance du théâtre. Il ne s'est pas blessé et n'a qu'une contusion au côté. La commotion qu'il a reçue a exigé une saignée et on espère qu'il reparoitra bientôt. »

I

1780. — 26 mars.

Lettre écrite au nom du ministre de la maison du Roi à Marie-Jean-Augustin Vestris.

Le ministre du Roi, Monsieur, content des services que vous avez rendus jusqu'à ce jour à l'Académie royale de musique, reconnoissant la supériorité de vos talens, me charge de vous annoncer qu'il vous met au rang de ses premiers sujets. Cette faveur à votre âge doit vous encourager à faire de nouveaux efforts pour mériter de plus en plus les justes applaudissemens du public.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, etc.

Paris, 26 mars 1780.

(Archives nationales, O¹, 629.)

II

1780. — 20 juillet.

Lettre du ministre de la maison du Roi à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, relative à une gratification annuelle à délivrer à Marie-Jean-Augustin Vestris.

Le sieur Vestris fils, ayant demandé un traitement particulier pour pouvoir se fixer à toujours au service du Roi à l'Opéra, mais dans une forme que les circonstances présentes ne permettroient pas de mettre sous les yeux de Sa Majesté, j'en ai conféré avec M. le Directeur général des finances qui, rendant la même justice que moi aux talens du sieur Vestris fils et en faveur des bons et anciens services du sieur Vestris père, a bien voulu consentir à se charger; sur le trésor royal, d'une gratification annuelle de 4,800 livres qui lui seront payées par une ordonnance particulière, à la charge par les sieurs Vestris de garder le plus grand secret sur une grâce si extraordinaire et qui pourroit bien tirer aux plus grandes conséquences, vu qu'il y a plusieurs sujets

dans différens genres également distingués par leurs talens et par l'ancienneté et l'exactitude de leurs bons services. Je serai très-aise que de pareils exemples continuent d'exciter le zèle des sieurs Vestris et me mettent à même de leur donner de nouvelles preuves du cas que je fais de leurs talens. Je vous prie, pour assurance de mes dispositions à leur égard et pour qu'ils connoissent l'importance du secret que je leur recommande, de leur donner copie de ma lettre.

Je suis très-sincèrement, Monsieur, etc.

AMELOT.

A Versailles, le 20 juillet 1780.

(Archives nationales, O¹, 629.)

III

1782. — 4 août.

Brevet d'une pension de 4,800 livres accordée à Marie-Jean-Augustin Vestris.

Brevet d'une pension de 4,800 livres en faveur du sieur Marie-Jean-Augustin Vestris, né et baptisé le 27 mars 1760, paroisse St-Leu-et-St-Gilles à Paris, danseur des ballets du Roi. Cette somme de 4,800 livres, sans retenue, dont il jouissoit précédemment à titre de gratification extraordinaire et dont il a été payé jusqu'au premier avril précédent, a été, à compter de ce jour, convertie en pension sur le trésor royal.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

Acte de baptême de Marie-Jean-Augustin Vestris.

Extrait tiré des registres des baptêmes faits en l'église paroissiale de St-Leu-St-Gilles à Paris, en l'année mil sept cent soixante, folio 6 : Le jeudi vingt-sept mars, susdite année, est né et a été baptisé Marie-Jean-Augustin, fils de Gaëtan-Marie Vestris, bourgeois de Paris, et de Marie Allard, son épouse (1), rue St-Denis, de cette paroisse. Le parrain : Jean-Baptiste Vestris, oncle de

(1) Cette qualification donnée à la mère du jeune Vestris n'est pas exacte. M^{lle} Allard et Gaëtan Vestris n'étaient pas mariés.

l'enfant, demeurant même maison du père de l'enfant ; la marraine : Marguerite Thévenet, fille majeure, bourgeoise de Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois. Le père absent pour ses affaires.

(Archives nationales, O¹ 688.)

IV

1781. — 21 octobre.

Mémoire présenté à Louis XVI par le ministre de la maison du Roi au sujet des exigences de Marie-Jean-Augustin Vestris.

Le sieur Vestris fils, en récompense de la supériorité de ses talens, a été porté l'année dernière, par une grâce particulière, aux appointemens des premiers sujets de la danse qui sont de mille écus. Comme, malgré cette première grâce, il étoit disposé à quitter le théâtre de Paris pour passer en Angleterre, M. Necker pensa que Votre Majesté devoit, pour le retenir, lui accorder sur son trésor royal, une gratification de 4,800 livres et Votre Majesté voulut bien y consentir et même à ce qu'il lui fût accordé, à compter du 1^{er} octobre de l'année dernière, un congé de huit mois pour aller à Londres avec son père. Ce congé lui a été accordé et même prolongé de plus d'un mois, et il est constant que leur séjour à Londres leur a valu plus de 100,000 fr.

Tant de grâces multipliées n'ont pas satisfait l'ambition du jeune Vestris et il demande aujourd'hui son congé absolu, si on ne lui accorde pas par brevet, en pension, la gratification de 4,800 livres et l'année prochaine un congé de huit mois comme l'année dernière, ou si on ne lui assure pas un sort fixe de 10,000 livres outre la gratification de 4,800 livres et toujours le congé de huit mois en 1782.

Ces demandes sont ridicules et l'obtention de pareilles grâces tireroit à de si grandes conséquences vis-à-vis des autres sujets de l'Académie royale de musique, que je crois devoir proposer à Votre Majesté de les refuser et d'accepter le congé absolu du jeune Vestris dans le cas où il persisteroit à vouloir le donner, mais sous la condition prescrite par tous les réglemens de continuer son service à l'Opéra pendant un an à la date de son congé absolu. Et comme ce jeune homme a la tête très-vive et qu'on doit s'attendre que, malgré son engagement qui devoit l'obliger à rester ici une année, il pourroit, d'un moment à l'autre, quitter l'Opéra et passer tout de suite à Londres,

je supplie Votre Majesté de m'autoriser à faire épier sa conduite et à le faire arrêter au premier soupçon que l'on auroit de son départ. Je penserois même qu'il feroit utile de menacer le sieur Vestris père de le rendre responsable de la conduite de son fils et de lui faire craindre la perte de toutes les pensions dont il jouit pour ses anciens services s'il ne veilloit pas, du moins, à lui faire remplir l'obligation à laquelle il est engagé par les réglemens de continuer à danser encore pendant une année.

Au bas est écrit de la main du Roi : APPROUVÉ.

Bon pour ampliation : AMELOT.

(Archives nationales, O¹, 629.)

V

1783. — 21 mars.

Lettre de M. de La Ferté au ministre de la maison du Roi, relative aux prétentions de Marie-Jean-Augustin Vestris.

Monseigneur, le sieur Vestris est venu ce matin me dire qu'il trouvoit très-humiliant que le sieur Nivelon eût comme lui une place de premier sujet et qu'il feroit dans le cas de se retirer si cela étoit. J'ai commencé par l'assurer que le sieur Nivelon ne jouissoit pas encore de cette place qui ne lui avoit été promise que dans le cas de retraite du sieur d'Auberval. Cette réponse ne l'ayant pas satisfait, je lui ai ajouté que lui, Vestris, avoit un traitement particulier de 4,800 livres, à quoi il m'a répliqué que cela n'avoit rien de commun avec l'Opéra. Je l'ai fort assuré que cette grâce ne lui avoit cependant été accordée que relativement à l'Opéra ; enfin il a poussé la chose jusqu'à me dire que, s'il étoit nécessaire, il en parleroit à la Reine et qu'au total on favoit faire plus de cas dans les pays étrangers des talens, après m'avoir dit pendant une heure mille choses aussi déraisonnables qu'il feroit trop long de vous rapporter. Je lui ai dit que je lui rendois toute la justice qu'il méritoit sur l'exactitude de son service et sur ses talens, mais qu'il ne devoit pas en abuser pour oublier les grâces dont le Roi l'avoit comblé ainsi que son père et qu'il ne devoit pas non plus chercher à humilier ses camarades, quoiqu'ils eussent moins de talent que lui, et que j'imaginois que si le Roi étoit informé de nouvelles difficultés de sa part, que Sa Majesté pourroit bien leur retirer toutes ses grâces et néanmoins l'empêcher de passer dans le

pays étranger à peine de ne jamais reparoître dans le royaume et que, quelque amitié que j'eusse pour lui, je ne lui cachois pas que si l'on me faisoit l'honneur de me consulter que ce seroit mon avis, je lui ai ajouté que certainement on verroit avec indignation sa jalousie, lorsqu'on sauroit qu'il vouloit s'opposer à l'avancement de Nivelon pour lequel toute la Cour s'étoit intéressé. Je ne fais si cela lui en a imposé, mais il a fini par me dire qu'il me remettrait un mémoire pour vous, Monsieur, et qu'il me prioit de l'appuyer. Je lui ai répondu que je mettrai au bas tout ce que je venois de lui dire, malgré cela nous nous sommes bien séparés. J'ai parlé ce soir à son père auquel j'ai dit les mêmes choses. Il s'est retranché à son ordinaire à me dire qu'il ne conseilloit point son fils, mais qu'il ne pouvoit désapprouver sa façon de penser, ce qui m'a mis dans le cas de m'expliquer plus fortement, en comparant ses talens à ceux de son fils ; enfin, il m'a dit que si son fils faisoit bien, il ne donneroit pas de mémoire, mais qu'il se borneroit à me prier de vous engager de lui donner ne fût-ce qu'une épingle, une marque de distinction à la fin de l'année et qu'enfin si l'on vouloit soutenir ce spectacle, il falloit récompenser les gens à talens. J'ai répondu à tout et nous y serions encore sans la fin de l'Opéra. J'ai rencontré le fils qui m'a dit en sortant qu'il ne feroit point de mémoire, mais qu'il vous prioit de lui accorder quelque chose que ce fût à la fin de l'année

Toutes ces têtes sont perdues, Monsieur ; ils s'étaient tous d'une protection qu'ils n'ont pas, croyant que la Cour est uniquement occupée d'eux. Vous jugerez si vous devez prévenir la Reine ; mais je crois qu'il seroit à désirer, ainsi que M. de Vougy me le disoit tout à l'heure, que le Roi voulût bien paroître parler un peu ferme sur tout ce monde.

(Archives nationales, O¹, 637.)

VIGOUREUX (GENEVIÈVE-LOUISE), chanteuse, née vers 1749. Elle débuta à l'Académie royale de musique en 1776.

1778. — 16 juillet.

Plainte de M^{lle} Geneviève-Louise Vigoureux contre son mari qui la maltraitait.

L'an 1778, le jeudi 16 juillet, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue Geneviève-Louise Vigoureux,

femme de Pierre Navailles, garçon tapissier, demeurant à Paris, rue d'Anjou, faubourg St-Honoré, paroisse de la Madeleine la Ville-l'Évêque : Laquelle nous a rendu plainte contre ledit Pierre Navailles et a dit qu'elle l'a épousé le 30 novembre 1765, n'ayant alors que seize ans et sans expérience, elle n'a pu qu'obéir à ses père et mère qui ne prévirent pas alors les suites d'un mariage si mal assorti ; ils étoient sans biens, son père avoit été garçon imprimeur et sa santé ne lui permettoit plus de travailler ; quant à sa mère, elle n'avoit eu aucun métier, il étoit donc très-imprudent de marier une jeune personne qui n'avoit d'autres talens que la musique qu'on lui avoit fait apprendre dès sa plus tendre enfance, à un homme de trente ans sans fortune et sans état. Elle resta six mois après son mariage chez ses père et mère, ledit Navailles, son mari, n'ayant pas même de chambre pour la loger. Elle ne tarda pas à connoître tous ses malheurs, car fondit mari la laissa manquer de tout et se livra contre elle aux procédés les plus durs, non-seulement en propos mais encore en actions, sans avoir égard à sa jeunesse et à sa douceur ; il lui est souvent arrivé de la maltraiter, même de tirer l'épée sur elle, et sans les voisins il l'auroit tuée. La plaignante à qui on n'avoit appris aucun métier pour gagner sa vie, se voyant dénuée de tout, sans secours de son mari qui ne faisoit rien, les père et mère de la plaignante sans ressources et même malades, réduite au désespoir par la mauvaise conduite dudit Navailles, son mari, il ne lui resta d'autres ressources que de profiter des talens de la musique qu'on lui avoit donnés ; elle se présenta à l'Académie royale de musique où elle fut admise en 1766, et comme elle avoit du talent elle eut en entrant mille livres d'appointements qui la mirent en état, moyennant sa grande économie, de pouvoir vivre et soutenir ses père et mère. Depuis ce tems, ledit Navailles s'est porté à toutes sortes d'excès envers la plaignante ; il est toujours resté sans état, a vécu dans l'oïveté et s'est livré à la débauche au point qu'il a été attaqué de maladie honteuse dont la plaignante a eu la bonté, quoiqu'elle ne vécût plus avec lui, de le faire guérir. Elle a payé les chirurgiens, ainsi qu'elle est en état de le justifier par les quittances du sieur Baget du 21 mars 1774. A peine ledit Navailles s'est-il vu guéri, il a recommencé ses scènes violentes, suivant la plaignante dans les rues jusqu'à la porte de l'Académie de musique et de l'Opéra, lui disant, devant tout le public qu'il faisoit amasser, les injures les plus grossières, voulant toujours la tuer et se mettant en devoir de l'exécuter si les passans ne l'en eussent empêché. Ses excès ont été poussés au point qu'un jour les voisins, indignés desdites violences, firent venir la garde et arrêté à la clameur publique et conduit chez maître Chénon, notre confrère, où étant, craignant les suites fâcheuses que pouvoient avoir les excès auxquels il s'étoit livré, voyant même ledit maître Chénon prêt à en référer au magistrat pour l'envoyer en prison, il demanda

grâce, promet d'être plus modéré, de laisser la plaignante tranquille et signer même un écrit par lequel il se soumettoit de la laisser vivre paisiblement. Quelque tems après, on procura audit Navailles une place de valet de chambre tapisier chez M. l'ambassadeur de Portugal; la plaignante qui n'avoit pour subsister et faire vivre ses père et mère que les modiques appointemens qu'elle recevoit à l'Opéra et le produit de quelques écolières à qui elle montrait la musique, fit néanmoins un effort pour équiper ledit Navailles qui manquoit de tout. Elle le fit habiller, lui fournit du linge, une montre et tout ce qui étoit nécessaire pour paroître chez M. l'ambassadeur; qu'il y est resté trois années et il en a été renvoyé pour sa mauvaise conduite. Il en est sorti sans avoir rien épargné et n'a pas eu honte, après tous ces mauvais procédés, de venir encore demander de l'argent à la plaignante; qu'il a recommencé ses anciennes scènes, lui a écrit des lettres les plus obscènes, notamment une sans date et sans signature qu'elle nous a représentée et nous déclare être de son écriture, laquelle contient les injures les plus grossières et elle a été d'elle et de nous signée. Malgré tous les mauvais procédés dudit Navailles, la plaignante s'est épuisée pour l'aider à former un établissement qu'il disoit pouvoir faire, et le 26 janvier de l'année dernière, elle lui donna une somme de 700 livres dont il lui fit sa reconnaissance. Au lieu de l'employer à s'établir, comme il l'avoit promis, il a continué son genre de vie et s'est livré à la débauche de plus en plus. La plaignante est tous les jours menacée par lui, il ne cesse de lui dire les injures les plus grossières, en sorte que sa vie n'est pas en sûreté et qu'elle est dans des alarmes continuelles et ose à peine sortir, elle est exposée à chaque instant de voir saisir et vendre ses hardes, son linge et ses meubles pour les mauvaises affaires de son mari, de manière que la vie est pour elle un objet perpétuel de douleur et de désespoir. Et comme elle a tout lieu de penser que la justice mettra fin à tous ses maux, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé: G. L. VIGOUREUX; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,019.)

VILLERS (BARBE MARÉCHAL, dite DE), danseuse.

1750. — 21 septembre.

Plainte de M^{lle} Barbe Maréchal, dite de Villers, contre une domestique congédiée qui était venue faire tapage et l'injurier à la porte de sa maison.

L'an 1750, le lundi 21 septembre, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Élisabeth Delavergée, etc., est comparue demoiselle Barbe Maréchal, dite de Villers, fille, actrice de l'Opéra de Paris, y demeurant rue St-Honoré, près le Palais-Royal, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle nous a rendu plainte à l'encontre de la femme du nommé Labrie, jardinier, elle domestique, demeurant rue du Champfleuri, maison du sieur Lachanterie, et dit qu'il y a environ sept mois qu'elle a pris à son service ladite femme Labrie et ayant eu lieu d'être mécontente des services de ladite Labrie, elle l'a renvoyée mardi dernier et lui a payé ce qui lui étoit dû, dont elle a été contente. Cependant ladite Labrie, étant sortie de son appartement et étant sur l'escalier, a sans aucun sujet insulté ladite plaignante dans des termes très-grossiers, disant hautement que ladite plaignante étoit une coquine et une gueuse et l'a menacée. A quoi la plaignante n'a pas répondu ni fait aucune attention. Environ une heure après, ladite Labrie a renvoyé à ladite plaignante la clef de son appartement qu'elle avoit emportée et, par le porteur de ladite clef, elle a fait remettre une lettre à ladite plaignante non signée, laquelle ne contenoit que des injures, traitant ladite plaignante de p..... et disant qu'elle lui préparoit un précipice dans lequel elle la feroit tomber si elle ne prenoit pas garde à elle. Ladite plaignante a encore méprisé lesdites injures et menaces et a même perdu ladite lettre, croyant que ladite Labrie ne récidiveroit pas, laquelle lettre ladite plaignante a fait voir à deux personnes. Mais samedi dernier, sur les cinq heures de relevée, ladite Labrie s'est avisée de venir à la porte cochère de la maison où demeure ladite plaignante, où elle est restée plus d'une heure à répandre hautement les horreurs les plus indignes contre ladite plaignante, ce qui a fait amasser une populace affreuse. Et ladite Labrie disoit que ladite plaignante étoit un reste de soldats aux gardes, « une p....., une g....., une coquine, une misérable » ; qu'elle la feroit chasser de l'Opéra par ce qu'elle diroit ; qu'elle enverroit du monde faire tapage chez elle, qu'elle reviendrait elle-même ; que si la plaignante

ofoit paroître, elle Labrie la tignonneroit, maltraiteroit et infinité d'autres injures et menaces. Comme lefdites injures et menaces font par récidive et que la plaignante a intérêt d'en empêcher le cours et se mettre à l'abri des menaces de ladite Labrie au fujet des bacchanals qu'elle a dit qu'elle lui feroit ou feroit faire, cette Labrie étant capable de les exécuter, elle a été conseillée de nous rendre plainte.

Signé: B. MARAICHALLE DE VILER.

(Archives nationales, Y, 13,757.)

VINCENT (M^{lle}), chanteuse. De 1703 à 1705, elle a rempli les rôles suivants : Laïs, une Athénienne, dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; la Jeunesse, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 ; une Amante enchantée, une Bergère, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705 ; une Indienne, la Jeunesse, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra et repris en 1705 ; Spinette, suivante d'Isabelle, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705.

En 1721, M^{lle} Vincent n'était plus, depuis quelques années, attachée à l'Opéra.

(Dictionnaire des théâtres.)

1721. — 14 décembre.

M^{lle} Vincent inveective deux particuliers qui se plaignaient de ce qu'elle leur avait jeté des ordures sur leurs habits.

L'an 1721, le dimanche 14 décembre, quatre heures de relevée, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, en notre hôtel font comparus sieurs Louis-Touffaint Gamart, écuyer, et Denis-Henri Gamart, aussi écuyer, son frère, demeurant

rue et paroisse St-Roch, ayant, savoir : ledit Gamart l'aîné un habit de drap couleur d'olive, brodé partout d'argent de la largeur de trois doigts, tout neuf, gâté d'urine chaude tout le long du côté gauche et sa perruque de cheveux naturels toute mouillée, et ledit sieur Gamart le cadet, ayant son habit de velours couleur de cannelle, avec paremens d'étoffe d'or, aussi gâté de même urine chaude en plusieurs endroits dont il nous est apparu : Lesquels, en cet état, nous ont fait plainte contre la demoiselle Vincent, demeurante rue Neuve-des-Bons-Enfans, dont la maison a vue et sortie sur le jardin du Palais-Royal et dit que tout présentement, causant ensemble dans ledit jardin du Palais-Royal sous les fenêtres de ladite maison, ils se sont tout à coup sentis accablés d'une potée d'urine chaude qui les a mis dans l'état où nous les voyons ; qu'ayant aussitôt jeté les yeux en haut, ils ont vu ladite demoiselle Vincent, ci-devant de l'Opéra et les connoissant, qui se retiroit de ladite fenêtre, tenant en sa main le pot de chambre qu'elle venoit de leur jeter, ce qu'elle n'a certainement fait que par malice et affectation, étant expressément défendu de jeter aucune vilainie dans ledit jardin par les fenêtres qui y donnent ; que eux plaignans sont montés aussitôt par l'escalier du jardin de ladite maison, dont la porte leur a été ouverte par la servante de ladite demoiselle Vincent, pour se plaindre à elle de ce que dessus ; qu'ils ont trouvé le sieur Dumézy, capitaine des Gardes de la porte de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, dans l'entresol, couché dans un lit : auquel s'étant plaints de ce qui venoit de leur arriver de la part de ladite demoiselle, il leur a dit que cela ne pouvoit pas être, vu qu'elle n'y étoit pas. Les plaignans, persuadés du contraire, sont montés par un petit escalier dérobé qu'ils connoissent, lequel conduit au premier appartement, au haut duquel ils ont trouvé ladite demoiselle qui cherchoit à les éviter. A laquelle s'étant plaints de ce qu'elle venoit de faire, en lui montrant leurs habits qui leur reviennent chacun à 8 ou 900 livres tout gâtés, ils ont été surpris qu'au lieu de leur en faire quelque excuse, comme elle l'auroit dû faire, elle les a accablés d'injures grossières, les a traités de gueux et a donné un coup de pied à lui plaignant l'aîné qui, par prudence, s'est retiré avec son frère et ont pris à témoin les personnes qui étoient sur l'escalier de la maison voisine du côté du jardin, de l'urine jetée sur eux par ladite demoiselle Vincent. Pourquoi sont venus rendre plainte.

Signé : DE GAMART ; DE GAMART ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,651.)





APPENDICE

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

DOCUMENTS CONTENUS DANS L'APPENDICE

- I. — 1760, 7 août. Deux limonadiers se disputent l'enseigne de *Café de l'Opéra*.
- II. — 1763, 9 avril. Procès-verbal de l'incendie de l'Opéra.
- III. — 1781, 8 juin. Procès-verbal de l'incendie de l'Opéra.
- IV. — 1786, 17 décembre. Procès-verbal dressé à la requête du directeur de l'Académie royale de musique contre plusieurs amateurs qui avaient établi un théâtre de société en contravention des droits et privilèges de l'Opéra.
- V. — 1789-1790. Liste des personnes auxquelles le Roi veut bien accorder les entrées gratuites à l'Opéra les jours de spectacle.



I

1760. — 7 août.

Deux limonadiers se disputent l'enseigne de Café de l'Opéra.

L'an 1760, le jeudi 7 août, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur François Pilloy, maître limonadier à Paris, y demeurant rue St-Honoré au coin de celle des Bons-Enfans, en une maison qui a pour enseigne *le Café de l'Opéra* : Lequel nous a rendu plainte contre le sieur Antoine-Joseph Mabilie, aussi maître limonadier à Paris, et nous a dit qu'il y a quatre ans qu'il a pris le fonds du sieur Briffet, maître limonadier, qui avoit pour enseigne *le Café de l'Opéra*. Le sieur Briffet le tenoit depuis huit ans de la veuve Lavoisière qui avoit demeuré pendant vingt ans avec la même enseigne du *Café de l'Opéra*. Le sieur Mabilie a jugé à propos de louer le dessous des remises de l'Académie royale de musique pour y établir son café et voulant prendre l'enseigne du *Café de l'Opéra*, il a fait assigner le plaignant extraordinairement en l'hôtel de M. le Lieutenant général de police par exploit du 1^{er} du présent mois pour contraindre le plaignant à supprimer son enseigne parce qu'il vouloit la prendre. M. le Lieutenant de police par son ordonnance du lendemain, sans préjudicier aux droits respectifs des parties, les a sur le tout renvoyées en son audience du Châtelet. Cependant le sieur Mabilie, au mépris de cette ordonnance et des réglemens de police qui défendent à ceux qui, étant du même commerce, viennent s'établir dans une rue où demeure un de leurs confrères de prendre la même enseigne, sans attendre

le jugement du magistrat, a eu la témérité de poser ce jourd'hui matin une enseigne ayant pour titre : *le Café de l'Opéra*. Et comme c'est une entreprise contre les réglemens et l'ordonnance de M. le Lieutenant général de police, le sieur Pilloy est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : PILLOY ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,343.)

II

1763. — 9 avril.

Procès-verbal de l'incendie de l'Opéra (1).

L'an 1763, le samedi 9 avril, sur l'avis donné à nous Girard, Sirebeau et Thierion, etc., que le feu avoit pris le 6 du présent mois dans la salle de l'Opéra, nous nous y sommes transportés, ledit jour onze heures et demie du matin et ayant vu que ladite

(1) Le *Journal de Barbier* donne sur l'incendie de 1763 les détails suivants :

« Le mercredi 6 avril, lendemain des fêtes de Pâques, le feu a pris sur les neuf heures du matin sur le théâtre de l'Opéra par la faute d'ouvriers qui faisoient sécher des peintures sur les toiles pour préparer la salle pour l'opéra du mardi 12 avril. Il devoit même y avoir un bal pour la capitulation des acteurs. Le feu a pris à la grande toile qui étoit baissée et qui a bientôt gagné le cintre où tout le bois et autres matières combustibles ont formé un incendie sérieux que les ouvriers n'ont pu arrêter, d'autant qu'à cause de la vacance du théâtre il n'y avoit point d'eau dans les tonneaux et qu'ils ont trop tardé à demander du secours : tout l'Opéra, salle, loges, plafonds, décorations et machines de théâtre ont été consumés. On a sauvé heureusement le clavecin qui étoit resté dans l'orchestre qui paroît assez laid, mais qui est, au dire de tout le monde, le plus parfait de l'Europe, très-ancien et qui n'a pas de prix. Le feu a gagné la partie du Palais-Royal qui étoit contiguë à la salle de l'Opéra et y a causé assez de dommages ; la calotte du grand escalier a écroulé entièrement. Le toit et la charpente de l'aile du bâtiment à droite, dans la première cour, jusqu'à la rue St-Honoré, ont été brûlés et découverts ainsi que quelques vieux bâtimens, derrière le grand escalier, qui tenoient au théâtre, où plusieurs personnes qui avoient des logemens ont été obligées de déménager et de jeter les meubles par les fenêtres. M. le duc de Chartres, qui étoit dans son appartement sur le jardin, a eu toutes les attentions nécessaires pour faire donner à manger à tous ceux qui ont donné du secours : capucins, soldats aux gardes, même à plusieurs officiers qui y ont donné la main.... Le Roi a fait dire par une lettre du ministre, le dimanche 10 avril, à tous les acteurs, actrices et autres employés de l'Opéra qu'ils fussent tranquilles sur leur sort et que leurs appointemens courroient comme à l'ordinaire. »

(*Journal de Barbier*, VIII, 67.)

salle étoit en feu, nous nous sommes donné tous les mouvemens nécessaires pour contribuer de notre part à empêcher le progrès du feu en faisant venir de l'eau de tous côtés, en commandant au guet d'arrêter tous les passans dans toutes les rues adjacentes au Palais-Royal pour les faire travailler à former des chaînes d'hommes et de femmes pour faciliter le travail et à faire venir du fumier pour faire des bâtardeaux ; et malgré toutes les attentions, précautions et soins que se sont donnés Messieurs les magistrats que nous avons fait avertir dudit incendie, ainsi que les officiers des princes qui habitent le Palais-Royal, leurs architectes, entrepreneurs et autres, toute la salle de l'Opéra a été consumée et le feu s'est communiqué dans les bâtimens du Palais-Royal, de sorte que l'on n'a pu être maître du feu et de son progrès qu'environ sept heures du soir, nonobstant une grande quantité de pompes qui ont donné sans interruption de l'eau, le travail d'une grande quantité d'ouvriers et des secours des Gardes françoises et suisses, qui sont survenus, commandés par leurs officiers. Pour faciliter les opérations qui ont été faites, ont été pris nombre d'outils de différentes espèces, tant sur le quai de la Ferraille qu'ailleurs, dont les mémoires feront fournis sous peu de jours par les marchands après la remise qui leur aura été faite de ceux qui ont été rapportés et ramenés et remis en l'hôtel de nous Girard. Sur la fin du jour, nous avons envoyé chercher des flambeaux et des terrines de suif pour éclairer tout l'extérieur de la place du Palais-Royal et salle de l'Opéra, l'intérieur du Palais ayant été illuminé par l'ordre des officiers du prince ; laquelle illumination a été continuée jusqu'à la nuit dernière inclusivement. Pendant lequel tems le travail n'a point cessé jour et nuit et nous commissaires n'avons pas discontinué tous trois alternativement et la plupart du tems ensemble, pendant le jour et pendant la nuit, d'y assister avec nos confrères qui y ont été distribués les uns après

les autres, deux à deux par les syndics de notre compagnie. Il a été fourni par Jacob, maître cordier, demeurant rue St-Honoré, des cordages qui ont servi à démolir et à jeter bas deux cheminées qui étoient en péril imminent et pour attacher des échelles les unes avec les autres. Nous avons observé que presque tous les feaux ont été perdus ou brisés, et il nous a été attesté par le sieur Gauthier, administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, que de 150 feaux que ledit hôpital avoit fournis, il n'en avoit été rapporté que 45, dont 12 seulement étoient en état de servir.

Observe, moi Girard, qu'il m'a été remis par maître Laumônier, mon confrère, ledit jour 6, une petite cassiolette avec une éponge dedans, une petite cuvette, qui paroît provenir d'un flacon, une petite broche de 5 pouces de long sur laquelle est gravée une fleur de lys avec les numéros 14 et 50; lesdits trois effets d'argent : deux petites boucles d'oreille de caillou blanc montées en vermeil et une bague montée en or, composée d'une pierre qui nous paroît être un grenât et aux côtés deux petites pierres fines taillées en brillans.

Dont et de tout ce que dessus avons fait et dressé procès-verbal.

Signé : SIREBEAU.

(Archives nationales, Y, 14, 207.)

III

1781. — 8 juin.

Procès-verbal de l'incendie de l'Opéra (1).

L'an 1781, le vendredi 8 juin, huit heures et demie du soir, nous Pierre Chénon, etc., sur l'avis que nous avons eu que le

(1) Le *Journal de Paris* des 9 et 10 juin 1781 donne, sur l'incendie de l'Opéra, les détails suivants :

« Le feu a pris hier à l'Opéra ; il est dans le moment où nous écrivons à son plus haut degré, la

feu étoit à l'Opéra, nous nous y sommes transporté et étant entré dans la Cour des Fontaines dépendante du Palais-Royal, nous avons vu qu'en effet la salle de l'Opéra étoit embrasée. Nous avons appris que M. le Lieutenant général de police étoit déjà arrivé et étoit avec Monseigneur le duc de Chartres. Nous avons trouvé MM. les commissaires Sirebeau, Fontaine, Legretz, Chénon fils, Carré, et sont survenus successivement MM. Leger, Sérreau, Michel, Landelle, Lefaigneur et autres. A l'instant sont survenus M. le prévôt de Paris, M. le lieutenant criminel, MM. les lieutenans particuliers et M. le procureur du Roi, M. le gouverneur de Paris, M. le prévôt des marchands, M. le procureur du Roi et autres officiers du Bureau de la ville. Le sieur Morat, directeur général des pompes, y étoit déjà avec ses pompes et ses pompiers. Il y avoit aussi un détachement des Gardes françaises et des Gardes suisses commandés par leurs officiers; M. le chevalier Dubois y étoit avec des détachemens de sa garde tant à pied qu'à cheval. Les magistrats se

flamme éclaire tous les environs. Nous ne pouvons donner d'autres détails sinon qu'il a pris aux décorations; ce malheur n'a été suivi d'aucun autre, tout le monde étoit sorti depuis un peu de tems. Nous donnerons demain les détails qu'il sera possible de se procurer.....

« 10 juin 1781. Nous avons annoncé, dans la feuille d'hier, le terrible événement de l'incendie de l'Opéra et en même tems nous avons dû prévenir que le feu n'avoit commencé que quelques momens après la fin du spectacle. En effet, il n'est péri qui que ce soit des spectateurs dont la plus grande partie n'a appris l'événement que par le cri public. Le feu a pris à huit heures et demie dans la partie des décorations qu'on appelle les frises et plafonds. La rapidité de la communication relativement à la sécheresse des matières a rendu vains les efforts de ceux des ouvriers qui ont tenté de l'éteindre. On peut se figurer, en effet, la difficulté d'arrêter les progrès des flammes sur des matières aussi combustibles que des toiles et des châssis chargés de vernis et de peintures à l'huile et enfin sur des charpentes aussi immenses et dont les pièces de bois sont pour ainsi dire pressées les unes sur les autres. Aussi la totalité de l'intérieur de la salle a-t-elle été détruite dans l'espace d'une demi-heure ou environ et la chaleur a été telle qu'une partie des pierres de taille qui composent la cage a été calcinée. L'ordre qui a régné dans la distribution des secours et l'intelligence qui y a présidé ont garanti toutes les autres dépendances de ce spectacle et les maisons voisines. On craignoit surtout pour le superbe bâtiment du Palais-Royal qui n'a reçu presque aucun dommage. Le moment où le feu a pris étoit celui où les sujets employés au dernier ballet se déshabillaient. Aussi ce n'est que quelques-uns d'entre eux et quelques ouvriers qui ont été les tristes victimes de cet affreux événement. On a retrouvé jusqu'à présent neuf cadavres et par les recherches qui ont été faites on peut se flatter de l'espoir de n'en pas découvrir beaucoup plus. Ceux retrouvés sont deux danseurs figurans, trois tailleurs et quatre ouvriers machinistes. Aucun des premiers sujets n'a péri.

« Au surplus, tous ceux de qui le public est en droit d'attendre des secours dans ces funestes occasions, ont donné des marques du zèle le plus infatigable. »

font concertés avec le sieur Morat et ont donné les ordres nécessaires. Et comme le feu se portoit d'un côté sur le grand escalier du Palais-Royal et de l'autre sur l'aile des bâtimens de la Cour des Fontaines vers les loges des acteurs, le sieur Morat, ayant jugé qu'il n'étoit plus possible de sauver la salle, a tout aussitôt fait des dispositions, placé et dirigé ses pompes pour éviter toute communication avec les corps des bâtimens du Palais-Royal.

Les secours ont été ordonnés avec tant d'intelligence et portés avec tant d'activité, que dès les onze heures du soir la communication a été interceptée tant à droite qu'à gauche, de sorte que le foyer est resté dans l'intérieur de la salle de l'Opéra dont toute la boiserie et la charpente ont été consumées.

Les religieux mendiants qui s'étoient transportés à cet incendie se sont confondus avec les Gardes françoises et les Gardes suisses pour le service des pompes et pour le transport des effets de ceux qui ont cru devoir déménager.

Dudit jour vers les dix heures du soir pour sauver de l'incendie une échoppe fermée située Cour des Fontaines, adossée au mur de l'Opéra, que l'on a dit appartenir au sieur Nivard, horloger et distributeur de billets de loterie, cette échoppe, qui étoit fermée, a été enfoncée de l'ordre et en présence de M. le commissaire Thiot, qui en a fait retirer plusieurs pendules, effets, billets de loterie et autres papiers ainsi qu'une somme de 609 livres. Le tout a été transporté chez le nommé Perrin, portier du petit hôtel d'Orléans, rue des Bons-Enfans, lequel s'en est chargé sur un état qui en a été dressé et qui est resté entre les mains dudit maître Thiot.

Dans la nuit dudit jour vendredi 8 au samedi 9, le sieur Longpré, inspecteur de police, a arrêté et conduit chez M. le commissaire Chénon fils, le nommé Mathieu Fougereau, domestique sans condition, qui s'est trouvé chargé de différens effets dont partie a été présumée appartenir à la demoiselle Levasseur et à la

demoiselle Laguerre, toutes deux actrices de l'Opéra, d'autant qu'il s'est trouvé failli des deux clefs qui sont celles des armoires de ces deux actrices. Ledit sieur Fougereau a été interrogé, il a rendu mauvais compte de ces effets et a été envoyé au For-l'Évêque.

Le comble et la toiture de la salle sont tombés à trois reprises, ce qui a ranimé les flammes du foyer et les a fait sortir et élever comme des volcans à une hauteur considérable. Le vent qui venoit de l'Ouest a porté les flammes sur le corps du bâtiment du Palais-Royal qui règne le long de la rue des Bons-Enfans, de sorte que quatre mansardes en ont été enflammées, mais au moyen des secours qui ont été portés à tems cet embrasement n'a pas eu de suite.

Le service des pompes a continué pendant toute la nuit avec la même intelligence et activité, de sorte que le samedi 9 juin, sur les cinq heures du matin, les ouvriers sont parvenus à s'introduire dans les corridors. Ils y ont aperçu un cadavre ; ils l'ont descendu et l'ont exposé Cour des Fontaines et successivement ils en ont trouvé huit autres, les uns entiers, les autres mutilés, tous incendiés. Ils ont été déposés provisoirement dans une chambre dépendante du logement du suisse du Palais-Royal, du côté de la rue des Bons-Enfans.

Le même jour samedi 9, sur les huit heures du matin, ces neuf cadavres ont été transportés, en notre présence, par les nommés Leroy et Soliat, gagne-deniers, sur une civière de la chambre du suisse dans la chapelle St-Clair, dépendante du Chapitre St-Honoré, rue des Bons-Enfans, et laissés en la garde de Maurice Latour, officier dudit Chapitre, chargé du soin de cette chapelle.

Le premier de ces cadavres s'est trouvé entier, encore vêtu d'un habit de camelot gorge de pigeon, gilet de drap, culotte de nankin, bas de soie, souliers avec des boucles noires en forme de

perles, boucles de jarretières d'acier. Dans son gousset s'est trouvée une montre, au nom de *Roprat à l'hôtel Soubise*, dans sa boîte d'or, avec un cordon de soie, une clef et un cachet de métal jaune; un écu de 6 livres et trois pièces de monnaie. Dans ses poches de culotte, un couteau ployant à manche de corne, deux clefs dont une de fûreté et l'autre passe-partout. Dans la poche droite de son habit, un mouchoir de toile rouge à carreaux sans marque et une tabatière de carton doublée d'écaille ayant sur le dessus un médaillon représentant deux petits amours en relief et en or sur nacre de perle avec une glace entourée d'un cercle d'or, l'écaille du dedans, tant de la cuvette que du couvercle, corrompue par la chaleur. S'est aussi trouvé son chapeau qui paroît d'étoffe commune.

Le même jour, ce cadavre a été reconnu par le sieur Charles Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, danseur chez Audinot, demeurant rue Guérin-Boisseau, chez la veuve La Rigaudière, sa mère, maison du sieur Martin, maître fondeur, pour être celui de Pierre Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, son frère, âgé de 27 ans, natif de Paris, danseur de l'Opéra, demeurant avec lui chez sa mère ci-dessus nommée. Il a été aussi reconnu pour tel par Jean-Baptiste Michonis, son cousin maternel, brigadier des fermes du Roi, demeurant susdite rue Guérin-Boisseau, maison du sieur Viardot, marchand orfèvre.

A l'égard des huit autres, un seul, qui est moins mutilé que les autres, a été cru être celui du sieur Danguy, aussi danseur à l'Opéra (1).

Ledit jour samedi 9 juin, sur le midi, le sieur Dauvergne, di-

(1) Joseph-Antoine Touchon, dit Danguy, né vers 1743, avait débuté à l'Opéra en 1769. En 1781, on faisait circuler sous le manteau un manuscrit intitulé : *Lettre de Danguy, danseur de l'Opéra, péri dans le feu du 8 juin dernier, à sa mère, touchant les véritables causes de l'incendie de cette salle*, qui est un pamphlet contre le duc de Chartres et qui représente sa vie comme une suite d'infamies, de lâchetés et d'escroqueries.

recteur de l'Opéra, nous a dit qu'ayant envoyé chez tous les acteurs, chanteurs et danseurs de l'Opéra et chez tous les ouvriers et autres personnes attachées à ce théâtre, il ne s'est trouvé de manque que ceux ci-après nommés, savoir : Pierre-Jean-Florent Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, et le sieur Dangu, tous deux danseurs. Pierre-François Mériot père, Pierre Haft, dit Clermont, et Pierre Lafargue, tous trois tailleurs. Claude Blondel, Mathias Guimbart, Antoine Joppé, dit Berri, et Nicolas Lavocat, tous quatre ouvriers attachés à l'Opéra, ainsi que Jean Vidal, enfant de 12 à 13 ans, domestique du sieur Huart (1), danseur.

Ledit jour samedi 9 juin, Louis Couchon, maître tailleur, demeurant à Paris, rue du Chantre, a déclaré que Pierre-François Mériot, son beau-père, âgé de 56 ans, attaché à l'Opéra, demeurant rue du Champ-Fleuri, vis-à-vis l'hôtel d'Enghien, étoit vendredi dernier à l'Opéra pour son service, qu'il n'a pas reparu depuis et qu'il est probable qu'il soit du nombre des incendiés, d'autant que le sieur Lafalle, secrétaire de l'Académie, lui a dit que l'un des cadavres incendiés avoit été trouvé dans la loge n° 17, qui est celle dudit Mériot.

Le même jour, le sieur Morat, directeur des pompes, a annoncé que l'un de ses pompiers, nommé Jean Auvray, étoit tombé dans les flammes et n'avoit pas reparu.

Ledit jour, Julien Quémant, dit Duclos, soldat invalide, a déclaré que Claude Blondel, son beau-père, âgé de 66 ans, l'un des ouvriers attachés à l'Opéra, demeurant sur l'égout Montmartre, maison du sieur Chevet, marchand épicier, se trouve aussi de manque et qu'il est à présumer qu'il est du nombre de ceux qui ont eu le malheur d'être incendiés.

Dudit jour samedi 9 juin, M. le Lieutenant criminel et M. le

(1) Alexis Huart, né vers 1760, avait débuté à l'Opéra le 6 janvier 1780; il était élève de Lany.

procureur du Roi ayant pris communication de notre procès-verbal, M. le Lieutenant criminel, ce requérant le procureur du Roi, a ordonné que les neuf cadavres incendiés qui se sont déjà trouvés et ceux qui pourront encore être retrouvés seront inhumés en la paroisse St-Eustache, préalablement vus et visités par les médecins et chirurgiens du Châtelet, pour constater leur sexe, et qu'il sera par nous informé du contenu en notre procès-verbal, circonstances et dépendances pour parvenir, autant qu'il sera possible, à constater les noms, l'état et les demeures de ceux qui ont péri dans l'incendie, tant de ceux qui ont déjà été retrouvés que de ceux qui pourront encore se trouver sous les décombres, que nous nous chargerons des effets trouvés dans les habits de celui qui a été reconnu pour être le nommé Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, et de ceux qui se trouveront par la fuite pour être remis à qui il appartiendra, que les neuf cadavres resteront dans la chapelle St-Clair, à la garde de Maurice Latour, officier du Chapitre St-Honoré, jusqu'à leur inhumation que M. le Lieutenant criminel a indiquée pour demain dimanche, 10 du présent mois, six heures du soir. Pour laquelle inhumation nous délivrons un extrait de notre procès-verbal qui sera transcrit sur les registres de la paroisse St-Eustache, sur lesquels registres le doyen et les trois syndics de la compagnie des commissaires signeront pour l'authenticité de l'acte mortuaire. M. le Lieutenant criminel a ordonné que la présente ordonnance sera exécutée nonobstant oppositions ou appellations quelconques et sans y préjudicier.

Signé : BACHOIS.

Ledit jour samedi 9 juin, sur les six heures du soir, les médecins et chirurgiens du Châtelet ont fait la visite des neuf cada-

vres incendiés de laquelle il résulte qu'ils font tous du sexe masculin.

Le même jour, il a été fait par M. le commissaire Belle, premier syndic, une distribution des commissaires, afin qu'il s'en trouve toujours trois de service, tant de jour que de nuit, pour les opérations relatives à l'incendie et de l'agrément de Monseigneur le duc de Chartres, nous sommes établis dans la chapelle de la Cour des Fontaines pour être à portée de prêter notre ministère au besoin.

Dans la nuit du samedi 9 au dimanche 10, le sieur Nivard, horloger et buraliste de loteries, dont les effets avoient été transportés la nuit précédente chez le portier du petit hôtel d'Orléans, rue des Bons-Enfants, de l'ordre et en présence de M. le commissaire Thiot, s'est présenté avec sa femme pour les retirer. M. le commissaire Thiot s'y est transporté avec eux, leur a fait remettre leurs effets ainsi que les 609 livres qui y avoient été déposées, mais ils ont observé qu'il leur manque un sac dans lequel il y avoit sept cens et quelques livres, lequel sac ils avoient laissé dans la banquette de leur échoppe sous des bûches et bouts de bois et qu'après recherches faites, ils n'y ont pas retrouvé.

Le dimanche 10 juin, heure de midi, Louis-Gaspard Delaunay, marchand mercier, demeurant rue St-Honoré, maison du sieur Pécoul, parfumeur, près l'Opéra, ayant une boutique au Palais-Royal, sous la voûte de la salle à manger de Monseigneur le duc de Chartres, près la Cour des Fontaines : a déclaré que vendredi dernier pendant l'incendie, étant occupé à déménager sa boutique, quelqu'un s'est officieusement chargé d'une montre d'étalage remplie de boucles d'acier et de boutons de manche de pinchebec et il ne fait où cette montre a été transportée.

Le même jour dimanche 10 juin, sur les quatre heures après midi, sieur Pierre Joffet de St-Laurent, capitaine au régiment

de Luxembourg, demeurant à Paris, grande rue du Faubourg-St-Martin : a déclaré que vendredi dernier, au moment que le feu s'est manifesté, il étoit sur le théâtre, il avoit dans sa poche un portefeuille de soie puce ayant une serrure à plaque d'or, dans lequel étoit un bon de 2,050 livres sur M. Randon de la Tour, payable au porteur au mois de septembre prochain ; trois billets noirs de la caisse d'escompte de mille livres chacun dont il ignore les numéros ; trois reçus du sieur Lebas ou son commis, le premier de 74 livres et les deux autres de Noifeux, son commis, de trois cents livres chacun ; un billet de 168 livres fait par un particulier dont il ne se rappelle pas le nom et dont l'ordre lui a été passé par le sieur Pelletier, négociant, rue St-Magloire ; un autre billet de neuf cents livres souscrit à son profit par le sieur Bonnemain, de St-Germain-en-Laye, dont moitié est payable dans le courant du présent mois et le reste au mois de septembre ; un relevé de compte fourni par la femme de St-Julien, fait à Cancale, et d'autres papiers dont il ne se rappelle pas la nature : qu'étant sur le théâtre, ayant voulu monter dans les frises pour donner les secours dont il pouvoit être capable, il a été poussé et feroit tombé s'il n'avoit été accroché et suspendu par son habit ; que s'étant débarrassé, il s'est retiré chez lui, mais se trouvant indisposé, il s'est couché, et ce n'est que ce matin qu'il s'est aperçu de la perte de son portefeuille qui a pu sortir de sa poche lorsqu'il s'est trouvé accroché par son habit.

Ledit jour dimanche 10 juin, six heures et demie du soir, Jean-Baptiste Désaubliaux, chef de brigade des gardes des pompes, demeurant rue de la Jussienne, a représenté plusieurs lambeaux de l'uniforme des pompiers qui ont été trouvés dans les décombres et qui doivent provenir de l'habit de Jean Auvray, garde-pompes, âgé de 28 ans, natif de la paroisse de Bornel, près Chambly, diocèse de Beauvais, demeurant vieille place aux Veaux,

maison du sieur Maindorge, marchand boucher, lequel Jean Auvray étoit de garde à l'Opéra ; plus deux clefs, l'une moyenne, l'autre paroissant être une clef de cadenas : lesquelles deux clefs il nous a dit avoir été reconnues par les camarades dudit Auvray pour lui appartenir. Et comme ledit Auvray se trouve de manque, il est à présumer que son corps est l'un des neuf qui ont déjà été trouvés s'il ne se retrouve pas dans les décombres.

Le même jour, M. le commissaire Alix a été informé que M^{me} la marquise de la Chasse ou de la Châtre, demeurante au Palais-Royal, réclamoit une pendule qui avoit été enlevée pendant l'incendie et qu'elle ignoroit où elle avoit été transportée.

Le sieur Besson, marchand de marchandises des Indes, demeurant cloître St-Honoré, a déclaré qu'on avoit apporté chez lui une pendule sans lui annoncer à qui elle appartenoit ni d'où elle provenoit.

Ledit jour dimanche 10 juin, sur les sept heures du soir, M. le curé de St-Eustache, précédé de son clergé et de..... enfans bleus, ayant chacun un flambeau, est venu à la chapelle St-Clair pour l'inhumation des neuf cadavres incendiés, lesquels ont été transportés dans des bières à St-Eustache. Nous représentant : monsieur Mouricault, doyen ; messieurs Guyot et Fontaine, syndics, et M. Huguet représentant M. Belle, premier syndic : avons accompagné immédiatement après les corps, quatre inspecteurs de police, M. Dauvergne, directeur de l'Opéra, le sieur Défaubliaux, chef de brigade des pompes, et quatre pompiers, plusieurs membres de l'Académie royale de musique ont suivi et dans cet ordre, on est allé à St-Eustache par la rue des Bons-Enfans, la rue St-Honoré, la rue de Grenelle et la rue Coquillière. Il y avoit en tête deux cavaliers de la garde de Paris et sur les deux ailes un détachement de l'infanterie. Entrés dans l'église, les corps ont été déposés dans le chœur entourés de 40 cier-

ges. Le maître-autel et les autels de côté étoient tendus des ornemens de deuil. Il y avoit 18 cierges sur le maître-autel et après l'office des morts, célébré par M. le curé, les corps ont été enterrés dans l'église au pied des orgues.

Messieurs les quatre commissaires ci-dessus nommés ont signé sur les deux registres l'acte mortuaire conçu en ces termes : « Cejourd'hui dimanche 10 juin 1781, ont été inhumés dans l'église de cette paroisse, en exécution de l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel rendue sur les conclusions de M. le procureur du Roi, le tout en date du jour d'hier, inséré au procès-verbal par M. le commissaire Chénon père, au sujet de l'incendie de l'Opéra déclaré le vendredi 8 de ce mois, entre 8 et 9 heures du soir, les neuf cadavres du sexe masculin suivant le rapport des médecins et chirurgiens du Châtelet, incendiés et trouvés dans les lieux incendiés, déposés dans la chapelle St-Clair, dépendante du cloître St-Honoré. L'un reconnu pour être celui de Pierre Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, âgé d'environ 27 ans, pensionnaire du Roi, qui demouroit rue et paroisse St-Sauveur ; l'autre pour être celui de Joseph-Antoine Touchon-Danguy, âgé de 36 ans, natif de Paris, paroisse St-Nicolas-des-Champs, aussi pensionnaire du Roi, demeurant chez la veuve Danguy, sa mère, rue Chapon, susdite paroisse. A l'égard des sept autres, ils n'ont point été reconnus et n'ont pu l'être, attendu l'état dans lequel le feu les a réduits : mais il est observé que par les recherches qui ont été faites depuis vendredi dernier pour reconnoître ceux des employés et ouvriers de l'Académie royale de musique qui pourroient manquer, il est constaté que les nommés : Mériot père, Clermont et Lafargue, tous trois tailleurs ; les nommés Lavocat, Guimbert, Joppé, dit Berri, et Blondel, tous quatre ouvriers de ladite Académie, et le domestique du sieur Huart ne se sont pas trouvés, ce qui donne lieu de présumer que les sept ca-

davres non reconnus font partie des neuf ci-dessus nommés et annoncés manquer. Le tout ainsi qu'il est au plus long énoncé au procès-verbal rédigé par ledit commissaire Chénon. Ladite inhumation faite en présence de....., sauf à être par la suite fait mention sur le présent registre de ce qui pourroit assurer l'identité des cadavres inhumés et jusqu'à présent non reconnus et a été annexé au présent registre un extrait du procès-verbal dudit sieur commissaire Chénon. »

Du lundi 11 juin, heure de midi, le sieur Dauvergne, directeur de l'Opéra, nous a remis :

1^o Une montre qui paroît avoir été émaillée dont le mouvement et la boîte sont en fusion par le feu ;

2^o Une autre montre qui paroît avoir été d'or entourée de roses et fondue en partie ;

3^o Quatre cercles de tabatière en argent ;

4^o Un écu de six livres, un gros sol et trois pièces de monnoie ;

5^o Sept boutons d'habits en acier à queue ;

6^o Trois petites clefs dans un anneau de fer ;

7^o Une grosse montre au nom d'Arthus dans sa boîte d'argent, de forme antique, sans glace ni aiguilles des minutes ;

8^o Deux boucles de souliers, l'une grande en cuivre, taillée en pointes de diamans, l'autre moyenne, d'argent à filets ;

9^o Douze clefs de différentes grandeurs dont trois numérotées XVII, XVIII et XVIII.

Ledit sieur Dauvergne nous a observé que les deux montres, les quatre cercles de tabatière, les boutons d'habit et les trois petites clefs dans leur anneau ont été reconnus par les camarades du sieur Danguy pour lui appartenir, et que l'écu de six livres et les quatre pièces de monnoie qui ont été trouvés avec les mêmes effets paroissent aussi lui appartenir.

Le même jour lundi 11 juin, une heure après midi, nous avons fait remettre à Marie-Anne Lachapelle, femme de Louis Darcin, domestique de M. le chevalier de Rocherolles, chambellan de Monseigneur le duc d'Orléans, et en présence de Jean-Louis Ledoux, domestique de M^{me} la marquise de Rocherolles mère, demeurante rue de l'Université, un secrétaire de bois de palissandre fermé à clef, qui avoit été transporté le jour de l'incendie de chez M. le chevalier de Rocherolles fils, demeurant au Palais-Royal, Cour des Fontaines, et qu'ils ont reconnu dans la chapelle de la Vierge de l'église St-Honoré.

Ledit jour lundi 11 juin, sur les six heures du soir, le sieur Lehoux a arrêté et conduit par-devant nous Nicolas Becqx, tailleur, qui avoit exposé en vente le couvercle d'une fontaine appartenante au sieur Ledoyen, restaurateur, rue des Bons-Enfans, qui a perdu beaucoup d'effets, entre autres une montre d'or et quatre pièces d'argenterie. Nous avons interrogé ce Becqx et nous l'avons envoyé au Châtelet dont nous avons dressé procès-verbal séparé des présentes.

Le mardi 12 juin, neuf heures du matin, les sieurs Gabriel et Glauser, tous deux officiers-majors de la garde de Paris, nous ont déclaré que les ouvriers du sieur Harmand, entrepreneur de bâtimens de la ville, travaillant au déblai des décombres, venoient de trouver dans les matériaux partie des intestins d'un corps humain, ce que nous avons vérifié : nous les avons fait déposer dans un réduit jusqu'à nouvel ordre et nous avons chargé le sieur Harmand d'ordonner à ses ouvriers, s'ils trouvoient encore quelques ossemens ou débris de corps humain, de les mettre dans le même endroit et de nous en donner avis.

Dudit jour mardi 12 juin, deux heures de relevée, Marie-Thérèse Dufossé, veuve du sieur Claude-Antoine Touchon-Danguy, bourgeois de Paris, demeurante rue Chapon, la troisième porte

cochère après le mur des Carmélites, a reconnu, parmi les effets à nous remis par le sieur Dauvergne, la montre émaillée et celle entourée de roses, les sept boutons d'acier à queue, trois grandes clefs et les trois petites qui étoient dans un anneau pour le tout appartenir à Joseph-Antoine Touchon-Danguy, son fils, âgé de 36 ans, danseur de l'Opéra, demeurant avec elle. Nous les lui avons remis avec l'écu de six livres, le gros fol et les trois pièces de monnaie ainsi que les quatre cercles de tabatière.

Le même jour mardi 12 juin, le sieur Bourmencet, maître maçon, demeurant rue du Champ-Fleuri, a déclaré que Pierre Haste, dit Clermont, âgé de près de 76 ans, natif de Clermont-Ferrand, maître tailleur attaché à l'Opéra, est son beau-père, qu'il demeurait avec lui et qu'il n'est point revenu depuis vendredi dernier, jour de l'incendie, ce qui fait présumer qu'il est du nombre des neuf cadavres qui ont été trouvés incendiés et qui ont été inhumés le dimanche, 10 de ce mois, à St-Eustache.

Le mercredi 13 et jours suivans, on s'est occupé à transporter les bois incendiés et les fers qui ont été déposés sur la place du Palais-Royal, et les décombres qui ont été transportés à une décharge vers la nouvelle église que l'on construit pour les capucins, quartier de la Chaussée-d'Antin.

Les pompes ont continué de manœuvrer pour rafraichir les matériaux et en faciliter le transport jusques et compris le samedi 16 au soir que la dernière a été retirée.

Le dimanche 17, comme tous les décombres se sont trouvés déblayés à l'exception de ce qui est resté dans les intervalles des parpains de pierre qui sont posés sur le sol au-dessous du théâtre et qu'on ne pouvoit plus s'attendre de trouver d'autres restes des corps incendiés, nous nous sommes concerté avec M. le curé de St-Eustache pour faire porter au cimetière ceux qui avoient été retirés des décombres.

Et le lundi 18, dès les cinq heures du matin, ces tristes restes ont été retirés, en notre présence, de l'endroit où nous les avions fait séquestrer et ont été transportés au cimetière de St-Joseph, ce dont a été fait mention pour servir autant qu'il est possible à constater la mort des deux personnes dont les corps n'avoient point été trouvés lors de l'inhumation du dimanche 10, n'y en ayant eu que neuf d'inhumés sur les onze qui manquoient.

Dont et de quoi avons fait et dressé le présent procès-verbal.

Signé : BELLE ; MAILLOT ; MOURICAULT ; SIREBEAU ;
HUGUES ; MUTEL ; CARRÉ ; LEGRETZ ; GILLET ;
PIERRE ; CRESPIY ; FERRAND ; LERAT ; DUPUY ;
CHÉNON FILS ; DULARRY ; CHENU ; NINNIN ; LAN-
DELLE ; CHÉNON.

*Information faite, au sujet des personnes mortes lors de l'incendie
de l'Opéra, par le commissaire Chénon père.*

Du jeudi 21 juin 1781, Marie-Jeanne Prévôt, âgée de 45 ans, veuve de Claude Richer de la Rigaudière, maître éventailiste, demeurante à Paris, rue Guérin-Boisseau, maison du sieur Merlin, maître fondeur, etc. Dépose que Pierre-Jean-Florence Richer de la Rigaudière, dit Beauprè, son fils, âgé de 27 ans et demi, natif de Paris, paroisse St-Laurent, danseur de l'Opéra, demeurant rue St-Sauveur, buvoit et mangeoit journellement chez la déposante sa mère. Le vendredi 8 de ce mois, il a été faire son service à l'Opéra ; elle apprit que l'Opéra étoit incendié, elle craignit pour son fils. Ses craintes augmentèrent encore lorsqu'elle ne le vit point revenir pour souper : elle envoya Charles-Florence Richer, son second fils, danseur chez Audinot, qui demeure avec elle, et le sieur Michonis son cousin, brigadier des fermes, et ils

lui rapportèrent le lendemain samedi qu'ils avoient reconnu ledit Pierre-Jean-Florence Richer de la Rigaudière, son fils aîné, au nombre de ceux qui avoient eu le malheur de périr dans l'incendie. Lui avons présenté la montre d'or, la tabatière, le mouchoir, le couteau, les deux clefs et le chapeau trouvés sur le cadavre de son fils qu'elle a reconnus pour lui appartenir et les lui avons remis avec l'écu de six livres et trois pièces de monnoie qui se sont trouvés dans ses poches.

Jean-Baptiste Michonis, âgé de 45 ans, brigadier des fermes, demeurant à Paris, rue Guérin-Boisseau, maison du sieur Viardot, marchand orfèvre, etc. Dépose que le samedi 9 de ce mois, lendemain de l'incendie de l'Opéra, la dame de la Rigaudière, inquiète sur le sort de son fils aîné, danseur de l'Opéra, envoya son fils cadet avec le déposant pour savoir des nouvelles : ils furent introduits dans la chapelle St-Clair, dépendante du Chapitre St-Honoré, où l'on avoit exposé neuf cadavres incendiés, et ils y reconnurent celui de Pierre-Jean-Florence Richer de la Rigaudière, dit Beaupré, fils aîné de ladite veuve de la Rigaudière, danseur à l'Opéra et cousin du déposant.

Marie-Jeanne Berfon, âgée de 65 ans, veuve de Mathias Guimbert, employé à l'Opéra en qualité de manœuvre, demeurante à Paris, rue de la Lune, au café de Malte, etc. Dépose que son mari, âgé de 58 ans, natif de Paris, paroisse St-Laurent, étoit attaché à l'Opéra depuis 28 ans en qualité de manœuvre. Son traitement étoit d'abord de 20 sols par jour, ensuite il a été de 25 sols et depuis 1763, époque du premier incendie, il étoit à raison de 30 sols par jour, ce qui le faisoit vivre tout doucement ainsi que la déposante qui n'a point de métier ni d'autre ressource, attendu son âge avancé. Son mari avoit coutume de revenir exactement tous les soirs après son service. Le vendredi 8 de ce mois, apprenant que le feu étoit à l'Opéra et ne voyant pas revenir son

mari, elle a craint qu'il ne lui fût arrivé accident. Sa crainte s'est réalisée le lendemain matin, lorsqu'elle a appris que du nombre des personnes qui avoient péri dans l'incendie, il y avoit quatre ouvriers, savoir : son mari, le nommé Blondel, le nommé Berri et le nommé Lavocat. Lui avons représenté les effets à nous remis par le sieur Dauvergne, parmi lesquels elle a reconnu la boucle de fouliers en cuivre taillée en diamans pour appartenir à son défunt mari et la lui avons remise.

Marie-Thérèse Dufossé, âgée de 66 ans, veuve du sieur Claude-Antoine Touchon-Danguy, bourgeois de Paris, y demeurant rue Chapon, près le mur des Carmélites, etc. Dépose que Joseph-Antoine Touchon-Danguy, son fils, âgé de 36 ans, natif de Paris, paroisse St-Nicolas-des-Champs, danseur à l'Opéra depuis 13 ans, demuroit avec la déposante : il venoit régulièrement tous les soirs à l'Opéra. Le vendredi 8 de ce mois, sur les neuf heures et demie du soir, elle apprit que le feu étoit à l'Opéra : ne voyant pas revenir son fils, elle fut inquiète sur son compte, et le lendemain, elle apprit par l'avertisseur que l'on avoit trouvé dans les corridors et dans la salle neuf corps incendiés du nombre desquels étoient son fils et le sieur Beaupré. La déposante a vu depuis par le sieur Guillet, danseur, qui étoit de la même loge que son fils, que les sieurs Simonin et Dufel, danseurs de la même loge, avoient eu le bonheur de s'échapper par la fenêtre et avoient voulu donner la main à son fils pour en faire autant. Lui avons représenté les effets à nous remis par le sieur Dauvergne, parmi lesquels elle a reconnu les deux montres de son fils, l'une émaillée, l'autre entourée de roses, cinq clefs, dont trois dans un anneau, et sept boutons d'acier, nous les lui avons remis avec les quatre cercles de tabatière, l'écu de six livres, le gros fol et les trois pièces de monnaie.

Claude-François Mériot, âgé de 32 ans, maître tailleur, de-

meurant à Paris, rue Aubry-le-Boucher, etc. Dépose que Pierre-François Mériot, son père, âgé de 57 ans, natif de Paris, paroisse St-Eustache, maître tailleur attaché à l'Opéra, demeurant rue du Champ-Fleuri, vis-à-vis l'hôtel d'Enghien, étoit de service à l'Opéra le vendredi 8 de ce mois, jour qu'il a été incendié, et qu'il n'a pas reparu depuis. Le sieur Lescalier, aussi maître tailleur de l'Opéra, étoit de sa même loge; le déposant a appris dudit Lescalier que ledit Mériot père étoit resté le dernier et qu'il devoit avoir péri dans l'incendie. Lui avons représenté les clefs à nous remises par le sieur Dauvergne, le déposant a reconnu dans ces clefs celle numérotée XVII pour être celle de la loge qu'occupoit son père. A aussi reconnu la clef de l'armoire de son père dont il nous a représenté la double et la lui avons remise. A aussi reconnu la boucle d'argent à filets que nous lui avons aussi remise.

Louis Courchoud, âgé de 46 ans, maître tailleur attaché à l'Opéra, gendre du sieur Mériot père, demeurant à Paris, rue du Chantre, etc. Dépose qu'il étoit à l'Opéra le vendredi 8 juin, lorsque le feu y a pris, il a envoyé la fille Morel, l'une de ses plumes, c'est-à-dire qui travaille sous ses ordres, à la loge du père Mériot, n° XVIII, pour l'avertir du feu et lui dire de se sauver. Cette fille est revenue dire au déposant qu'elle avoit rencontré le père Mériot sur l'escalier qui s'en alloit et qu'elle l'avoit conduit jusqu'au pied de l'escalier. Cependant ledit Mériot père n'a point reparu et le lendemain le déposant a su par le sieur Trotet, aussi maître tailleur de l'Opéra, que ledit Mériot étoit remonté croyant avoir encore le tems de prendre sa canne et son chapeau qui étoient restés dans sa loge, et le sieur Lafale lui a dit que ledit Mériot avoit été trouvé brûlé dans sa loge.

Anne Arbertier, âgée de 37 ans, femme de Antoine Blet, marchand de bois pour les bâtimens, demeurante à Paris, rue Jean-St-Denis, etc. Dépose que Pierre Lafargue, âgé de près de 60

ans, natif de Bordeaux, plumet du sieur Clermont, maître tailleur de l'Opéra, qui occupoit une chambre au quatrième dépendant de la maison que tient la déposante, n'ayant pas reparu depuis l'incendie de l'Opéra, elle a appris qu'il y avoit péri ainsi que ledit Clermont. Le nommé Marassin, plumet de Mériot, a dit à la déposante que ledit Lafargue avoit été trouvé consumé dans la loge dudit Mériot. Ajoute la déposante que ledit Lafargue étoit garçon et qu'on ne lui connoit aucun parent à Paris.

Du vendredi 22 juin, Marie-Madeleine Bouvart, âgée de 58 ans, veuve de Claude Blondel, ouvrier menuisier à l'Opéra, elle ouvrière en raccommodage d'habits, demeurant rue Montmartre, vis-à-vis l'égout, maison du sieur Chevet, marchand épicier, etc. Dépose que Claude Blondel, son mari, âgé de 63 ans, natif de Paris, étoit attaché à l'Opéra depuis 23 ans en qualité d'ouvrier menuisier sous les ordres du sieur Arnoud et ensuite du sieur Boulet, machiniste. Lorsqu'elle a appris que le feu étoit à l'Opéra, elle a eu de l'inquiétude pour son mari. Son inquiétude s'est augmentée lorsqu'elle ne l'a point vu revenir comme à son ordinaire. Le lundi suivant, elle a vu du nommé Paindebled, l'un des manœuvres de l'Opéra qui étoit à la Charité, qu'il avoit vu le sieur Blondel, mari de la déposante, et le nommé Guimbert tomber de dessus les faux ponts dans les flammes.

Du dimanche 24, Joseph-Étienne Delamée, âgé de 29 ans, cordonnier, demeurant à Paris, rue Perpignan, en la cité-maison du sieur Flamand, maître couvreur, etc. Dépose que le vendredi 8 de ce mois, il étoit sur le théâtre, lorsque le feu y a pris par un plafond du côté de la loge de M. le duc d'Orléans. Il y étoit venu pour parler à Antoine Joppé, dit Berri, son beau-père, âgé de 52 ans, natif de Paris, paroisse St-Étienne-du-Mont, manœuvre à l'Opéra, demeurant rue Mouffetard, près la rue Co-

peau, entre un marchand mercier et un marchand de fers. Ledit Berri, voyant le plafond enflammé, monta au cintre pour y porter secours, mais il a eu le malheur d'y périr.

Marie Laplanche, âgée de 49 ans, veuve de Nicolas Lavocat, manœuvre à l'Opéra, demeurant rue d'Orléans, faubourg St-Marcel, près la Communauté des prêtres, etc. Dépose que le vendredi 8 de ce mois, Nicolas Lavocat, son mari, âgé de 50 ans, natif de Troyes, est allé à l'Opéra pour son ouvrage. Sur les onze heures du soir, ne le voyant pas revenir, elle a pris de l'inquiétude. Cependant, croyant qu'il pouvoit être survenu quelque ouvrage extraordinaire, elle s'est couchée, et dans la nuit, sur les quatre heures, le nommé Jolicœur, l'un de ses camarades, a frappé à la porte de la déposante et lui a demandé si son mari étoit rentré; sur ce que la répondante lui a répondu que non, Jolicœur lui a dit que le feu étoit à l'Opéra, ce qui lui a fait appréhender que son mari n'y ait péri, et depuis il n'a pas reparu. La déposante n'en a eu aucune nouvelle, quelques recherches qu'on ait faites, sinon qu'elle a ouï dire qu'il étoit du nombre de ceux qui avoient eu le malheur de périr dans l'incendie.

Jean-Baptiste Troté, âgé de 39 ans, maître tailleur attaché à l'Opéra, demeurant à Paris, rue des Cinq-Diamans, etc. Dépose qu'à l'instant que le feu s'est déclaré à l'Opéra, il est sorti de sa loge avec tout son monde. Il a rencontré sur le corridor le père Mériot qui revenoit sur ses pas pour rentrer dans sa loge et y reprendre sa canne et son chapeau, et comme il n'a pas reparu depuis, il est à préfumer qu'il a péri dans l'incendie.

Joseph Moncassin, âgé de 40 ans, plumet du sieur Mériot père, tailleur de l'Opéra, demeurant à Paris, rue de Grenelle-St-Honoré, etc. Dépose comme le précédent.

Sieur Silvain Ducel, âgé de 38 ans, danseur de l'Opéra, demeurant rue des Deux-Écus, au coin de celle de Varenne, etc.

Dépose qu'au moment que le feu s'est manifesté à l'Opéra, il étoit encore dans sa loge avec le sieur Simonnet, le sieur Danguy et le nommé Lacroix, tailleur. Le déposant, le sieur Simonnet et ledit Lacroix se sont sauvés par l'œil-de-bœuf au-dessus de la chambre des comptes, ils ont gagné le long du plomb jusqu'au bâtiment du Palais-Royal et ils ont eu le bonheur d'échapper. Comme le sieur Danguy avoit la vue basse, il n'a vraisemblablement pas osé les suivre : il est resté dans sa loge où il a été étouffé et brûlé.

Sieur Philippe Simonnet, âgé de 26 ans, danseur de l'Opéra, demeurant à Paris, rue des Prouvaires, etc. Dépose comme le précédent.

Sieur Pierre Bourmancé, âgé de 36 ans, maître maçon à Paris, demeurant rue du Champ-Fleuri, etc. Dépose que Pierre Haste, dit Clermont, son beau-père, âgé de 76 ans, natif de la paroisse d'Herment, diocèse de Clermont-Ferrand, juridiction et élection de Riom, étoit l'un des maîtres tailleurs de l'Opéra, le jour de l'incendie, et qu'il a eu le malheur d'y périr dans sa loge avec celui des deux danseurs qui ont été brûlés et qui étoit de sa même loge.

Du lundi 25 juin. Sieur Antoine Dauvergne, âgé de 66 ans, directeur général de l'Académie royale de musique et surintendant de la musique du Roi, demeurant rue St-Nicaïse, à l'hôtel de l'Académie royale de musique, etc. Dépose que le vendredi, 8 de ce mois, un quart d'heure après le spectacle fini, étant encore sur le théâtre, il entendit du bruit, s'avança au fond du théâtre, vit à une frise au septième châssis du côté du Palais-Royal, un peu de feu comme on en voit assez fréquemment dans les représentations : il cria à quelques ouvriers d'éteindre ce feu-là. Les ouvriers se mirent en devoir de le faire. Malgré tous leurs efforts, le feu gagna ce côté de la frise en totalité ; alors il cria

aux ouvriers de couper les cordes pour faire tomber sur le théâtre cette frise enflammée. Ils ne purent d'abord en couper que quelques cordes du côté du Palais-Royal. Ce côté tomba sur le théâtre et dans l'instant la flamme se communiqua du côté opposé avec beaucoup de violence. Ce même feu se communiqua à toutes les frises et plafonds ainsi qu'au char de l'Amour qui étoit resté en l'air et de là à tout ce qui comporte la partie du fond du théâtre. Dès le commencement qu'il s'étoit aperçu du progrès du feu, il avoit envoyé un homme, nommé Carbonnel, pour avertir les pompiers. Ce secours n'a pu arriver assez tôt pour arrêter les progrès des flammes, de sorte que la salle étoit totalement embrasée lorsque le secours est arrivé. Le déposant n'est sorti du théâtre que lorsque les châffis de chaque côté du fond étoient en feu, il avoit même déjà donné ordre de faire sortir tout le monde du petit foyer et des loges des acteurs dans le même moment qu'il avoit envoyé chercher les pompiers. Malheureusement quelques-uns, dans la confiance que c'étoit un feu ordinaire, sont restés et ont été victimes des flammes. Le déposant a fait le lendemain l'appel général et il s'est trouvé qu'il manquoit les sieurs Danguy, etc. (voyez les noms plus haut). Il apprit que le nommé Vidal, âgé de 12 ou 13 ans, domestique du sieur Huart, danseur, avoit péri n'ayant pas osé suivre son maître qui étoit sauté par une fenêtre du second étage. On a rapporté au déposant quelques effets consistant en, etc. (voyez plus haut le détail de ces effets).

Charles-Étienne Barnou fils, âgé de 29 ans, ouvrier employé à l'Opéra, demeurant à Paris, rue de la Corne, faubourg St-Germain, etc. Dépose qu'il a reconnu les cadavres de Mériot père et de Lafargue.

Du lundi 2 juillet. Anne Lorient, dite Nanette, fille, blanchisseuse, demeurante rue de la Vieille-Lanterne, vieille place aux Veaux, maison du sieur Maindorge, etc. Dépose que le jour de

l'incendie de l'Opéra, elle fut inquiète sur le compte du nommé Auvray, l'un des pompiers, qui demeuroit même maison qu'elle, au cinquième étage, et le lendemain, elle apprit qu'il y avait péri. Elle fait qu'il se nommoit Jean Auvray, qu'il étoit âgé de 28 à 30 ans, natif de Bornel, près Chambly, évêché de Beauvais, ci-devant garçon de moulin pour le sieur Buquet, meunier à Paris, dont le moulin est sous le pont Notre-Dame.

Sieur Jean-Baptiste Défaubliaux, âgé de 42 ans, chef de brigade des gardes-pompes, demeurant rue de la Jussienne, à l'hôtel des pompes, etc. Dépose au sujet de la mort du pompier Auvray.

Du lundi 9 juillet. Nous sommes transporté au village de Neuilly-sur-Marne, distant de Paris de trois lieues, où nous avons reçu la déposition du sieur Huart au sujet de la mort du nommé Vidal, son domestique, incendié au feu de l'Opéra.

Sieur Alexis Huart, âgé de près de 20 ans, danseur à l'Opéra, doublant les sieurs Vestris et Gardel, demeurant à Paris, rue du Sentier, de présent à Neuilly-sur-Marne, chez le sieur Lecordier, etc. Dépose que le 8 juin dernier, après avoir dansé le dernier acte, il est monté à sa loge pour se déshabiller. A peine le sieur Mériot père, tailleur de la loge, l'eut-il délacé qu'il entendit crier au feu. Il a ouvert la porte de sa loge pour se sauver, mais la flamme et la fumée sont entrées avec abondance, de sorte qu'il a vite ment refermé la porte. Il a ouvert la fenêtre qui donne sur le corridor de la Cour des Fontaines et quoique élevé à la hauteur d'un troisième étage au-dessus de l'entresol, il s'est déterminé à sauter par la fenêtre. A moitié chemin, il a été accroché par le pan de son habit à une gouttière, ce qui a rompu la force de la chute, et il est tombé dans une petite cour attenant l'escalier des acteurs. Malgré que le coup de la chute ait été ainsi rompu, cela n'a pas empêché que le déposant a été estropié de la jambe droite, raison

pour laquelle il est chez le sieur Lecordier, son ami, où on lui a ordonné des bains aromatiques. Il avait laissé dans sa loge le sieur Beaupré, danseur, et le nommé Jean Latelife Vidal, âgé de 15 ans, natif d'Aurillac, domestique du déposant. Le déposant les avait excités à le suivre lorsqu'il s'est déterminé à sauter, il le leur a même répété en criant de la cour où il étoit tombé et il a appris qu'ils avaient été incendiés l'un et l'autre. Le déposant observe qu'il avait laissé audit Vidal, comme il a coutume de le faire pendant qu'il danse, l'argent qu'il avait, montant à ce jour-là environ 50 francs tout en argent blanc, ses deux montres, l'une d'or de couleur guillochée, l'autre unie, un écrin dans lequel étoit une paire de boucles de fouliers à pierre du prix de 7 louis et demi, indépendamment de trois paires de bas de soie blancs, trois paires de bas de différentes couleurs, six chemises et autres nippes qui étoient dans sa loge. Ledit Vidal avait lui-même une grosse montre d'argent.

Du lundi 14 juillet. Sieur Nicolas-Claude Armand, âgé de 32 ans, entrepreneur de bâtimens, demeurant à Paris, rue de Chabanois. Dépose que travaillant avec le sieur son père, entrepreneur des bâtimens de la ville, au déblai des décombres provenant de l'incendie de l'Opéra, nous lui avons observé que des onze personnes qui avaient péri dans l'incendie, y compris le pompier, l'on n'avait trouvé que les neuf cadavres qui avaient été inhumés le dimanche 10 juin, surlendemain de l'incendie, et qu'il en restoit deux à trouver, nous lui avons recommandé de veiller à la recherche de ces deux fujets, il a en conséquence donné ordre à ses ouvriers de recueillir avec soin les débris de cadavre qui se trouveroient dans les fouilles, et à mesure qu'il s'en est trouvé, il les a fait mettre de côté et nous en donner avis. Lorsque tout le déblai a été fait, il ne s'est trouvé qu'une partie d'intestins et quelques ossemens en petite quantité qui rassemblés ne pouvoient

appartenir à plus de deux cadavres, et le lyndi 18 au matin, nous les avons fait enlever par un fossoyeur de St-Eustache.

Claude Homet, âgé de 45 ans, récurveur de puits, demeurant rue St-Victor, au coin de la rue des Boulangers, maison du fleur Martin, etc. Dépose que lors de l'incendie de l'Opéra, c'est lui qui, avec le nommé Herbet, a retiré d'un corridor, au troisième étage, à droite en entrant par la rue Saint-Honoré, deux corps incendiés et grillés et les ont descendus dans le logement du suisse du côté de la rue des Bons-Enfants.

Signé : CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,421.)

IV

1786. — 17 décembre.

Procès-verbal dressé à la requête du directeur de l'Académie royale de musique contre plusieurs amateurs qui avaient établi un théâtre de Société en contravention des droits et privilèges de l'Opéra.

L'an 1786, le dimanche 17 décembre, sept heures du soir, nous Pierre Chénon, etc., pour l'exécution des lettres patentes de Sa Majesté données à Versailles au mois de juin 1769, enregistrées au Parlement le 12 août de la même année et à la réquisition de Antoine Dauvergne, écuyer, chevalier de l'ordre du Roi, surintendant de la musique de Sa Majesté et directeur général de son Académie royale de musique, demeurant à Paris, hôtel de l'Académie, rue St-Nicaise, nous sommes transporté rue St-Antoine au-dessus de la rue Tiron, en une maison appartenante au fleur

Boulard, architecte expert et inspecteur général des bâtimens de Monseigneur le duc d'Orléans, à l'effet de constater un spectacle qui se donne dans ladite maison en contravention desdites lettres patentes données en faveur de l'Académie royale de musique. Et étant entré dans un bâtiment neuf, sur le derrière de ladite maison, nous avons demandé à parler à l'un des chefs de la Société. Ledit sieur Boulard est survenu, auquel avons fait entendre le sujet de notre transport : avons vu une assemblée nombreuse dans une salle de spectacle distribuée en parquet, galeries, premières et secondes loges pouvant contenir environ 300 personnes, un théâtre avec décorations et coulisses, deux acteurs, mâle et femelle, actuellement en scène et que l'on jouoit la comédie ayant pour titre : *la Feinte par amour* (1), plus un orchestre composé de 20 musiciens.

Y avons aussi trouvé M^e Claude Charlier, huissier des conseils du Roi, lequel nous a dit être venu au même effet que nous.

Ledit sieur Boulard nous a conduit dans une chambre, au premier étage du corps de logis ayant vue sur la rue St-Antoine, occupée par le sieur Camps, médecin et oculiste des ambassadeurs, à l'effet de ne point interrompre la continuation du spectacle.

Ledit sieur Boulard, qui nous a dit être l'un des sociétaires, nous a déclaré que l'établissement du spectacle où nous sommes est composé de 60 personnes de différens rangs et états, à la tête desquelles M. le président Pinon, M. le baron de Corberon, ministre plénipotentiaire du Roi auprès d'une des cours d'Allemagne, ont bien voulu se mettre ; qu'ils n'ont aucun acteur ni musiciens à gages, que personne ne paye pour entrer, que les frais de la location, de l'illumination et autres sont payés par les 60 associés,

(1) Comédie en un acte, en vers, de Dorat.

que les acteurs font du nombre des associés et se fournissent à leurs frais de leurs costumes ; que la Société, ainsi composée, a choisi plusieurs de ses membres qu'elle a distribués en deux comités, l'un desquels se charge de maintenir l'ordre et la décence dans la salle, de parer à tous les inconvéniens qui pourroient arriver, et l'autre est chargé de la police et du choix des pièces de comédie qui s'y représentent et de la distribution des rôles de chacun desdits sociétaires. Ledit sieur Bouland nous a de plus observé que l'Académie royale de musique a d'autant moins lieu de prendre de l'ombrage à l'occasion de ce spectacle qu'il ne s'y représente aujourd'hui et à l'instant aucune pièce de musique, si vrai que la pièce qui se représente actuellement est la *Feinte par amour* et que la seconde qu'on va donner est le *Bourru bienfaisant* (1), toutes deux comédies dans lesquelles il n'y a point de musique. De plus, les associés assemblés observent qu'ils ne font pas dans le cas de l'application des lettres patentes à eux notifiées, même en représentant, ainsi qu'ils ont fait jusqu'à présent et en différens tems, des opéras-comiques. Pourquoi ils font toutes protestations qu'ils se réservent de faire valoir devant qui il appartiendra. Et a ledit sieur Bouland refusé de signer son dire. Et avant de nous retirer, avons vu qu'il a été représenté pour seconde pièce la comédie du *Bourru bienfaisant*.

Dont et de quoi avons fait et dressé le présent procès-verbal.

Signé : CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,430.)

(1) Comédie en trois actes, en prose, de Goldoni.

V

1789 — 1790.

Liste des personnes auxquelles le Roi veut bien accorder les entrées gratuites à l'Opéra, les jours de spectacle.

ARTICLE I.

Hôtel de ville.

Anciens échevins conformément à la décision du Roi qui leur accorde leurs entrées à vie suivant la lettre du ministre du 28 novembre 1780 :

MM. Vieillard.

Sarrazin.

Baflly.

Boucher d'Argis.

Charlier.

Veytard, greffier de la ville.

De Villeneuve, trésorier.

Buffault, ancien receveur, à cause de la concession faite à M. de Vismes.

Le capitaine des gardes de la ville.

Lecocq, aide-major.

Le capitaine des gardes de M. le Gouverneur de Paris.

Un écuyer de M. le Gouverneur.

Le secrétaire de M. le Prévoit des marchands.

Le secrétaire du Cabinet.

Veytard de Lorme, ancien secrétaire de la Prévôté de la ville.

Deux officiers des gardes de M. le Gouverneur, parterre.

Deux pages de M. le Gouverneur, id.

ARTICLE II.

Auteurs.

MM. Favart.

Laujon.

Marmontel.

De Bury.

Dauvergne.

Joliveau.

Philidor.

Monsigny.

Sedaine.

De Chabanon.

De La Borde.

Le marquis de Saint-Marc,
même au balcon.

Le Monnier.

Goffec.

Grétry.

De La Garde.

Piccini.

Pitra.

Guillard.

MM. De Vifmes de St-Alphonse.

Morel.

Rochon de Chabannes.

Fenouillot de Falbaire, à vie, à
cause de la cession du *Premier*
Navigateur.

Moline.

Le Moyne.

Saliéri.

Le comte de Moras, de la fa-
mille de Lulli, pour les ou-
vrages nouveaux après quatre
représentations.

Dériaux.

Hoffman.

De Beaumarchais.

Gerfin.

Valadier.

Dezaidès.

ARTICLE III.

Directeurs et épouses de directeurs.

MM. de Vifmes.

Joliveau.

M^{mes} Trial, veuve.

Berton, veuve.

M^{me} Girard, fille de M. Rebel.

M. Francœur.

M^{me} Laval, fille de M. Francœur.

ARTICLE IV.

Acteurs et autres sujets retirés avec la pension des grands appointemens.

MM. Jélot.	M ^{lles} Chevalier.
Pillot.	Le Maure.
Laval.	Fel.
Aubert.	Dubois.
Geslin.	Arnould.
Durand.	Beaumefnil.
Franccœur neveu.	Peslin.
Le Gros.	Duplant.
Garnier.	Le Vasseur.
Ferret.	Couppé.
Noverre.	Lyonnois.
Larrivée.	La Salle.

ARTICLE V.

Comité de l'Opéra.

MM. Jansen, inspecteur de l'Opéra.
 Paris, dessinateur du cabinet du Roi.
 Barthélemy, peintre de l'Académie.
 Bocquet, pour les costumes.
 La Salle.
 La Suze.
 Gardel.
 Rey.

ARTICLE VI.

Comité pour l'examen des poèmes.

MM. Gaillard.	MM. Lemierre.
L'abbé Delille.	Dacier.
De Champfort.	Dutheil.
Bailly.	Suard, secrétaire du Comité.

ARTICLE VII.

Personnes attachées à l'Opéra.

M. Prieur.

M^{me} Prieur.

MM. Lepaute, horloger.

Protain, peintre, au parterre.

Baudon, id.

Sarrazin, id.

Tardif, id.

Deleuse, id.

Charny, sculpteur, au parterre.

Mitier, médecin, amphithéâtre.

Pipelet, chirurgien, au parterre.

La Caze, id.

Vergès, id.

Capdeville, id.

ARTICLE VIII.

Maîtres de l'école du chant.

MM. Langlé.

Guichard.

Richel.

St-Amand.

Méon.

MM. Gobert.

Rodolphe.

Guénin.

Nochez.

Prévost.

ARTICLE IX.

Maison du Roi.

MM. De Chamilly père, premier valet de chambre du Roi.

De Chamilly fils, id.

Tourteau de Septeuil, id.

Thierry, id.

Crécy, id.

Le comte d'Angiviller.

MM. De La Ferté, commissaire général de la maison du Roi.
 Randon de la Tour, trésorier général.
 De Bar, secrétaire de la maison du Roi.
 Mique.
 D'Allainville, maître des logis de la maison du Roi.
 Lemoine, premier valet de chambre du Roi en survivance.
 Le frère de M. de La Chapelle, commissaire général de la maison du Roi.

ARTICLE X.

Menus-Plaisirs du Roi.

MM. Des Entelles, intendant des Menus.
 De La Touche, ancien intendant.
 Hébert, ancien trésorier des Menus.
 Houdon, garde-magasin général des Menus.
 Giroux, surintendant de la musique du Roi.
 Les huissiers des ballets du Roi.
 Martin, surintendant de la musique du Roi.

ARTICLE XI.

Gouvernement du Louvre et des Tuileries.

MM. le marquis de Champcenetz, gouverneur des Tuileries.
 Clos, lieutenant-général de la Prévôté.
 Cloys, concierge du Louvre.
 De Farcy, commis au dépôt du Louvre.
 Duparc, inspecteur.

ARTICLE XII.

Garde militaire.

MM. les officiers-majors des Gardes françaises, suivant la liste de M. le Major.
 Dubois, commissaire des Gardes françaises.
 De La Chaux, grand prévost.
 Un aide-major des cheveu-légers en place.
 Le Prévôt général de la connétablie.
 De La Croix, commissaire des cheveu-légers.

MM. Dumas, maréchal des logis des Gardes françoises.

Le commandant, Garde de Paris, amphithéâtre.

Le major, id.

L'inspecteur, id.

Le premier aide-major, M. Seigneur, amphithéâtre.

Deux officiers de la Garde de Paris, au parterre.

Desfontaines, brigadier des Gardes du corps du Roi, chargé de la police
des quatre compagnies.

De Prifey, ancien major des Gardes du corps.

De Rocquemont fils.

Rémy, secrétaire du régiment des Gardes françoises.

De Liré, commissaire des Gardes françoises.

ARTICLE XIII.

Comédie-Françoise.

Tous les sujets composant la Comédie-Françoise, suivant la liste donnée par le semainier, à la charge d'un même nombre d'acteurs de l'Opéra à la Comédie-Françoise, et avec l'exception réciproque des trois premières représentations des ouvrages nouveaux seulement, ainsi qu'il en a été décidé au Comité de l'Opéra du 11 juillet 1785.

MM. Molé.

Dugazon.

Des Effarts.

Dazincourt.

Fleury.

Bellemont.

Vanhove.

Florence.

Courville.

Dorival.

Marfy.

Dunant.

Saint-Prix.

Saint-Phal.

MM. La Rochelle.

Champville.

Gérard.

Naudet.

Bellot.

Guyardelle.

Marchand.

Baudron.

Grammont.

Talma.

Rameau.

M^{lles} Bellecour.

Vestris.

La Chaffaigne.

M^{lles} Suin.

Sainval.
 Raucourt.
 Contat.
 Thénard.
 Joly.
 Laurent.
 Émilie Contat.

M^{lles} Devienne.

Candeille.
 Petit.
 Fleury.
 Masson.
 Defgarcins.
 Lolotte.

ARTICLE XIV.*Premiers commis, secrétaires des ministres et des magistrats.*

MM. Jurieu, premier commis de la maison du Roi.

La Chapelle, premier commis du ministre.

Commyn, premier secrétaire de M. le baron de Breteuil.

Finot, premier secrétaire de M. le baron de Breteuil.

Cauchi, secrétaire du cabinet de M. le Lieutenant-de police.

Georges, des bureaux du ministre.

Le Clerc, ancien secrétaire de M. le comte de Maurepas.

De La Flotte, premier commis du Trésor royal.

Destouches, id.

Santerre, id.

Gaujard, id.

La Roche, premier commis des dépêches du Contrôle général.

De Bruys, secrétaire du ministre.

Beauffre, ancien secrétaire de M. de Malesherbes.

De Souches, premier commis du Trésor royal.

Liré, chef de bureau du Contrôle général.

Chambert, secrétaire de M. le Lieutenant civil, parterre.

Grenier, secrétaire de M^{me} la princesse de Lamballe, id.

Carital, ancien secrétaire de M. de Choufy, id.

Martin, ancien secrétaire de M. le Lieutenant de police.

Dufresne, premier commis à la liquidation au Contrôle général.

Juillé (M^{sr} de Villedeuil).

Pouteau, premier secrétaire de M. de Villedeuil.

Génin, second secrétaire de M. de Villedeuil.

Bignon, premier secrétaire de M. le Procureur général.

Des Gardes, secrétaire de M. de Villedeuil.

Coindet, premier secrétaire de M. Necker (à vie).

ARTICLE XV.

Rédacteurs des journaux.

- MM. l'abbé Aubert, auteur de la *Gazette de France* et censeur des *Affiches*, première représentation.
De Watteville, pour l'article des *Affiches*, première représentation.
De Corancez, pour le *Journal de Paris*, première représentation.
Panckouke, rédacteur du *Mercure*.
L'abbé Nolin, directeur des pépinières.
De La Place, ancien auteur du *Mercure*.
Boyer, ancien rédacteur de l'article des spectacles, parterre.
Xhrouet, directeur du *Journal de Paris*.

ARTICLE XVI.

Artistes.

- MM. Caffieri, sculpteur.
Poyet, architecte.
Moreau, graveur du cabinet du Roi.
Vernet, peintre.
Dugour, dessinateur, pour avoir été attaché à l'Opéra, parterre.
Chalgrin, architecte, amphithéâtre.

ARTICLE XVII.

Gouverneurs des pages.

- MM. Vernotte, gouverneur des pages de la maison d'Orléans.
Leblanc, gouverneur des pages de M. le prince de Conti.
Deux pages de chaque prince du sang.

ARTICLE XVIII.

Officiers de l'Opéra.

- MM. Rouen, notaire.
Guillaume le jeune, notaire.

MM. Margantin, notaire.

Rofe, procureur.

De La Place, procureur, parterre.

Mautort, notaire de M. de Villedeuil.

ARTICLE XIX.

Officiers de police.

MM. Bellanger, lieutenant particulier du Châtelet.

Simonneau, commissaire du quartier.

Chénon père, commissaire du quartier.

Chénon fils, commissaire du quartier.

D'Hémery, inspecteur de la librairie.

Quidor, inspecteur.

Morat, commandant des gardes-pompes du Roi.

Déville, adjoint à M. Morat.

ARTICLE XX.

Receveur de la capitation.

M. Mabilie, directeur général des vingtièmes et capitations.

ARTICLE XXI.

Bailleurs de fonds; entrées à vie à toutes les représentations et à toutes les places.

MM. Riboutté.

St-Vaët.

MM. Beugeard.

Minel.

ARTICLE XXII.

Entrées particulières.

MM. Aubert.

Campan père.

Campan fils.

Kornmann.

MM. Maillet.

Gaillard.

Jème.

Le Rat.

MM. Richer, maître de musique des Enfants de France.

Les deux receveurs des hôpitaux.

Morel, receveur général des voitures de la Cour, parterre.

Donnadieu, maître d'armes, parterre.

et M^{me} de Guerne, à cause du voisinage incommode de l'Opéra, amphithéâtre.

Amelot de Chaillou.

Chevalier de Villemotte, à toutes les représentations, à l'amphithéâtre.

M^{me} Gardel, la mère.

MM. Gaillard, directeur des Variétés.

Dorfeuil, id.

(Archives nationales, O¹, 635.)



ERRATUM.

Tome I^{er}, page 139, article COLLASSE, ligne 17,

Lisez : Collasse mourut à Versailles, le 17 juillet 1709.







TABLE DES ARTICLES

A

- | | |
|--|--|
| ADÉLAÏDE (Marie-Catherine LACHAU, dite), danseuse. I, 1. | AUBERT (Anne), danseuse. I, 36. |
| ALLARD (Marie), danseuse. I, 5. | AUDIBERT (Marie-Rose PHANOTZI, dite), danseuse. I, 37. |
| ARNOULD (Madeleine-Sophie), chanteuse. I, 13. | AURORE (Anne DOMERGUE, dite), chanteuse. I, 39. |

B

- | | |
|---|--|
| BAGÉ (Jeanne-Renée), danseuse. I, 43. | BERTON (Pierre-Montan), compositeur. I, 59. |
| BEAUCHAM (Angélique), danseuse. I, 45. | BINSSE (Théodore), musicien de l'orchestre. I, 65. |
| BÉATE (Jean-François), danseur. I, 46. | BLANCHE (Joseph-Étienne), danseur. I, 66. |
| BEAUMESNIL (Henriette-Adélaïde DE VILLARS, dite), chanteuse. I, 49. | BORNET (Louis), musicien de l'orchestre. I, 67. |
| BERGERAT (Jean-Baptiste), chanteur. I, 58. | BOURQUE (Jean-François BOURKART, dit), danseur. I, 68. |

BOUTELOU, chanteur. I, 75.

BULLE (Anne CADILLAC, dite), danseuse. I, 79.

BURET (M^{lles} BABIN DE GRANDMAISON, dites), chanteuses. I, 81.

C

CAMARGO (Marie-Anne DE CUPIS, dite), danseuse. I, 85.

CAMPRA (André), compositeur. I, 96.

CARRÉ (Marie-Thérèse), danseuse. I, 98.

CARTOU (Marie-Claude-Nicole), chanteuse. I, 99.

CÉZÉRON, danseur. I, 102.

CHARMOIS (M^{lle}), danseuse. I, 103.

CHASSÉ DE CHINAIS (Claude-Louis-Dominique DE), chanteur. I, 105.

CHAUVET (Étienne-Siméon), musicien de l'orchestre. I, 115.

CHEFDEVILLE (Marie-Madeleine JENDREST, femme de Jean-Étienne), chanteuse. I, 116.

CHENNEVAL (Louise), danseuse. I, 119.

CHEVALIER (Marie-Jeanne FESCH, dite), chanteuse. I, 121.

CHEVRIER (Louise DALISSE, dite), danseuse. I, 127.

COCHEREAU (Jacques), chanteur. I, 131.

COLLASSE (Pascal), compositeur. I, 138.

COUPPÉ (Edmée), danseuse. I, 140.

COUPPÉ (Marie-Angélique), chanteuse. I, 144.

COUTURIER (Jeanne-Baptiste), danseuse. I, 156.

CUPIS (Charles DE), musicien de l'orchestre. I, 157.

CUPIS (François DE), musicien de l'orchestre. I, 158.

CUVILLIER (Louis-Antoine), chanteur. I, 159.

D

DANGEVILLE (Antoine-François BOTTOT, dit), danseur. I, 163.

DARCY (Marie-Barbe CAMISSE, dite), danseuse. I, 169.

DAUBERVAL (Jean BERCHER, dit), danseur. I, 171.

DAUVERGNE (Antoine), compositeur. I, 182.

DAVID (Claude), chanteur. I, 206.

DEFRESNE (Marie-Françoise DESFRESNES, dite), danseuse. I, 209.

DELAHAYE (Marie-Sophie TOUSSAINT, dite), danseuse. I, 213.

DELASALLE (Jean-François), musicien. I, 214.

DELISLE (M^{lle}), danseuse. I, 215.

DELOGE (Élisabeth GUILLOT, dite), chanteuse. I, 217.

- | | |
|--|---|
| <p>DELOR (Marie DORNOT, dite), chanteuse. I, 222.</p> <p>DEMAR (Barbe), danseuse. I, 222.</p> <p>DERVIEUX (Anne-Victoire), danseuse et chanteuse. I, 223.</p> <p>DÉSAIGLES (Jeanne LEFÈBURE, dite), chanteuse. I, 227.</p> <p>DESCHAMPS (Marie-Anne PAGÈS, dite), danseuse. I, 228.</p> <p>DESENTIS (Philippe-Thomas), chanteur. I, 241.</p> <p>DESHAYES ou DÉZAIS (Jacques), danseur. I, 242.</p> <p>DESPORTES (Charlotte-Françoise), chanteuse. I, 243.</p> <p>DESPRÉAUX (Jean-François), musicien de l'orchestre. I, 244.</p> <p>DESPRÉAUX (Jean-Étienne), danseur. I, 245.</p> <p>DESROSIÈRES (Françoise MAYET, dite), chanteuse. I, 248.</p> <p>DEVISÉ (Mlle), figurante. I, 254.</p> <p>DORIVAL (Anne-Marguerite), danseuse. I, 255.</p> | <p>DORIVAL (Catherine BRIDA, dite), danseuse. I, 259.</p> <p>DORJEVILLE (Émélie), danseuse. I, 262.</p> <p>DOSSION (Charles-Augustin), danseur. I, 263.</p> <p>DUBOIS (Marie-Charlotte COURTSTZ, dite), danseuse. I, 265.</p> <p>DUBOURG, chanteur. I, 266.</p> <p>DUCHAINE (Vincent), danseur. I, 269.</p> <p>DUMIRAIL (Élisabeth BÉTOU, dite), danseuse. I, 269.</p> <p>DUPIN (Geneviève VALLÉE, dite), danseuse. I, 272.</p> <p>DUPLANT (Françoise-Claude-Marie-Rosalie CAMPAGNE, dite), chanteuse. I, 274.</p> <p>DUPRÉ (Louis), danseur. I, 283.</p> <p>DUPRÉ (Jean-Denis), danseur. I, 292.</p> <p>DUROCHER (Marie), figurante. I, 294.</p> <p>DURVILLE (Mlle), danseuse. I, 295.</p> |
|--|---|

E

- ÉBLAIN (Marie-Françoise), danseuse. I, 297.
- ÉMILIE (Thérèse BARBEROUSSE, dite), chanteuse. I, 298.
- ESTHER (Jeanne CLAVET, dite), danseuse. I, 303.

F

- | | |
|---|--|
| <p>FANFAN (Mlle LAVALLIÈRE, dite), danseuse. I, 305.</p> <p>FEL (Marie), chanteuse. I, 306.</p> <p>FEUILLADE (Guillaume-François), danseur. I, 314.</p> | <p>FLEURY (Gabrielle), danseuse. I, 317.</p> <p>FOLIO (Mlle), chanteuse. I, 320.</p> <p>FRÉDÉRIC (Frédéric-Pierre SCHRœDER, dit), danseur. I, 321.</p> |
|---|--|

*

G

- | | |
|--|---|
| <p>GARDEL aîné (Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph GARDEL, dit), danseur. I, 324.</p> <p>GARDEL cadet (Pierre GARDEL, dit), danseur. I, 334.</p> <p>GARNIER (Pierre-Jean-Baptiste), musicien de l'orchestre. I, 338.</p> <p>GARRUS (Hippolyte), chanteuse. I, 339.</p> <p>GÉLIN (Nicolas), chanteur. I, 340.</p> <p>GHERARDI (Jean-Baptiste), danseur. I, 345.</p> | <p>GIRARDIN (Gertrude), chanteuse. I, 347.</p> <p>GOLVIN (Jean-Baptiste-Michel), musicien de l'orchestre. I, 350.</p> <p>GONDRÉ (Louise), chanteuse. I, 351.</p> <p>GOULU (Madeleine), chanteuse. I, 360.</p> <p>GRANDI (Marie-Anne-Josèphe LIBESART, dite), danseuse. I, 360.</p> <p>GRÉGOIRE (HONORÉ, dit), chanteur. I, 365.</p> <p>GUIMARD (Marie-Madeleine), danseuse. I, 366.</p> |
|--|---|

H

- | | |
|---|--|
| <p>HARANT (Anne), danseuse. I, 391.</p> <p>HEINEL (Anne), danseuse. I, 394.</p> | <p>HUGUES (Jeanne-Élisabeth), danseuse. I, 399.</p> <p>HUS (Auguste), danseur. I, 412.</p> |
|---|--|

J

- | | |
|--|---|
| <p>JACQUET (Louise), chanteuse. II, 1.</p> | <p>JAVILLIER (Claude), danseur. II, 5.</p> <p>JÉLIOTE (Pierre), chanteur. II, 11.</p> |
|--|---|

K

- KERKOFFEN (Anne-Marguerite DE), chanteuse. II, 21.

L

- | | |
|---|--|
| <p>LABBÉ DE SAINT-SEVINT (Joseph), musicien de l'orchestre. II, 27.</p> | <p>LABORIE (Anne), danseuse. II, 29.</p> |
|---|--|

- | | |
|--|---|
| <p>LA CHANTERIE (Marie-Louise GUE-
NON DE), chanteuse. II, 30.</p> <p>LACOSTE (Louis), batteur de mesure.
II, 43.</p> <p>LACOUR (Jeanne TALLEFERT, dite),
danseuse. II, 45.</p> <p>LACOUR (Louise DE), chanteuse. II,
49.</p> <p>LAFOREST (Mlle), danseuse. II, 50.</p> <p>LAGUERRE (Marie-Josèphe), chan-
teuse. II, 52.</p> <p>LANY (Jean-Barthélémi), danseur.
II, 59.</p> <p>LANY (Louise-Madeleine), danseuse.
II, 64.</p> <p>LARGIÈRE (François), danseur. II,
68.</p> <p>LARIE (Julie), danseuse. II, 70.</p> <p>LARRIVÉE (Henri), chanteur. II, 71.</p> <p>LARRIVÉE (Marie-Jeanne LEMIÈRE,
femme d'Henri), chanteuse. II,
71.</p> <p>LATOUR, chanteur. II, 86.</p> <p>LAVIGNE (Léonard), danseur. II, 89.</p> <p>LEBEL (Robert), chanteur. II, 91.</p> <p>LECLERC (Charles-Nicolas), chanteur.
II, 92.</p> <p>LEDoux (Marie-Louise DENIS), dan-
seuse. II, 94.</p> <p>LEGROS (Joseph), chanteur. II, 98.</p> | <p>LELIÈVRE (Nicolas-Maurice), dan-
seur. II, 106.</p> <p>LEMIÈRE (Marie-Jeanne), chanteuse.
II, 109.</p> <p>LEMONNIER (Marie-Adélaïde), dan-
seuse. II, 109.</p> <p>LEPAGE (François), chanteur. II, 110.</p> <p>LEPAGE (Joseph), chanteur. II, 116.</p> <p>LEQUEUX (Marie), chanteuse. II, 118.</p> <p>LEROCHOIS (Marie), chanteuse. II,
120.</p> <p>LESPINASSE (Françoise), chanteuse.
II, 125.</p> <p>LESTANG (Geneviève DE), danseuse.
II, 125.</p> <p>LEVASSEUR (Marie-Claude-Josèphe-
Rosalie, dite Rosalie), chanteuse.
II, 127.</p> <p>LILIA (Alexandrine-Louise MARIE,
dite), chanteuse. II, 139.</p> <p>LONGEAU (Anne PONÉ, dite), chan-
teuse. II, 140.</p> <p>LOZANGE (Marie - Aimée - Reine
SIANNE, dite), danseuse. II, 141.</p> <p>LULLI (Jean-Baptiste), compositeur.
II, 144.</p> <p>LULLI (Jean-Baptiste DE), composi-
teur. II, 152.</p> <p>LYONNOIS (Marie-Françoise REMPON,
dite). II, 164.</p> |
|--|---|

M

- | | |
|--|--|
| <p>MAGNIÉ (Claude-Marc), danseur. II,
169.</p> <p>MARCELLET (Jacques-Claude), chan-
teur. II, 171.</p> | <p>MARTHAISE (Rosalie BLONDET, dite).
danseuse. II, 172.</p> <p>MATIGNON (Antoine-François), dan-
seur. II, 173.</p> |
|--|--|

MAUPIN (M^{lle} D'AUBIGNY, mariée au
sieur), chanteuse. II, 177.
MINAUT (Anne), danseuse. II, 181.

MIRÉ (Jeanne-Charlotte ABRAHAM,
dite), danseuse. II, 183.

N

NANINE (Adélaïde MALERBE, dite),
danseuse. II, 191.
NARBONNE (Pierre-Marie), chanteur.
II, 193.

NIVELON (Louis-Marie), danseur. II,
195.
NOVERRE (Jean-Georges), danseur.
II, 202.

O

OLIVET (Louis-Hilaire D'), danseur. II, 217.

P

PARISOT (Jean-Antoine), musicien de
l'orchestre. II, 221.
PASQUIER (Madeleine-Claude), chan-
teuse. II, 222.
PERRIER (Nicolas), chanteur. II,
225.
PESLIN (Marguerite-Angélique), dan-
seuse. II, 226.
PETIT (Marie-Antoinette), danseuse.
II, 232.

PETIT (Madeleine et Rose), danseu-
ses. II, 239.
PETITOT (Anne), danseuse. II, 240.
PIERPONT (Jean DE), musicien de
l'orchestre. II, 241.
PILOT (Jean-Pierre), chanteur. II,
242.
PRESTAT (Marie-Charlotte), élève de
l'Académie royale de musique. II,
245.

R

REY (Louise RÉGIS, dite), danseuse.
II, 247.
ROHAN (Jean-Antoine DE), danseur.
II, 252.

ROSALIE (Marie-Claude-Josèphe LE-
VASSEUR, dite), chanteuse. II, 256.
ROSE (Charles), chanteur. II,
256.

ROSE (Marie-Rose POLE, dite), danseuse. II, 263.

ROSIER (François), danseur. II, 266.

S

SAINT-HILAIRE (Marie-Madeleine DE), chanteuse. II, 269.

SAINT-HUBERTI (Anne-Antoinette CLAVEL, dite), chanteuse. II, 272.

SAINT-LÉGER (Catherine DE), danseuse. II, 286.

SARON (Marie-Claudine), danseuse. II, 287.

SMORTO (Bernardo), musicien de l'orchestre. II, 292.

SOMMERVILLE (Marie CONBETTE, dite), chanteuse. II, 294.

SUBLIGNY (Marie-Thérèse PERDOU DE), danseuse. II, 295.

T

TACITE (Thérèse), danseuse. II, 301.

TARADE (Théodore-Jean), musicien de l'orchestre. II, 302.

TESTARD (Marie-Anne-Xavier MATHIEU, dite), danseuse. II, 304.

THAUNAT (Marie-Anne), chanteuse. II, 305.

THÉVENARD (Gabriel-Vincent), chanteur. II, 307.

THÉVENIN (M^{lle}), danseuse. II, 314.

THIBERT (Jeanne - Éléonore), danseuse. II, 314.

THOMAS (Pierre), chanteur. II, 319.

TRAVENTOL (Louis), musicien de l'orchestre. II, 322.

TRIBOU (Denis-François), chanteur. II, 326.

V

VARLET (Marie-Rose), danseuse. II, 333.

VAUGANCOUR (Anne DANIEL, dite), danseuse. II, 335.

VERDUN (M^{lle}), danseuse. II, 337.

VESTRIS (Gaëtan-Appoline-Balthazar), danseur. II, 338.

VESTRIS fils (Marie-Jean-Augustin, dit Auguste), danseur. II, 345.

VIGOUREUX (Geneviève - Louise), chanteuse. II, 354.

VILLERS (Barbe MARÉCHAL, dite DE), danseuse. II, 357.

VINCENT (M^{lle}), chanteuse. II, 358.





ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE SEPT NOVEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

PAR BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

A NANCY

BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, ÉDITEURS

Extrait du Catalogue

- CORRESPONDANCE POLITIQUE ADRESSÉE AU MAGISTRAT DE STRASBOURG** par ses agents à Metz (1594 à 1683), tirée des Archives municipales de la ville de Strasbourg, avec notes explicatives et table, publiée pour la première fois par E. DE BOUTEILLER et EUG. HEFF (1882). 1 beau volume de 482 pages in-8° raisin, titre rouge et noir, broché. 10 fr.
100 exemplaires sur papier de Hollande 20 fr.
10 exemplaires sur papier Whatman 40 fr.
3 exemplaires sur papier de Chine 40 fr.
- L'ALSACE FRANÇAISE.** Strasbourg pendant la Révolution, par ECG. SEINGUERLET (1881). 1 beau volume in-8°, broché. 6 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande, broché. 12 fr.
- L'ANCIENNE ALSACE A TABLE.** Étude historique et archéologique sur l'alimentation, les mœurs et les usages épiques de l'ancienne province d'Alsace, par CHARLES GÉRARD, 2^e édition (1877). 1 très beau volume grand in-8°, caractères elzéviens, avec têtes de chapitres, lettres ornées et culs-de-lampe, titre rouge et noir, papier vélin, broché. 8 fr.
50 exemplaires sur papier de Hollande 25 fr.
15 exemplaires sur papier Whatman 35 fr.
3 exemplaires sur papier de Chine. 50 fr.
- ÉTUDES GAMBRINALES.** Histoire et archéologie de la bière, et principalement de la bière de Strasbourg, par FERDINAND REIBER (1882). Volume grand in-8°, titre rouge et noir, broché. 10 fr.
50 exemplaires sur papier de Hollande 25 fr.
- LES BUCHERONS ET LES SCHLITTEURS DES VOSGES,** 40 dessins originaux sur pierre, par THÉOPHILE SCHULER, texte par MICHIELS, nouveau tirage (1880). Album in-4°, cartonné. 12 fr.
- HANS,** fantaisie allégorique pour tous les âges, racontée à ses petits neveux, par GUSTAVE JUNDT. Album de 30 compositions, avec texte (1883). In-4°, titre rouge et noir, papier ort vélin, relié en percaline gaufrée or, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur. 7 fr. 50 c.
50 exemplaires sur papier du Japon. 15 fr.
- LES CHANTS DU PAYS (Alsace),** par CHARLES et PAUL LESER, 3^e édition (1884). Joli volume in-12, broché. 1 fr. 50 c.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande de la 1^{re} édition, avec couverture illustrée par G. JUNDT. 3 fr.
- POÉSIES D'UN VAINCU.** Noël alsaciens-lorrains, Poèmes de ter, par ÉDOUARD SIEBECKER (1882). Joli volume elzévirien, in-12, titre rouge et noir, broché. 3 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande 6 fr.
- SOUVENIRS D'ALSACE.** Chasse. Pêche. Industries. Légendes, par MAURICE ENGELHARD, 2^e édition (1883). Joli volume in-12, caractères elzéviens, titre rouge et noir, broché. 5 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande (1^{re} édition) 6 fr.
- MONOGRAPHIE DE LA CATHÉDRALE DE NANCY,** depuis sa fondation jusqu'à l'époque actuelle, par ED. AUGVIN, ingénieur des mines (1882). Magnifique volume in-4°, avec illustrations en noir et en couleurs dans le texte, et 21 planches en noir et en couleurs (photochromie, photogravure, chromolithographie, lithographie, etc.), hors texte, titre rouge et noir, reliure d'amateur demi-marquain du Levant poli, avec coins, tête dorée, tranches ébarbées. 100 fr.
- LE NOUVEAU TESTAMENT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.** Version revue par CH. L. FROSSARD. Magnifique volume grand in-4° Jésus de 576 pages, imprimé en caractères Baskerville du XVIII^e siècle, avec têtes de chapitre, culs-de-lampe et initiales style Renaissance, encadrement de toutes les pages en rouge; tirage sur papier de luxe à 506 exemplaires numérotés :
6 exemplaires sur papier de Chine. 200 fr.
12 exemplaires sur papier Whatman 200 fr.
488 exemplaires sur papier de Hollande 100 fr.
Reliure marquain du Levant poli, gardes moire, tête dorée. Prix, en plus 60 fr.
Demi-reliure marquain du Levant poli avec coins, tête dorée. Prix, en plus 30 fr.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

~~JUL 9 1962~~

~~JUL 19 1977~~

~~MAY 30 1990~~

APR 02 2001

